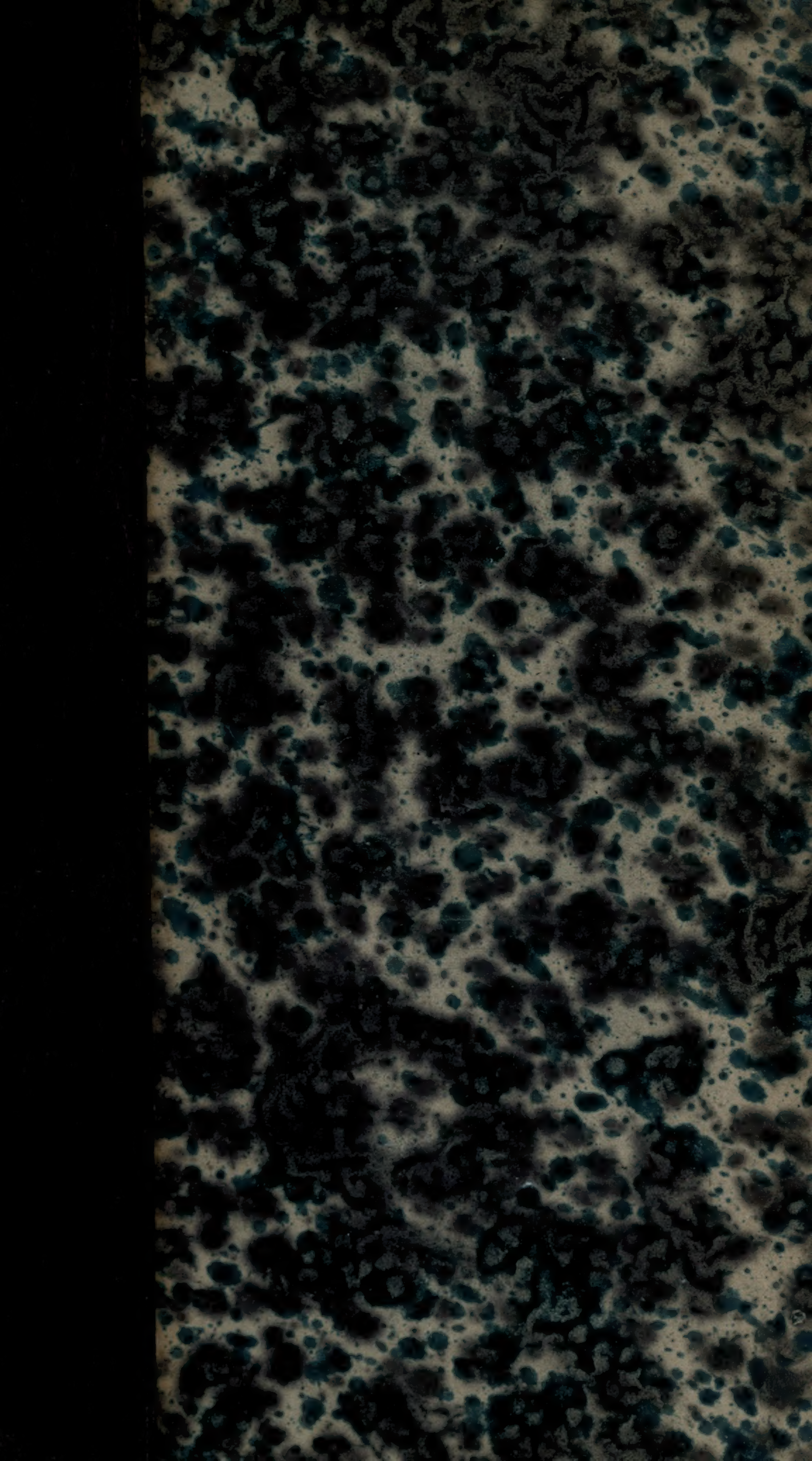
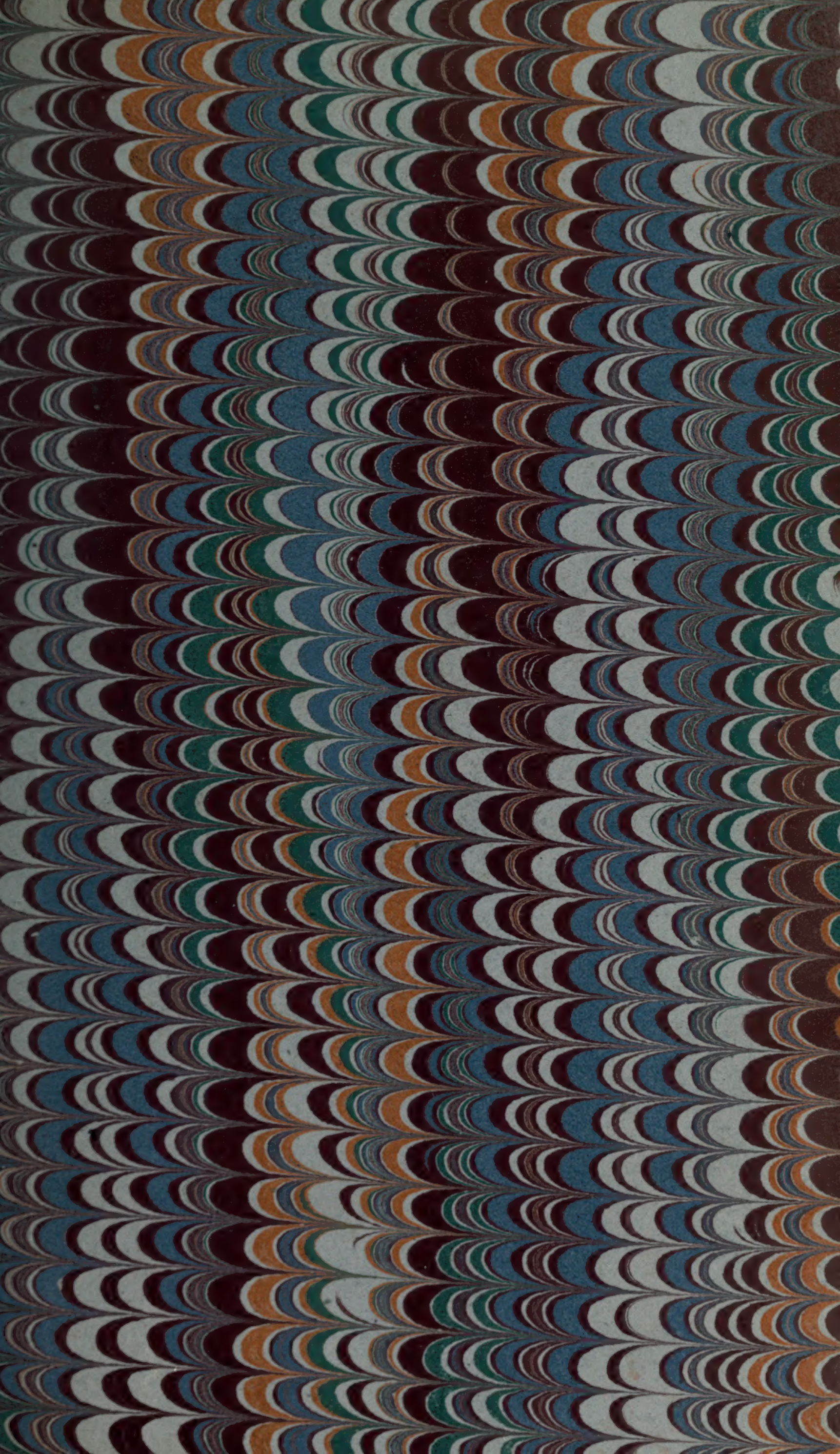






ŒUVRES CHOISIES

DU CARDINAL

J. SIFREIN MAURY.

ŒUVRES CHOISIES

DU CARDINAL

J. SIFREIN MAURY,

CONTENANT

SON ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE,
SES ÉLOGES, PANÉGYRIQUES, Y COMPRIS CELUI DE SAINT VINCENT DE PAUL,
ET SES DISCOURS PRONONCÉS A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT,
ET D'UN FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ AUCHER-ÉLOY ET C[ie], EDITEURS,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 65.

M DCCC XXVII.

ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE.

LI. DES LIEUX COMMUNS.

De pareils traits vivifient un sermon, et laissent dans l'esprit de l'auditeur une impression ineffaçable. Plus on les multiplie dans sa composition, plus aussi l'on s'élève au-dessus de ces écrivains diserts dont les productions dénuées de génie ne sont qu'un amas de lieux communs. Par lieux communs, je n'entends nullement les sources principales de l'invention oratoire, que les anciens ont quelquefois désignées sous une pareille dénomination, pour exprimer cette abondance de raisons et d'idées qui donne de la verve et de la plénitude au discours, *copia rerum et sententiarum;* mais j'entends les détails vagues qui s'adaptent indifféremment à tous les sermons, et qui dès lors n'appartiennent à

aucun. Chaque sujet a néanmoins ses lieux communs, qui en deviennent les idées propres dans la bouche d'un orateur énergique et original. Entrez dans une église au milieu d'un sermon. Si dans peu de minutes vous ne distinguez point l'objet du discours, si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour deviner le sujet que traite le prédicateur, affirmez hardiment qu'il s'égare hors de sa matière; qu'il se perd dans un labyrinthe de lieux communs; qu'il n'a point écrit de verve dans un moment d'inspiration; et qu'il s'est tourmenté pour suppléer, par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité? Des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symétriser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connaissait tous les détails avant de les avoir entendus. De là ces énumérations fréquentes, qui ne sont qu'une redondance de paroles aussi insipides à la lecture qu'éblouissantes au débit. Je veux m'abstenir charitablement d'en citer des exemples.

Cette figure puérile a été long-temps applaudie par un grand nombre d'auditeurs qui regardaient, comme le plus glorieux effort du talent oratoire, le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs superflus, des épithètes oiseuses, des paradoxes abstraits, des antithèses soporifiques, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, le luxe des pléonasmes, la symétrie des figures et des tours, l'affectation et la manie des contrastes..... Mais on a enfin compris que ce ramage fatigant n'était point du tout la véritable éloquence, et on en a fait expier cruellement le succès aux harangueurs diserts, dont ce style déclamatoire avait fondé et a détruit la réputation. Méfiez-vous donc de ces longues énumérations qui coûtent tant de tourment à la mémoire, et qu'on oublie aussitôt; car au moment où l'orateur étudie un sermon, il en est lui-même le premier juge. L'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre sont précisément ceux qui méritent le moins d'être appris : comme les meilleurs discours sont incontestablement au contraire ces instructions naturelles et coulantes, dont les auditeurs retiennent le plus aisément le plan, les citations,

les mouvements, et un plus grand nombre de tableaux ou de pensées.

LII. DES PRÉPARATIONS ORATOIRES.

Des raisonnemens suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces vains amas de mots vides d'idées, lorsque les développements de l'éloquence sont gradués et amenés par l'ordre et l'accroissement des preuves. Cet art si difficile et si nécessaire des préparations oratoires, dans la carrière de la chaire surtout, décide toujours de l'effet d'un discours. Le trait soudain n'est le plus souvent qu'une saillie brusque : s'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime. Une similitude tirée des diverses impressions que produit sur nous la variété d'un météore assez fréquent dans la nature, va rendre ma pensée plus claire et plus sensible.

Vous vous promenez seul à la campagne un jour d'été, en vous abandonnant tour à tour aux sentiments divers que vous inspirent l'aspect des champs et le silence de la nature. Tandis que votre imagination se livre à ces douces rêveries, vous entendez tout à coup le tonnerre qui gronde sourdement dans le lointain. Ce bruit imprévu peut vous étonner d'abord : ce-

pendant le ciel est serein, l'air calme, tout paraît tranquille autour de vous; et cette première impression de surprise s'efface aussitôt de votre esprit. Mais que l'horizon se rétrécisse peu à peu, et se cache enfin sous des nuages sombres; que le soleil disparaisse; que l'ouragan roule des tourbillons de poussière; que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, et qu'ensuite la foudre éclate en déchirant deux nuées qui s'ouvrent sur votre tête, vous serez consterné; et votre âme, préparée par des émotions graduées à l'explosion du tonnerre, sentira plus vivement alors les secousses de ces longs ébranlements. Il en est de même dans l'éloquence : il faut, par une foule d'idées préalables et accessoires, disposer les esprits à partager tous les transports d'effroi ou de confiance, de pitié ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impressions de la grâce. Nous allons voir en action la doctrine indiquée dans cette allégorie.

Voici un morceau de Massillon, signalé avec raison par Voltaire entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence.

C'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal monument de sa gloire dans son fameux sermon sur *le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Ce sermon, également travaillé dans toutes ses parties, me paraît le plus bel ouvrage de Massillon, et le plus parfait de tous les discours de morale. Je le place avec confiance, en première ligne, à la tête de tous ses autres chefs-d'œuvre; avec son sermon sur la divinité de Jésus-Christ, et le second de l'Avent sur la mort des pécheurs et la mort des justes, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier une duplicité manifeste de sujet.

« Je m'arrête, dit-il, à vous, mes frères, qui » êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste » des hommes. Je vous regarde comme si vous » étiez seuls sur la terre; et voici la pensée qui » m'occupe et m'épouvante. Je suppose donc » que c'est ici votre dernière heure et la fin de

» l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos » têtes ; que Jésus-Christ va paraître dans sa » gloire au milieu de ce temple, et que vous » n'y êtes assemblés que pour l'attendre comme » des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de » mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter : vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui » vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit » de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous » de nouveau, sera peut-être un compte un » peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, » si l'on venait vous juger dans ce moment, » vous pouvez presque décider de ce qui vous » arrivera au sortir de la vie.

» Or je vous demande, et je vous le demande » frappé de terreur, ne séparant pas en ce point » mon sort du vôtre, et me mettant dans la » même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ » paraissait dans ce temple, au milieu de cette » assemblée, la plus auguste de l'univers, pour » vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous

» que le plus grand nombre de tout ce que nous
» sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous
» que les choses du moins fussent égales? croyez-
» vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes,
» que le Seigneur ne put trouver autrefois en
» cinq villes tout entières? Je vous le demande?
» vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même.
» Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui
» vous appartiennent. Mais si nous ne connais-
» sons pas ceux qui lui appartiennent, nous
» savons du moins que les pécheurs ne lui ap-
» partiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici
» assemblés? Les titres et les dignités ne doi-
» vent être comptés pour rien : vous en serez
» dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils?
» beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se
» convertir; encore plus qui le voudraient,
» mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs
» autres qui ne se convertissent jamais que pour
» retomber; enfin un grand nombre qui croient
» n'avoir pas besoin de conversion : voilà le
» parti des réprouvés. Retranchez ces quatre
» sortes de pécheurs de cette assemblée sainte;
» car ils en seront retranchés au grand jour :
» paraissez maintenant, justes! Où êtes-vous?
» restes d'Israël, passez à la droite : froment
» de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille

» destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus?
» et que reste-t-il pour votre partage? »

Le trait sublime qui fait brêche et porte l'éloquence à son comble, frappe dans toute sa force à ces derniers mots : *O Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la mine fait son explosion; mais elle avait été chargée plus haut. Isolez cette phrase, ou placez l'exclamation à la fin d'un tableau moins effrayant, vous en détruirez tout l'effet; elle étonnera tout au plus, si elle est jetée sans préparation et sans art; mais elle ne pourra ni entraîner ni transporter l'auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a su lui assurer tant de vigueur, et décomposez-en tous les éléments oratoires. Voyez cette force, cette énergie, cette véhémence, qui vont toujours en croissant dans ce phénomène d'éloquence, ainsi que dans tout le discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement, et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser, par cette supposition de votre mort et de la fin du monde. Voyez ces cieux ouverts, cette apparition soudaine de Jésus-Christ au

milieu de l'assemblée, ce spectacle du dernier jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'avance de tous ces témoignages d'une expérience universelle, qui vous annoncent qu'au terme de la vie votre conscience se retrouvera dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle. Voyez l'effroi du prédicateur qui se met en scène avec son auditoire pour en partager les frayeurs, comme il partage, avec chacun des pécheurs qui l'écoutent, la plus invincible ignorance sur sa propre destinée. Voyez l'explosion de désespoir que préparent ces conjectures et ces résultats évidents, qui restreignent à une si lamentable minorité le petit nombre des prédestinés, que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix justes, vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières. Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on vous laisse le soin de tirer les conséquences ; cette énumération des quatre classes de pécheurs qui composent l'assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun auditeur qui ne soit forcé de se reconnaître et de se ranger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement, dont l'infinité lui rend si ter-

ribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation : *Voilà le parti des réprouvés?* Cette apostrophe si désespérante, après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient-elle pas votre arrêt? *Paraissez maintenant, justes! où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre âme glacée d'effroi, quand, dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place que parmi les réprouvés? *ô Dieu? où sont vos élus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva, par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même

trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour (1).

LIII. DES BIENSÉANCES ORATOIRES.

C'était une réaction soudaine que devait faire éprouver à la pieuse sensibilité de Massillon l'impression profonde de son discours sur l'ame de ses auditeurs. Il serait resté au-dessous de son ministère et de son talent, s'il se fût montré simple spectateur de l'émotion qu'il venait de produire. Que dis-je ? il l'aurait refroidie,

(1) « La première fois, dit Voltaire, que Massillon » prêcha son fameux sermon sur *le petit nombre des* » *élus*, il y eut un endroit (*c'est précisément la citation* » *sublime qu'on vient de lire*), où un transport de sai- » sissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout » le monde se leva à moitié par un mouvement invo- » lontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut » si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit » qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Cette

en ne l'éprouvant pas dans cette même chaire d'où venait de partir la foudre. Son silence et son attitude achevèrent son triomphe. Massillon n'eut besoin sans doute d'aucune combinaison, pour céder à ce premier mouvement de terreur que devait lui inspirer sa propre foi. Mais le sentiment seul des bienséances oratoires, dont il se montre ordinairement un si parfait modèle, aurait suffi pour le mettre aussitôt en unisson avec la religieuse frayeur de son auditoire. Il était né avec un instinct de goût trop prompt et trop délicat pour blesser sous aucun rapport cette haute et sacrée dignité des convenances qui, dans l'exercice de tout ministère public, appartiennent éminemment à la morale du genre.

Un prédicateur ne saurait donc respecter avec trop de scrupule les bienséances de la chaire, afin que tout convienne également dans sa

» figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en
» même temps *la plus à sa place*, est un des plus beaux
» traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations
» anciennes et modernes ; et le reste du discours n'est
» pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs-
» d'œuvre sont très rares. » *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Éloquence*, tome 39, pages 529 et 530 de l'édition de Beaumarchais.

bouche au sujet, au lieu, aux circonstances et aux auditeurs. Dans le chapitre premier du livre onzième de ses *Institutions oratoires*, chapitre qui est l'un des plus beaux de l'ouvrage, et que les ministres de la parole ne sauraient assez méditer, Quintilien dit : *J'insiste spécialement sur l'importance de parler de tout d'une manière convenable en dirigeant son attention non-seulement vers l'utilité, mais encore vers la bienséance. Je n'ignore point qu'elles se trouvent le plus souvent réunies; car ce qui est bienséant est presque toujours utile. Rien n'est plus propre aussi à concilier la faveur des juges, que ce respect des convenances; et si l'on y manque. au contraire, on les prévient ordinairement contre soi. Cependant la bienséance et l'utilité peuvent être quelquefois en conflit; et toutes les fois que cette opposition a lieu, il faut sans hésiter sacrifier l'utilité à la bienséance* (1).

Les anciens avaient la plus haute idée de la

(1) *Illud est diligentiùs docendum eum demùm dicere aptè, qui non solùm quid expediat, sed etiam quid deceat inspexerit. Nec me fugit hæc esse plerumquè conjuncta ; nam quod decet, ferè semper prodest : neque aliò magis animi judicum conciliari, aut si res in contrarium tulit, alienari solent. Aliquandò tamen et hæc*

bienséance et des vastes rapports qu'elle doit embrasser, *quid deceat*. Cicéron la définit en général dans ses Offices, *l'art de placer à propos tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit* (1). Horace recommande en un seul vers l'assortiment convenable des mots, avec autant d'intérêt que la place et l'ordre des pensées :

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

La bienséance oratoire est donc un accord parfait des idées, des sentiments, du langage, de l'action, du silence même de l'orateur, avec le sujet, les circonstances et l'auditoire, c'est-à-dire, de l'ensemble d'un discours public avec tous les objets qui peuvent y avoir rapport.

Cicéron s'en était imposé le joug avant d'en prescrire les règles. Il nous en offre un exemple frappant dans sa harangue pour la loi Manilia. Son éloquence venait de tonner, mais sans désigner personne, et avec cette mesure qui ajoute à la force, contre les dilapidateurs du trésor public. Ces misérables, enhardis par

dissentiunt; quoties autem pugnabunt, ipsam utilitatem vincet quod decet. Lib. 11, cap. 1.

(1) *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur, suo loco collocandarum.* Offic. lib. 1, cap. 40.

sa modération, se flattèrent que pour lui fermer la bouche, il leur suffirait d'interrompre le fil de son discours, en lui prodiguant les huées les plus bruyantes. Cicéron s'arrêta durant ce tumulte, et laissa tranquillement passer l'orage. Mais dès que le calme fut rétabli, il sut profiter de ces clameurs en les dénonçant aussitôt, comme autant de témoignages solennels contre ses adversaires. *Les murmures qui s'élèvent dans cette enceinte*, dit-il, *m'annoncent que les auteurs de ces brigandages ne vous sont pas inconnus. Quant à moi, je n'accuse personne en particulier. Mon discours ne peut donc soulever contre moi que des déprédateurs déterminés, en s'accusant eux-mêmes, à faire une confession publique de leurs dilapidations* (1).

Tous nos grands écrivains se signalent à l'envi par la délicatesse des bienséances du style. Il n'en est aucun dont il ne me fût facile de produire en ce genre de très beaux exemples. Je ne puis du moins m'empêcher de décerner sous ce rapport un hommage particulier d'ad-

(1) *Vestra admurmuratio facit, Quirites, ut agnoscere videamini qui hæc fecerint. Ego autem neminem nomino : quare irasci mihi nemo poterit, nisi qui antè de se voluerit confiteri.* Pro Lege Maniliâ, numéro 37.

miration au goût parfait de Racine. Ce grand poëte du cœur humain osa, dans sa tragédie de Britannicus, faire rappeler par Agrippine à l'ingratitude de son fils Néron, qui devint dans la suite son bourreau, que pour l'élever sur le trône elle avait empoisonné l'empereur Claude son époux. Un tel reproche, qui n'est plus qu'un aveu dans cette situation, eût révolté les spectateurs, si en se reconnaissant coupable d'un pareil forfait Agrippine n'avait, en quelque sorte, demandé et presque obtenu grâce par ce vers qu'elle articule à demi-voix, avec l'accent de la confusion et du remords :

Il mourut : mille bruits en courent à ma honte.

Racine venge ainsi, par la torture d'une confidence expiatoire, l'infamie du crime dont le souvenir fait horreur à la mère du monstre qui en jouit.

Mais c'est spécialement pour les orateurs sacrés que j'écris. Après avoir ainsi exposé la doctrine des anciens sur cette matière, et du plus illustre émule de l'antiquité parmi les poëtes de notre nation, je puis donc me borner aux seules bienséances oratoires de la chaire. Je vais en citer deux exemples dans un

sens contraire, pour faire mieux ressortir le contraste du bon et du mauvais goût. Le premier est d'un ton qui, par sa discordance même avec cet ouvrage, pourra mieux signaler la leçon, en montrant de quel abîme d'indécence et de grossièreté il fallut tirer l'éloquence parmi nous, je ne dirai pas à une époque bien reculée, mais simplement un demi-siècle avant l'aurore de notre véritable littérature. Le second conservera la tradition d'une beauté cachée dans l'un des plus étonnants chefs-d'œuvre de Bossuet, en nous révélant l'extrême réserve avec laquelle il sut respecter les bienséances oratoires les plus délicates et les plus difficiles, après s'être engagé à parler de lui en public dans l'occasion la plus solennelle.

Voici d'abord ce qu'on peut lire dans le journal de l'Étoile, sous le règne de Henri III, l'année 1583, deux jours après la procession burlesquement scandaleuse à laquelle ce prince fit assister avec lui ses mignons, les principaux seigneurs de la cour, agrégés à sa nouvelle confrérie de pénitents.

« Le dimanche 27 mars, le roi fit emprisonner le docteur Poncet, religieux bénédictin, » curé de Saint-Pierre-des-Arcis, en la cité de » Paris, qui prêchait le carême à Notre-Dame,

» pour ce que trop librement il avait prêché le
» samedi précédent contre cette nouvelle con-
» frérie, l'appelant la confrérie des hypocrites
» et des athéistes. Eh! qu'il ne soit vrai, dit-il
» en ces propres mots, j'ai été averti de bon
» lieu qu'hier soir vendredi, jour de leur pro-
» cession, la broche tournait pour le souper de
» ces bons pénitents, et qu'au retour ils man-
» gèrent le gras chapon.... Ah! malheureux hy-
» pocrites! vous vous moquez donc de Dieu
» sous le masque, et portez par contenance un
» fouet à votre ceinture! Ce n'est pas là, de par
» Dieu! où il faudrait le porter : c'est sur votre
» dos et sur vos épaules, et vous en étriller
» très bien. Il n'y a pas un de vous qui ne l'ait
» bien gagné... Le roi, sans vouloir autrement
» parler à lui, disant que c'était un vieux fou,
» fit conduire Poncet, en son coche, par le che-
» valier du guet, en son abbaye de Saint-*Pierre*,
» à Melun, sans lui faire autre mal que la peur
» qu'il eut qu'on ne le jetât dans la rivière. »

Loin de montrer un meilleur goût dans leurs prêches, les ministres de la prétendue réforme renchérissaient tellement alors d'emportement et de violence sur nos prédicateurs, que ce même Philippe Mélanchthon dont Bossuet parle toujours dans ses ouvrages de controverse avec

estime ou plutôt avec le plus touchant intérêt, comme de l'écrivain le plus éclairé, le plus raisonnable et le plus éloquent de leur secte, au seizième siècle, ne put jamais obtenir aucun succès oratoire parmi les protestants, uniquement parce que sa modération l'empêchait de partager leur frénésie et leur fanatisme.

Bossuet, qui doit à jamais nous servir en tout de guide et de modèle, vint bientôt nous dédommager du ton barbare de ses premiers contemporains. Toutes nos traditions oratoires sont menacées de s'engloutir dans le vide qu'ont laissé parmi nous les deux générations dont les talents viennent d'être détournés d'une si belle carrière, pendant quatre lustres consécutifs. Pour ne rien perdre au moins des trésors que nous devons à l'immortel évêque de Meaux, il faut préserver d'un plus long oubli un trait mémorable de son goût relativement aux bienséances de la chaire. Cet exemple n'a encore été relevé par aucun de nos écrivains, et il importe à la gloire de l'éloquence sacrée d'en conserver le souvenir. On ne doit supprimer aucun détail de ce récit historique. L'intérêt qu'inspire le grand nom de Bossuet excuserait plutôt quelque superfluité, qu'une seule omis-

sion importante dans la narration de cette précieuse anecdote oratoire.

Le fond de tout ce que je vais développer est appuyé sur une citation littérale d'une oraison funèbre de Bossuet. On en trouve d'ailleurs la preuve et les détails dans l'*Histoire abrégée de la vie et de la mort des personnes à l'occasion desquelles ces discours ont été prononcés*, qui sert de préface pour tous les recueils des oraisons funèbres de Bossuet, à chacun de ces éloges; dans la *Notice spéciale* sur la vie de madame Henriette Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans; dans la *Relation de la mort de madame Henriette d'Angleterre*, publiée par madame de La Fayette, sa dame d'honneur, qui ne la quitta pas un seul instant durant les neuf dernières heures de sa vie; dans le *Précis historique* ou la préface de l'oraison funèbre de la même princesse, par l'abbé Feuillet, qui lui administra les derniers sacrements; enfin dans la *Vie de Bossuet*, par Burigny, édition de 1777. Tous ces témoignages sont uniformes sur la substance des faits que je vais raconter, et ne varient que dans la manière d'en exposer les dernières circonstances.

Madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fut attaquée dans sa vingt-sixième

année, au palais de Saint-Cloud, le 29 juin 1670, à six heures du soir, d'une colique bilieuse si violente qu'elle se crut empoisonnée, et qu'aucun remède ne put en ralentir les continuels assauts. Elle annonça aussitôt sa mort comme très-prochaine. Cette prédiction sinistre ne fut que trop bien justifiée après neuf heures des souffrances les plus cruelles. Les médecins, aussi effrayés qu'elle-même, conseillèrent d'abord l'administration des sacrements. La princesse, qui en fut avertie, se souvint d'avoir entendu avec attendrissement, l'année précédente, auprès du lit de mort de sa mère, reine de la Grande-Bretagne, Bossuet, évêque de Condom, qui avait singulièrement consolé son agonie par le langage de la piété la plus douce et par le charme de la plus touchante éloquence; et elle demanda qu'on le fît prier avec les plus vives instances de ne pas perdre un instant pour venir lui rendre ce dernier office. MONSIEUR lui expédia courrier sur courrier; mais quelque diligence qu'on leur prescrivît, Bossuet ne put arriver à Saint-Cloud qu'entre dix et onze heures du soir.

Durant cet intervalle, madame Henriette, dont les tranchées convulsives augmentaient sans cesse et ne laissaient plus aucune espé-

rance, fit sa confession générale à l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, directeur honoré de l'estime publique, mais homme d'un caractère et d'une morale sévères jusqu'à la dureté. Les symptômes les plus alarmants obligèrent la princesse d'accepter provisoirement son ministère dans ce premier moment de trouble et d'épouvante, où Louis XIV se plaignit avec raison de ce que toute la cour et les médecins eux-mêmes avaient *entièrement perdu la tête*.

Cet impitoyable confesseur, que sa propre relation ne fait nullement aimer, lui administra donc les derniers secours spirituels. Il ne répondait jamais aux cris lamentables de Madame, qu'en les lui reprochant comme autant de signes de rébellion contre la divine Providence, et en lui répétant avec amertume que Dieu ne punissait pas encore ses péchés avec assez de rigueur. Madame s'humiliait devant lui avec une douceur angélique ; mais, au milieu de ses convulsions les plus déchirantes, elle se tournait quelquefois du côté de madame de La Fayette pour lui demander tout bas si l'on ne voyait pas arriver l'évêque de Condom, qu'elle attendait avec la plus pénible impatience, et qu'elle eût été *inconsolable de ne pas entendre*, disait-elle, *avant de mourir*.

Enfin Bossuet arriva au moment où, après avoir reçu l'extrême-onction, madame Henriette s'étant écriée dans l'excès de ses tourments : « *Mon Dieu ! ces grandes douleurs ne » finiront-elles pas ?* » l'abbé Feuillet venait de lui répondre avec sa rudesse ordinaire : « *Quoi, madame, vous vous oubliez ! Mais » quoique vous deviez être dans la disposition » d'en souffrir davantage, je puis vous assurer » que vos peines finiront bientôt.* » (Histoire abrégée.)

La présence de Bossuet causa autant de joie à la princesse qu'il éprouva lui-même de saisissement et d'affliction en la trouvant dans une crise si affreuse. Dès qu'elle l'aperçut, elle exigea de lui la promesse de ne plus la quitter jusqu'à son dernier soupir. Dignement inspiré par une situation si propre à électriser son âme et son génie, Bossuet *se prosterna contre terre*, dit la notice, *et resta toujours à genoux, en s'appuyant sur le lit, le crucifix à la main.* Il invita Madame, les yeux baignés de pleurs, et la voix à demi éteinte par son émotion, à s'unir simplement aux réflexions, aux prières, aux actes de contrition, de foi, d'espérance et de charité, qu'il allait successivement adresser à Dieu pour elle et en son nom. Il

était profondément attendri : il se surpassa lui-même dans cet exercice d'un ministère où il montrait, en assistant les mourants, une piété, un génie et une onction extraordinaires. Toutes les personnes de la cour qui étaient présentes à ce spectacle, dont elles ne nous ont malheureusement transmis qu'un simple souvenir plein de la plus haute admiration, fondaient en larmes et partageaient sa compatissante douleur. M. Feuillet déclare dans le *Précis* imprimé à la tête de son oraison funèbre, qu'il *en fut lui-même charmé*.

Bossuet n'avait jamais paru plus sublime. Aussi son éloquence ne remporta-t-elle jamais de plus touchante victoire. Il ne cessa de consoler ou plutôt de distraire de ses intolérables tortures madame Henriette pendant les quatre dernières heures de sa vie. La princesse l'écoutait avec une sensible satisfaction et la plus ferme présence d'esprit. S'il s'arrêtait un moment, elle le priait aussitôt de continuer, en l'assurant qu'elle entendait toutes ses paroles, et qu'elles étaient pour elle d'une urgente nécessité, comme d'un prix infini. Une soumission si parfaite aux décrets du ciel augmentait encore aux yeux du prélat l'intérêt et le mérite d'un si grand sacrifice. La malheureuse et mourante

victime le conjurait de ne pas laisser retomber un seul instant sur elle-même son âme abattue, dont il était le dernier appui. Bossuet lui fit la recommandation de l'âme et lui expliqua les prières des agonisants, qui n'avaient pas encore été et ne seront probablement jamais enrichies d'un si beau commentaire. On voyait avec attendrissement que dans un combat si terrible l'éloquence de ce grand homme triomphait de la douleur et de la mort, en remplissant le cœur de la princesse de foi, de componction, de confiance, de paix, de résignation et d'amour; en l'environnant du crépuscule de cette seconde vie où elle ne découvrait que repos et félicité; en écartant de ses regards inquiets l'image du trépas, par le charme puissant avec lequel il les attirait et les fixait sur le principe éternel de son existence; en l'absorbant comme en extase dans la contemplation de la Divinité; en l'endormant enfin, au passage de la mort, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la religion.

Bossuet cache donc la vérité par modestie, quand il s'efface lui-même du récit de cette agonie; quand il attribue tout le prodige de son propre talent aux belles et touchantes prières de l'Église; quand il rappelle dans son oraison fu-

nèbre, toujours comme témoin, jamais comme acteur, l'héroïsme de la foi de cette princesse, dont la religion seule eut, selon lui, la gloire de *suspendre les douleurs* les plus aiguës, en lui faisant même *oublier la mort*. Nous entendrons dans un instant son témoignage.

Madame Henriette reconnut sur-le-champ, dans les mains de Bossuet, le crucifix qu'il avait présenté à la reine régente Anne d'Autriche en la préparant à la mort, et plus récemment encore à la reine d'Angleterre, sa mère, durant son agonie. Aussitôt la princesse l'ôta de ses mains pour le coller sur ses propres lèvres, et ne le quitta plus jusqu'à son entrée dans l'éternité. C'est Bossuet qui nous raconte, dans son éloge funèbre, les détails d'une scène si pathétique, où il n'oublie que lui seul et le triomphe le plus intéressant que sa sensibilité ait jamais procuré à son éloquence. « Elle demande, dit-il, le crucifix sur lequel elle avait vu expirer sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme chrétienne y avait laissées avec ses derniers soupirs. Elle écoute l'explication de ces prières apostoliques, qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violen-

» tes et font oublier la mort, *je l'ai vu souvent,*
» à qui les écoute avec foi. »

Pleine d'estime pour Bossuet, et de reconnaissance pour les services spirituels qu'il lui avait rendus, madame Henriette ordonna en sa présence, une heure avant sa mort, mais en anglais, afin qu'il ne l'entendît pas, qu'on lui offrît de sa part, après son décès, une bague d'une superbe émeraude, entourée de très beaux diamants, et que le prélat a toujours portée depuis. On ajoute à ces détails de la note historique, qu'à trois heures du matin, le 30 juin 1670, au moment où l'infortunée princesse venait d'expirer, l'anneau dont il s'agit fut remis par madame de La Fayette à Louis XIV, en lui annonçant la mort de sa belle-sœur. Le roi se chargea de le présenter dans la matinée à Bossuet, qu'il attendait pour apprendre de lui toutes les particularités relatives aux derniers moments de madame Henriette; il voulut mettre lui-même cette bague au doigt de Bossuet : il lui dit qu'il l'invitait à la porter durant toute sa vie en souvenir de MADAME ; et il ajouta qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner son intérêt à la mémoire de cette princesse, qu'en le chargeant de prêcher son oraison funèbre à Saint-Denis.

Le rapprochement du présent fait à l'évêque de Condom, et de l'heureuse inspiration du roi qui le chargea de l'oraison funèbre, frappa tous les esprits. On félicita Bossuet du don si touchant destiné à sa personne, et plus encore du nouveau triomphe si justement offert à son génie, en lui exprimant seulement quelques regrets de ce que les bienséances de la chaire ne lui permettraient peut-être point de rappeler dans cet éloge un legs aussi honorable pour la princesse que pour l'orateur. *Eh! pourquoi pas?* dit-il dans un premier mouvement de reconnaissance.

La réponse de Bossuet fut bientôt répandue. On s'entretint souvent dans la société, durant l'intervalle qui s'écoula entre la mort de madame Henriette et la cérémonie de ses obsèques, de l'extrême difficulté de remplir un pareil engagement. Les lettres et les mémoires du temps attestent que chaque sermon dont il était chargé devenait pour cette capitale la nouvelle du jour. Voltaire s'est montré juste envers ce grand homme, lorsqu'en reconnaissant hautement la suprématie de son éloquence entre tous les autres orateurs simplement diserts, il a prononcé et ratifié plusieurs fois ce jugement à jamais mémorable : *Le sublime*

Bossuet, que j'ai appelé et que j'appelle encore LE SEUL HOMME ÉLOQUENT *parmi tant d'écrivains élégants* (1). Il est donc aisé de se figurer l'impatience qu'une telle renommée et une semblable promesse durent exciter dans tous les esprits. On attendait cette épreuve avec intérêt, quand l'évêque de Condom parut en chaire, pour voir comment il abrégerait, sans le rendre obscur, ce récit qu'il ne pouvait faire en détail.

L'orateur sut justifier sa promesse; mais il ne se pressa nullement de remplir l'attente de ses auditeurs. Ce ne fut que vers la fin de son discours qu'il acquitta sa dette, sans recourir ni à aucune explication ni même à aucun préambule, au milieu de l'éloge si vrai et si touchant des vertus morales, telles que l'affabilité, la franchise, la solide amitié, l'indulgence, la générosité, la reconnaissance, qui distinguaient éminemment madame Henriette, « dans la» quelle, ajouta-t-il, tout était esprit, tout » était bonté. Que dirai-je de sa libéralité? elle » donnait non-seulement avec joie, mais avec

(1) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article *Esprit*, première section, tome 40, page 204, édition de Beaumarchais.

» une hauteur d'ame qui marquait tout ensem-
» ble et le mépris du don et l'estime de la per-
» sonne. Tantôt par des paroles touchantes,
» tantôt même par son silence elle relevait ses
» présents; et cet art de donner agréablement,
» qu'elle a si bien pratiqué durant sa vie, l'a
» suivie, JE LE SAIS, jusqu'entre les bras de la
» mort. »

Trois syllabes relevées par un cri déchirant au milieu du récit le plus calme, *je le sais*, suffirent ainsi à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyait briller à son doigt. C'est le triomphe des bienséances oratoires. Ces trois mots, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens, et bien moins encore soupçonner toute l'énergie, quand on les lit dans ce discours, sans être instruit de l'anecdote qui les motive; ces trois mots que la vue de l'église de Saint-Denis a souvent rappelés à ma mémoire, sous ces mêmes voûtes où mon admiration croyait les entendre encore éclater et retentir; ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en élo-

quence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime, dans la première explosion de son ravissement.

Je trouve, non pas, il est vrai, dans les compositions de Bossuet pour la chaire, mais dans le plus sublime de ses livres de piété, dans la septième *Élévation à Dieu sur les mystères*, un autre exemple encore plus difficile et plus étonnant du même Bossuet, en genre de bienséances oratoires. Ce grand homme y explique ainsi l'établissement de la circoncision dans l'ancienne loi : « La corruption, dit-il, » s'étendait si loin et devenait si universelle, » qu'il fallut séparer la race des enfants de Dieu, » dont Abraham devait être le chef, par une » marque sensible. Ce fut la circoncision ; et » ce ne fut pas en vain que cette marque fut » imprimée *où l'on sait*, en témoignage im» mortel de la malédiction des générations hu» maines, et du retranchement qu'il fallait » faire des pensées sensuelles que le péché » avait introduites, et desquelles nous avions » à naître. O Dieu! où en est réduit le genre » humain? Le sacrement de la sanctification » a dû nous faire souvenir de la première

» honte de notre nature. On ne parle qu'avec » pudeur, et Dieu est contraint de flétrir l'ori- » gine de notre être. *Il faut le dire une fois,* » *et, couverts de honte, mettre nos mains sur* » *nos visages.* » Le lecteur ajoutera, en admirant ce dernier coup de pinceau, que Bossuet y réunit l'accent d'une vierge à la pureté d'un ange.

LIV. DES PRÉCAUTIONS ORATOIRES.

Outre ces bienséances que le respect dû à un si auguste ministère défend de blesser jamais, il est aussi des précautions oratoires qu'il est de la plus haute importance de ne pas négliger pour assurer le succès d'un discours et l'effet des plus beaux mouvements d'éloquence; précautions de modestie pour se concilier la bienveillance et la confiance de son auditoire; précautions de condescendance pour préparer avec art et tempérer des idées neuves qui pourraient révolter les esprits par une apparence de hardiesse ou de dureté, si elles heurtaient trop brusquement les préjugés qu'on veut combattre; précautions de retenue : affectez quelquefois, pour mieux exciter une honte secrète, de n'oser pas même soupçon-

ner vos auditeurs de certains excès dont ils peuvent êtres coupables; et modérez tellement vos expressions, que les remords de leur conscience aillent toujours plus loin que les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères ?* dit Cicéron, *il faut que vous paraissiez y avoir été contraint* (1). Ce même Cicéron, qui s'était montré un juge si délicat et un modèle si parfait dans l'art des précautions oratoires, en est devenu lui-même un objet piquant dans les *Institutions* de son plus fidèle disciple. Les préventions de l'histoire semblent inspirer en effet une extrême méfiance à Quintilien, relativement au courage de l'orateur romain, dont la fin héroïque racheta un peu tard, il est vrai, mais avec éclat, les pusillanimités reprochées à sa vie. Après avoir reconnu que le célèbre consul de Rome *ne se montrait pas timide pour affronter de près le danger, mais uniquement quand il le prévoyait de loin, comme il le prouva par sa mort qu'il subit avec beaucoup de constance et de fermeté* (2), Quintilien n'en a pas moins fait

(1) *Si quid persequare acriùs, ut invitus et coactus facere videare.* De Oratore. 37, 51.

(2) *Marcus Tullius parùm fortis videtur quibusdam: quibus optimè respondit ipse, non se timidum in susci-*

de ce prétendu manque de courage le sujet d'une de ses leçons sur les précautions oratoires. « Si vous conseillez à Cicéron, dit-il » (comme Sénèque dans ses déclamations), » de soustraire sa tête à la hache du licteur, en » ayant recours à la clémence de Marc-An- » toine, ou même en brûlant ses Philippiques, » pour obtenir sa grâce que le triumvir lui of- » fre à ce prix, gardez-vous bien de l'y enga- » ger par l'amour de la vie; car si ce motif » doit le toucher, il produira son effet sans » que vous le fassiez valoir. Vous pourrez donc » l'exhorter simplement à conserver ses jours » pour l'intérêt de la république : il aura be- » soin d'un prétexte pareil pour n'avoir pas à » rougir de semblables prières (1) »; précautions de convenance : il faut jeter un voile

piendis, sed in providendis periculis : quod probavit morte quoque ipsâ, quam præstantissimo suscepit animo. Lib. 12, cap. 1.

(1) *Quarè et cùm Ciceroni dabimus consilium ut Antonium roget, vel etiam ut Philippicas (ità vitam pollicente eo) exurat, non cupiditatem lucis allegabimus : hæc enim si valet in animo ejus, tacentibus quoque nobis etiam valebit; sed ut se reipublicæ servet hortabimur. Hâc illi opus est occasione ne eum talium precum pudeat.* Lib. 3, cap. 8.

transparent sur les considérations ou sur les faits que vous voulez énoncer, sans les articuler plus clairement, et surtout sans les approfondir. Bossuet ne veut pas dire en termes formels, dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, que Charles I[er] est mort sur un échafaud. Sa délicatesse répugne à proférer ce mot infâme en présence des enfants de ce malheureux prince et de toute la cour. Mais pour rappeler un si horrible événement par une heureuse citation des livres saints, il se contente de mettre dans la bouche de la reine ces paroles du prophète Jérémie, qui seul, dit il, est capable d'égaler les lamentations aux calamités : *Voyez, Seigneur, voyez mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a porté sa main sacrilège sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi; je pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me consoler* (1); précautions de goût : écrivez selon votre talent, et quelquefois aussi contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise ? craignez d'être languissant et monotone. Est-ce l'énergie qui vous distingue?

(1) Jerem. *Lament.* 1, 16, etc.

préservez-vous avec soin de l'obscurité et de l'enflure. Voyez quel est le genre auquel vous êtes le plus propre, pour vous attacher à le suivre, et quel est aussi l'excès vers lequel penche votre esprit, pour apprendre à l'éviter; précautions dans les chutes des phrases et surtout des alinéa : l'auditeur vous juge chaque fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos; et son attention se relâche si vous négligez de la ranimer et de la fixer, en terminant fréquemment vos sections oratoires par des idées saillantes ou par des images pittoresques; enfin précautions de courage : il est des sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sevérité. Jetez-vous d'abord au milieu des difficultés, pour mieux déployer la puissance de votre génie, et attaquez toujours en vous défendant.

On n'a toute sa force en effet, on ne retrouve tout son talent que dans le danger qui l'augmente toujours, quand il ne l'éteint pas. Il en est de l'esprit comme de la bravoure. Le péril auquel en s'expose donne aussi à l'éloquence une vigueur qui l'élève au-dessus de ses mouvements ordinaires. L'orateur (qu'on me pardonne cette comparaison) éprouve alors, en

luttant contre les difficultés et les obstacles, la même exaltation dont avait été transporté ce brave soldat, qui disait, à la vue de la citadelle de Namur, le lendemain de l'assaut : « J'escaladai hier ce rocher au milieu du feu, et aujourd'hui je ne pourrais plus y grimper. » *Vraiment, je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades; *ni moi non plus : on ne nous tire plus des coups de fusils de là-haut.*

LV. DE L'HYPOTHÈSE.

On voit que dans ces occasions périlleuses la grande précaution d'un orateur consiste à ne paraître en prendre aucune, en s'abandonnant à l'impulsion de son génie. C'est aussi une excellente méthode que de choisir un tour fin et ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne veut pas dire. L'hypothèse est très propre à donner ce ressort à l'éloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses plaidoyers, principalement dans ses *Verrines*, où il imagine à chaque instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions de Verrès encore plus odieuses au peuple romain. Il va jusqu'à supposer, par une condescendance apparente, qu'il consent à prendre pour arbitre

dans cette cause le père même de Verrès; et il démontre que si cet oppresseur bourreau de la Sicile avait son propre père pour juge, il ne pourrait pas se soustraire à la peine capitale que provoquent ses forfaits.

Bossuet, que je cite de préférence parce que je ne connais point de si riche modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son oraison funèbre de Le Tellier. On ne saurait lire sans émotion cette apostrophe, à laquelle le ressort de la fiction donne tant de véhémence : « Dormez votre sommeil, riches de la » terre, s'écrie-t-il, et demeurez dans votre » poussière. Ah! si quelques générations, que » dis-je? si quelques années après votre mort, » vous reveniez, hommes oubliés au milieu du » monde, vous vous hâteriez de rentrer dans » vos tombeaux, pour ne point voir votre nom » terni, votre mémoire abolie, et votre pré- » voyance trompée dans vos amis et dans vos » créatures, et plus encore dans vos héritiers » et dans vos enfants. Est-ce donc là le fruit » du travail dont vous vous êtes consumés sous » le soleil? »

LVI. DE L'ÉGOÏSME DANS LES ORATEURS.

Comptons encore parmi les précautions et les convenances de la circonspection oratoire, l'attention de ne parler jamais ou presque jamais de soi, ni en bien ni en mal, dans les chaires chrétiennes. L'orgueil révolte toujours; et l'humilité, pour me servir d'une locution vulgaire, est trop souvent prise au mot.

J'avoue cependant qu'un orateur peut inspirer quelquefois un vif intérêt, en se mettant lui-même en scène avec l'auditoire dans un sermon, pourvu qu'il n'excède pas la mesure et ne blesse jamais la dignité qu'exige son ministère. On en trouve quelques exemples dans nos grands maîtres. Massillon attendrit la cour, qui lui témoigna l'estime la plus touchante par un murmure soudain d'acclamation, quand il prit congé d'elle pour toujours, en annonçant, à la fin de son sermon de Pâques, le jour de la clôture du Petit Carême, que sa nomination à l'évêché de Clermont ne lui permettrait plus de reparaître dans cette même chaire, où il s'était illustré par tant de succès immortels. « Grand Dieu! dit-il, ces prières seront les der- » nières sans doute que mon ministère, attaché

» désormais par les jugements secrets de votre » providence au soin d'une de vos Églises, me » permettra de vous offrir dans ce lieu au- » guste, etc. » Ces paroles simples et touchantes émurent sensiblement l'auditoire, qui manifesta par des regrets unanimes son admiration pour un si beau talent, relégué désormais dans les montagnes de l'Auvergne.

Avant Massillon, Bossuet avait parlé aussi de lui-même dans la chaire de son église de Meaux, où il fit entendre le chant du cygne, la dernière fois qu'il y parut, vers la fin de sa vie, en disant à ses diocésains que s'ils étaient jamais assez malheureux pour se séparer après sa mort, alors très prochaine, de la foi qu'il leur avait si long-temps prêchée, ils le verraient sortir aussitôt de son tombeau pour faire justice à Dieu de leur infidélité. Mais son triomphe le plus éclatant en ce genre se trouve dans ces dernières lignes de l'oraison funèbre du grand Condé, où il mit le comble à l'intérêt qu'il venait d'inspirer à son auditoire, en lui présentant dans le lointain l'image touchante de sa propre mort : « Jouissez, prince, de cette victoire; » jouissez-en éternellement par l'immortelle » vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers ef- » forts d'une voix qui vous fut connue. Vous

» mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de » déplorer la mort des autres, grand prince! do- » rénavant je veux apprendre de vous à rendre » la mienne sainte. Heureux si, averti par ces » cheveux blancs du compte que je dois rendre » de mon administration, je réserve au trou- » peau que je dois nourrir de la parole de vie, » les restes d'une voix qui tombe et d'une ar- » deur qui s'éteint (1)! »

(1) Le grand Condé, gouverneur de la province de Bourgogne, avait témoigné à Bossuet, dans la ville de Dijon, sa patrie, une bienveillance spéciale, dès son enfance, qui annonça de très bonne heure l'éclat de ses talents. Ce prince avait tellement l'habitude et l'ardeur de vaincre, comme aussi le sentiment et l'ambition de toute espèce de gloire, qu'il *fut tenté*, a-t-il dit souvent, de lutter en public contre un athlète aussi redoutable que Bossuet dans le pugilat théologique. Bossuet avait toujours vécu, dès l'âge de vingt ans, dans la société privée de ce grand homme. « Il soutint, dit l'abbé » de Choisy, à *la cinquième page de l'éloge de Bossuet* » *qu'on trouve dans le recueil des discours de l'Acadé-* » *mie française*, *en* 1704, il soutint sa première thèse » de bachelier à Navarre, sous les auspices et même » sous les yeux du grand Condé, qui, supérieur aux au- » tres hommes par l'esprit et le savoir, aussi-bien que » par le courage, fut tenté, à ce qu'il a dit lui-même » plus d'une fois, d'attaquer un répondant si habile et » de lui disputer les lauriers même de la théologie ; et

Il s'en faut de beaucoup que les autres orateurs sacrés aient parlé d'eux-mêmes d'une manière si propre à leur concilier l'intérêt de leur auditoire. On pourrait citer plusieurs prédicateurs qui ont fait une funeste expérience du danger de se rendre ridicules, en se mêlant eux-mêmes à leurs discours, et en subissant ainsi le jugement sévère d'une assemblée à laquelle c'est bien assez de livrer son talent, sans lui soumettre jamais son état ou sa personne. Une telle imprudence n'est heureusement point assez

» depuis lors ce grand prince, qui ne résistait point au » vrai mérite, lui a toujours accordé son estime et sa » tendresse. Le prélat s'en est montré reconnaissant au-» delà même du tombeau, en consacrant à sa mémoire » l'un de ces discours funèbres qui lui ont attiré tant » d'acclamations. »

L'évêque de Meaux ne pouvait s'acquitter en effet plus noblement envers l'illustre protecteur de sa jeunesse, qu'en lui consacrant cette magnifique oraison funèbre qui, par sa liaison nécessaire avec les études de toute éducation soignée, a rendu la renommée de son héros en quelque sorte classique pour toutes les générations suivantes, et qui par là même garantit encore mieux l'immortalité de son nom, que n'aurait pu faire le souvenir de ses victoires. Il faut avouer, en l'honneur de l'éloquence, que Condé et Turenne sont redevables d'un grand accroissement de gloire à Bossuet et à Fléchier, leurs panégyristes.

commune pour en faire ici l'objet d'une leçon spéciale. Mais, en laissant à part ces mécomptes de la vanité dans un sermon, il peut être utile d'en montrer la maladresse et les inconvénients, par un singulier exemple que nous fournissent les œuvres d'un orateur très célèbre qui, du moins, ne s'est pas donné ce tort dans l'exercice du ministère sacré. Fléchier nous offre donc le plus étrange phénomène de vanité, dans une lettre imprimée, par l'imprudence d'un zèle aveugle pour sa gloire, à la tête de ses *Oraisons funèbres*. Il y fait lui-même son portrait. On croirait qu'il envoie à son correspondant les matériaux d'un panégyrique : disons mieux, c'est un éloge tout fait, où son admiration pour ses propres talents et son orgueilleuse modestie s'efforcent de relever tour à tour, par la symétrie de ses antithèses, le tableau et le contraste de tous ses genres de mérite. Voici comment l'évêque de Nîmes se peint et s'apprécie.

« Il a, dit-il, un caractère d'esprit capable » de tout ce qu'il entreprend; pour son style, » la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On ne peut rien ajouter » à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et » l'on n'en peut rien retrancher sans y ôter

» quelque chose de nécessaire. Il sait jeter quel-
» ques grains d'un encens odoriférant qui ré-
» crée et n'étourdit pas; aussi n'en reçoit-il pas
» qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne.
» On voit dans ses yeux je ne sais quoi qui ré-
» pond de son esprit. Enfin il vaudrait mieux
» s'il pouvait s'accoutumer au travail, et si sa
» mémoire un peu ingrate, sans être cependant
» infidèle, le servait aussi bien que son esprit;
» mais il n'y a rien de parfait au monde, et cha-
» cun a ses endroits foibles. »

En supposant que la postérité eût ratifié ce jugement qu'osa porter de ses talents et de son goût l'évêque de Nîmes, il resterait encore aux admirateurs de Fléchier à désirer pour sa gloire qu'il eût eu assez de pudeur pour ne pas le prononcer lui-même.

On ne doit pas craindre sans doute que jamais un orateur chrétien puisse porter l'aveuglement de l'amour-propre jusqu'à se permettre en chair une phrase qui approche d'un tel excès d'orgueil. La risée publique lui apprendrait bientôt combien il serait choquant et maladroit, je ne dirai pas seulement de se louer, mais encore d'oser simplement parler de soi devant une grande assemblée. On évite même ce ridicule dans la société. C'était le bon goût,

autant que l'humilité chrétienne, qui avait banni le *moi* des écrits de Port-Royal. L'abbé Fleury dit que l'historien lui-même doit toujours se cacher dans sa narration (1); « en sorte » que le lecteur n'ait jamais le loisir de penser » si les faits sont bien ou mal écrits, s'ils sont » écrits, s'il a un livre entre les mains, s'il y a » un auteur au monde. C'est ainsi qu'Homère » écrivait. »

Or, s'il n'est pas permis à un historien de se faire remarquer dans ses récits, un prédicateur doit être assurément plus attentif encore à se laisser oublier de son auditoire. Il est néanmoins quelques occasions où un orateur chrétien peut se prendre modestement lui-même pour sujet d'un développement de morale qui intéresse la multitude. Mais ce n'est point pour appeler sur lui l'attention de l'auditoire, qu'il se donne alors en spectacle : c'est au contraire pour concentrer en lui seul les faiblesses, les illusions, les écarts et les inconséquences de l'esprit ou du cœur humain; et dans une telle vue plus il parlerait de lui, moins on le trouverait personnel. Massillon excelle dans cette humble méthode de se mettre ainsi à la place

(1) Premier discours sur l'Histoire de l'Église.

des pécheurs, en déplorant ses propres contradictions, ses erreurs, ses angoisses et ses remords. Il excite le plus touchant intérêt, il attendrit ses auditeurs jusqu'aux larmes, toutes les fois que les peignant eux-mêmes dans sa personne, avec la vérité la plus frappante, quand il dévoile les profondeurs de sa conscience, il se dénonce à Dieu comme *un ingrat*, comme *un misérable*, comme *un insensé*. Je ne citerai aucun de ces monologues fréquents et souvent sublimes. J'aime mieux, pour généraliser une règle de goût, retracer ici cette confusion salutaire d'un esprit qui s'arme de toute sa force quand il veut se combattre lui-même, et transcrire simplement, sans commentaire, un passage brillant de Fontenelle, dans son *Traité du Bonheur*. Cet ouvrage est écrit avec une précision ingénieuse et quelquefois profonde. Les idées y occupent beaucoup plus d'espace dans l'esprit du lecteur que sous la plume de l'auteur; et nous le lirions avec encore plus de charme, comme tous les autres ouvrages de cet académicien, sans même en excepter ses *Éloges*, s'il y alliait plus souvent l'intérêt de la sensibilité à la finesse de l'esprit.

« D'abord, dit-il, il faut examiner, pour ainsi » dire, les titres de ce qui prétend ordonner

» de notre bonheur. Pourquoi cette dignité » que je poursuis m'est-elle si nécessaire? C'est » qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et » pourquoi le faut-il? C'est pour recevoir leurs » respects et leurs hommages. Et que me feront » ces hommages et ces respects? Ils me flatte» ront très sensiblement. Et comment me flat» teront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma » dignité, et non pas à moi-même? »

En développant et en s'appliquant ainsi à lui seul une maxime générale, l'orateur chrétien peut raisonner et s'émouvoir très utilement pour subjuguer son auditoire : tout autre égoïsme lui est interdit. Bossuet m'attendrit jusqu'au fond de l'âme quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint respect lorsqu'il est réduit à faire l'apologie de son sermon *sur l'impureté*, dans son homélie *de la Magdeleine*. Mais c'est le privilége de ces grands maîtres, de hasarder de pareilles licences, avec la certitude d'en éviter les écueils; et encore ne se les permettent-ils jamais sans une nécessité qui excuse tout, ou sans y déployer une vigueur de génie qui fait tout admirer.

Bourdaloue en fournit un exemple remarquable. Cet orateur immortel eut assez de confiance en sa renommée, et d'ascendant sur

l'opinion publique, non-seulement pour oser parler de lui en chaire, mais encore pour pouvoir attribuer, en quelque sorte, à son ministère, avec l'approbation universelle, dans l'oraison funèbre du grand Condé, le premier éveil de conscience et les soudains mouvements de piété qui excitèrent ensuite ce prince à consacrer à la religion les dernières années de sa vie, en lui entendant prononcer l'éloge de Henri de Bourbon, son auguste père. Il rend d'abord un digne hommage au génie supérieur de l'évêque de Meaux : il reconnaît hautement qu'il ne lui appartient plus de peindre la fermeté de son héros, aux approches de la mort, après le magnifique tableau que venait d'en tracer Bossuet. « Ce don était réservé, dit-il, à une » bouche plus sacrée et plus éloquente que la » mienne. L'illustre et savant prélat qui vous » a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière; » et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de » me taire. »

Voici maintenant avec quelle dignité et quelle éloquence Bourdaloue rappelle ensuite, sans orgueil et sans fausse modestie, l'impression extraordinaire que la grâce avait fait produire à l'un de ses discours sur l'âme du prince de Condé, qui avait enfin résolu de s'occuper sé-

rieusement de sa conversion, en écoutant l'éloge de son père au milieu de ses obsèques, dans la bouche du même orateur.

« Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avait donné » comme un pressentiment de ce miracle; et » dans le lieu même où je vous parle aujour- » d'hui, dans une cérémonie toute semblable » à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, » le prince lui-même m'écoutant, j'en avais » non-seulement formé le vœu, mais comme » anticipé l'effet par une prière qui parut alors » tenir quelque chose de la prédiction. Soit » inspiration ou transport de zèle, élevé au- » dessus de moi, je m'étais promis, Seigneur! » ou plutôt je m'étais assuré de vous, que vous » ne laisseriez pas ce grand homme, avec un » cœur aussi droit que celui que je lui connais- » sais, dans la voie de la perdition et de la cor- » ruption du monde. Lui-même, dont la pré- » sence m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô » mon Dieu! si, vous servant dès lors de mon » faible organe, vous ne commençâtes pas dans » ce moment à l'éclairer et à le toucher de vos » divines lumières? Quoi qu'il en soit, mes » vœux et mes souhaits n'ont pas été vains. Il » vous a plu, Seigneur! de les exaucer, et j'ai eu » la consolation de voir ma parole accomplie.

» Ce prince, qui m'avait écouté, a depuis écouté
» votre voix secrète ; et parce qu'il avait un cœur
» droit, il a suivi l'attrait de votre grâce. »

Ce pieux et beau mouvement de Bourdaloue qui se tourne vers Dieu au moment où il parle de lui-même à son auditoire, est d'autant mieux placé, qu'en se prosternant alors devant la majesté du Créateur, le ministre de la parole s'efface du tableau, ou du moins éloigne de lui tout soupçon de vanité, par son attention à ne célébrer que le seul triomphe de la grâce. Voilà une des citations innombrables de ces discours qu'on peut soumettre avec confiance à l'examen de la critique la plus sévère, et à la délicatesse du goût le plus exquis. Elles montrent combien le talent de ce grand homme était éminemment propre au genre oratoire, et combien il lui eût été facile d'y produire encore de plus grands effets, s'il avait voulu se livrer plus souvent à une sensibilité si pathétique et si sublime.

L'intérêt et le souvenir que consacre cette éloquente apostrophe, en forme de prière, doivent exciter naturellement le désir de la comparer aux ardentes supplications que Bourdaloue avait adressées au ciel, en faveur du grand Condé, dans l'oraison funèbre de Henri de

Bourbon, son père. Je vais donc les mettre ici sous les yeux du lecteur; et en voyant cet orateur célèbre, plein de zèle et de verve, beaucoup plus animé et plus touchant dans ses éloges que dans ses instructions morales, on regrettera sans doute que Bourdaloue n'ait pas voulu faire un plus fréquent usage de son rare talent pour émouvoir et attendrir les cœurs.

« Laissons là, *s'était donc écrié Bourdaloue,* » *à la fin de cette ancienne oraison funèbre, en* » *parlant du grand Condé*, laissons là ces exploits de guerre dont la France a retenti, et » ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui tout l'univers. Il est ici au pied des » autels pour en faire hommage au Dieu des » armées, et il n'assiste à cette funèbre cérémonie que pour apprendre où doit aboutir » enfin tout l'éclat de sa renommée. C'est pour » ce fils et pour ce héros que nous faisons continuellement des vœux; et ces vœux, ô mon » Dieu! sont trop justes, trop saints, trop ardents, pour n'être pas enfin exaucés de vous. » C'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices: il a rempli la terre de son nom; et » nous vous demandons que ce nom si comblé » de gloire soit encore écrit dans le ciel. Vous » nous l'accorderez, Seigneur! et ce ne peut

» être en vain que vous nous inspirez pour
» lui tant de désirs et tant de zèle. Répandez
» donc sur sa personne la plénitude de vos
» lumières et de vos grâces. Répandez-la sur
» ce prince, le fondement de toutes les espé-
» rances de sa maison, l'héritier de son courage
» et de toutes ses héroïques qualités, de sa
» hardiesse à entreprendre de grandes choses,
» de son activité à les poursuivre, de sa valeur
» à les exécuter, des rares talents de son esprit,
» de la délicatesse et de la finesse de son dis-
» cernement, de sa pénétration dans les affaires,
» de son génie sublime pour tout ce qu'il y a
» dans les sciences de plus curieux et de plus
» recherché..... Remplissez-le, ô mon Dieu!
» de cet esprit de religion dont je viens de lui
» proposer un modèle si propre à le toucher et
» si capable de le convaincre. Ajoutez à toutes
» les grandeurs qu'il possède dans le monde
» celle d'en faire un prince prédestiné, puis-
» que hors de là toute grandeur n'est que va-
» nité et que néant. Que sert-il, dit un père,
» d'avoir une croyance catholique et de mener
» une vie païenne? *Quid enim prodest si quis*
» *catholicè credat et gentiliter vivat?* »

LVII. DE BOURDALOUE.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours, à la tactique d'un général qui range une armée en bataille (1); c'est cette puissance de dialectique, cette marche didac-

(1) *Est velut imperatoria virtus.* Inst. 2.

tique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement, qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif, qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur, par-delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence;

c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile et y embrasser, d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien. Enfin je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec res-

pect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : Voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense! Je ne connais rien de plus étonnant et de plus inimitable dans l'éloquence religieuse, que les premières parties des sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, DEI VIRTUTEM, et sur la *Résurrection*, etc. Ses discours sur l'*Ambition*, sur la *Providence*, sur le *Jugement téméraire*, sur le *Pardon des injures*, sur la *Religion chrétienne*, sont aussi admirables. C'est la borne de l'art, comme c'est la borne du genre; et on peut appliquer avec confiance à ces chefs-d'œuvre le vers si connu de Boileau :

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. »

LVIII. DE MASSILLON.

Massillon, le plus digne rival de Bourdaloue dans l'ensemble des stations soutenues et complètes de la chaire, est toujours intéressant, quoiqu'il ait rarement des traits sublimes.

Mais, s'il paraît trop souvent inférieur à sa renommée comme orateur, il est du moins incontestablement au premier rang comme écrivain; et nul de nos auteurs les plus célèbres n'a porté l'élégance et la beauté continues du style à un plus haut degré de perfection.

Je ne m'arrêterai point à motiver l'admiration profonde que m'inspirent, dans les discours de ce grand homme, la fécondité de son imagination et les développements de son éloquence; sa manière inimitable d'amener et d'exposer la matière qu'il veut traiter, dès la conception de l'exorde, qui doit *sortir* naturellement *du sujet*, selon la doctrine de Cicéron, *comme une fleur de sa tige* (1); sa connaissance et ses peintures du cœur humain; ses tableaux des mœurs et du monde; la richesse, l'éclat, la mesure et la variété de ses pinceaux; le juste et merveilleux emploi qu'il fait habituellement de l'Écriture sainte, qui est l'histoire de la Providence, et ses citations toujours heureuses, mais trop rares peut-être, des pères de l'Église; la chaleur de ses mouvements oratoires; la piété de ses pathétiques accents et les épanchements

(1) *Effloruisse penitùs videatur ex re de quâ agitur.* Orator. 27.

de sa sensibilité; ses traits frappants et même quelquefois sublimes; enfin la progression graduée et toujours croissante de son onction; et la verve de son talent, qui, dans ses plus longs sermons, ne laissent jamais ni refroidir l'intérêt ni apercevoir la moindre longueur (1). Ces rares et divers talents de Massillon, envisagé comme orateur, sont au-dessus de tous les éloges; mais c'est uniquement dans la beauté et dans les secrets de son style que je veux chercher ici des leçons.

Pour bien apprécier tous les trésors de ce style enchanteur, il faut d'abord savoir gré à Massillon d'en avoir exclu tous les défauts brillants qu'ambitionne le mauvais goût. Ce ne sont point en effet ici de ces phrases coupées à chaque instant, décousues, épigrammatiques, sautillantes ou antithétiques, et aussi fatigantes à lire que faciles à combiner; ce ne sont

(1) On demandait un jour à Rivarol son avis sur deux vers qu'on venait de lire en sa présence : il répondit qu'il trouvait *des longueurs dans ce distique*. Ce mot plaisant n'est pas de lui, mais du poëte Martial ; et il est cité par Boileau dans sa lettre à Brossette du 8 avril 1703, où il dit : « Ce ne sont pas huit bons vers qui sont longs, » ce sont deux méchants vers qui sont quelquefois longs » à outrance. *Sed tu disticha longa facis*, dit Martial. »

point de ces oppositions recherchées, qui ne tendent qu'à faire briller l'esprit en excitant la surprise ; de ces efforts d'énergie qui rendent la diction bizarre, enflée, tendue et monotone ; de ces métaphores outrées qui tourmentent la langue; de ces sentences métaphysiques, obscures, entortillées ou paradoxales, qui donnent au discours le ton et la couleur les plus contraires à l'éloquence. Mais c'est le tissu égal et soutenu d'une élocution riche et variée, avec l'élégance la plus naturelle et la plus brillante dans sa simplicité; d'une élocution où tous les mots se correspondent et se soutiennent par leur circuit et leur arrondissement. Disons plus : c'est ce beau cours d'idées que Cicéron paraît suivre dans ses compositions, quand il le dirige, et qu'il désigne si bien par une métaphore qui abrège la comparaison en suppléant aux mots, quand il le représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond, *flumen orationis*.

En effet, la pensée de Massillon ne jaillit point des profondeurs de son génie, comme on voit les flots d'une source abondante s'élancer avec cette impétueuse majesté qui frappe dans Bossuet. Il ne jette jamais sa phrase ; il la combine; il l'arrondit toujours; il en soigne l'é-

légance, la couleur, la noblesse, la pompe et l'harmonie, avec un goût pur, ennemi de toute affectation, sans en briser brusquement la mesure, et surtout sans aspirer jamais à réveiller l'oreille par aucun écart imprévu ou par aucune chute précipitée. Les membres variés de sa période sont disposés avec un tel goût, que leur brièveté n'en atténue nullement la consistance, et que leur développement oratoire n'en ralentit jamais le mouvement. Il cache le travail de son style avec un art infini, en ne se permettant ni la moindre recherche d'expression, ni la plus simple prétention à l'esprit on à la finesse, ni le plus léger nuage qu'élève souvent autour de la pensée cette ambition si commune et si malheureuse qui ne trouve que des ténèbres en cherchant la profondeur. Ce qui distingue surtout sa manière d'écrire, c'est que la répétition même de ses idées n'entraîne aucune diffusion dans son style; de sorte que ces variantes, où chaque phrase a sa plénitude, offrent quelque vide dans les perceptions de son esprit, sans montrer aucune prolixité dans ses périodes, qui surprennent également par leur abondance et par leur brièveté, selon le vœu de Quintilien, *tùm copiâ, tùm brevitate mirabilis.* Il aime mieux, dans le choix des mots,

rester en-deçà que d'aller au-delà de ce qu'il veut dire. Il semble, en écrivant, avoir sans cesse présente à son esprit la maxime de goût enseignée aux orateurs par Cicéron, qu'en fait de diction l'excès blesse plus que le défaut. *Magis offendit nimiùm quàm parùm* (1). Il ne hasarde rien en écrivant; et plus il s'occupe de son élocution, plus il se montre naturel dans son langage et dans ses tournures.

Massillon cite très rarement les écrivains profanes dans ses discours. Son *Petit Carême* en fournit un seul exemple dans le premier sermon sur *les Exemples des Grands*, où il rappelle cette belle idée de Salluste: *In maximâ fortunâ minima licentia est :* c'est-à-dire que *plus l'élévation semble donner de licence par l'autorité qu'elle procure, plus elle en ôte par les bienséances qu'elle impose.* Mais l'évêque de Clermont fait mieux encore que de citer les anciens, il les imite; il enrichit la prose française d'une multitude de constructions, souvent même de tours de période qu'il emprunte du latin, et qui s'adaptent très heureusement à la clarté ainsi qu'au génie de notre langue. Un orateur qui voudra se dévouer à de grandes

(1) *De oratore.* 39.

études, trouvera qu'il reste encore à faire en ce genre des conquêtes légitimes autant que précieuses, dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, Salluste et Cornelius Népos. Massillon nous en a ouvert la route. On reconnaît aisément sa belle manière à la contexture et à l'ensemble de ses alinéa, qu'il restreint au développement d'une seule pensée enrichie par l'inépuisable fécondité de son imagination.

Le mouvement du style de Massillon, toujours combiné avec la marche de son discours, est facile et continu. Ses hardisses sont voilées par des expressions communes qui se rapprocheraient plutôt d'une espèce de négligence que d'aucune affectation; et l'on ne démêle quelquefois l'élan de sa pensée ou l'audace de son langage, que par je ne sais quel courage apostolique d'une familière simplicité. Cette élocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. La lecture de ses ouvrages *est proprement un charme* (1) : elle produit une telle impression de bonheur sur mon esprit, que lorsque je veux chercher quelque-

(1) La Fontaine.

fois dans ses sermons l'un de ces beaux traits dont je me souviens d'avoir été plus vivement frappé, je ne puis plus quitter le discours et souvent le volume, qu'après l'avoir relu de suite en entier. L'analyse approfondie de ce style est toujours pour moi une continuité de découvertes dont je jouis avec d'autant plus de délices, qu'elles m'enchantent en même temps qu'elles m'instruisent; et Massillon a renouvelé souvent en moi la décourageante admiration que Boileau éprouvait en lisant Démosthène, quand il disait, comme je l'ai déjà rappelé : *Il me fait tomber la plume des mains.*

L'élite de notre littérature fut étonnée, à la lecture de son discours de réception à l'Académie, d'y trouver *dans un homme de communauté*, selon le jugement de madame de Tencin, *un bon goût, un bon ton et une bonne grâce, dont n'approche point le style des grands seigneurs les plus distingués par leur esprit dans les sociétés de la cour.*

Mais la meilleure et même la seule véritable manière de louer le style de Massillon, doit consister surtout à citer quelques exemples de la perfection de son goût dans l'art d'écrire. Or ces exemples, je ne veux pas les choisir dans son

Grand Carême, son Avent et ses Conférences, qu'il faudrait copier presque entièrement: je les tirerai donc uniquement de ceux de ses discours qu'on ne lit plus guère, dont on ne parle jamais, et qui se trouvent, pour ainsi dire, perdus dans sa renommée. Un trait d'une seule ligne suffit très souvent pour déceler en lui un grand écrivain; ainsi, dans son oraison funèbre du dauphin, il excuse habilement la dissipation et les écarts de la jeunesse du prince: « Qu'offrirait notre vie au public, si elle était » en spectacle comme celle des princes? Moins » exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? » *Nos chutes se cachent dans l'obscurité de nos* » *destinées.* » Je n'ai pas besoin de relever la hardiesse et le coloris d'un pareil langage, pour faire sentir la beauté de ce dernier coup de pinceau.

Voici comment parlait Massillon dans une obscure assemblée de charité, en adressant à une réunion de pieuses femmes quelques instructions sur les *œuvres de miséricorde.* Cette *exhortation* est en quelque sorte cachée dans le volume des *Mystères.*

« Ce qu'il y a de plus déplorable, dit-il, c'est » que des mœurs qui nous paraîtraient dange- » reuses si elles n'étaient accompagnées de

» quelque office de piété, perdent à nos yeux
» tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces
» œuvres extérieures les soutiennent. Et si quel-
» quefois les vérités du salut entendues, ou la
» grâce plus forte, troublent cette fausse paix
» et jettent des terreurs dans la conscience : ah !
» la nudité couverte, la faim rassasiée, la mi-
» sère secourue, l'innocence protégée, s'offrent
» à l'instant à notre esprit, et calment cet heu-
» reux orage. Ce sont des signes de paix qui
» dissipent aussitôt nos alarmes. C'est cet arc
» trompeur dont parle le prophète Osée, *arcus*
» *dolosus* (1), lequel, au milieu des nuages et
» des tempêtes que le doigt de Dieu commen-
» çait à exciter dans le cœur, vient nous pro-
» mettre une fausse sérénité, et divertit notre
» esprit de l'image présente du danger. *On*
» *s'endort sur ces tristes débris de religion*,
» *comme s'ils pouvaient nous sauver du nau-*
» *frage ;* et des œuvres chrétiennes qui devraient
» être le prix de notre salut, deviennent l'occa-
» sion de notre perte éternelle. »

La finesse d'observation et la justesse d'esprit qui distinguent ce tableau ne sont pas moins remarquables que le mouvement et la

(1) *Osee*. cap. 7, vers. 16.

vivacité du style. Ce langage d'une riche poésie est le véritable idiome de la chaire. Le trait souligné paraît simple au premier coup d'œil; mais quand on l'analyse, on y trouve, sous des expressions communes, une hardiesse d'éloquence et de simplicité que l'imagination de Massillon pousse jusqu'à l'audace, et que son excellent goût sait voiler sous le ton familier d'une élocution ordinaire.

Voulez-vous voir comment Massillon sait allier le naturel du style à la majesté de la pompe oratoire? lisez ce passage du discours qu'il prononça pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat: « Hélas! que sont les hommes » sur la terre? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans » les abîmes de l'éternité. Les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans » ce gouffre : tout y entre et rien n'en sort. » Nos ancêtres nous en ont tracé le chemin, et » nous allons le frayer dans un moment à ceux » qui viennent après nous. Ainsi les âges se » renouvellent: ainsi la figure du monde change » sans cesse : ainsi les morts et les vivants se » succèdent et se remplacent continuellement. » Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. » Dieu seul est toujours le même, et ses an-

» nées ne finissent point. Le torrent des âges et
» des siècles coule devant ses yeux, et il voit
» de faibles mortels, dans le temps même qu'ils
» sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en
» passant, profiter de ce seul moment pour
» déshonorer son nom, et tomber au sortir de
» là entre les mains éternelles de sa justice. »

Ce contraste du rapide instant de notre vie avec l'éternité de Dieu rend plus frappante la démence des hommes; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait sublime. Je ne puis transcrire ici tout ce qui mérite un tribut particulier d'admiration dans le style d'un si grand écrivain. Mais j'y renvoie le lecteur avec confiance, et je veux signaler du moins à sa pieuse curiosité le commencement de la seconde réflexion du quatrième discours pour une profession religieuse : il y verra un double tableau de la société et de *cette solitude* que madame de Maintenon trouvait *si bonne*, disait-elle, *quand on n'est pas mauvais soi-même*, aussi remarquable par la peinture des mœurs et la beauté du style que par la connaissance du monde et du cœur humain.

Massillon est assez grand et assez assuré de son immortalité, comme du rang éminent qu'il

occupe à juste titre parmi nos orateurs classiques, pour que l'on puisse avouer, sans inquiétude pour sa gloire, les négligences et les fautes de ses compositions. Je conviens donc qu'il abuse quelquefois de sa facilité pour répéter les mêmes idées. Il les présente sous des formes variées qui les énervent à force de les reproduire. En voici un exemple que je tire à dessein de son *Petit Carême*, où ce défaut est beaucoup plus sensible que dans ses autres sermons.

Au milieu de son discours sur le respect que les grands doivent à la religion, Massillon emprunte de David un passage très heureusement imité ou amplifié par Racine (1), et auquel on ne peut rien comparer dans l'antiquité profane (2). C'est le 35e verset du 36e psaume :

(1) Voici la traduction de Racine, que l'on peut citer comme un modèle de poésie, mais non pas de précision, quand on la compare au texte :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

(2) Les livres saints nous fournissent un digne objet

Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat. J'ai vu l'impie SUREXALTÉ *et élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, il n'était plus.* Massillon a voulu paraphraser aussi à sa manière ce même passage, dans lequel la concision du texte sacré fait fuir l'image avec autant de rapidité que l'objet qu'on voit disparaître comme l'éclair. L'orateur y ajoute un bel accessoire: *il semble insulter le ciel par sa gloire orgueilleuse*, mais il n'en énerve pas moins l'original par six variantes qui expriment toutes la même idée. Il délaie sa pensée; il détrempe dans un flux de paroles un trait qui tire sa sublimité de sa précision, et dont le roi-prophète avait consacré l'énergie, en le lançant avec plus de force par le ressort poétique d'un si petit nombre de mots. Écoutons Massillon :

« Je sais, dit-il, que l'impie prospère quel- » quefois, qu'il paraît élevé comme le cèdre du » Liban, et qu'il semble insulter le ciel par

de comparaison avec ce trait sublime de David, dans le vingt-sixième verset du trente-deuxième chapitre du Deutéronome. Moïse y fait dire à Dieu, dont une seule parole a suffi pour faire disparaître ses ennemis et abolir à jamais leur mémoire sur la terre : J'ai parlé : où sont-ils? *Dixi : ubinam sunt?*

» une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir » que de lui-même. Mais attendez , son éléva- » tion va lui creuser elle-même son précipice : » la main du Seigneur l'arrachera bientôt de » dessus la terre. La fin de l'impie est presque » toujours sans honneur. Tôt ou tard, il faut » enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice » s'écroule : la honte et les malheurs vont *suc-* » *céder* ici-bas à la gloire de ses *succès :* on le » verra peut-être traîner une vieillesse triste et » déshonorée ; il finira par l'ignominie : Dieu » aura son tour , et la gloire de l'homme in- » juste ne descendra pas avec lui dans le même » tombeau. »

Cet alinéa ne me paraît qu'une languissante amplification de la première pensée. Voilà un exemple frappant de ces répétitions que j'ai cru pouvoir reprocher à Massillon. Une si facile méthode, qui n'exige point assurément une imagination bien vive et encore moins féconde, pour exprimer la même idée en d'autres mots, a séduit trop souvent son talent ou son goût, principalement dans le *Petit Carême.* Cet écueil avait été signalé long-temps auparavant dans la carrière de l'éloquence, par les justes reproches que s'était attirés Fléchier, si peu digne d'avoir un tel imitateur, quand avec sa *faconde* ordi-

naire il *faisait*, selon le langage du collège, *son thème en deux façons*.

La même prolixité d'amplification se retrouve quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, dans le Grand Carême de Massillon. Je ne veux en citer qu'un seul exemple, pour justifier le reproche que je lui fais de ne s'être pas assez prémuni contre ce ton de déclamation. On trouve l'une de ces variantes de mots vers le milieu de la seconde partie de son homélie sur *la Samaritaine*. « En mettant des bornes à » nos penchants, Dieu en a donc mis à nos » peines : en nous marquant nos devoirs, il » nous a donc montré nos remèdes : en ne nous » laissant point à nous-mêmes et entre les mains » de nos passions, il nous a donc empêchés d'être » nos propres tyrans : en nous assujettissant à » sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, » mais en fixer les inquiétudes (1). »

(1) Je ne puis tolérer, je l'avoue, l'étrange système de l'abbé Batteux sur cette abondance de paroles qu'il ose trouver oratoire. Cet académicien, dont la doctrine littéraire est ordinairement faible et commune, mais saine au moins, n'a pas craint de faire d'une si lâché diffusion un mérite et, pour ainsi dire, un précepte de goût en éloquence. Après avoir analysé dans le plus grand détail, à la fin du chapitre IX, tome 4, de ses

Mais au moment où je relève ces fastidieuses redites dans les compositions de Massillon, je me plais à lui rendre un juste hommage de l'heureuse précision qui fortifie souvent son éloquence. Je trouve, avec toute la perfection de son style, un modèle frappant des tournures très serrées et très oratoires dont il a enrichi notre langue, dans son homélie déjà citée sur *la Samaritaine*, vers la sixième page du premier point. C'est un très beau moule de phrase que je ne me souviens d'avoir vu dans aucun autre de nos écrivains. Un orateur ordinaire aurait employé quatre fois plus d'espace pour présenter les mêmes pensées groupées par Massillon avec tant de concision et de clarté, que

Principes de littérature, l'oraison funèbre de Turenne, Batteux croit bonnement louer Fléchier, en ajoutant que *les idées de ce discours sont oratoires*, PARCE QUE *les mêmes idées y sont développées, amplifiées et présentées plusieurs fois sous des faces différentes*. Certes, le commentaire me scandalise encore plus que l'assertion. C'est précisément le contraire de cette méthode qui est une règle de l'art oratoire, et un principe fondamental du goût. Batteux confond ici le rhéteur, ou plutôt le déclamateur, avec l'orateur, quoique l'amplification et l'éloquence n'aient pas plus d'analogie entre elles que les jeux de l'escrime ne ressemblent à la vigueur du pugilat.

sans réfuter par la moindre discussion les prétentions des pécheurs, auxquels il ne veut laisser aucune excuse, il lui suffit de les exposer ou plutôt de les indiquer simplement pour les confondre avec tout l'ascendant de l'évidence et le triomphe de l'ironie : il n'a pas besoin de vous écouter, en vous accablant de questions auxquelles votre conscience répond en secret malgré vous : il vous force de vous juger vous-même, et l'énonciation rapide de tous vos prétextes vous en découvre aussitôt l'inconséquence et l'absurdité. Voici ce tour neuf et remarquable, que Démosthène et Cicéron eussent admiré :

« Quand vous nous dites que vous êtes du
» monde, que prétendez-vous dire? Que vous
» êtes dispensés de faire pénitence ? Mais si le
» monde est le séjour de l'innocence, l'asile
» de toutes les vertus, le protecteur fidèle de
» la pudeur, de la sainteté, de la tempérance;
» vous avez raison. Que la prière vous est moins
» nécessaire ? Mais si dans le monde les périls
» sont moins fréquents que dans les solitudes,
» les piéges moins à craindre, les séductions
» moins ordinaires, les chutes plus rares, et
» qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir;
» je suis pour vous. Que la retraite n'y saurait

» être un devoir ? Mais si les entretiens y sont » plus saints, les assemblées plus innocentes ; » si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève » à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert » de soutien à la grâce ; je le veux. Qu'il en » doit moins coûter pour se sauver ? Mais si vous » y avez moins de passions à combattre, moins » d'obstacles à surmonter ; si le monde vous fa- » cilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humi- » lité, l'oubli des injures, le mépris des gran- » deurs humaines, la joie dans les afflictions, » l'usage chrétien des richesses ; vous dites » vrai, et on vous l'accorde. O hommes ! tel » est votre aveuglement, de compter vos mal- » heurs parmi vos priviléges ; de vous persua- » der que ce qui multiplie vos chaînes aug- » mente votre liberté, et de faire votre sûreté » de vos périls mêmes. »

Les variantes qui déguisent mal la répétition et le vide des idées, ne sont cependant pas le seul reproche que l'on puisse faire à Massillon. Tous ou presque tous ses plans sont les mêmes. Outre cette uniformité dont on est plus frappé quand on lit ses sermons de suite, il se borne ordinairement dans ses divisions à combattre les prétextes des passions ou de la faiblesse humaine, et n'entre peut-être pas assez avant dans

le fond de ses sujets. Massillon était né avec de très grands talents pour l'éloquence ; mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse : il se hâtait trop peut-être en traitant un grand nombre de sujets, sans les avoir assez creusés : il abusait de sa facilité ; et j'oserais lui appliquer le jugement que l'orateur romain portait de Pison, qu'*il a perdu pour sa gloire tout ce qu'il a refusé au travail* (1). On peut le soupçonner avec regret, malgré toute sa réputation, de n'avoir pas tiré de son génie tous les trésors qu'il pouvait lui fournir. C'est en lui décernant l'hommage de mon admiration la plus vive et la plus sincère, c'est en applaudissant de cœur et d'âme à l'opinion qui le proclame l'un de nos plus grands écrivains, c'est en le lisant sans cesse et en le relisant toujours avec amour, qu'il doit être permis à mon enthousiasme pour son talent et à mon zèle pour la perfection de l'art, de lui adresser le même reproche que fait le cardinal de Retz au grand Condé quand il l'accuse *de n'avoir pas rempli tout son mérite* (2).

(1) *Quantùm detraxit ex studio tantùm amisit è glorià*. Brutus. 236.

(2) Mémoires. tome. I.

Eh ! combien en effet Massillon ne serait-il pas au-dessus même de sa renommée, si on n'avait pas à regretter quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses ouvrages. Trompé par sa fécondité, ce grand écrivain ne nourrit point assez de pensées son style enchanteur; et il perdrait beaucoup sans doute, s'il était jugé sur cette maxime de Fénélon (1) : *Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.* Quelquefois enfin ses raisonnements trop peu réfléchis sont dénués de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il était si digne de leur donner. Croirait-on, par exemple, que dans son sermon sur *la certitude d'un avenir*, qui est rempli d'ailleurs de beautés mâles et énergiques, Massillon réfute sérieusement, et plus d'une fois, l'objection frivole qui se fonde sur l'impossibilité de croire à une autre vie, par la raison que personne n'en est revenu?

L'orateur français par excellence, Bossuet, a daigné confondre aussi cette prétention des pécheurs, qui voudraient être favorisés d'apparitions miraculeuses pour déterminer leur con-

(1) Lettre sur l'éloquence.

version. Une phrase lui suffit, en finissant l'oraison funèbre de madame Henriette, le plus touchant de tous ses discours, pour étouffer cette demande par un trait sublime. Plût à Dieu que Massillon eût souvent imité cette hardiesse de pinceau ! « Attendons-nous, s'écrie » l'évêque de Meaux, que Dieu ressuscite les » morts pour nous instruire ? Il n'est point » nécessaire que les morts reviennent, ni que » quelqu'un sorte du tombeau : ce qui entre » aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour » nous convertir. ».

LIX. DES TALENTS ORATOIRES DE FÉNÉLON.

S'il n'est pas nécessaire, pour être placé au plus haut rang parmi les orateurs, d'avoir composé un grand nombre de chefs-d'œuvre ; s'il suffit pour fonder en ce genre une renommée éclatante, d'avoir illustré son talent par un ou deux discours du premier ordre, ou même simplement d'une imposante célébrité, comme Pline en composant le panégyrique de Trajan, et peut-être Fléchier en prononçant l'oraison funèbre de Turenne, infiniment supérieure à tous ses autres ouvrages ; si une pareille distinction suffit enfin pour consacrer une grande

réputation oratoire, et même pour partager la gloire de ces génies plus féconds qui jouissent des honneurs de la primauté dans la carrière de l'éloquence; on peut ajouter avec confiance à la liste de nos plus célèbres orateurs sacrés, sur laquelle l'opinion publique n'inscrit encore que Bossuet, Bourdaloue et Massillon, le nom d'un écrivain supérieur en goût comme en talent aux deux panégyristes de Trajan et de Turenne, je veux dire, le nom chéri de Fénélon, qui s'est associé à la prééminence de nos trois immortels prédicateurs, et marche leur égal, sans avoir besoin d'autres titres que deux discours qui lui en assurent le droit aux yeux de la postérité.

C'est louer beaucoup, je le sens : c'est exalter surtout fort tard, après plus d'un siècle révolu, l'éloquence de Fénélon, que de l'assimiler à de tels rivaux dans le genre de la chaire. Mais, outre que l'enthousiasme serait sans doute excusable, en réclamant contre un déni de justice, mon admiration ne demande nullement à être crue sur parole. Je produirai dans un instant les preuves qui la motivent; et je reconnaîtrai que j'ai tort, si les citations les plus triomphantes ne servent pas de fondement à mes éloges.

L'un des titres oratoires sur lesquels je fonde mon opinion, est le sublime et pathétique discours que Fénélon prononça dans l'église collégiale de Lille, en 1708, quand il fit la consécration du prince de Bavière, archevêque-électeur de Cologne. C'est une pièce d'éloquence du premier ordre. J'ai suffisamment manifesté, et le jugement des gens de lettres a pleinement confirmé la haute admiration dont m'avait transporté la lecture de ce bel ouvrage, lorsque j'élevai le premier ma faible voix pour l'exalter comme un chef-d'œuvre digne de Bossuet, dans un temps où il était entièrement oublié ou plutôt généralement inconnu.

Le second sermon sur lequel j'appelle l'attention publique fut prêché une seule fois, aux missions étrangères, le jour de l'Épiphanie, en 1685(1), par l'abbé de Fénélon, qui était alors âgé de trente-quatre ans, et dont le goût et le talent étaient par conséquent déjà parvenus à

(1) Cette date est certaine. Fénélon était né en 1651. La seconde ambassade de Siam, qui était à Paris, selon le témoignage formel de Fénélon dans ce même discours, au moment où il fut prononcé, se trouva sur le passage du roi, dans la galerie de Versailles, le 27 novembre 1684. Le roi de Siam avait envoyé à Paris, en 1680, d'autres ambassadeurs qui périrent en mer.

toute leur maturité. Dans le premier enthousiasme que m'inspira, il y a long-temps, la découverte de ce nouveau titre de gloire qui doit tant illustrer l'éloquence de l'archevêque de Cambrai, j'invitai plusieurs gens de lettres à entendre un très beau sermon de Bossuet, qui n'était encore connu de personne; ils furent tous ravis d'admiration, et s'écrièrent unanimement que *l'aigle brillant de Meaux était seul capable de s'élever à une si grande hauteur.* On croyait y voir, tantôt le génie et le pathétique de saint Jean Chrysostôme, souvent les élans et l'élévation de Bossuet, mais toujours une pureté unique de goût et une perfection inimitable de style qu'on ne pouvait assez admirer. Après avoir bien joui de l'ivresse et de l'enthousiasme de nos académiciens, j'excitai encore plus de surprise en montrant que l'ouvrage était de Fénélon. Le discours ne leur en paraissait que plus beau. On se demandait avec étonnement quel fond on pouvait faire sur les succès en littérature, quand on voyait une aussi grande renommée que celle de Fénélon, insuffisante depuis plus d'un siècle pour sauver de l'oubli un chef-d'œuvre d'un tel écrivain, dont la gloire inspire tant d'intérêt à la nation.

Fénélon divise son sermon en deux parties, les motifs de joie et les motifs de crainte que doit inspirer aux chrétiens la vocation des gentils.

A la suite d'une allégorie où il déploie toute la magnificence de la poésie, en peignant l'Église sous l'image de Jérusalem, et après un sublime tableau de la propagation de l'Évangile, qu'on trouve au commencement du premier point, Fénélon nous montre, dès l'origine du christianisme, « l'Église déjà plus étendue » que cet empire qui se vantait d'être lui seul » tout l'univers. Les régions sauvages et inac» cessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine » de ses rayons, ont vu la lumière céleste. Les » plages brûlantes de l'Afrique ont été inondées » des torrents de la grâce. » Voici comment il retrace aussitôt l'invasion de Rome et la conversion de ses farouches vainqueurs : « Regar» dez ces peuples barbares qui firent tomber » l'empire romain. Dieu les a tenus en réserve » sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne » et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche » la bride, et le monde en est inondé. Mais en » renversant cet empire, ils se soumettent à » celui du Sauveur. Tout ensemble ministres » des vengeances, et objets des miséricordes » sans le savoir, ils sont menés comme par la

» main au devant de l'Évangile ; et c'est d'eux
» qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé
» le Dieu qu'ils ne cherchaient pas. »

L'orateur parcourt l'Europe et le globe entier, avec l'essor d'un génie prophétique et avec l'impétuosité des mouvements les plus soutenus, les plus entraînants et les plus variés, pour mieux célébrer les conquêtes de la croix dans les missions de l'Orient. « Que reste-t-il?
» Peuples de l'extrémité de l'Orient, votre
» heure est venue. Alexandre, ce conquérant
» rapide que Daniel dépeint comme ne tou-
» chant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si
» jaloux de subjuguer le monde entier, s'ar-
» rêta bien loin en-deçà de vous ; mais la cha-
» rité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables
» brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni
» la distance des lieux, ni les tempêtes, ni
» les écueils de tant de mers, ni l'intem-
» périe de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où
» l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes
» ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent
» arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-
» ci qui volent comme les nuées? Vents,
» portez-les sur vos ailes. Que le midi, que
» l'orient, que les îles inconnues les attendent
» et les regardent en silence venir de loin.

6.

» Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes
» qu'on voit arriver du haut des montagnes,
» apporter la paix, annoncer les biens éternels,
» prêcher le salut, et dire : O Sion! ton Dieu
» régnera sur toi! Les voici ces nouveaux con-
» quérants qui viennent sans armes, excepté
» la croix du Sauveur. Ils viennent non pour
» enlever les richesses et répandre le sang des
» vaincus, mais pour offrir leur propre sang
» et communiquer le trésor céleste. Peuples
» qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre
» surprise, et qui peut la représenter! Des
» hommes qui viennent à vous, sans être atti-
» rés par aucun motif, ni de commerce, ni
» d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui,
» sans vous avoir jamais vus, sans savoir même
» où vous êtes, quittent tout pour vous, et
» vous cherchent à travers toutes les mers
» avec tant de fatigues et de périls, pour vous
» faire part de la vie éternelle qu'ils ont dé-
» couverte! Nations ensevelies dans l'ombre
» de la mort, quelle lumière sur vos têtes! »

Fénélon vous transporte avec lui dans le royaume de Siam et dans le Japon. Cette sage sobriété d'imagination, sans laquelle il n'existe point de goût, lui permet de coordonner ses tableaux avec tant de mesure et d'art, qu'ils

ont toujours de l'effet et de l'éclat, sans qu'on y trouve jamais ni effort ni enluminure. Il invite les ministres de la religion à se dévouer à ce ministère apostolique dans l'Orient. Tout à coup, il ne craint pas de se faire une objection aussi frappante qu'imprévue : il se cite lui-même au tribunal de son auditoire : il ose se demander pourquoi il ne marche pas en personne à la tête des missionnaires dont il enflamme le zèle, et pourquoi il se borne à exciter de loin ses frères en exaltant une œuvre si méritoire, au lieu de leur en donner l'exemple? A la surprise qu'excite cette courageuse franchise succèdent l'émotion plus vive encore et le pieux attendrissement qu'inspire l'humilité sublime avec laquelle il répond aussitôt :

« Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, » m'écrier comme Moïse aux portes du camp » d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il » se joigne à moi ?* Dieu m'en est témoin, Dieu » devant qui je parle, Dieu à la face duquel je » sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs » et sonde les reins; Seigneur! vous le savez, » que c'est avec confusion et douleur qu'en admirant votre œuvre, je ne me sens ni les » forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heu-

» reux ceux à qui vous donnez de s'y dévouer!
» Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et
» mon indignité, si mes paroles peuvent allu-
» mer dans le cœur de quelque saint prêtre
» cette flamme céleste dont un pécheur comme
» moi ne mérite pas de brûler! »

L'inépuisable imagination de l'archevêque de Cambrai ne cesse, dans toute la suite de ce discours, de nous présenter des tableaux qui se succèdent sans se ressembler jamais, et croissent toujours de splendeur et d'intérêt. Un si heureux essai doit faire amèrement regretter à notre admiration qu'en prêchant habituellement dans son diocèse, d'abondance de cœur, il n'ait pas écrit un plus grand nombre de sermons, qui eussent mis son talent oratoire dans un si beau jour, et lui auraient assuré dans la carrière de l'éloquence le même rang que lui garantit le Télémaque dans notre littérature.

En transportant ses auditeurs dans ces régions lointaines, où il se plaît à découvrir les consolations et les triomphes de nos missionnaires, Fénélon nous peint la ferveur et la piété des peuples orientaux, avec beaucoup plus d'intérêt et de verve, et néanmoins avec autant de naturel et de vérité, que l'abbé Fleury

quand il retrace les mœurs des premiers chrétiens. « Là, dit-il, on n'ose montrer à ces fi-
» dèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Eu-
» rope, de peur que cet exemple contagieux
» ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir
» leurs cœurs aux joies empoisonnées du siè-
» cle. L'Évangile dans son intégrité fait encore
» sur eux toute son impression naturelle. Il
» forme des pauvres bienheureux, des affligés
» qui trouvent le bonheur dans les larmes, et
» des riches qui craignent d'avoir leur con-
» solation dans ce monde. Tout milieu entre
» le siècle et Jésus-Christ est ignoré. Ils ne
» savent que prier, se cacher, souffrir, espérer.
» O aimable simplicité! O foi vierge! O joie
» pure des enfants de Dieu! O beauté des an-
» ciens jours que Dieu ramène sur la terre, et
» dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste
» et honteux souvenir! »

Au commencement de la seconde partie, Fénélon retrace avec la plus mâle et la plus riche éloquence la proscription des juifs et la défection de la croyance catholique dans ces vastes régions du Levant, « d'où la foi, dit-il, s'est
» levée sur nos têtes comme le soleil. Que sont
» devenues ces fameuses églises-mères d'Alexan-
» drie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constan-

» tinople, qui en avaient d'innombrables sous
» elles? C'est là que les conciles ont prononcé
» ces oracles qui vivront éternellement. Cette
» terre était arrosée du sang des martyrs : le
» désert même y florissait par ses solitaires.
» Mais tout est ravagé sur ces montagnes au-
» trefois découlantes de lait et de miel, et
» qui sont maintenant les cavernes inacces-
» sibles des serpents et des basilics. Que reste-
» t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées
» d'évêques étaient aussi nombreuses que les
» conciles universels, et où la loi de Dieu at-
» tendait son explication de la bouche d'Au-
» gustin? Je n'y vois plus qu'une terre en-
» core fumante de la foudre que Dieu y a
» lancée. »

Rien n'est au-dessus de ce dernier trait, qu'envierait à Fénélon la verve la plus poétique. Je me trompe : on va voir un autre mouvement oratoire d'une impétuosité encore plus véhémente, et une peinture de mœurs tracée avec un burin beaucoup plus profond et plus énergique. C'est cet entassement d'idées, d'un effet toujours croissant, dont les grands orateurs déploient quelquefois la puissance pour subjuguer et entraîner leur auditoire, par le développement du lieu commun que les Latins

appelaient *conglobata*, en précipitant, avec la rapide accélération d'un grand fleuve qui roule ses eaux à pleins bords, une éloquence impétueuse dont le mouvement continu entraîne tout ce qu'elle rencontre dans son cours.

» Que ferait, poursuit Fénélon, que ferait » plus long-temps la foi parmi nous, chez des » peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne » portent encore le nom de fidèles que pour le » flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chré- » tiens ! par vous le christianisme est méconnu » et avili ; par vous le nom de Dieu est blas- » phémé parmi les gentils ; vous n'êtes plus » qu'une pierre de scandale à la porte de la » maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui » viennent y chercher Jésus-Christ... La mode » est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie » toutes les autres. Le dernier devoir est celui » de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent » plus parler pour les pauvres, à la vue d'une » foule de créanciers dont les clameurs montent » jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la cha- » rité, et la justice elle-même n'est plus écou- » tée. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli » pour la volupté et endurci contre la vertu. » On invente chaque jour à l'infini de nouvelles » nécessités pour autoriser les passions les plus

» odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux » dans les conditions les plus élevées, il y a » quarante ans, est devenu une bienséance pour » les plus médiocres. Détestable raffinement de » nos jours! la misère et le luxe augmentent » comme de concert : on est prodigue de son » bien et avide de celui des autres. Les hommes » tombent dans les langueurs mortelles de l'en- » nui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fu- » reur de quelque passion. Est-ce donc là être » chrétien? Allons, allons dans d'autres terres » où nous ne soyons plus réduits à voir de tels » disciples de Jésus-Christ. O foi chrétienne! » vengez-vous. Laissez une éternelle nuit sur » la face de cette terre couverte d'un déluge » d'iniquités. O Dieu! que vois-je? où sommes- » nous? le jour de la ruine approche, et les » temps se hâtent d'arriver. Que vous dirai-je, » Seigneur? souvenez-vous de notre misère et » de votre miséricorde. »

Est-ce le *cygne de Cambrai*, ou saint Jean Chrysostôme devenu moins diffus dans la pompe de son style, ou l'évêque de Meaux, que l'on croit entendre, quand la religion et la vertu éplorées réunissent ainsi les accents les plus sublimes de l'éloquence dans ces épanchements de douleur, de consternation et de pitié?

N'est-ce même pas ici le ton et la véhémence de l'*Hercule orateur*, selon l'expression de Cicéron (1), en parlant de Démosthène? Je ne puis m'arrêter aux beautés de détail, à l'énergie et à l'élégance d'élocution qui me frappent dans ce morceau, et qu'il me serait si doux de pouvoir analyser. Mais à la vue de ces tableaux si riches et si variés, hésiterons-nous, un seul instant, d'appeler par acclamation l'immortel archevêque de Cambrai au premier rang de nos orateurs? Ce n'est pas la multitude, c'est l'importance des titres qui fixe les places dans le temple de la gloire. Or, j'avoue que je ne connais dans l'éloquence sacrée aucun chef-d'œuvre à côté duquel on ne puisse placer avec honneur un discours si propre à inspirer et à justifier l'admiration des connaisseurs. La meilleure et même la seule bonne manière de louer le génie oratoire sera toujours de le soumettre à la plus concluante de toutes les épreuves, en citant ainsi, non pas un beau trait isolé qu'on pourrait découvrir par hasard dans un mauvais ouvrage, mais plusieurs de ces morceaux soutenus qui caractérisent les talents du premier ordre, et que la médiocrité n'atteint jamais.

(1) *Quasi Herculem oratorem senties*. Brutus. 57.

L'archevêque de Cambrai, environné de tout l'éclat de sa renommée, fit imprimer lui-même ce discours sous son nom, en 1706, dans son *Recueil de sermons choisis sur différents sujets, à Paris, chez Cusson*, vol. in-12 de 314 pages, d'une très belle édition. On le trouve aussi à la page 139 du 7e tome in-4° des œuvres de Fénélon, magnifiquement imprimées par M. Pierre Didot l'aîné, en 1791. Quand je le lus pour la première fois, quelque vive et profonde que fût mon admiration pour son illustre auteur, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise, en voyant à quelle haute région de l'éloquence s'élevait la souplesse de ce talent si varié qui savait prendre tous les tons, et qui, en traitant toute espèce de sujets, paraissait toujours se retrouver dans son véritable genre. Il me semblait que dans les écrits de ce grand homme je n'avais pas joui jusqu'alors d'un style si nerveux et si robuste, soutenu par des nombres forts et vigoureux, mais toujours naturels et libres. Je croyais y reconnaître à chaque page, selon l'image de Denys d'Halicarnasse, ces mots saillants, ces figures détachées, ces idées plus apparentes, enfin ces traits de génie qui dominent dans une composition oratoire, *comme on découvre à l'horizon les pointes de*

rochers qui s'élèvent par-dessus les montagnes.

Je fus tellement frappé des beautés sublimes dont ce sermon est rempli d'un bout à l'autre, et si étonné de n'en avoir jamais entendu parler, que ne pouvant m'expliquer à moi-même ce scandaleux oubli ou cette inconcevable injustice, je voulus savoir si, au moment où il fut imprimé pour la première fois, les contemporains de Fénélon l'avaient mieux apprécié que la postérité. L'époque de sa publication ne pouvait être ni plus défavorable ni plus malheureuse. Cette même année 1706 mit le comble aux revers de la France en Espagne, en Italie et en Allemagne. On ne s'occupait guère d'éloquence à Paris, au milieu des désastres de Ramillies et de Turin. Le recueil de ces discours publiés par l'archevêque de Cambrai disparut tristement alors dans nos calamités publiques.

Je découvris néanmoins l'annonce et le jugement de cet ouvrage dans le Journal des Savants, du 14 juin 1706. Voici les propres termes du compte qu'on en rendit au public : « On re- » marque dans ce sermon un tour singulier, » des expressions vives et brillantes, un feu et » une énergie qu'on ne trouverait pas aisément » ailleurs. L'orateur fait paraître une imagina- » tion si riche et en même temps si rapide dans

» ses mouvements, qu'on craint d'abord qu'il » ne soit, comme la plupart des autres personnes » de ce caractère, sujet à manquer contre la » justesse; mais on se rassure aisément, dès » qu'on examine l'ordre qu'il suit, les raisonne- » ments qu'il fait, et le rapport naturel qui lie » ses pensées les unes avec les autres. »

Il faut regretter pour la gloire de Massillon, qui jouissait à cette époque de toute l'autorité de sa renommée dans la carrière de l'éloquence, et qui était alors, comme l'auteur immortel du Télémaque, sinon en disgrâce, du moins écarté de la cour (1), qu'il n'ait pas eu le courage si digne de lui d'exercer un noble droit d'initiative, pour rendre hautement justice à Fénélon. Oh! combien j'en aimerais plus encore l'auteur du *Petit Carême!* Un orateur dont le jugement était d'un si grand poids se serait honoré lui-même, s'il eût saisi l'à-propos, et signalé l'apparition d'un pareil chef-d'œuvre, en avertissant

(1) Massillon prêcha en 1704, avec le plus grand succès, son dernier Carême dans la chapelle du roi. Louis XIV ne crut pas pouvoir mieux lui témoigner sa satisfaction qu'en lui disant, au milieu de sa cour, qu'il voulait l'entendre désormais tous les deux ans. L'intrigue effrayée manœuvra si bien que Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles, durant tout le reste du règne.

et en consacrant par son suffrage l'admiration publique. Il s'en faut de beaucoup que le Journal des Savants l'ait dignement apprécié; mais cet éloge, quelque insuffisant qu'on le trouve, a été jusqu'à présent le plus honorable, ou plutôt l'unique tribut d'estime que ce discours ait attiré à l'éloquence de Fénélon.

Les critiques et les biographes qui ont parlé ensuite de ce recueil sans daigner faire jamais aucune mention du beau sermon pour l'Épiphanie, c'est-à-dire, sans l'avoir lu, tels que l'abbé Goujet dans sa Bibliothèque Française, l'abbé Albert dans son Dictionnaire des Prédicateurs, les rédacteurs des Dictionnaires historiques, tous les compilateurs qui les ont suivis, en se copiant les uns les autres, ainsi que les journalistes qui ont rendu compte dans ces derniers temps des collections où un ouvrage si remarquable se trouve réimprimé, supposent sans aucun fondement que ces discours furent les *productions précoces de la jeunesse du prélat; qu'ils semblent avoir été faits sans préparation!* qu'on y trouve les fleurs, mais non pas encore les fruits de son génie; et que nous n'avons rien de Fénélon dans le genre de l'éloquence sacrée, *qu'on puisse placer au premier ni même au second rang.* Je ne rapporte ici de

si étranges jugements que pour en faire expier enfin l'injustice et la honte à leurs auteurs.

LX. DES PRÉDICATEURS FRANÇAIS DU SECOND RANG.

Quand j'inscris le nom de Fénélon sur la plus glorieuse liste des orateurs français, je dois relever encore un hommage si juste et si bien motivé, en observant que nos prédicateurs de la deuxième classe, où les relègue le génie dominant de nos éternels modèles, formeraient incontestablement la première chez toutes les autres nations de l'Europe; et qu'il n'en est même aucune chez laquelle les ministres de la parole égalent en éloquence les nombreux sermonnaires, que la supériorité de nos grands maîtres nous oblige de présenter en seconde ligne.

La collection d'un si grand nombre de discours très estimables est devenue tellement volumineuse, que la lecture entière en est réservée à un petit nombre de personnes pieuses, ou plutôt aux seuls écrivains du même genre. C'est dans ces sermons que les jeunes candidats de la chaire, dépourvus de talent, se permettent quelquefois des plagiats ignorés; car on ne vole guère impunément en littérature que les pauvres ou les riches obscurs. Les larcins de cette

espèce qu'on tenterait de s'approprier dans les discours des orateurs les plus célèbres, seraient promptement dénoncés au public. La plupart des ecclésiastiques, et surtout les prédicateurs qui composent ce qu'ils débitent, lisent communément la totalité, et habituellement ensuite quelques-uns de ces chefs-d'œuvre dont les principales beautés leur sont très familières.

Il ne faut rien retrancher des recueils sacrés de Bourdaloue et de Massillon; mais un zèle éclairé pour la gloire de Bossuet pourrait faire peut-être dans les ébauches de ses prédications, publiées avec trop peu de discernement et de goût, un choix commandé par le respect dû à une si grande renommée. Je me souviens que, durant le cours de mes études oratoires, l'admiration dont j'étais frappé à la lecture de plusieurs discours oubliés dans les collections inférieures de la chaire, me suggérait souvent le désir de les voir revivre dans un répertoire des plus beaux sermons composés par nos orateurs du second rang. Ce serait le plus sûr moyen d'étendre leur réputation et de perpétuer leur mémoire. L'effrayante multiplicité des livres, depuis la découverte de l'imprimerie, présage infailliblement qu'en tout genre, une réduction sévère des écrivains à ce qu'ils auront fait

d'excellent, pourra seule conserver les productions qui ne sont pas consacrées par une réputation éclatante, ou qui, étant même empreintes du sceau du génie, se trouveront étouffées sous un amas d'ouvrages médiocres. Les deux chefs-d'œuvre que j'ai cités de Fénélon appartiennent éminemment à la première classe du genre ; mais l'impossibilité de donner à quelques feuilles éparses la consistance tutélaire d'un volume (1), obligerait de les placer à la tête de nos sermons choisis parmi les plus beaux du second ordre. Ces orateurs sauvés de l'oubli s'enorgueilliraient, au fond de la tombe, de se voir rapprochés de lui par une si glorieuse société. Le grand nom de l'archevêque de Cambrai deviendrait le plus bel ornement d'une collection si désirable. On ne saurait donner un plus majestueux péristyle à ce nouveau temple de l'éloquence.

Des extraits traduits de Lingendes, quelques discours de Fléchier, en laissant à part les oraisons funèbres que celle de Turenne conserve et ternit, Cheminais, Fromentières, La Parisière, Mascaron, Bretonneau, Lejeune, Larue, Grif-

(1) On le pourrait, en ajoutant à ces deux discours de Fénélon ses Dialogues et sa Lettre sur l'éloquence.

fet, Pérusseau, Ségaud, Le Chapelain, Neuville, Molinier, La Boissière, les Terrasson, l'abbé Poulle, le père Élisée, carme déchaussé, Beauvais, évêque de Senez, l'abbé Cambacérès, l'abbé de Boismont, etc., etc., offriraient aux choix du goût plusieurs éloquents sermons, qu'on lirait avec beaucoup d'intérêt et de fruit. Ce recueil ne devrait guère excéder les limites dans lesquelles Massillon et Bourdaloue ont renfermé leurs compositions, c'est-à-dire tout au plus vingt volumes, en y comprenant plusieurs oraisons funèbres dignes d'être conservées, et quelques panégyriques signalés par les suffrages du public.

Plusieurs de nos orateurs de la seconde classe ne fourniraient peut-être qu'un ou deux discours à ce répertoire, comme, par exemple, le père La Boissière oratorien, son beau sermon sur les grandeurs de Jésus-Christ; Mascaron, son oraison funèbre de Turenne; un anonyme, l'oraison funèbre très remarquable de Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne, imprimée à Paris en 1773, sous le nom d'un vicaire de Chambéry; l'abbé de Boismont, ses oraisons funèbres du dauphin et de Louis XV, avec son sermon sur la fondation d'un hospice pour les militaires et les prêtres infirmes, discours par

lequel il termina sa carrière, et dont la seconde partie fut le plus glorieux triomphe de son talent; l'abbé Ségui, son panégyrique de saint Louis, et peut-être, à cause du début qui fit beaucoup d'effet, son oraison funèbre du maréchal de Villars; l'abbé Couturier, son panégyrique de saint Louis, etc., etc., etc. Le succès d'une telle réunion de sermons choisis eût été infaillible dans le temps où un nombreux clergé séculier et régulier, et une multitude de fidèles ou d'amateurs, recherchaient avidement toutes les productions de la chaire.

LXI. D'UN DISCOURS DU PÈRE GUÉNARD, JÉSUITE.

Je proposerais volontiers d'ajouter à ce recueil un bel ouvrage qui semble étranger à l'éloquence sacrée, mais qui s'y rallie naturellement par son objet le plus important, et par les excellents principes dont s'y embellit encore le rare talent de l'orateur. On pourrait ne pas trouver partout, sous sa main, deux feuilles volantes, précieuses à conserver, et qui ne sauraient être placées plus convenablement dans aucun autre dépôt littéraire; c'est l'éloquent discours du père Guénard, jésuite, sur cette question : *En quoi consiste l'esprit philo-*

sophique? Les caractères qui le distinguent et les bornes qu'il ne doit jamais franchir, conformément à ces paroles de saint Paul : NON PLUS SAPERE QUAM OPORTET SAPERE. Cet écrit, dont le succès eut le plus grand éclat, remporta le prix au jugement de l'Académie Française, en 1755. Il précéda, par conséquent, de quatre années l'éloge du maréchal de Saxe, premier essai de ce genre publié par Thomas. J'invite les admirateurs de ce dernier écrivain, qui lui attribuent la gloire d'avoir introduit l'éloquence dans les concours académiques, à lire avec attention cette production de l'un de ses prédécesseurs dans la même lice ; ils y trouveront des beautés oratoires du premier ordre, que rien n'éclipse assurément dans les éloges couronnés depuis par l'Académie.

Le jeune père Guénard avait incomparablement plus de talent pour l'éloquence que tous ses émules et confrères jésuites, Millot, Courtois et Cérutti, qui remportaient à cette époque des prix d'éloquence dans nos sociétés littéraires. On admira, en lisant son unique ouvrage imprimé, une grande étendue et une égale justesse d'esprit, réunies à une métaphysique neuve et profonde qui n'attiédit jamais la chaleur dont sa composition est susceptible. Mais

on eut lieu de regretter que l'écrivain, beaucoup trop resserré, par l'inexcusable programme de l'Académie, dans les bornes d'une demi-heure de lecture sur une si vaste matière, ne les eût pas franchies, au lieu de sacrifier son sujet à cette loi du concours, et qu'il se fût réduit à une ébauche, en appliquant uniquement les rapports de l'esprit philosophique à la religion, à l'éloquence et à la poésie, tandis qu'il aurait dû en étendre les effets à l'agriculture, aux beaux-arts, à l'administration, à la société, enfin à tous les autres objets scientifiques, moraux, politiques, législatifs, littéraires, mécaniques, etc., etc., sur lesquels s'exerce visiblement son influence. L'auteur lui-même se plaint avec raison, et à plusieurs reprises, *de ne pouvoir*, dit-il, *qu'indiquer en courant une foule de choses qu'il faudrait approfondir*, *et de jeter à l'écart la plus grande partie de son sujet.* Cet écrit a donc le singulier défaut, ou, si l'on veut, le rare mérite d'être évidemment trop court. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à l'orateur ou plutôt à ses juges, auxquels il aurait dû désobéir par un chef-d'œuvre, en traitant complétement la question proposée, au lieu de restreindre son travail à une simple mais sublime esquisse.

Je vais en extraire quatre ou cinq passages de quelque étendue et d'une différente couleur, soit pour mettre le lecteur à portée de juger lui-même du mérite de l'écrivain, soit pour justifier la haute estime avec laquelle j'en parle, soit enfin parce que ce discours se trouve relégué dans le seul recueil de l'Académie, qui n'a que peu de lecteurs. A l'époque où il parut, son auteur, si digne d'inspirer de justes regrets aux amis des lettres, le père Guénard, s'annonçait dans la carrière de l'éloquence par le plus grand talent qu'il y eût parmi les jésuites, et même dans toute la jeune littérature. Il n'est cependant guère connu aujourd'hui que des gens de lettres, dont j'ai peut-être éveillé l'admiration par le zèle avec lequel j'ai dès long-temps rappelé une si belle composition oratoire, dont on n'osait, pour ainsi dire, parler pendant la vie de Thomas, soit par une prudente réticence d'esprit de parti, soit même de peur de déprimer peut-être ce respectable académicien, par le souvenir d'une rivalité si redoutable. On ne conçoit pas qu'un écrivain dont le début autorisait de si hautes espérances, et proclamait un orateur qui semblait consacré à la chaire où alors il n'eût point trouvé de rivaux, ne se soit plus ensuite signalé par de nouveaux succès, ni

dans le même genre ni dans aucun autre (1). C'est une vraie calamité pour notre littérature qu'il ait vécu entièrement ignoré dans sa retraite en Lorraine, pendant quarante années; et c'est aussi une étrange fatalité qu'il soit mort dans l'obscurité la plus profonde, après avoir illustré sa jeunesse par un triomphe si mémorable. Le temps manqua sans doute aux jésuites pour déployer, en faveur du père Guénard,

(1) Guénard était né en 1730 dans un village près de Nancy. Dès l'âge de seize ans il entra chez les jésuites, après avoir fait son cours d'études avec le succès le plus brillant dans leur collége de Pont-à-Mousson. Ses instituteurs l'affilièrent à leur province de Champagne. Il était d'une faible complexion, et il eut toujours une mauvaise santé. Durant les orages de la révolution, ce vertueux écrivain se crut malheureusement obligé, pour conserver sa vie, de brûler, sous le régime de la terreur, l'unique manuscrit d'un grand ouvrage sur la religion, auquel il travaillait depuis vingt-cinq ans : c'est une perte irréparable. On exaltait depuis plusieurs années cette *Apologie du christianisme*, comme l'un des chefs-d'œuvre du siècle. Je le crois aisément sur la foi d'un si beau talent et des dernières pages de son discours, où il traite le même sujet d'une manière neuve, avec une dialectique et une éloquence qui rappellent les écrits polémiques de Bossuet. On assure que Guénard est mort en Lorraine au commencement de l'année 1795.

l'esprit de corps, ou plutôt de famille, qu'on leur attribuait à un si rare degré, et leur ardente sollicitude à développer par la plus habile destination, comme à prôner avec le zèle le plus officieux, tous les talents dignes de rehausser l'éclat de leur compagnie.

Eh! quel lustre ne devait pas attendre en effet d'un tel disciple cette fameuse société, *le seul corps*, dit l'abbé Raynal, *qui ait jamais aimé la gloire?* Voici d'abord sous quelles couleurs le père Guénard a su peindre Descartes, qui, par les deux nouvelles et sublimes conceptions d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et d'expliquer tous les phénomènes de la nature en les soumettant aux règles de la mécanique, se montra le premier homme d'un génie créateur, dont la France pût s'honorer depuis la renaissance des lettres.

« L'esprit humain, après s'est traîné deux » mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trou» vait encore aussi loin de la vérité. Enfin pa» rut en France un génie puissant et hardi qui » entreprit de secouer le joug du prince de l'é» cole. Cet homme nouveau vint dire aux au» tres hommes, que, pour être philosophe, il » ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait » penser. A cette parole toutes les écoles se

» troublèrent (1). Une vieille maxime régnait » encore : Le maître l'a dit, *ipse dixit.* Cette » maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles » contre le père de la philosophie pensante : elle » le persécuta comme novateur et comme im- » pie, le chassa de royaume en royaume; et » l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec » lui la vérité, qui malheureusement ne pou- » vait pas être ancienne tout en naissant. Ce- » pendant, malgré les cris et la fureur de l'igno- » rance, il refusa toujours de jurer que les » anciens fussent la raison souveraine ; il prouva » même que ses persécuteurs ne savaient rien, » et qu'ils devaient désapprendre tout ce qu'ils » croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu » d'interroger les morts et les dieux de l'école, » il ne consulta que les idées claires et distinc- » tes, la nature et l'évidence. Par ses méditations » profondes, il tira presque toutes les sciences » du chaos ; *et, par un coup de génie plus grand » encore, il montra le secours mutuel qu'elles » devaient se prêter, les enchaîna toutes ensem- » ble, les éleva les unes sur les autres ; et se pla- » çant ensuite sur cette hauteur, il marchait,*

(1) C'est une imitation heureuse de cette phrase de Fléchier dans l'exorde de l'oraison funèbre de Turenne : *A ces cris le Jourdain se troubla, etc.*

» *avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi* » *rassemblées, à la découverte de ces grandes* » *vérités que des génies plus heureux sont ve-* » *nus enlever après lui, mais en suivant les sen-* » *tiers de lumière que Descartes avait tracés.* » Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit » d'un seul homme qui causèrent dans les » sciences cette heureuse et mémorable révo- » lution dont nous goûtons aujourd'hui les » avantages avec une superbe ingratitude. Il » fallait aux sciences un homme de ce carac- » tère, un homme qui osât conjurer tout seul » avec son génie contre les anciens tyrans de la » raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles » que tant de siècles avaient adorées. Descartes » se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec » tous les autres philosophes ; *mais il se fit lui-* » *même des ailes et s'envola, frayant ainsi de* » *nouvelles routes à la raison captive.* »

J'ai souligné entre tant de beautés du premier ordre, qui font ressortir dans ce mémorable portrait le génie créateur et en action de Descartes, quelques aperçus plus frappants par la nouveauté, la profondeur et la vérité des pensées, et en même temps les images les plus remarquables par la sublimité du style. C'est l'imagination du Pline français que le père Guénard

va nous retracer, mais, si j'ose le dire, sans aucun de ses systèmes romanesques, et même avec plus de verve oratoire que n'en avait montré le philosophe de Montbard au moment où le jeune candidat célèbre, en l'expliquant avec toute la perspicacité et la compréhension du génie, le talent, éminemment propre à l'esprit philosophique, d'appeler l'esprit humain vers les affinités secrètes des grandes idées, et de les enchaîner toutes par l'attraction et la force des analogies. Je ne transcris point ici ces trois pages également étonnantes par l'élocution, par les mouvements et par les traits brillants de lumière dont elles étincellent; je me borne à les indiquer à l'admiration des connaisseurs. Assigner à un athlète qui entre dans la lice de l'éloquence un tel rival dans l'art d'écrire, c'est élever bien haut, je l'avoue, mes objets de comparaison. Mais il est à désirer, ce me semble, pour la gloire du père Guénard, que l'on confronte la théorie profonde et vraiment oratoire de ce tableau tracé par son imagination, aux morceaux de ce genre que notre historien de la nature a écrits avec le plus d'éclat et de sagacité, et précisément sur la même matière; par exemple, dans le discours de réception de Buffon, dont j'ai déjà rappelé les principes et les

vues sur le style. J'oserai donc soumettre avec confiance l'esquisse couronnée par l'Académie à l'épreuve d'un si honorable parallèle. Le nouvel orateur se distingue déjà par ce grand caractère du véritable talent, qui consiste à dire toujours assez dans chaque phrase, et à n'y dire jamais rien de trop. Ses expressions ont de la hardiesse et de la pompe, mais sans enflure et sans déclamation; et il enchaîne ses idées avec cet ordre et cette progression qui dénotent la sagesse de l'esprit, la fécondité de la pensée et la maturité du goût.

Je veux me renfermer dans les rapports ou du moins dans les analogies de la chaire. Voici donc le superbe aspect sous lequel le scrutateur éloquent de l'esprit philosophique en présente l'alliance avec le génie des lettres et des arts dans les productions du goût :

« Par rapport aux ouvrages de goût, poursuit le père Guénard, si j'osais dire que le » génie des beaux-arts est tellement ennemi de » l'esprit philosophique, qu'il ne peut jamais » se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages » immortels où brille une savante raison, parée » de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici » la voix de concert, et pousseraient un cri » contre moi ! Je l'avouerai donc : les grâces

» accompagnent quelquefois la philosophie, et
» répandent sur ses traces les fleurs à pleines
» mains. Mais qu'il me soit permis de répéter
» une parole de la sagesse au philosophe su-
» blime qui possède l'un et l'autre talent : crai-
» gnez d'être trop sage : craignez que l'esprit
» philosophique n'éteigne, ou du moins n'amor-
» tisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse
» il vient accuser de témérité, et lier par de ti-
» mides conseils la noble hardiesse du pinceau
» créateur : naturellement scrupuleux, il pèse
» et mesure toutes ses pensées, et les attache les
» unes aux autres par un fil grossier qu'il veut
» toujours avoir à la main : il voudrait ne vivre
» que de réflexions, ne se nourrir que d'évi-
» dence ; il abattrait, comme ce tyran de Rome,
» la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des
» autres : observateur éternel, il vous montrera
» tout autour de lui des vérités, mais des vé-
» rités sans corps, pour ainsi dire, qui sont
» uniquement pour la raison, et qui n'intéres-
» seraient ni les sens, ni le cœur humain. Re-
» jetez donc ces idées, ou changez-les en
» images ; donnez-leur une teinte plus vive :
» libre des opinions vulgaires, et pensant d'une
» manière qui n'appartient qu'à lui seul, il
» parle un langage, vrai dans le fond, mais

» nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille » des autres hommes : vaste et profond dans » ses vues, et s'élevant toujours par ses no- » tions abstraites et générales qui sont pour lui » comme des livres abrégés, il échappe à tout » moment aux regards de la foule, et s'en- » vole fièrement dans les régions supérieures. » Profitez de ces idées originales et hardies, » c'est la source du grand et du sublime ; mais » donnez du corps à ces pensées trop subtiles; » adoucissez par le sentiment la fierté de ces » traits; abaissez tout cela jusqu'à la portée de » nos sens. Nous voulons que les objets viennent » se mettre sous nos yeux : nous voulons un » vrai qui nous saisisse d'abord, et qui rem- » plisse notre âme de lumière et de chaleur. Il » faut que la philosophie, quand elle veut nous » plaire dans un ouvrage de goût, emprunte » le coloris de l'imagination, la voix de l'har- » monie, la vivacité de la passion. Les beaux- » arts, enfants et pères du plaisir, ne deman- » dent que la fleur et la plus douce substance » de votre sagesse. »

Ne reconnaît-on pas le langage et l'inspiration d'un talent du premier ordre, sous le pinceau d'un écrivain qui sait exalter avec tant de raison, d'enthousiasme et de goût, les triomphes

du génie et de la vérité ? On put croire, en admirant un pareil style, entendre, durant plusieurs pages de ce discours, les sublimes accents de Jean-Jacques Rousseau, toutes les fois qu'il ne prostitue point son éminent mérite oratoire à la versatilité du paradoxe, dans son éloquent plaidoyer contre les sciences et les lettres, couronné cinq ans auparavant par l'académie de Dijon. C'est le même charme en effet, c'est la même puissance de raison et de sentiment que déploie le père Guénard, quand il développe la funeste influence de l'esprit philosophique, si naturellement enclin à la sécheresse et aux abstractions métaphysiques, sur le style des écrivains et même des prédicateurs qui avaient alors le plus de vogue et de célébrité. Je dois ici faire jouir mes lecteurs d'une tirade si judicieuse et si véhémente, d'autant mieux placée dans cet *Essai*, qu'elle y devient une excellente leçon de goût, parfaitement assortie à l'objet de mon ouvrage.

« Je pourrais, dit-il, en parcourant tous les » genres, montrer partout les beaux-arts en » proie à l'esprit philosophique; mais il faut se » borner. Plaignons cependant ici la triste des- » tinée de l'éloquence, qui dégénère et périt » tous les jours, à mesure que la philosophie

» s'avance à la perfection. Il est vrai que la pas-
» sion des faux brillants et de la vaine parure a
» flétri sa beauté naturelle à force de la farder :
» il est vrai que le bel-esprit a ravagé presque
» toutes les parties de l'empire littéraire; mais
» voici un autre fléau bien plus terrible encore :
» c'est la raison elle-même ; je dis cette raison
» géométrique qui dessèche, qui brûle, pour
» ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle
» renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux
» atticisme qui calomniait autrefois l'orateur
» romain, et dont la lime sévère persécutait
» l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et
» ne lui laissant qu'un corps décharné, sans
» coloris, sans grâces, et presque sans vie. Une
» justesse superstitieuse qui s'examine sans
» cesse, et compose toutes ses démarches ; une
» fière précision qui se hâte d'exposer froide-
» ment ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme
» aucun sentiment, parce que les sentiments ne
» sont pas des raisons : l'art de poser des prin-
» cipes, et d'en exprimer une longue suite de
» conséquences également claires et glaçantes :
» des idées neuves et profondes qui n'ont rien
» de sensible et de vivant, mais qu'on emporte
» avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'élo-
» quence de nos orateurs formés à l'école de la

» philosophie. D'où vient encore cette méta-
» physique distillée, que la multitude dévore,
» sans pouvoir se nourrir d'une substance si dé-
» liée, et qui devient pour les lecteurs les plus
» intelligents eux-mêmes un exercice labo-
» rieux, où l'esprit se fatigue à courir après des
» pensées qui ne laissent aucune prise à l'ima-
» gination ? Tous ces discours pleins, si l'on
» veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne
» trouve point cette chaleur et ce mouvement
» qui vient de l'âme, ne sortent-ils point ma-
» nifestement de ce génie de discussion et d'a-
» nalyse accoutumé à tout décomposer et à tout
» réduire en abstractions idéales, à dépouiller
» les objets de leurs qualités particulières, pour
» ne leur laisser que des qualités vagues et gé-
» nérales qui ne sont rien pour le cœur hu-
» main ? Je le dirai : ce n'est pas corrompre
» l'éloquence, comme a fait le bel-esprit, c'est
» lui arracher le principe même de sa force et
» de sa beauté. Ne sait-on pas qu'elle est pres-
» que tout entière dans le cœur et l'imagina-
» tion, et que c'est là qu'elle va prendre ses
» charmes, sa foudre même et son tonnerre?
» Lisons les anciens : nous y trouverons des
» peintures vives et frappantes qui semblent
» faire entrer les objets eux-mêmes dans l'es-

» prit ; des tours hardis et véhéments qui don-
» nent aux pensées des ailes de feu , et les jet-
» tent comme des traits brûlants dans l'âme du
» lecteur ; une expression touchante des senti-
» ments et des mœurs, qui se répand dans tout
» le discours comme le sang dans les veines, et
» lui communique, avec une chaleur douce et
» continue, un air naturel et toujours animé ;
» une variété charmante de couleurs et de tons,
» qui représentent les nuances et les divers
» changements du sujet. Or, tous ces grands ca-
» ractères de l'antique éloquence, pourrait-on
» les retrouver aujourd'hui dans les discours si
» pensés, si méthodiques, si bien raisonnés,
» dont l'esprit philosophique est le père et l'ad-
» mirateur ? Défendons-lui donc de sortir de
» la sphère des sciences, de porter dans les arts
» de goût sa tristesse et son austérité naturelle,
» son style aride et *affamé* (1). »

(1) Il est non-seulement permis, mais encore honorable d'emprunter et même de s'approprier avec discernement les belles expressions qu'on trouve dans les anciens. Le père Guénard imite ici ou plutôt traduit littéralement une métaphore remarquable de Quintilien, dans le huitième chapitre du livre second de ses Institutions oratoires. C'est l'épithète figurée *jejunus*, à jeun ou affamé. *Aridum atque* JEJUNUM *non alemus neque ves-*

Bossuet aurait estimé un tableau ainsi tracé et colorié; il aurait surtout applaudi à la magnificence de style que fait briller l'apologiste des vrais principes littéraires, dans ce morceau plein de raison et d'intérêt. Quoique l'orateur comptât Fontenelle parmi ses juges, il n'en défendit pas avec moins de franchise et de force la cause du talent et du goût contre les invasions et les ravages du bel-esprit, en présence de l'auteur ingénieux de la *Pluralité des Mondes*. Après l'avoir peint au milieu de ce tableau, où l'adresse et la circonspection des égards n'altèrent jamais la vérité de la ressemblance, il venge courageusement l'éloquence et la poésie, de la sécheresse que les froids calculs de la philosophie voudraient substituer, dans ces deux riches domaines, aux mouvements de l'âme et

tiemus? Qu'un écrivain ait un style sec et AFFAMÉ, *ne lui donnerons-nous ni nourriture ni ornements?* Cicéron avait dit avant lui, dans le sens littéral, *jejuna plebecula*, populace affamée. Pour nous, la signification littérale de l'adjectif *jejunus* serait infiniment plus hardie dans l'acception morale en style oratoire, que le sens figuré dans lequel l'emploie ici l'orateur de l'Académie. Nous pouvons dire en effet une élocution *sèche, peu nourrie, maigre* ou même *affamée*. Mais un style *à jeun* serait dans notre langue une expression barbare.

aux élans de l'imagination. « Vous n'apportez, » dit-il, dans l'empire du goût, que des vérités » tranquilles, un tissu de réflexions inanimées : » cela peut éclairer l'esprit; mais le cœur qui » veut être remué, l'imagination qui veut être » échauffée, restent dans une triste et fatigante » inaction. *Une poésie morte et des discours* » *glacés, voilà ce que l'esprit philosophique* » *pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne* » *peut donner la vie.* Quel est donc ce philo- » sophe téméraire (*Houdard de La Motte*) qui » ose toucher avec le compas d'Euclide la lyre » délicate et sublime de Pindare et d'Horace? » Blessée par une main barbare, cette lyre di- » vine, qui renfermait autrefois dans son sein » une si ravissante harmonie, ne rend plus que » des sons aigres et sévères. Je vois naître des » poëmes géométriquement raisonnés, et j'en- » tends une pesante sagesse chanter en calculant » tous ses tons. Nouveau délire de la philoso- » phie! elle chausse le brodequin, et, montant » sur un théâtre consacré à la joie, où Molière » instruisait autrefois toute la France en riant, » elle y va porter de savantes analyses du cœur » humain, des sentences profondément réflé- » chies, un traité de morale en dialogue. »

On reconnaît tristement la légèreté ordinaire

de la foule des lecteurs envers les écrivains qui, après s'être illustrés par un bel ouvrage, négligent d'alimenter leur réputation en publiant de nouveaux écrits, quand on voit qu'avec ce talent, ce style et ce goût, le père Guénard a inspiré si peu d'intérêt à la renommée, disons tout, en a obtenu si peu d'attention, qu'aucun dictionnaire historique, aucun nécrologe littéraire, que je sache, n'indiquent ni le lieu de sa naissance, ni les emplois de sa vie, ni l'année de sa mort, et ne rappellent même pas son succès ou son nom (1).

(1) Le Journal de l'Empire du 22 février 1806, est le seul ouvrage périodique dans lequel cette mort ait été annoncée en ces termes : « Antoine Guénard, jésuite, » né à Damblin, village du département des Vosges, » près Bourmont, vient de terminer sa carrière dans » sa quatre-vingtième année. Il était né le 15 décembre 1726; c'est lui qui a remporté le prix d'éloquence » à l'Académie Française en 1755; et c'est son discours » que La Harpe, dans son Cours de littérature, cite » comme un chef-d'œuvre, en regrettant qu'un aussi » beau génie ait depuis gardé le silence le plus absolu. » Il ignorait que M. l'abbé Guénard, chapelain du château de Fléville près Nancy, passait sa vie au milieu » d'une belle bibliothèque qu'il tenait de madame de » Beauvau Désarmoises, et que tous les jours il donnait plusieurs heures à une réfutation des articles de

Après avoir analysé l'esprit philosophique, et en avoir exposé le caractère et les propriétés, savoir, l'esprit de réflexion et le génie d'observation, qu'il appelle *les racines du talent de penser librement et en grand, en remontant aux principes les plus généraux et les plus féconds de la vérité*, le père Guénard dévoile les abus, et assigne les limites de ces puissantes facultés de la pensée, dans les ouvrages de goût, ainsi que dans les matières de religion. Rien peut-être, en fait d'éloquence de raisonnement,

» l'Encyclopédie, qui tendaient à miner la religion. Cet » ouvrage volumineux joignait la solidité au style brûlant et vraiment sublime du discours couronné par » l'Académie. Il venait d'y mettre la dernière main, » quand, en 1793, frappé de la même terreur qui planait » alors sur la France entière, il brûla son manuscrit. Il » ne répondait depuis à la demande qu'on lui faisait de » la communication de quelques articles, *que par une* » *larme et un soupir.* Sa piété, sa modestie, son désin- » téressement, son aménité, le faisaient chérir et révé- » rer. Il aimait la retraite; mais un beau visage toujours » serein, l'abandon et la vivacité dans la conversation, » prouvaient que l'étude seule, dont il faisait ses délices, » l'enlevait à la société. Il laisse autant d'amis que de » personnes qui ont eu l'occasion de le connaître. Il a » conservé toute sa tête, toute son énergie et toutes ses » vertus, jusqu'au dernier moment. »

n'est supérieur au tableau dans lequel il expose la témérité et les écarts de la raison, sur les objets sacrés de la foi. La contexture du passage et la beauté de la citation ne me permettent d'y faire aucun retranchement. J'ose me flatter que non-seulement on m'en pardonnera l'étendue, mais encore qu'elle augmentera dans l'esprit de tous mes lecteurs leur admiration pour le singulier talent du père Guénard, et y fera naître le plus impatient désir de connaître son discours tout entier. Loin donc de vouloir excuser une transcription de six pages, *je n'ai regret*, puis-je répéter ici en empruntant les paroles du sublime évêque de Meaux, dont on va reconnaître le disciple et la doctrine, *je n'ai regret qu'à ce que je laisse.*

« C'est dans la religion surtout que cette » parole de saint Paul, *non plus sapere quàm* » *oportet*, doit servir de frein à la raison, et » tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le » philosophe ne s'échappe jamais.

» Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas » venue défendre à l'homme de penser, et » qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'a- » veugler eux-mêmes. Aussi réprouvons-nous » ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à » l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler

» la foudre et l'anathême, quand un esprit
» éclairé, séparant les opinions humaines des
» vérités sacrées de la religion, refuse de se
» prosterner devant les fantômes sortis d'une
» imagination faible et timide à l'excès, qui
» veut tout adorer, et, comme dit un ancien,
» mettre Dieu dans les moindres bagatelles.
» Croire tout sans discernement, c'est donc
» stupidité, je l'avoue; mais un autre excès plus
» dangereux encore, c'est l'audace effrénée de
» la raison, c'est cette curiosité inquiète et har-
» die qui n'attend pas, comme la crédulité
» stupide, que l'erreur vienne la saisir, mais
» qui s'empresse d'aller au-devant des périls,
» qui se plaît à rassembler des nuages, à courir
» sur le bord des précipices, à se jeter dans
» les filets que la justice divine a tendus, pour
» ainsi dire, de toutes parts, aux esprits témé-
» raires. Là vient ordinairement se perdre l'es-
» prit philosophique.

» Libre et hardi dans les choses naturelles,
» et pensant toujours d'après lui-même, flatté
» depuis long-temps par le plaisir délicat de
» goûter des vérités claires et lumineuses, qu'il
» voyait sortir, comme autant de rayons, de sa
» propre substance, ce roi des sciences hu-
» maines se révolte aisément contre cette auto-

» rité, qui veut captiver toute intelligence sous
» le joug de la foi, et qui ordonne aux philo-
» sophes mêmes, à bien des égards, de redeve-
» nir enfants; il voudrait porter dans un nouvel
» ordre d'objets sa manière de penser ordinaire;
» il voudrait encore ici marcher de principe en
» principe, et former, de toute la religion,
» une chaîne d'idées générales et précises que
» l'on pût saisir d'un coup d'œil; il voudrait
» trouver, en réfléchissant, en creusant en lui-
» même, en interrogeant sa nature, des vérités
» que la raison ne saurait révéler, et que Dieu
» a cachées dans les abîmes de la sagesse; il
» voudrait même ôter, pour, ainsi dire, aux
» événements leur propre nature; et que des
» choses dont l'histoire seule et la tradition
» peuvent être les garants, fussent revêtues
» d'une espèce d'évidence dont elles ne sont
» point susceptibles, de cette évidence toute
» rayonnante de lumière qui brille à l'aspect
» d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit et
» l'enlève rapidement. Quelle absurdité! quel
» délire! Mais c'est une raison ivre d'orgueil
» qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu
» livre à ses illusions. Craignons une intempé-
» rance si funeste, et retenons dans une exacte
» sobriété cette raison qui ne connaît plus de

» retour quand une fois elle a franchi les bornes.

» Quelles sont donc, en matière de religion, » les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire : la nature » elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les étroites » limites de son intelligence. Ne sent-il pas à » chaque instant, quand il veut avancer trop » avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau » s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi » lui laisse tout ce qu'il peut comprendre : elle » ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont » aisées à porter, et ne doivent paraître trop » pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez » point contre ces mystères que la raison ne » saurait percer : attachez-vous à l'examen de » ces vérités qui se laissent approcher, qui se » laissent en quelque sorte toucher et manier, » et qui vous répondent de toutes les autres. » Ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée » tout entière, afin de frapper également les » esprits grossiers et subtils. On livre ces faits » à votre curiosité : voilà les fondements de la

» religion. Creusez donc autour de ces fonde-
» ments, essayez de les ébranler ; descendez
» avec le flambeau de la philosophie jusqu'à
» cette pierre antique, tant de fois rejetée par
» les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais
» lorsque arrivés à une certaine profondeur,
» vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant
» qui soutient, depuis l'origine du monde, ce
» grand et majestueux édifice toujours affermi
» par les orages mêmes et le torrent des années,
» arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jusqu'aux
» enfers ! La philosophie ne saurait vous me-
» ner plus loin sans vous égarer : vous entrez
» dans les abîmes de l'infini : elle doit ici se
» voiler les yeux comme le peuple, adorer sans
» voir, et remettre l'homme avec confiance
» entre les mains de la foi. La religion res-
» semble à cette nuée miraculeuse qui servait
» de guide aux enfants d'Israël dans le désert :
» le jour est d'un côté, et la nuit de l'autre. Si
» tout était ténèbres, la raison, qui ne verrait
» rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet af-
» freux objet ; mais on vous donne assez de lu-
» mière pour satisfaire un œil qui n'est pas cu-
» rieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit
» profonde où il lui plaît de se retirer avec sa
» foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-

» être : Je veux entrer avec lui dans la nue, je » veux le suivre dans les profondeurs où il se » cache : je veux déchirer ce voile qui me fa» tigue les yeux, et regarder de plus près ces » objets mystérieux qu'on écarte avec tant de » soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue » de folie, et qu'à force d'être philosophe, vous » cessez d'être raisonnable. Téméraire philoso» phie, pourquoi vouloir atteindre à des objets » plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est » au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin » superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? » Ce grain de sable que je foule aux pieds est » un abîme que tu ne peux sonder; et tu vou» drais mesurer la hauteur et la profondeur de » la sagesse éternelle! Et tu voudrais forcer » l'être qui renferme tous les êtres, à se faire » assez petit pour se laisser embrasser tout en» tier par cette pensée, trop étroite pour em» brasser un atome! La simplicité crédule du » vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi dérai» sonnable que cette orgueilleuse raison qui veut » s'élever contre la science de Dieu? Tel est ce» pendant le génie des sages de notre siècle. » plus fière et plus indocile que jamais, la phi» losophie, autrefois vaincue par la foi, semble » vouloir se venger aujourd'hui et triompher

» d'elle à son tour. Hélas! ses tristes victoires » ne sont que trop rapides. Oserai-je le dire? elle » traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine » avec la même hauteur qu'elle a traité les an- » ciens philosophes et leurs systèmes. Elle s'é- » rige en juge souverain; et citant à son tribu- » nal Dieu même et toutes ces vérités adorables » qui furent apportées du ciel, elle entreprend, » comme dit l'apôtre, avec les principes et les » élémens grossiers du siècle présent, de juger » les objets invisibles et surnaturels du siècle à » venir. Il faudrait, pour se conformer à son » goût, que Dieu eût soumis tous ses mystères » au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une » religion touchante dans ses preuves comme » dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi dire, » faire entrer dans l'âme par tous les sens. »

Le beau morceau qu'on vient de lire aurait obtenu le plus grand succès, je dis trop peu, un véritable triomphe en chaire : il produisit aussi beaucoup d'effet dans la séance publique de l'Académie. J'aime à croire que Voltaire, absent déjà de Paris, en 1755, ne lut pas ce discours. Je ne saurais imaginer que ses préventions anti-religieuses eussent assez aveuglé la clairvoyance de son goût pour lui faire méconnaître un si heureux talent. Je puis encore

moins supposer qu'il eût cet ouvrage en vue, quand il écrivait, en 1766, à Thomas, pour le féliciter de son éloge de Descartes qui venait, après de longs débats, de partager à peine le prix de ce concours, malgré son incontestable supériorité sur le discours consacré au même sujet par Gaillard : *Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de Saint-Sulpice : aujourd'hui les sujets sont dignes de vous.* Personne alors ne réclama contre un si étrange oubli du programme publié au nom de l'Académie, et de l'ouvrage couronné onze ans auparavant. On aurait pu appliquer à cette injustice du public envers le père Guénard, durant plus d'un demi-siècle, la mémorable observation de Tacite, quand il dit qu'aux obsèques de Junie, sœur de Brutus et épouse de Cassius, *les images de ces deux grands hommes brillaient par-dessus toutes les autres, précisément parce qu'on ne les y voyait pas* (1).

L'hommage que je rends au père Guénard me paraît d'autant plus juste, que le portrait sublime de Descartes et les tableaux dont je viens de l'entourer, sont des créations origi-

(1) *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non videbantur.* Ann. lib. 3, cap. 76.

nales du talent de l'orateur, qui, en ralliant si habilement à l'éloquence l'examen approfondi de l'esprit philosophique, sut préserver son ouvrage de toute abstraction et de toute sécheresse. Le sujet bien médité renfermait sans doute l'idée génératrice de ces beautés oratoires; mais il n'eût offert à une imagination vulgaire qu'une discussion inanimée, dépourvue d'intérêt, concentrée dans la sphère de cette justesse ou de cette finesse d'esprit, également incapables de soupçonner jamais l'alliance intime et féconde de toutes ces richesses accessoires, avec la question proposée par l'Académie. La plupart des juges du concours eux-mêmes ne s'attendaient probablement point à la doctrine fière et courageuse de ce discours, qu'ils ne purent cependant pas s'empêcher de couronner.

LXII. de Saurin.

Un sujet si philosophique, et qu'on aurait pu croire avec quelque raison étranger au sentiment, qui est l'âme de l'éloquence, était suffisant sans doute pour manifester le talent du père Guénard dans l'art d'écrire; mais il ne lui fournissait point les moyens d'en développer toutes les richesses, et de nous en donner

la véritable mesure dans le genre oratoire. Son éloquence, alliée à une matière plus analogue au sublime et au pathétique de la morale, eût probablement été plus heureusement encore inspirée. Je demande néanmoins avec confiance si l'auteur du discours dont j'ai extrait de tels passages ne mérite pas d'être compté avec honneur dans notre littérature parmi nos orateurs les plus célèbres de la deuxième classe, et s'il ne serait même pas placé chez tous les autres peuples à la tête de la première? Le ministre protestant Saurin, qui a beaucoup marqué dans la carrière de l'éloquence sacrée, où il s'est plus signalé par son talent que par son goût, en exerçant pendant long-temps le ministère pastoral dans l'église française des calvinistes en Hollande, ne peut prétendre, tout au plus, qu'à être placé sur cette ligne de nos meilleurs prédicateurs du second ordre. La première partie de ses sermons n'est jamais qu'un froid et stérile commentaire de son texte. Il me semble que toutes ces discussions critiques sur l'histoire, sur la grammaire ou sur la chronologie sont infiniment opposées à l'éloquence. D'ailleurs, l'érudition apparente de Saurin, qui en impose à tant de lecteurs, ne mériterait aucun éloge, quand même tout

cet appareil scientifique ne serait point déplacé dans la chaire évangélique, parce qu'il est trop facile de copier des commentateurs ou de traduire des dissertations. Ne vous arrêtez par conséquent, dans la lecture de ses discours, à aucune de ces longues digressions auxquelles se réduit toujours le premier point de ses sermons : cette officieuse prétérition ne retranchera rien de sa gloire, ne vous privera d'aucune instruction désirable, et vous épargnera beaucoup d'ennui.

Saurin est quelquefois très-éloquent : il ne se montre presque jamais un grand écrivain. On lui a reproché avec assez de fondement cette manière d'écrire, que l'on appelait, au commencement du dernier siècle, *le style réfugié*. Il fait usage d'une traduction souvent burlesque de la Bible, qui fut imprimée immédiatement après la séparation des Églises protestantes : ce vieux langage du temps de Marot contraste grotesquement avec notre élocution moderne, en donnant à son style un air sauvage et un ton barbare ; j'en citerais beaucoup d'exemples, si ses sermons étaient moins répandus. Mais Saurin écrit avec chaleur et véhémence ; il ne cherche point à montrer de l'esprit : il ne perd de vue ni son sujet

ni son auditoire : il pousse avec force ses raisonnements, il sait s'arrêter quelquefois et réprimer sa diffusion ordinaire : il est ému, et s'il ne bouleverse pas les consciences, s'il n'échauffe même que rarement les cœurs, il exalte souvent et il peut enflammer les têtes : il a le mérite oratoire que donne la nature, il ne déploie presque jamais le charme que l'art apprend à y ajouter ; et il aurait pu acquérir en ce genre la perfection qui lui manque, s'il eût joint à l'étude des modèles le séjour de Paris, absolument nécessaire à nos écrivains, pour achever de se former le goût dans la société des gens de lettres, dont les entretiens sont encore plus instructifs que leurs ouvrages.

Nul orateur chrétien, après Bossuet (auquel il ne faut rien comparer quand il s'agit de l'éloquence de la chaire), n'a travaillé avec autant d'habileté et de succès les péroraisons de ses discours. Saurin y ramène toujours l'idée de la mort. Cet objet les rend aussi lugubres que touchantes ; elles sont ordinairement en répétitions. Ce retour des mêmes formules serre de plus près la conscience dont elle force les remords ; et cette figure est très propre à généraliser les résultats d'un sermon, pour les ap-

pliquer avec plus d'intérêt aux différentes classes des auditeurs. C'est avec cette méthode qu'il récapitule ses preuves : il montre ensuite le tombeau ouvert, comme si l'assemblée qui l'écoute, prête à y descendre, ne devait plus entendre désormais aucune autre instruction, ou plutôt comme s'il prêchait lui-même pour la dernière fois.

Les sermons de Saurin sur *la sagesse de Salomon*, et sur *le discours de saint Paul à Félix et à Drusille*, me paraissent les chefs-d'œuvre de son talent. On croit assez communément, sur parole, qu'il ne s'est jamais permis des déclamations contre l'Église romaine; mais, au contraire, je n'imagine pas que l'inconséquente contradiction qu'on découvre avec tant de surprise parmi les protestants, quand ils allient trop souvent les principes et le langage de la tolérance avec la conduite et la fureur du fanatisme, puisse éclater avec plus d'emportement et de scandale que dans ses sermons sur *la consécration du temple de Woorburg*, sur *les malheurs de l'Église*, sur *les profondeurs divines*, sur *le jeûne célébré avant la campagne de* 1706. On y retrouve la violence et la frénésie des premières explosions qui avaient signalé, dans le seizième siècle,

l'esprit révolutionnaire de la prétendue réforme.

Saurin se transforme, il s'élève dans quelques moments à la véhémence de Démosthène, quand il parle de l'émigration des protestants, surtout quand il tonne contre Louis XIV; il n'est jamais plus éloquent et plus sublime qu'en exhalant sa rage contre ce monarque, dont le nom revient sans cesse dans ses discours, et principalement dans les sermons que je viens de citer. On peut y distinguer cette virulente apostrophe : « Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis comme mon roi, et » que je respecte encore comme le fléau du » Seigneur, etc. » Saurin termine une diatribe si forcenée en disant qu'il *fait grâce* à Louis XIV; mais il s'en faut de beaucoup qu'il cherche à inspirer cette insultante modération aux calvinistes hollandais. Ce fut peut-être dans la chaire de Saurin que se forgèrent les armes dont la coalition de l'Europe fit un si terrible usage contre la France, durant la guerre de la Succession, dans les plaines d'Hochstet, de Malplaquet et de Ramillies, et qu'on vit éclore les premiers germes de cet implacable ressentiment d'une république nouvelle qui, n'étant *pas accoutumée à vaincre*, se rassasia pleine-

ment de la satisfaction d'humilier un grand roi, aux conférences de Gertruidemberg.

Jamais orateur n'a imaginé rien de plus hardi que l'effrayant dialogue établi par Saurin entre Dieu et son auditoire, dans son sermon sur *sur le jeûne de* 1706. « *Mon peuple*, dit le Très-» Haut, *mon peuple, que t'ai-je fait?* Ah! Sei-» gneur, que de choses tu nous as faites! Che-» mins de Sion couverts de deuil, etc., etc., etc., » répondez, et déposez ici contre l'Éternel. » La longue énumération des malheurs des protestants, qui précède ces dernières paroles, leur donne une énergie qui fait frissonner, jusqu'au moment où Saurin sent lui-même le besoin de s'arrêter pour justifier la Providence.

Dans son sermon sur *le mépris de la vie*, il se jette dans une digression qui paraît d'abord un écart bizarre, mais qui amène aussitôt un mouvement sublime. « Un auteur a publié un » livre dont le titre est bien singulier; ce titre » est *Rome souterraine*, titre plein d'instruc-» tion et de vérité, qui enseigne à cette Rome » qui frappe les sens, qu'il y a une autre Rome » de morts, une autre Rome ensevelie, image » naturelle de ce que Rome vivante doit être un » jour. Mes frères, je vous présente aujourd'hui

» un pareil objet; je vous présente votre répu-
» blique, non pas telle que vous la voyez, com-
» posée de souverains, de généraux, de chefs
» de famille : ce n'est là que la surface de votre
» république. Mais je voudrais tracer à vos re-
» gards l'intérieur de cette république, la ré-
» publique souterraine; car il y a une autre
» république sous vos pieds. Descendons-y,
» parcourons ces tombeaux qui sont dans le
» sein de la terre. Levons la pierre. Qu'y voyons-
» nous? Quels habitants, mon Dieu! quels ci-
» toyens! quelle république! »

Le même orateur qui a écrit ce morceau plein de verve et d'enthousiasme laissait quelquefois refroidir son génie; et alors il adoptait, dans les discussions morales de ses monologues oratoires, les formules sèches et abstraites que l'on emploie pour résoudre les problèmes dans la science des nombres. On trouve même dans un de ses discours un assez long calcul d'arithmétique; c'est, je crois, le seul exemple de ce genre que nous fournisse l'histoire, car je ne veux pas dire l'éloquence de la chaire. Voici donc ce qu'on lit dans son sermon sur *le compte des jours* :

» Je suppose que la dévotion de ce jour a
» attiré dix-huits cents personnes à cet exer-

» cice; je réduis ces dix-huit cents personnes » à six classes:

» La première, des personnes entre dix » et vingt ans, composée de cinq cent » trente, ci........................ 530

» La seconde, de celles entre vingt et » trente ans, composée de quatre cent » quarante, ci...................... 440

» La troisième, de celles de trente à » quarante ans, composée de trois cent » quarante-cinq, ci.................. 345

» La quatrième, de celles de quarante » à cinquante ans, composée de deux » cent cinquante-cinq, ci 255

» La cinquième, de celles de cinquante à soixante ans, composée de » cent soixante, ci.................. 160

» Et la sixième, de celles qui sont entre » soixante et soixante-dix ans, et au-dessus, composée de soixante-dix, ci... 70

Total..... 1800

» Selon la supputation de ceux qui se sont ap- » pliqués à ces sortes de recherches, chacune » de ces classes doit fournir à la mort, chaque » année, un tribut de dix personnes; et sur ce » principe, il doit mourir cette année soixante

» de mes auditeurs : sur ce même principe,
» dans dix ans il ne restera plus de ces dix-huit
» cents personnes, que............... 1270
» dans vingt ans, que............... 830
» dans trente ans, que............... 480
» dans quarante ans, que............. 230
» dans cinquante ans, que........... 70
» Ainsi, vous le voyez, mes frères, la société
» est dans une inconstance continuelle. »

Oui, sans doute, je concevrai très-aisément cette échelle de mortalité en vérifiant à loisir les calculs de Saurin, sur une feuille de papier où je pourrai les suivre des yeux; mais comment saisir la justesse de ces opérations arithmétiques, dans une chaire où la rapidité du débit ne permet aucune combinaison abstraite? Un raisonnement fondé sur cette déduction graduelle ne devait donc pas trouver place dans un sermon destiné uniquement à être prêché dans un temple. D'ailleurs, la force que cet argument paraît offrir au premier coup d'œil, n'est point assez pressante pour intimider les pécheurs endurcis. Saurin avoue que, cinquante ans après le jour où il parle, il restera encore sur la terre soixante-dix de ses auditeurs. Or, pour peu que l'on connaisse les illusions du cœur humain, on sent qu'il n'y avait

peut-être pas dans l'assemblée une seule de ces dix-huit cents personnes qui ne se flattât d'être de ce petit nombre, et qui ne vît par conséquent la mort encore de trop loin pour se croire obligée de hâter sa conversion.

De tous les morceaux de Saurin qu'on pourrait citer, pour fixer la dernière borne de son talent, il n'en est aucun de plus propre à nous en donner une idée imposante, que la tirade très solide et très ingénieuse dont il enrichit la fin de son sermon sur *le désespoir de Judas*. Saurin y déploie l'éloquence dominante de saint Jean Chrysostôme; il imite ses belles hypothèses oratoires, surtout son fameux dialogue dramatique du voyageur, qu'il suppose converser par hasard avec saint Pierre sur la route de Jérusalem à Rome, où cet apôtre va sans moyens humains, sans études, sans autres armes qu'une croix, renverser les autels du Capitole, et fonder sur ses débris une religion, dont la morale, sagement sévère, doit reproduire en action la doctrine et les exemples de l'Homme-Dieu. Je ne dis pas que Saurin ait jamais rien composé de comparable en ce genre à une si sublime fiction; mais c'est le type dont il cherche visiblement à se rapprocher par un heureux mélange d'imagination et de dialec-

tique, en montrant dans les regrets stériles de Judas l'illusion des consciences, et la fausseté des signes de conversion que donnent souvent les pécheurs à l'heure de la mort. C'est un aperçu de génie dans l'explication de l'Évangile.

» Le traître Judas, dit-il, paraît avoir les » principales marques extérieures de la péni- » tence, et promettre toutes les autres. Quelles » sont en effet les marques de la véritable pé- » nitence? Faut-il confesser son crime? Judas » confesse le sien. Faut-il le réparer? Judas rap- » porte les trente pièces d'argent. Faut-il bra- » ver le péril? Judas va, dans le temple même, » reprocher à ses conseillers iniques leurs » cruautés et leur perfidie: plus courageux que » saint Pierre qui sort de la cour de Caïphe, plus » courageux que tout le collège apostolique.

» Faut-il pour se convertir avoir de ces dou- » leurs vives, aiguës, accablantes? Judas trouve » dans son crime un venin qui empoisonne » toute sa vie. Je suppose maintenant, mes » frères, que l'Écriture ne nous eût raconté que » ces circonstances de la mort de Judas, et » qu'elle en eût supprimé la dernière, son sui- » cide: je suppose un de ces directeurs relâ- » chés, toujours prêts à ouvrir les portes du » ciel aux premières apparences de conversion.

» Quelle idée se fût-il formée touchant le sa-
» lut de Judas? Ou, pour rapprocher cette
» question de notre dessein, supposez un ma-
» lade ordinaire entre les mains d'un tel direc-
» teur, un malade qui commence par donner
» toutes les marques extérieures de repentance :
» le directeur ne se précipitera-t-il pas à lui dire
» que ce sont là des caractères infaillibles de
» conversion, des effets de ces dons de Dieu,
» qui sont sans retour et sans repentance? Ce-
» pendant tout cela peut se trouver dans un
» réprouvé; tout cela peut se retrouver dans
» un homme abandonné de Dieu; tout cela peut
» se trouver dans un homme qui va servir dans
» un instant de proie aux flammes éternelles.

» A quoi nous conduit cette réflexion? Nous
» voudrions nous en servir pour autoriser les
» soupçons que nous formons si souvent contre
» votre salut. Quand il s'agit de la perte de vos
» âmes, tout nous épouvante. Le moindre doute
» nous effraie. Laissez-nous donc vous deman-
» der des preuves de votre conversion qui soient
» hors de toute équivoque. Laissez-nous vous
» prescrire les maximes les plus sévères. Lais-
» sez-nous travailler à vous mettre dans un état
» qui vous assure que vous êtes élus, que
» votre salut est hors de toute atteinte, et faire

» de cette certitude un devoir de notre minis-
» tère...... Outrons-nous encore la matière à
» votre avis? Quel est donc le motif qui vous
» rassure ? Quoi! ce désir de participer au fruit
» de la mort du Christ, désir où l'on ne veut
» faire entrer pour rien ni amendement ni con-
» version ? est-ce là votre pénitence ? En cela
» Judas vous a surpassés. Il a cru qu'ayant tant
» de corruption dans le cœur, ce serait outra-
» ger la justice, que d'avoir recours à la misé-
» ricorde; et il rend, en cela, à Dieu un plus
» grand hommage que vous, qui, en lui de-
» mandant pardon de ces mêmes péchés dans
» lesquels vous voulez persister, le faites en quel-
» que sorte entrer en communication de cor-
» ruption avec vous, et le rendez complice de
» vos crimes ! Quoi ! ces aveux de vos fautes,
» cette stérile sincérité qui vous fait recon-
» naître que vous êtes coupables, et qui ne vous
» porte point à devenir innocents? est-ce là ce
» que vous appelez pénitence ? En cela Judas
» a fait autant que vous, s'il n'en a fait davan-
» tage. Il n'a point eu honte d'avouer les
» crimes que l'on avoue le moins, l'avarice et la
» perfidie : *j'ai péché en trahissant le sang in-*
» *nocent.* Quoi ! ces larmes que vous versez
» dans notre sein, ces soupirs ?... Je n'ose

» étendre plus loin cet odieux parallèle. Connais-
» sons-nous, et corrigeons-nous. »

Voilà certes de la vigueur apostolique et de l'éloquence ! Il n'a manqué peut-être à Saurin, je le répète, que l'avantage d'avoir cultivé son talent et exercé son ministère à Paris, où il eût acquis plus de précision, d'énergie et de goût, pour être placé dans le premier rang de nos orateurs ; mais le pasteur français de La Haye est, sans aucune exception, l'homme le plus éloquent dont les protestants aient le droit de se glorifier. Il surpasse manifestement tous les prédicateurs étrangers à la France ; et l'Angleterre en particulier n'en fournit pas un seul qu'on puisse lui comparer.

LXIII. DE L'ÉLOQUENCE ANGLAISE.

Autant en effet Saurin est au-dessous de nos grands maîtres, autant est-il au-dessus de tous les orateurs anglais. Mais avant d'exposer mon opinion sur leurs ouvrages les plus vantés en ce genre, qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur une étonnante assertion de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, qui semblerait vouloir accorder à cette île fameuse une prééminence absolue de génie dans le dix-septième siècle. Qui

croirait que dans le trente-unième chapitre de la même histoire, où Voltaire se charge de retracer tous les souvenirs qui, à cette époque, ont illustré notre nation, il insinue l'étrange dessein de sacrifier la gloire de la France littéraire à la renommée des écrivains de la Grande-Bretagne? « Charles II, dit-il, donna des lettres-» patentes à l'académie naissante d'Angleterre ; » mais c'est tout ce que le gouvernement » donna. La société royale, ou plutôt la société » libre de Londres, travailla pour l'honneur de » travailler. C'est de son sein que sortirent, *de* » *nos jours*, les découvertes sur la lumière, sur » le principe de la gravitation, sur l'aberration » des étoiles fixes, sur la géométrie transcen-» dante, et cent autres inventions qui pour-» raient, *à cet égard*, faire appeler ce siècle le » siècle des Anglais, aussi bien que celui de » Louis XIV. »

Eh ! par quelle réunion éclatante de génie et de goût l'Angleterre aurait-elle donc eu le droit de donner son nom à une époque si mémorable? Louis XIV et nos plus grands hommes étaient déjà en possession de toute leur renommée : les trois quarts du dix-septième siècle venaient de s'écouler au milieu du plus brillant éclat de la France; et l'Europe entière, frappée

d'admiration, ne connaissait pas encore le premier ouvrage de Newton, mort ensuite en 1727.

Le dix-septième siècle était par conséquent consacré et signalé par la gloire de la France et de Louis XIV, avant que toutes ces découvertes, *de nos jours*, eussent honoré l'Angleterre, en admettant même très faussement que leur supériorité sur l'ensemble de notre littérature fût reconnue par toutes les nations éclairées. Une rivalité de titres postérieurs, quels qu'on les suppose, ne *pouvait* donc plus, *à cet égard*, *faire appeler ce siècle le siècle des Anglais*, *aussi bien que celui de Louis XIV*. La restriction *à cet egard* semble mettre Voltaire à l'abri de la critique ; mais, en restreignant ainsi son asertion, il l'anéantit lui-même.

Des découvertes physiques ou mathématiques n'ont jamais valu, et ne vaudront jamais à aucune nation l'honneur insigne de faire de son propre nom le nom historique d'un grand siècle. Une pareille illustration suppose en effet la réunion de plusieurs, et peut-être même de presque tous les titres de gloire. Or, aucun Anglais n'a encore élevé une si vaste et si haute prétention pour son pays, en ralliant surtout cette prédomination du génie britannique à la fameuse époque du dix-septième siècle. La

France avait produit le père de tous les philosophes modernes, Descartes, sans lequel Newton n'aurait probablement jamais fait une révolution dans les sciences exactes. La France, je me plais à le répéter, avait signalé d'ailleurs son beau siècle, dans toutes les carrières de la renommée, par une foule d'écrivains et d'autres grands hommes, auxquels les Anglais ne pouvaient point assigner de rivaux dignes de lui disputer une si honorable distinction dans la série des siècles; et il est bien surprenant que dans le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire essaie de détruire lui-même le titre de son ouvrage, en prétendant qu'une seule branche des connaissances humaines, cultivée même plus tard par le génie dans la Grande-Bretagne, *pourrait*, *à cet égard*, par un effet rétroactif, *faire appeler ce siècle le* SIÈCLE DES ANGLAIS, *aussi bien que celui de Louis XIV*.

Mais la partialité de Voltaire en faveur des Anglais est bien plus étrange encore et plus insoutenable dans le trente-quatrième chapitre du même ouvrage, où il apprécie les talents de nos grands orateurs. Voici son texte, où le goût trouve à relever toute autre chose que la négligence de style :

« L'éloquence de la chaire, dit-il, qui était

» très grossière à Londres avant Charles II, *se* » *forma tout d'un coup*. L'évêque Burnet avoue » dans ses mémoires *que ce fut* en imitant les » Français. PEUT-ÊTRE ONT-ILS SURPASSÉ LEURS » MAÎTRES : leurs sermons sont moins compas- » sés, moins affectés, moins déclamateurs qu'en » France. »

Quel singulier *peut-être!* Et c'est l'éloquent auteur de *Rome sauvée* qui professe une pareille opinion dans le *Siècle* même *de Louis XIV!* Voltaire, il est vrai, montre ici la pudeur très prudente de ne pas oser préconiser formellement la prééminence des prédicateurs de Londres, sur tous les grands génies qui ont fait de la chaire, en France, le plus beau trône de l'art oratoire : il se contente de l'insinuer, en se flattant de se soustraire à la responsabilité du paradoxe, par la réserve du doute. Or, ce doute seul est une énorme injustice envers notre nation. En effet, si la postérité reproche à Virgile d'avoir sacrifié aux souvenirs ombrageux d'Auguste la gloire de Cicéron et de Rome ellemême, en décernant le sceptre de l'éloquence aux orateurs de la Grèce, quelle réputation prédominante, quels ouvrages en genre d'éloquence sacrée, composés dans la Grande-Bretagne, peuvent excuser Voltaire d'avoir méconnu

à ce point l'immense supériorité de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, quand il laisse hésiter ainsi entre l'Angleterre et la France, ou plutôt quand il semble faire pencher son admiration du côté de tous ces soporifiques prédicateurs anglais, entièrement dépourvus d'imagination et d'éloquence, parmi lesquels l'auteur de la Henriade n'aurait su découvrir, comme le créateur de l'Énéide le voyait chez les Athéniens, un Démosthène digne de balancer son estime et surtout de justifier la préférence?

On se demande avec étonnement ce que veut dire un écrivain si justement renommé par son excellent goût, quand il ajoute que les sermons en Angleterre *sont moins compassés*, *moins affectés*, *moins déclamateurs qu'en France?* Est-on *compassé* quand on a de l'ordre, et un plan énoncé par des divisions dans ses discours? Ce serait confondre la méthode d'une marche régulière avec les apprêts d'une composition maniérée. Si l'on adoptait un pareil système oratoire, on devrait trouver au contraire les prédicateurs anglais beaucoup plus *compassés* que les nôtres. Ils ouvrent leurs instructions comme nous par un texte de l'Écriture : nous divisons nos discours en deux et très rarement en trois parties, tandis que les sermons des ora-

teurs les plus célèbres et les plus récents de l'Angleterre, par exemple, Hugues Blair, nous offrent communément quatre, six et jusqu'à huit points, comme les sections scolastiques de la *Somme* de saint Thomas.

Nos grands orateurs, que l'admiration universelle compte avec justice parmi nos plus grands écrivains, sont-ils donc *compassés, affectés, déclamateurs?* C'est trahir la gloire de notre nation que de le supposer. Les Anglais ont traité la morale en vers avec beaucoup de génie, d'énergie et de profondeur; mais la morale attend encore en Angleterre un orateur qui sache l'allier à l'éloquence. Il faudrait, pour autoriser l'assertion de Voltaire, *peut-être ont-ils surpassé leurs maîtres*, il faudrait, dis-je, que les prédicateurs de l'Église anglicane eussent dans quelques sujets, si l'on veut même, dans quelques traits, égalé nos grands modèles de la chaire, ou du moins qu'ils s'en fussent assez rapprochés pour faire balancer la prédilection du goût entre des émules à peu près également dignes de son suffrage. L'admiration qui prétendrait les assimiler à de tels hommes, en les plaçant tous au premier rang, ne serait autorisée à rester indécise dans sa préférence, que dans le cas où l'opinion publique serait en effet par-

tagée sur la prééminence du génie, au milieu d'une imposante rivalité de gloire. Or, est-ce donc à cette incertitude de supériorité que nous réduisent ici les objets de comparaison ? Entre Bourdaloue et Massillon la différence de talent oratoire est d'autant plus difficile à fixer, et en quelque sorte d'autant plus arbitraire, qu'elle est à peine d'une ligne; entre les plus célèbres prédicateurs anglais, au contraire, et nos incomparables orateurs sacrés, le bon goût aperçoit toute la distance qu'il y a des premiers essais d'un art au plus haut période de sa perfection : ce n'est pas simplement un point qui les sépare, c'est l'infini.

On peut affirmer en effet, sans la moindre exagération, que tous les sermons anglais réunis sont au-dessous de la collection de Saurin, comme je l'ai déjà dit, et qu'ils ne valent même pas le moins beau sermon de Bourdaloue et de Massillon, où l'on trouve un goût et un talent dont aucun de leurs prédicateurs n'approcha jamais. Non, l'éloquence de la chaire ne s'est encore élevée à aucun chef-d'œuvre dans la Grande-Bretagne. Plusieurs des sermons prêchés à Londres sont bien raisonnés, bien prouvés, mais sans mouvement et sans onction : je n'en connais aucun qui soit vraiment pathéti-

que, aucun qui fasse verser des larmes, aucun qui subjugue et entraîne l'admiration, aucun enfin que le bon goût puisse citer ni comme un modèle de l'art oratoire, ni même comme un bel ouvrage en ce genre. Ce sont généralement des discours froids, frappés d'une sécheresse continue, des dissertations rebutantes et inanimées, sans verve et sans mouvement; des chapitres de morale d'autant moins propres à ravir notre admiration, qu'ils se trouvent très inférieurs sous ce rapport, je ne dirai pas seulement à nos grands orateurs, mais encore à nos simples moralistes, surtout aux *Essais de Morale*, comme aux quatre excellents volumes des *petits Traités Moraux* de Nicole, et aux observations sur *les devoirs des militaires*, qu'on lit dans les opuscules de l'abbé Fleury. C'est enfin du raisonnement et du calcul qu'on ne saurait comparer, en aucune manière, au talent de la haute éloquence. Ils n'ont même à nous opposer, dans cette carrière, aucun génie brut qu'ils puissent vanter comme original et sublime. Le Bridaine, ou, pour faire mieux entendre ma pensée aux littérateurs de la Grande-Bretagne, le Shakspeare de la chaire n'a jamais existé parmi eux. Lorsque l'évêque Burnet avouait que les prédicateurs anglais avaient imité les nôtres,

il aurait dû ajouter qu'ils n'en avaient encore tiré que de très faibles copies; et, en répétant cette confidence orgueilleusement modeste, Voltaire, si souvent malheureux dans ses jugements littéraires, oublie à la fois et toute espèce de justice, et le respect qu'il se doit à lui-même, quand il ajoute qu'*ils nous ont peut-être surpassés.*

M. Hume avoue loyalement que l'Angleterre a fait moins de progrès dans le genre de l'éloquence, que dans les autres parties de la littérature (1). En effet, quoique cette nation ardente et sérieuse se soit illustrée par des hommes éloquents, à la tête desquels il faut placer Shakspeare et Richardson, elle n'a pas encore produit un seul véritable orateur qui puisse honorer sa patrie en Europe. On trouve quelquefois chez les habitants de cette île célèbre des mouvements oratoires, mais ils ne connaissent point l'art proprement dit de l'éloquence; et il paraît même qu'ils n'en font pas assez de cas, comme nous le verrons bientôt, pour exciter l'émulation des talents à se signaler dans cette carrière. Un discours préparé ne serait point écouté au parlement. On n'y veut en-

(1) Traité sur l'éloquence, chap. 7.

tendre dans les deux chambres que des allocutions improvisées, sinon pour le fond, au moins quant au style, et des discussions solides sans l'apprêt d'aucune diction travaillée. Aussi découvrirez-vous beaucoup plus de vestiges de l'éloquence romaine dans les anciennes diètes de Pologne, que dans toutes les délibérations de Westminster.

Des idées ou des sentiments sublimes peuvent échapper à tout homme passionné. Mais ce n'est jamais l'esprit seul, c'est encore, c'est surtout l'élan rapide et progressif des transports de l'âme (1); c'est le talent ravissant de peindre et d'émouvoir avec cette simplicité et ce naturel si propres à faire admirer et aimer le génie de l'orateur; c'est une élocution noble, soutenue et variée; c'est un goût pur et sain; c'est enfin la perfection du langage unie à la beauté des pensées et aux charmes de la sensibilité, qui caractérisent ou plutôt achèvent la vraie et belle éloquence.

Le Paysan du Danube ne sera jamais regardé, dans la fable de La Fontaine, comme orateur, quoique son discours soit un modèle de chaleur et de véhémence. Rien n'est plus admirable

(1) *Pectus est quod disertum facit.* Cic.

en ce genre, qu'on peut appeler l'éloquence du trait, que la réponse de Marius fugitif, lorsqu'un licteur armé de son faisceau vint lui ordonner, de la part du préteur romain, de sortir de l'Afrique. Ce grand homme, indigné de se voir méconnu, au dernier terme de l'infortune, par ce magistrat d'une année, sut lui faire sentir toute la bassesse que dévoilait cet insolent abus d'une autorité précaire. Le vainqueur de Jugurtha, des Cimbres et des Teutons, justement persuadé que c'est surtout dans le malheur qu'il est permis de se souvenir de sa gloire, répondit au satellite chargé de lui intimer cet ordre inhumain : *Rapporte à ton maître que tu as vu Caïus Marius banni de son pays, et assis sur les ruines de Carthage ;* « comme si, par la comparaison de ses disgrâces personnelles avec la chute du puissant empire des Carthaginois, Marius eût voulu instruire le préteur romain de l'instabilité des plus grandes fortunes (1). »

Les Anglais peuvent se prévaloir de quelques-uns de ces traits mémorables, quoique fort inférieurs à la sublime réponse de Marius. Ainsi, lorsque le parlement de la Grande-

(1) Révolutions romaines de l'abbé Vertot, liv. 10.

Bretagne discutait solennellement un bill qui devait interdire aux accusés, en matière criminelle, la faculté de se défendre par le ministère d'un avocat, mylord Halifax, qui s'opposait à cette innovation, entreprit de la combattre; mais, intimidé par l'assemblée devant laquelle il parlait, il ne put achever une seule phrase. La parole expirait à chaque instant sur ses lèvres, quand tout à coup, faisant un effort extraordinaire sur lui-même, il s'écria : *Vous voulez donc, messieurs, que les accusés comparaissent isolés et sans appui devant vous pour se défendre? Mais si votre présence m'intimide au point de lier ma langue et de me glacer d'effroi, comme je viens de l'éprouver, concevez maintenant l'impression qu'elle produirait sur des malheureux qui verraient en vous des juges prêts à les envoyer à l'échafaud?* Cette seule observation, plus éloquente sans doute que toutes les raisons qu'aurait pu alléguer mylord Halifax, fit rejeter aussitôt le projet de loi.

Charles Fox, qu'on regardait comme l'un des hommes les plus éloquents de la Grande-Bretagne, faisait, dans une de ses motions au parlement, l'éloge du général Montgomery. Un partisan de la cour l'interrompit en ces termes :

Comment osez-vous louer un rebelle devant les représentants de la nation? Je ne m'arrêterai point, répliqua Fox, *à repousser l'outrage qu'on fait ici à la mémoire d'un grand homme. Vous savez tous ce que signifie ce mot de* rebelle, *dans la bouche de mes adversaires. Si vous aviez quelques doutes sur le véritable sens de cette expression, je vous conjurerais de vous souvenir que c'est à ces prétendues rébellions que nous devons notre constitution actuelle, et le droit de siéger dans cette chambre pour délibérer sur les intérêts de notre patrie.*

Les discours prononcés dans les débats du parlement d'Angleterre sont si courts, qu'on ne saurait en citer aucun comme un ouvrage oratoire. Celui où le talent de l'éloquence me semble porté au plus haut degré, fut inspiré à ce même Charles Fox en 1782, dans la chambre des communes, par la capitulation du général Burgoyne, qui venait de se rendre prisonnier de guerre avec son armée aux Américains à Saratoga. « Je m'attendais, dit alors » l'éloquent orateur, à n'entendre ici de la » bouche d'un souverain chéri que des paroles » dignes de son cœur. Tout me faisait croire » qu'il aurait le courage de confesser une lon- » gue erreur, au moment où le peuple anglais

» l'expie si cruellement. Mais qu'ai-je entendu ?
» Le système que nous maudissons depuis dix
» ans, on le reproduit encore ! Nos malheurs,
» on les nie ! Nos dangers, on ne veut pas les
» voir ! Nos affronts, on les supporte avec une
» lâcheté flegmatique ! Celui qui, ne connais-
» sant pas le caractère personnel de notre mo-
» narque, lui attribuerait ce discours et n'y
» verrait pas l'ouvrage de ses ministres, le pren-
» drait pour un despote insensible qui se fait
» une horrible joie de sacrifier la vie et la li-
» berté de ses sujets, et se montre encore al-
» téré de vengeance, quand il ne peut plus es-
» pérer la victoire. L'indignation m'emporte
» sans doute. Puis-je la contenir, quand je viens
» d'entendre un orateur nous accuser de l'o-
» rigine et des suites funestes de la guerre
» d'Amérique, nous qui en avons toujours dés-
» avoué l'exécrable principe, et prédit toutes
» les conséquences ? Les discours de l'opposi-
» tion sont à vos yeux la source de nos cala-
» mités. Eh ! misérables hommes d'État, ne
» voyez-vous pas que vos tardives terreurs sont
» aujourd'hui l'aveu de votre ineptie ? C'était
» par vos mesures qu'il fallait confondre nos
» sinistres présages. C'était par vos succès qu'il
» fallait humilier nos prévoyances. C'était par

» la gloire et la prospérité de la nation qu'il » fallait étouffer nos chagrins. Vos fautes ont » fait la force de tous nos discours que vous » avez méprisés. C'est vous seuls qui, dans cette » chambre, avez doublé le nombre de nos par- » tisans et de nos amis, et qui, dans la nation, » avez rallié à notre opinion tous les généreux » Anglais. Grâces au Ciel, nous avons acquis de » vos théories insensées la puissance de vous » arrêter dans vos funestes mesures. Nous pou- » vons du moins vous empêcher aujourd'hui » d'envoyer une troisième armée anglaise aux » fourches caudines. Nous pouvons plus en- » core, et la pitié ne nous fera pas trahir ce » devoir, nous devons vous poursuivre devant » les tribunaux de la justice, faire peser votre » responsabilité sur vos têtes, et vouer de grands » coupables à l'échafaud (1). »

Voilà des élans? voilà même des mouvements qui décèlent les essors de l'éloquence! Cet accent du patriotisme, cette verve du raisonnement, rappellent la logique ardente et serrée

(1) La réponse de la cour à cette philippique fut la démission immédiate de tous les ministres, que le gouvernement est toujours obligé de sacrifier à l'opinion publique, dès qu'ils perdent la majorité dans la chambre des communes. On regrette qu'un homme doué d'un pa-

de Démosthène. Mais une idée sublime ne forme pas un discours. Un beau trait isolé ne constitue point le talent oratoire; et c'est jusqu'à présent à ces éclairs ou à ces mouvements instantanés, que se borne l'éloquence des Anglais.

Insulaires fameux! je cherche un orateur, un véritable orateur parmi vos ministres du culte, vos écrivains, vos membres du parlement les plus célèbres dans la carrière de l'éloquence politique. Or, soit dit sans offenser votre génie et surtout sans oublier votre gloire, je n'en trouve aucun digne de ce nom. *Ce n'est point le génie, c'est le génie oratoire qui vous manque* (1), vous dirai-je, comme autrefois Cicéron à quelques-uns de ses contemporains qui osaient se croire ses rivaux. Le genre hu-

reil talent n'ait composé aucun ouvrage dont l'étendue pût en développer toutes les richesses. On doit regretter surtout, en voyant tant de trésors s'engloutir annuellement dans le gouffre immense des papiers publics qui ne passeront point à la postérité, on doit, dis-je, regretter sans cesse qu'aucun grand écrivain de cette illustre nation n'ait encore publié l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne, dans tous ses rapports avec l'esprit humain. Un si beau sujet immortaliserait l'auteur qui le traiterait avec autant de lumière que de goût et d'impartialité.

(1) *Illis non ingenium, sed oratorium ingenium defuit*. Brutus, 110

main doit une reconnaissance immortelle à vos découvertes dans les sciences, et une admiration profonde à quelques ouvrages qui vous placent avec honneur parmi les plus illustres nations littéraires ; mais que votre orgueil ne s'irrite point si nous contestons hautement la prééminence à vos orateurs. L'éloquence en prose, la compagne ordinaire de la liberté, la grande éloquence des discours solennels, est encore étrangère à vos contrées. Gardez-vous d'affecter un faux et barbare mépris pour les dons étrangers à votre goût, et que vous a peut-être refusés la nature. Si les préventions de la rivalité aveuglent assez votre jugement pour vous empêcher de confronter avec impartialité les hommes les plus signalés à Londres et à Paris dans cette lice, élevez-vous au-dessus des régions de l'envie, tournez vos regards vers les chefs-d'œuvre oratoires de l'antiquité : voilà nos premiers maîtres ! voilà nos communs modèles, que nos deux nations admirent également ! Jugez-vous et jugez-nous. La comparaison est décisive : les degrés de rapprochement sont faciles à mesurer. Montrez-vous donc, si vous le pouvez, les émules de ces grands hommes, au lieu de méconnaître leurs successeurs. Il est temps de prouver au monde littéraire, qu'à

l'exemple de la Grèce et de Rome, vous voulez ajouter à la gloire des belles actions la gloire peut-être encore plus rare de savoir dignement les célébrer.

Hâtons-nous de rentrer et de nous renfermer dans la carrière de l'éloquence sacrée, pour en découvrir, s'il est possible, quelques beaux monuments parmi les ministres de l'Église anglicane. Ce n'est point en orateurs, c'est en froids moralistes qu'ils enseignent la religion au peuple. La tribune évangélique, après avoir été long-temps pour eux une chaire de controverse, est devenue une école de morale presque exclusivement destinée à enseigner les devoirs de la vie civile, et d'où les dissertations et l'argumentation bannissent les tableaux et les mouvements oratoires. Voici quel est le plus riche répertoire de leurs productions dans le ministère de la parole.

Robert Boyle, également recommandable par ses études philosophiques et par son attachement à la religion, témoin du penchant vers l'impiété répandu en Angleterre, dit-il dans l'acte de donation, *par la liberté de la presse, la licence des guerres civiles et les sectes nées de l'anarchie*, fonda un prix annuel de cinquante livres sterling, pour encourager la défense du

christianisme contre les infidèles et les incrédules. Cette récompense n'est point disputée dans un concours : elle est même assignée, non pas à un orateur, mais à un théologien chargé de prêcher, durant le cours d'une année, huit sermons apologétiques en faveur de la religion, dans l'église de Londres qui lui sera désignée par l'exécuteur testamentaire du fondateur. Le célèbre Bentley ouvrit le premier cette carrière, où il fut suivi par les évêques et par les docteurs les plus renommés de la Grande-Bretagne, tels que Kidder, Williams, Gastrell, Blachhal, Harris, Stanhope, les deux Clarke, Whiston, Derham, etc.

La réunion de ces ouvrages, connue sous le nom de *Discours pour la fondation de Boyle*, devint bientôt très volumineuse, puisqu'elle devait fournir huit cents dissertations dans chaque siècle. Le docteur Gilbert Burnet en fut l'abréviateur, et publia six volumes de ce recueil, traduit en français sous le titre de *Défense de la religion naturelle et révélée.* C'est une espèce d'abrégé justement et généralement estimé, où l'on trouve la réfutation de l'athéisme, et du déisme qui, selon les preuves de l'auteur, devrait conduire à l'athéisme un raisonneur véritablement conséquent, la démons-

tration du terme fixé à la religion juive, l'apologie de la révélation, l'origine et les causes de l'incrédulité, les preuves de la religion chrétienne, l'accomplissement des prophéties, les limites de la liberté de penser, etc., etc.

Tous ces discours ont été prononcés dans les chaires de Londres. On y découvre une érudition vaste et solide, des raisonnements pleins de force et des recherches épurées par un excellent esprit de critique. Mais c'est la forme, le style et la sécheresse d'un traité de jurisprudence, où la religion chrétienne, devenue la matière d'une discussion contentieuse, est défendue selon toutes les règles du barreau; c'est un recueil de dissertations savantes que très peu d'auditeurs seraient à portée d'entendre et surtout de suivre au débit; ce sont des cours exacts de philosophie sacrée, de théologie dogmatique et de chronologie. Mais je n'aperçois aucune lueur d'éloquence dans cet amas de paragraphes ou de corollaires dont la marche est purement scolastique.

Les auteurs de ces traités, si mal à propos intitulés *Discours*, n'ont jamais songé à se montrer éloquents. On aurait même été scandalisé à Londres d'une pareille mondanité dans

un ministre de l'Évangile. « Dans ces extraits » ou abrégés, dit l'avertissement placé à la » tête de cette compilation, on ne doit s'attendre à trouver ni des exordes, ni des applications, ni des figures de rhétorique, ni » tous ces autres ornements que l'on croit essentiels à la chaire. En général, les prédicateurs anglais négligent assez tout cela, parce » qu'ils n'ont d'autre but que d'expliquer les » mots ou les choses de la sainte Écriture, et » que *les peuples de la Grande-Bretagne seraient même très-peu édifiés d'un discours où » l'on ne chercherait à placer que de l'esprit et » que de l'éloquence.* »

Cette dernière phrase ne me semble pas rendre exactement la véritable pensée, ou du moins toute la pensée de l'auteur. Les Anglais auraient toute raison d'être *peu édifiés d'un discours de ce genre, où l'on ne chercherait à placer que de l'esprit et que de l'éloquence.* Certes, notre zèle et notre goût ne se montreraient pas plus indulgents envers des prétentions si étranges en chaire, quand elles y deviennent exclusives. Mais ces rigoristes insulaires vont beaucoup plus loin. *Un sermon anglais*, dit le docteur Blair (1), *est une suite de*

(1) Cours de rhétorique, leçon vingt-neuvième.

raisonnements instructifs et sans chaleur : un sermon français passerait chez nous pour un discours fleuri, souvent même pour LA HARANGUE D'UN ENTHOUSIASTE. Je ne sais si je me trompe en supposant que dans les préventions des Anglais contre le genre oratoire, les deux mots *enthousiasme* et *délire* sont à peu près synonymes. Quoi qu'il en soit, les habitants de la Grande-Bretagne n'aiment à entendre, du moins en chaire, que des raisonnements très secs; et ils seraient scandalisés d'une éloquence plus animée, à laquelle, au reste, leurs prédicateurs, dignes d'inspirer et de partager un pareil goût, ne les ont certainement pas accoutumés. Nous sommes heureusement en France un peu moins scrupuleux, sans être moins délicats, et surtout sans être moins solides.

En effet, quoique les Anglais aient composé de beaux ouvrages pour la défense de l'Évangile, spécialement le chef-d'œuvre dans lequel Ditton, beaucoup trop enclin au néologisme, démontre la certitude de la religion chrétienne par le seul fait de la résurrection de Jésus-Christ, ils n'ont encore dans cette carrière aucun écrivain qu'on puisse comparer à Bossuet ou à Pascal, et qui même, à l'exception de Clarke peut-être, égale nos apologistes plus récents du

christianisme, tels qu'Abadie, Houteville, Bergier, Guénée, etc. Grâces à l'institution dont je parle, et dont on regrette de n'avoir vu paraître aucune continuation depuis les six premiers volumes de l'abrégé de Burnet, le ministère seul de la chaire a semblé leur donner, jusqu'à nos jours, quelque avantage sur nous, sous cet unique rapport des prédications, pour ainsi dire polémiques ; et encore n'était-ce nullement par une véritable supériorité de génie, mais tout au plus par l'ensemble des matières. Ce triomphe apparent va même leur être enlevé. On peut affirmer, avec une évidence incontestable de fait, qu'en ce genre apologétique, où nous possédions déjà plusieurs discours convaincants et sublimes, auxquels les prédicateurs de Londres n'ont rien à comparer, tels, par exemple, qu'un des plus beaux chefs-d'œuvre de Massillon sur la divinité de Jésus-Christ, pour la fête de la Circoncision, mais genre dans lequel une série plus complète de preuves semblait néanmoins laisser aux Anglais je ne sais quelle prééminence restreinte à cette seule espèce de dissertations débitées en chaire, il s'élève aujourd'hui sous nos yeux un monument qui doit effacer toute la collection de Boyle.

Les conférences annuelles de M. l'abbé Frayssinous sur les mêmes matières déjà discutées dans les prédications dogmatiques dont nous sommes redevables à la fondation de Londres, sont en effet incomparablement mieux adaptées à l'état présent de notre controverse avec les incrédules, par leur extension progressive à toutes les objections renouvelées ou inventées dans le dix-huitième siècle. Elles ont encore sur le recueil du prix de Boyle un autre avantage incontestable sous tous les rapports du talent. Le fruit de cette institution si heureusement perfectionnée à Paris, se manifeste par le concours immense qu'elle attire dans l'église de Saint-Sulpice. Notre nouvel apologiste de la religion, toujours clair, malgré les abstractions de la métaphysique, la profondeur de l'érudition et l'enchaînement serré de la dialectique, y déploie, avec autant de mesure que de succès, tous les mouvements oratoires qui s'allient naturellement aux sujets qu'il traite. Un pareil mélange de raisonnement et d'éloquence soutient l'attention, ranime l'intérêt, et contribue puissamment au triomphe de la vérité, non-seulement sans ralentir, mais encore en augmentant la force et par là même l'effet des preuves qu'il rend beaucoup plus sensibles.

On suppose communément que l'enseignement public de la religion a toujours été étranger dans la Grande-Bretagne aux mystères de la foi : c'est au contraire le pays de l'Europe où les prédicateurs ont autrefois le plus souvent dirigé leurs instructions vers les objets dogmatiques. Mais ils ont changé de matière dans ces derniers temps, et le plus grand nombre des ministres anglicans ne traite guère aujourd'hui que des sujets moraux ou même presque entièrement philosophiques.

C'est donc aux compositions de ce genre que je borne mon examen. Je ne parlerai point des prédications volumineuses de Boise, mort en 1728, père du poëte de ce nom; elles ne sont que des compilations très peu connues et absolument indignes de l'être. Je ne m'arrêterai pas non plus aux sermons de Clarke, si justement célèbre par sa métaphysique, et qui, selon le témoignage de Voltaire, *semble avoir eu avec Locke les clefs du monde intellectuel.* Mais *si nous le considérons comme orateur*, dit le docteur Blair, *il lui manque l'art d'intéresser et de toucher le cœur; il montre à l'homme son devoir, il ne l'excite jamais à le remplir: il le traite comme une pure intelligence, sans imagination*

et sans passions (1). Les discours, c'est-à-dire les prônes de ce fameux curé de Saint-James, sont raisonnés avec force et médités avec profondeur, mais entièrement dénués des traits et des mouvements sans lesquels aucune prédication ne peut avoir ni chaleur ni éloquence. On exalte beaucoup l'éloquence de Tillotson, archevêque de Cantorbéry; j'ai lu ses sermons avec la plus sincère impartialité. Malgré l'imposante réputation qu'on lui fait sur parole, je n'en dirai cependant pas avec moins de franchise ce que je pense des ouvrages de ce prélat, qu'on regarde assez généralement comme le premier orateur de l'Angleterre.

LXIV. DE TILLOTSON.

Lui déférer un pareil titre, c'est trop peu dire encore au gré de ses admirateurs, qui n'ont pas rougi de l'élever au-dessus de nos plus grands orateurs modernes. Tillotson, mort en 1694, eut pour contemporains tous les grands hommes qui signalèrent en France l'éloquence sacrée dans le dix-septième siècle. Voltaire, dont l'excellent goût n'aurait pu sou-

(1) Cours de rhétorique, leçon vingt-neuvième.

tenir la lecture suivie d'un volume, ni même d'un seul discours composé par cet archevêque, dépourvu de tous les dons du génie, et plus encore de tous les attraits du style, n'en appelle pourtant pas moins Tillotson *le plus sage et le plus éloquent prédicateur de l'Europe* (1). On ne conçoit pas qu'un Français, qui avait lu nos chefs-d'œuvre en ce genre, qu'un écrivain du premier ordre, que Voltaire enfin ait porté jusqu'à cet excès l'indulgence en faveur d'un verbiageur barbare, l'injustice envers nos plus grands orateurs, et enfin l'oubli du respect qu'il devait à son propre jugement. J'ai voulu m'expliquer à moi-même une si étrange admiration, en l'attribuant uniquement à son enthousiasme pour la tolérance, quelquefois beaucoup trop peu tolérant. Mais, si l'on bornait à cette seule considération le parallèle de Tillotson avec nos orateurs, en attendant que je rapporte dans un instant les preuves de la fureur et du délire qui dégradent sa détestable éloquence, j'oserais demander si on le croit plus irréprochable à cet égard que Massillon, dont la collection six fois plus volumineuse ne

(1) OEuvres de Voltaire, tome 30, page 291, édition de Beaumarchais.

renferme pas un seul discours, une seule phrase, une seule expression où l'on aperçoive la moindre teinte de fanatisme?

Tillotson écrit avec une basse prolixité, qui, loin d'être déguisée dans la traduction française, devient au contraire plus frappante par la diffusion d'un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni précision, ni élégance; mais, en avouant tous les défauts de cette version, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry n'en reste pas moins à une distance infinie des ouvrages de Massillon et de Bourdaloue. Tillotson est beaucoup plus théologien que moraliste; il ne traite guère que des sujets de controverse; il n'emploie que la formule languissante du syllogisme dans ses dissertations glacées et régulièrement didactiques; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. On ne découvre point de mouvements oratoires dans ses prétendus discours, point de grandes idées, point d'onction, point de traits sublimes. Ordinairement il forme une division particulière de tous ses paragraphes; de sorte qu'on trouve trente ou quarante sous-divisions dans chacun de ses sermons. Ses détails sont arides, subtils, et le plus souvent ils manquent de noblesse. Quant au style, ob-

jet d'une si décisive importance pour la gloire d'un orateur, non-seulement Tillotson n'est point compris dans la liste des grands écrivains, mais c'est précisément sa malheureuse manière d'écrire qui lui fait le plus de tort dans l'opinion des meilleurs critiques anglais, seuls juges compétents de son mérite en ce genre. Voici l'idée que nous en donne le docteur Hugues Blair, littérateur et prédicateur célèbre, dans son *Cours de rhétorique*, leçon XXIX, *de l'éloquence de la chaire*, tome 3, page 41; traduction de M. Prevost : « L'archevêque Tillot-» son a une manière plus libre et plus animée » que Clarke. Mais on ne peut pas sans doute » le considérer comme un auteur parfait; sa » composition est trop lâche et trop négligée, » *son style trop foible, souvent même trop plat*, » pour mériter un si beau titre. » Enfin Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là un orateur qu'on puisse préférer hautement, ou même opposer avec quelque pudeur à nos incomparables prédicateurs français?

Mais ne nous bornons point à des critiques vagues, et hâtons-nous de les motiver. Dans son sermon sur *les préjugés contre la religion*, l'ar-

chevêque de Cantorbéry (1) se fait une objection tirée de la contrariété habituelle que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants; et cette objection, il la copie de la tragédie de *Mustapha*, par Fulke Lord Brooke, dont il rapporte en chaire une longue tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la religieuse majesté d'un temple? » Les passions, ajoute-t-il, sont une espèce de glu qui » nous attache aux choses basses et terrestres (2). » A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle » par expérience, sans que les oreilles soient » frappées de jurements et d'imprécations horribles, qui suffiraient pour perdre une nation, quand elle ne serait coupable devant » Dieu que de ce crime : et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires; ils sortent aussi de la » bouche des maîtres (3). » Ailleurs, pour prouver qu'on est obligé de croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre, Tillotson s'exprime ainsi (4) : « On » mange, on boit tous les jours, bien que per-

(1) Tome 4, page 35.
(2) Tome 1, page 168.
(3) Tome 1, page 173.
(4) Tome 1, page 102.

» sonne, à mon avis, ne puisse démontrer que » son boulanger, son brasseur et son cuisinier » n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la » bière ou dans la viande. » Voilà les raisonnements, voilà le style d'un orateur que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ne craint pas d'appeler *le plus sage et le plus éloquent prédicateur de l'Europe!*

C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans la patrie des Dryden, des Addison, des Waller, et auparavant des Bacon et des Milton, en présence de ce même Charles II, qui avait souvent admiré dans sa première jeunesse nos plus illustres prédicateurs français. O Louis XIV! qu'aurais-tu donc pensé si les ministres de la parole sainte avaient fait entendre un pareil langage au milieu de ta cour? Quelle eût été ta surprise si ton oreille, accoutumée aux accents majestueux de Bossuet, au ton noble et touchant de Bourdaloue, à l'onction et à l'harmonie enchanteresse de Massillon, eût été frappée tout à coup de cette élocution grossière et barbare! Avec quelle confusion soudaine, avec quels tristes et longs regards n'aurais-tu pas averti leur ministère de ne point te faire ainsi rougir en public de ta nation! Mais tu eus le bonheur et la gloire d'élever tous les

beaux-arts à la hauteur de ton âme et de ton caractère : sous tes heureux auspices, tous les genres de talents marchèrent ensemble vers la perfection. Tu sus principalement apprécier avec goût, et multiplier par ta munificence des orateurs dignes de parler au nom de l'Éternel; et l'éloquence de ton grand siècle ne sera jamais surpassée!

Tillotson n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse. A chaque page de ses discours, on aperçoit le fanatisme qui mendie une honteuse popularité. En terminant son sermon sur *l'amour du prochain*, il en fait une espèce de récapitulation pour appliquer la morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer des sentiments tendres et même généreux? Voici pourtant ce que le charitable énergumène conclut, après avoir prouvé longuement à ses auditeurs la nécessité d'aimer tous les hommes (1): « Toutes les fois que nous parlons de la charité, et » de l'obligation de s'aimer les uns les autres, » nous ne saurions nous empêcher de penser à » l'Eglise romaine; mais elle doit se présenter » à notre esprit particulièrement aujourd'hui,

(1) Tome 3, page 52.

» qu'elle vient de nous découvrir tout fraîche-
» ment, et d'une manière authentique, les sen-
» timents où elle est à notre égard, par le com-
» plot charitable qu'elle tramait contre nous
» (*prétendue conspiration des poudres en* 1678),
» complot qui est tel qu'il doit faire bourdon-
» ner les oreilles de tous ceux qui l'entendront
» raconter, décrier éternellement le papisme,
» et le faire regarder avec horreur et exécra-
» tion jusqu'à la fin du monde.» Quel style! quels sentiments! quelle charité! quelle logique! et quelle bonne foi!

Et ne croyez pas qu'employant ici l'artifice ordinaire des critiques, je cherche dans les sermons de l'archevêque de Cantorbéry quelques morceaux négligés, pour le juger uniquement d'après ses distractions ou ses fautes. J'ai lu la collection entière de ses discours; j'en ai extrait un cahier de citations du même style. Il ne m'en coûterait plus que la peine de les transcrire, si je ne craignais de fatiguer autant le lecteur que j'ai été dégoûté moi-même de ces platitudes révoltantes auxquelles il est impossible que le vrai talent descende jamais, et si les passages que j'ai rapportés ne suffisaient pas pour fixer irrévocablement l'opinion de quiconque n'est pas absolument étranger au bon

goût. L'éclatante supériorité de nos orateurs sacrés a élevé la chaire parmi nous à un si haut degré de perfection et de gloire, qu'une si vulgaire médiocrité ne saurait plus se faire remarquer dans cette carrière. Tillotson y montre une manière encore plus didactique, plus froide et plus monotone que Clarke, son modèle et son maître : il est totalement dépourvu, comme le curé de Saint-James, de mouvement, d'âme et d'onction, et il reste fort au-dessous de lui pour la force des preuves, le choix des sujets et le mérite de la méthode.

LXV. DE QUELQUES AUTRES ORATEURS ANGLAIS.

J'aurais trop d'avantage si je voulais traduire au tribunal du public le talent de Barrow, autre sermonaire que les Anglais estiment, ou du moins qu'ils vantent, quoiqu'il soit, de leur propre aveu, très inférieur à Tillotson. Je ne connais pas les sermons d'Young, qui n'ont point été traduits dans notre langue. On doit y trouver sans doute quelques teintes de cette poésie lugubre, de ces sentiments profonds, et même de ces idées bizarres que le mélancolique pasteur de Welwin recueillait dans ses compositions nocturnes; mais Young ne me

paraît point avoir une imagination assez souple et assez variée pour l'éloquence de la chaire. Si ses tristes sermons ressemblaient à ses *Nuits*, l'orateur somnambule devait souvent pleurer seul durant le soliloque lamentable de ses discours, sans jamais faire verser une larme à ses auditeurs, par cette monotone et tendue continuité d'efforts qui, en gênant sans cesse l'aisance de l'abandon oratoire, détruisent toute espèce de pathétique.

Les prédicateurs de Charles II, qui vinrent entendre Bourdaloue à Paris, ne l'ont donc guère imité; et aujourd'hui même que les sermons de ce grand homme sont répandus dans toute l'Europe, la révolution universelle qu'ils devaient produire, et qu'ils ont en effet amenée dans l'éloquence chrétienne, ne s'est pas encore opérée chez les Anglais. L'évêque de Worcester prêcha, en 1752, un sermon sur l'*inoculation de la petite vérole*, lequel a été souvent imprimé à Londres, et qu'on a traduit ensuite en France. On prétend que ce discours détermina la charité publique à doter un hôpital en faveur des inoculés. Si l'évêque de Worcester a partagé en effet cette espèce encore unique de gloire avec saint Vincent de Paul,

il faut avouer que son éloquence ne pouvait ni obtenir un plus beau triomphe, ni moins le mériter. Ce sermon est une dissertation curieuse sans doute, et très neuve en chaire pour son objet; mais le prélat qui l'a prononcé ne sera jamais élevé au rang des orateurs. Entièrement privé de verve et de sensibilité, il s'égare dans des calculs abstraits sur la population, dans des détails ignobles sur la fièvre secondaire; et après avoir épuisé toutes ces théories plus convenables à une école de médecine qu'à la chaire évangélique, il cite les témoignages des sieurs Ranby, Nawkins et Middleton, chirurgiens de Londres, dont il parle avec autant de vénération que des pères de l'Eglise.

LXVI. DES SERMONS DE HUGUES BLAIR.

Le plus récent des prédicateurs anglais est le docteur Hugues Blair, ministre de la cathédrale et professeur de belles-lettres dans l'université d'Édimbourg, mort à la fin de l'anné 1800. Ses sermons, misérablement traduits d'abord par un ministre protestant de nos provinces méridionales, ont été reproduits ensuite en français par l'abbé de Tressan, avec plus de noblesse et d'élégance, mais aussi, selon le pro-

verbe italien, avec cette *traîtresse* (1) timidité d'expression que l'incohérence même des locutions anglaises ne saurait excuser entièrement dans une traduction oratoire, toutes les fois que le goût peut en écarter l'abus sans trop en affaiblir l'énergie. Un si craintif et inofficieux interprète n'obtiendra certainement point à Londres, comme Letourneur dans sa réduction des *Nuits* d'Young, le singulier succès de voir la version française préférée à l'original composé dans la langue de Pope et d'Addison.

Blair ne se proposa jamais d'offrir à ses auditeurs un cours complet d'instructions religieuses. Cette belle méthode de nos orateurs sacrés est absolument étrangère à son talent. La religion n'est que l'accessoire de ses discours, dont le principal ou plutôt l'unique objet est une morale philosophique, purement humaine, et dès lors une théorie arbitraire plutôt qu'une loi. Son zèle se borne presque exclusivement aux vertus sociales, privées et domestiques. Il prêche ou plutôt il disserte sur *la douceur*, sur *les devoirs de la jeunesse et de la vieillesse*, sur *les avantages de l'ordre*, sur *le gouvernement du cœur*, sur *l'amour des louan-*

(1) *Traduttore, traditore.*

ges, sur *la candeur*, sur *les avantages que l'on trouve à visiter la maison de deuil*, sur *la sensibilité*, sur *l'honneur*, sur *la fermeté*, sur *la création du monde*, sur *l'ennui de la vie*, sur *les excès du luxe*, sur *la curiosité*, sur *les modes*, sur *l'amitié*, sur *la tranquillité de l'esprit*, *etc.*, *etc.* Mais il ne traite que très rarement, ou plutôt on oserait presque dire qu'il ne traite jamais aucun des préceptes de la morale évangélique, aucun des grands intérêts de l'éternité, aucun des véritables sujets de la chaire. C'est de nos prédicateurs du dernier siècle, et non pas de nos modèles classiques dans cette carrière, que les Anglais ont emprunté cette innovation aussi funeste au ministère sacré qu'à l'éloquence elle-même.

Le docteur Blair, considéré comme écrivain, ne manquait assurément ni d'esprit ni de goût: on le cite avec raison parmi les littérateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Son Cours de rhétorique a la même étendue et montre beaucoup plus de talent que ses sermons. Ses discours, très bien accueillis quand il les débitait en chaire, ont eu plus de vogue encore lorsqu'ils ont été rendus publics. L'abbé de Tressan nous apprend que le succès en a déjà été rapidement consacré par *vingt-deux*

éditions consécutives. Ce recueil, composé de cinq volumes, peut nous donner par conséquent la véritable mesure actuelle de l'éloquence sacrée en Angleterre.

Or, j'ose le dire hautement, règle générale : où l'on ne trouve point de verve et d'inspiration, il ne peut jamais y avoir ni poésie ni éloquence. Blair ne connaît et ne fait admirer à ses lecteurs aucun élan d'imagination, aucun épanchement de sensibilité. Blair n'est donc pas un orateur. Si vous le voulez juger simplement comme moraliste, il est manifestement inférieur aux *Essais de morale* de Bacon, auquel l'Angleterre ne contestera pas sans doute la plus imposante supériorité sur un tel rival; de ce même Bacon dont *le style*, selon le jugement de David Hume, *est néanmoins peu naturel, tendu, amené de loin, et semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues, à ces longues allégories qui signalent les auteurs anglais* (1).

L'élocution de Blair est à la fois ambitieuse et décolorée; et son style faible, mais, j'en conviens, exempt de mauvais goût, languit tristement sans mouvement et sans vie. Il est trop

(1) Histoire de la maison Stuart.

souvent, je le répète à regret, il est presque toujours hors de la sphère des devoirs religieux dans la chaire chrétienne : il s'adresse uniquement à l'esprit, il ne converse jamais avec son auditeur. Que dis-je? il n'existe pour lui aucun auditeur dans ses abstractions, où il ne se montre qu'un spéculateur de morale, et non pas un apôtre de la religion. C'est un éternel et froid dissertateur, qui récite un chapitre de réflexions dont l'ensemble n'offre jamais rien de saillant, rien de pieux, rien de tendre, rien de neuf, rien de touchant, et, s'il m'est permis de le dire, qu'on trouve ordinairement écrites avec la plus assoupissante sécheresse. Chacune de ses instructions ne me paraît guère qu'un traité inanimé, plus ou moins métaphysique, au lieu d'acquérir l'intérêt progressif d'une composition, ou, comme a bien mieux dit et fait Cicéron, d'une véritable *action* oratoire. C'est de la raison, de la logique, du goût, quelquefois même, si l'on veut, un ingénieux monologue : ce n'est pas du talent, c'est bien moins encore de l'éloquence. Toutes ses pensées méthodiques et suivies, il est vrai, mais communes et languissantes, ne remuent jamais mon imagination, ma conscience, ma sensibilité. Il n'attache même mon esprit par au-

cun trait frappant. Son livre, je l'avoue à ma honte, si ce n'est pas à la sienne, me tombe souvent des mains, en cessant d'intéresser et de soutenir mon attention; et, quelque attrait qu'on puisse avoir pour les productions de la chaire, il en coûte beaucoup d'efforts, *je le sais*, pour surmonter l'ennui de le lire de suite. Il serait aisé, en transcrivant un grand nombre de passages de ses discours, de les analyser dans un volume de critiques détaillées qui n'admettraient aucune réplique, s'il était nécessaire de motiver toutes ces assertions. Si Blair est bien véritablement le premier orateur sacré de l'Angleterre, c'est donc tant pis pour elle : il ne sera jamais admis dans la seconde classe de nos prédicateurs français; et même parmi les protestants, il me paraît sous tous les rapports à une très grande distance de Saurin.

Vous chercheriez donc vainement dans les sermons beaucoup trop prônés de Blair, cette éloquence qui s'adapte si heureusement au ministère sacré de la parole, et dont la religion nous offre comme de parfaits modèles, dès l'origine du christianisme, les instructions, les paraboles et les récits de l'Évangile, ainsi que les prédications sublimes de saint Paul dans les *Actes des apôtres*. Le ministre d'Édimbourg ne

parle jamais en chaire ni à Dieu, ni à la conscience, ni au cœur de ses auditeurs, ni surtout au sien propre. Il ne connaît nullement ces prières touchantes, ces dialogues intimes avec soi-même, ces apostrophes dramatiques, dont Massillon a su faire les sources les plus fécondes et les ressorts les plus puissants d'éloquence.

En rapprochant d'un si grand modèle le prédicateur le plus vanté de la Grande-Bretagne, je veux développer à la fois mon admiration et mes regrets. Les égards dus au mérite et à la réputation de Blair m'obligent d'approfondir le vrai caractère de ces derniers reproches que je viens d'articuler, et auxquels un simple énoncé pourrait donner une apparence de déclamation. Je vais donc expliquer entièrement ma pensée, justifier par des exemples tirés de Massillon ces mêmes éloges qu'il mérite éminemment, et qu'on ne saurait étendre avec vérité à aucun prédicateur anglais.

Voici comment, dans la seconde partie de son sermon sur *les délais de la conversion*, pour le troisième dimanche de l'Avent, l'éloquent évêque de Clermont fait parler le pécheur qui refuse d'employer sa jeunesse à mériter la possession éternelle du souverain bien.

Massillon le met en scène avec son juge suprême : il lui révèle et lui retrace toutes ses plus secrètes pensées : il lui développe la logique honteuse et révoltante de son propre cœur, en l'accablant de la plus sanglante ironie, au moment où il le fait parler lui-même à Dieu en ces termes : « Vous ne réservez donc » à votre Dieu que les restes et le rebut de » vos passions et de votre vie? C'est comme » si vous lui disiez : Seigneur! tant que je » serai propre au monde et aux plaisirs, n'at» tendez pas que je revienne à vous et que je » vous cherche : tant que le monde voudra de » moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de » vous; quand il commencera à m'oublier, à » m'échapper, je me tournerai vers le ciel; je » vous dirai : Me voici; je vous prierai d'accep» ter un cœur que le monde rejettera, et qui » sera même triste de la dure nécessité où il » se trouvera réduit de se donner à vous. Mais » jusque-là, n'attendez de moi qu'une indiffé» rence entière et un oubli parfait : au fond » vous n'êtes bon à servir, que lorsqu'on n'est » plus soi-même bon à rien : on est sûr du » moins qu'on vous trouve toujours; tous les » temps vous sont égaux; mais le monde, après » une certaine saison de la vie, on n'y est plus

» propre; il faut donc se hâter d'en jouir avant
» qu'il nous échappe, et tandis qu'il en est
» encore temps. Ame indigne de confesser ja-
» mais les miséricordes d'un Dieu que vous
» traitez avec tant d'outrage! eh! croyez-vous
» qu'alors il acceptera des hommages si forcés
» et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut
» que des sacrifices volontaires, lui qui n'a
» pas besoin de l'homme, et qui lui fait
» grâce lors même qu'il accepte ses vœux
» les plus purs et ses affections les plus sin-
« cères ? »

Après avoir admiré ce dialogue du pécheur avec Dieu, dont Blair ne fournit assurément aucun exemple, voulez-vous voir de quelle manière éloquente Massillon sait faire converser l'homme avec lui-même? jetez les yeux sur la fin de la première partie de son sermon trop peu cité sur *la conception de la sainte Vierge*, où il observe éloquemment, pour enhardir le courage apostolique de son ministère, que *les grands de Jérusalem trouvaient de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie.* Voyez comment Louis XIV y est peint avec autant de vérité que de mesure sous les traits de David; jugez combien il était facile à ce prince de se reconnaître dans une si frap-

pante allégorie, et à quel point son cœur devait être profondément ému, en retrouvant dans les paroles de Massillon le même langage que lui faisait entendre en secret sa conscience. « S'il vous est permis, dit-il, de jeter » quelques regards sur ce naturel heureux que » vous avez reçu en naissant, c'est pour vous » confondre devant Dieu d'y avoir trouvé une » distinction malheureuse dans la science, et » dans les succès des passions. Qui suis-» je donc, ô mon Dieu! pour vouloir chercher » dans mon cœur les raisons de vos miséricor-» des? Un infortuné que vos dons ont rendu » plus coupable; un pécheur qui ai trouvé dans » vos bienfaits mêmes la source de mes misères; » un monstre d'ingratitude qui ai pris plaisir » d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut » donner de favorable pour la vertu, avec tout » ce qu'une volonté corrompue peut inspirer » de plus extrême pour le vice.... David, après » les rigueurs de sa pénitence et les larmes de » ses cantiques, ne voyait encore en lui que » le violateur du lit nuptial. Son péché, de-» puis long-temps expié, reparaissait sans cesse » à ses yeux comme une ombre importune; et » ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son » règne, ni son zèle pour la majesté du culte;

» ni les louanges mêmes des prophètes qui
» semblaient avoir oublié sa faute, pour ne se
» souvenir que de tant de saintes actions qui
» l'avaient depuis réparée, n'en avaient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur :
» *Et peccatum meum contrà me est semper.* O
» Dieu! disait sans cesse ce roi pénitent, quand
» je rappelle en votre présence la multitude de
» mes iniquités, les grâces dont vous m'avez
» toujours favorisé, lors même que je violais
» votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de
» scandale; mon cœur se trouble, ma confiance
» m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec
» plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur
» qui m'environnent, *Cor meum conturbatum*
» *est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.*
» Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté
» ne sauraient plus égayer ce fond de tristesse,
» que la douleur de vous avoir offensé laisse
» dans mon âme : *afflictus sum.* Toute la gloire
» de mon règne ne pourrait remplacer l'humiliation secrète que le souvenir de mes faiblesses me fait sentir devant vous : *humiliatus sum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions dont
» vous m'avez toujours prévenu? vous ne m'a-

» vez jamais abandonné dans mes égarements;
» vous m'avez suscité des prophètes qui m'ont
» annoncé vos volontés saintes; vous m'avez
» donné un cœur docile à la vérité; vous m'a-
» vez toujours favorisé contre mes ennemis;
» vous avez multiplié ma race, et affermi pour
» jamais le trône de Juda dans ma maison; vous
» m'avez rendu redoutable à mes voisins, et
» cher à mes peuples : que vous rendrai-je,
» Seigneur! pour tant de bienfaits? et mes lar-
» mes pourront-elles jamais suffire pour expier
» mes excès, ou pour reconnaître vos grâces!
» *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ*
» *retribuit mihi?* C'est ainsi que David persé-
» véra jusqu'à la fin, et fit du souvenir con-
» tinuel de son péché toute la sûreté de sa
» pénitence. »

Massillon ne se contente point de révéler ainsi à Louis XIV, sous une espèce de voile transparent, le secret de son propre cœur. Vous trouverez dans l'un des tableaux très intéressants dont il sait enrichir à propos les matières qu'il traite, en présence du même monarque, une autre apostrophe directe et beaucoup plus dramatique, vers le commencement de la seconde partie de son discours sur les *afflictions*, pour le second dimanche de

l'Avent. Il veut consoler la vieillesse de ce prince, de tous les revers dont elle est attristée; et en répondant aux plaintes des pécheurs, fondées sur la singularité des malheurs qu'ils éprouvent, ou sur une situation presque sans exemple, il se glisse, pour ainsi dire, avec une adresse très oratoire, vers le but que son talent se propose d'atteindre. « Cette singula-
» rité même, dit-il, doit être aux yeux de notre
» foi une distinction qui nous console. Moins
» vos afflictions ressemblent à celles des au-
» tres hommes, plus vous devez les regarder
» comme les afflictions des élus de Dieu : elles
» sont marquées du caractère des justes : elles
» entrent dans cette tradition de calamités ex-
» traordinaires qui forment leur histoire de-
» puis le commencement du monde. Des ba-
» tailles perdues, lorsque la victoire nous
» paraissait assurée; des villes imprenables tom-
» bées à la seule présence de nos ennemis; des
» états et des provinces conquises sur nous;
» un royaume, le plus florissant de l'Europe,
» frappé de tous les fléaux que Dieu peut ver-
» ser sur les peuples dans sa colère; la cour
» remplie de deuil, et toute la race royale pres-
» que éteinte : voilà, sire, les épreuves que le
» Seigneur dans sa miséricorde réservait à vo-

» tre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous » préparait pour purifier les prospérités du » règne le plus glorieux dont il soit parlé dans » nos histoires. Les événements pompeux et » singuliers qui ont partagé toute votre vie, » vous ont rendu le plus grand roi que la mo- » narchie et même les autres nations aient ja- » mais vu sur le trône ; les événements mal- » heureux dont Dieu vous afflige ne sont des- » tinés, par la soumission et la constance chré- » tienne avec laquelle nous vous les voyons » soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand » saint que vous avez été un grand roi. Il fal- » lait que tout fût singulier dans votre règne, » les prospérités et les malheurs, afin que rien » ne pût manquer à votre gloire devant les » hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est » un grand exemple que sa bonté préparait à » notre siècle. »

Une tradition constante nous apprend que Massillon ne prononça jamais ses sermons tels que nous les lisons aujourd'hui, et qu'il les a tous retouchés avec le plus grand soin jusqu'à sa mort, dans sa glorieuse retraite en Auvergne. Le discours d'où je viens d'extraire ce beau passage, qu'il avait manifestement le droit d'y insérer, au déclin de l'âge, nous démontre

combien sa dernière révision a dû améliorer ses manuscrits. En effet, Massillon prêcha son dernier carême devant Louis XIV en 1704. Or, il lui parle ici des désastres postérieurs de Ramillies et de Malplaquet, et spécialement de la mort de presque toute sa postérité, pendant les années 1711, 1712 et 1714. Il ne pouvait donc pas lui en présenter le tableau, dix ans auparavant. Mais les traits qu'il y ajoute visiblement à Clermont n'en sont pas moins éloquents ; et la louange même acquiert encore je ne sais quel intérêt touchant et auguste, lorsqu'elle est ainsi consacrée à tempérer les angoisses de la vieillesse et de l'adversité. On reconnaît, avec un accroissement d'amour, le beau talent de Massillon, quand, par cette tournure oratoire et une transition aussi heureuse que naturelle, il prend tout à coup, après avoir particularisé tous les revers du monarque, le style direct pour appliquer, en forme de compliment, la morale de son sujet à Louis XIV : *Voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservait à votre piété, etc.*

Ce n'est plus Massillon, c'est Louis XIV lui-même, ébranlé et chancelant dans l'impulsion qui l'excite à se donner entièrement à Dieu, ou plutôt c'est notre propre conscience et ses

plus intimes soupirs, que nous croyons entendre dans l'éloquente prière qui termine le premier point du discours de ce grand orateur sur *les motifs de conversion.* L'aisance du style le plus naturel et le plus coulant s'y embellit, sans effort, d'un choix d'expressions qu'il faut méditer pour en sentir toute l'énergie, parce qu'elles cessent de paraître hardies, à force d'être justes et vraies. Chacun de ses auditeurs ne devait-il pas désirer en effet de parler, et ne parlait-il pas réellement à Dieu avec Massillon et, comme lui, dans le secret de ses pensées? « Grand Dieu! finissez mes peines, en » guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions: » soulagez mon cœur, en le délivrant de ses » crimes. Rompez des chaînes que je déteste, » et auxquelles je n'ai pas la force d'oser tou- » cher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne » regardez pas mes œuvres. Écoutez mes désirs, » et fermez les yeux à mes faiblesses. Terminez » le combat que je sens en moi. Rendez-vous » le maître de mon âme. Devenez le plus fort » dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous » résiste, ô mon Dieu! c'est la faiblesse, c'est » l'ascendant de la corruption, c'est le long » usage du crime. Prenez-moi donc pour votre » partage. Arrachez-moi au monde et aux créa-

» tures pour lesquelles vous ne m'avez point » fait; et détruisez en moi cet homme de péché » que je hais, et qui est devenu plus fort que » moi-même. » Nul orateur sacré n'égala jamais la pieuse éloquence de l'évêque de Clermont, dans ces invocations fréquentes que son ministère dirige vers le ciel, au nom de son auditoire.

Cette onction de Massillon, cette profonde connaissance du cœur humain, cette vérité, cette délicatesse de sentiment, cette éloquence enfin dans les prières, les dialogues, les apostrophes, et même dans les louanges qui découlent toujours si à propos, et avec tant de grâce, de la plume féconde ou plutôt de l'âme si naturellement prompte à s'émouvoir de notre Cicéron français, ont-elles donc jamais orné les sermons de Blair? Le ministre d'Édimbourg s'est-il, une seule fois, élevé à un pareil langage? que dis-je? y a-t-il du moins aspiré? y a-t-il même songé? Les orateurs des bords de la Tamise ne semblent pas encore soupçonner ces heureuses inventions de l'art (1).

(1) En regrettant de ne pas rapporter ici la plus éloquente de toutes les prières de Massillon, j'invite mes lecteurs à la chercher eux-mêmes dans les quatre dernières pages de son beau sermon sur *le délai de la conversion*, pour le troisième dimanche de l'Avent. Ils pour-

LXVII. DES PRÉDICATEURS ESPAGNOLS ET ITALIENS.

Telle est mon opinon franche et impartiale sur les prédicateurs anglais. Revenons aux productions de la chaire dans l'Église catholique, son plus riche domaine. L'Allemagne ne nous offre encore aucun nom connu dans la carrière de l'éloquence sacrée. L'Espagne abonde en orateurs réputés tout au plus médiocres, même dans leur nation, et entièrement ignorés en deçà des Pyrénées. Un religieux augustin, saint Thomas de Villeneuve, prédicateur ordinaire de Charles-Quint, et archevêque de Valence dans le seizième siècle, honora son ordre et son talent dans la carrière de la chaire par un cours complet de sermons assez bien écrits en latin, distribués et composés sur le plan de notre méthode actuelle. Ces discours me paraissent estimables sous les rapports de la doctrine, de la morale, quelquefois même

ront en savourer à loisir toute l'éloquence, à la suite de la tournure neuve, rapide et cinq fois répétée, dont il embellit notre langue oratoire. *Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous fait du moins quelques efforts*, etc.

des insinuations pathétiques. On y remarque un usage fréquent et souvent heureux de l'Écriture et des pères de l'Église. C'est à cet égard une mine encore inconnue où les prédicateurs peuvent s'approprier beaucoup de trésors, principalement en traitant les mystères les plus instructifs de la religion. Massillon semble avoir profité quelquefois de cette lecture (1).

Mais l'Italie me paraît après la France la nation littéraire la plus féconde et la plus renommée en orateurs sacrés. Le père Segneri, jésuite, est encore assez généralement placé

(1) Je n'ai jamais découvert aucun plagiat dans Massillon. Les trois consommations, de la justice de Dieu, de la malice des hommes, et de l'amour de Jésus-Christ, qui forment la division de sa *passion*, sont très légitimement tirées d'un livre de piété très-obscur, où elles étaient perdues. Mais si Massillon ne copie personne, il a voulu et il a pu se copier deux fois lui-même, en embellissant beaucoup ce qu'il répétait. L'admirable tirade que j'ai rapportée de son exhortation sur *les œuvres de miséricorde*, se trouve au milieu du second point de son sermon sur *le véritable culte*, troisième volume du Carême, pages 44 et 45, première édition de 1745. Le beau morceau que j'ai extrait, fort perfectionné, de son discours pour *la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat*, est emprunté de son sermon sur *la mort*, même tome 3 du Carême, pages 475 et 476.

parmi les prédicateurs du premier rang. Son excellent ouvrage intitulé *le Chrétien instruit* a été proclamé avec raison, par l'académie de la Crusca, tribunal suprême de l'harmonieux et riche dialecte toscan, parmi le petit nombre de livres italiens écrits avec une irréprochable pureté de langage : ses sermons n'ont pas obtenu le même honneur. On suppose communément que ce prédicateur célèbre se permet des bouffonneries en chaire, et qu'il y descend même au ton le plus populaire et le plus burlesque. Cette prévention, très répandue en France sur parole, n'a aucun fondement. Les discours de Segneri sont écrits avec beaucoup de gravité, à la manière, quant au style, mais non pas avec le grand talent de Bourdaloue, son contemporain. Ils auraient même du succès dans notre langue, s'ils étaient traduits avec goût et intelligence, je veux dire, abrégés, et réduits à ce qu'on y trouve d'excellent.

En effet, les sermons de Segneri font quelquefois admirer la fécondité de son imagination et même la vigueur de son éloquence. Mais par un contraste singulier dont la littérature ne fournit aucun autre exemple, le vice principal de ses compositions consiste dans le choc et la bizarrerie de ses idées, sans que

cette discordance altère jamais l'élégance, la pureté, le coloris et l'harmonie de son style. La sévérité de son jugement semble se restreindre à l'art d'écrire; et, malgré son mérite à cet égard, le mauvais goût était de son temps si dominant parmi les écrivains de l'Italie, le véritable esprit de critique y était encore si peu avancé, qu'au milieu de toutes les belles phrases de Segneri, on peut lui reprocher, dans presque tous ses discours, la crédulité puérile de ses récits, le paralogisme de ses preuves, les disparates de ses tableaux, la prétention continue des mots scientifiques, et l'abus extravagant de ses comparaisons.

Le début du sermon de Segneri sur *la passion* (1) est une apostrophe pleine de verve et de fierté, qu'il adresse aux pécheurs, en les félicitant, avec une pompeuse ironie, du déicide qui est leur ouvrage. *Abandonnez-vous*, s'écrie-t-il d'abord, *abandonnez-vous librement à votre allégresse, dans un jour si désastreux, ô pécheurs! vous avez remporté la victoire :*

(1) Ce n'est point, comme en France, le matin du vendredi saint, avant l'office de l'Église, c'est le jeudi saint à huit heures du soir, que les prédicateurs de carême prêchent le sermon de *la passion* en Italie. Notre usage est beaucoup plus favorable à l'effet de ce discours.

chantez donc votre triomphe, réjouissez-vous, enorgueillisez-vous; car vous avez heureusement réussi dans votre dessin. C'en est fait...... êtes-vous contents? que voulez-vous de plus désormais (1)? C'était littéralement appliquer d'avance à la synagogue le trait sublime que Racine a mis dans la bouche d'Athalie, au moment où elle vomit des blasphèmes contre le Dieu d'Israël qui punit enfin ses crimes : *Dieu des Juifs, tu l'emportes* (2)! On distingue quelques discours touchants dans le carême de Segneri, spécialement ses deux sermons sur *le purgatoire* (3), et sur *le pardon des ennemis*, qui sont de bons ouvrages. Mais le chef-d'œuvre de son médiocre talent est le panégyrique de saint Étienne qu'il fonde sur un aperçu également vrai, neuf et fécond, en développant avec

(1) *Fate pur le vostre allegrezze in questo dì funestissimo, o peccatori! che avete vinto. Cantate pure il trionfo, gioite pure, insuperbitevi, che vi è riuscito felicemente l'intento. La cosa è fatta. Siete contenti? che vorreste ora di più?*

(2) Scène sixième du dernier acte d'Athalie.

(3) Tous les prédicateurs traitent cette matière en Italie, le quatrième dimanche du carême. C'est l'un des sujets les plus pathétiques, et par conséquent les plus favorables à l'éloquence, que la chaire puisse fournir.

une raison éloquente, dans le martyre de saint Étienne, toute la gloire qui le distingue, comme premier martyr du christianisme. Nos grands maîtres ont traité le même sujet, mais avec moins de profondeur et d'éclat que Segneri.

La justice que je me plais à lui rendre m'oblige néanmoins d'avouer qu'il ne serait compté en France, tout au plus, que parmi les prédicateurs de la seconde classe; et encore n'y pourrions-nous admettre qu'un très-petit nombre de ses discours. L'Italie n'a produit jusqu'à présent dans la chaire aucun homme assez éloquent pour mériter d'être classé parmi nos quatre orateurs immortels du dix-septième siècle. Ce n'est pas sans doute avec de tels objets de comparaison qu'il faut inviter les Italiens à confronter leurs plus célèbres prédicateurs, pour leur offrir une juste idée et une mesure exacte de la vraie éloquence, quand on veut les amener à sentir et à reconnaître notre prééminence oratoire. L'orgueil national, trop humilié du contraste, pourrait les aveugler dans ce parallèle : c'est donc avec un écrivain romain, c'est avec Cicéron dont nous admirons tous également le talent du premier ordre, qu'on doit comparer tous ceux qui ont parcouru la carrière oratoire après ce grand homme,

pour démontrer, en les rapprochant d'un tel modèle, que cette belle contrée n'a été encore illustrée par aucun orateur qui l'ait jamais ni reproduit, ni même rappelé. Nous consentons à faire subir à nos prédicateurs du premier ordre une épreuve si redoutable : on ne saurait par conséquent s'y refuser avec pudeur dans la patrie même de Cicéron, et sur le théâtre de sa gloire.

J'ai entendu quelques prédicateurs italiens dont j'ai été souvent satisfait. Je crois cependant que si par hasard l'on pouvait opposer des exceptions heureuses à ce que je vais dire, elles se réduiraient du moins à un bien petit nombre. Il me semble donc qu'on ne juge pas avec assez de goût l'éloquence de la chaire en Italie, pour y former jamais de grands orateurs. Chez ce peuple très ingénieux et très sensible, mais peu susceptible, en général, de travail et d'application, et beaucoup plus effrayé des fatigues de l'étude qu'épris d'amour pour la gloire, l'oreille est tout ou presque tout, en éloquence comme en poésie; il est content, pourvu que cet organe superbe soit flatté par un charme d'harmonie qui est propre à la langue de cette nation, et dont elle a seule tout le sentiment délicat, devenu en quelque sorte

chez elle un secret de famille. On y aime beaucoup trop les *concetti*, la finesse, l'esprit, et surtout les descriptions poétiques qu'on préfère aux tableaux et aux mouvements oratoires. La plupart des prédications qui obtiennent le plus de succès dans les églises de l'Italie, ne sont même que des espèces de *concerts spirituels* sur des sujets sacrés, qu'on interrompt, à chaque trait brillant, par un léger murmure d'admiration : j'en ai plusieurs fois été le témoin.

C'est le caractère de cette nation d'être beaucoup plus frappée et subjuguée par l'imagination et l'harmonie que par le raisonnement et le sentiment. Pour mieux l'attirer aux instructions publiques de la religion, l'apôtre moderne de Rome, saint Philippe de Néri, sut les réunir dans le seizième siècle, au goût dominant du pays pour la musique, par l'institution des *Oratorj*, dont l'usage subsiste encore à Rome, dans son église. Ces *Oratorj*, si j'ose rendre ici ma pensée sous l'image qui vient la peindre à mon esprit, ressemblent à cette succession de divers morceaux détachés, sans liaison et sans ordre, que les musiciens appellent un *pot-pourri*. Je ne saurais guère démêler autre chose, en effet, à travers ce mélange de chants dramatiques et

d'exercices religieux, mélange assez commun en Italie, dans lequel un prédicateur, quelquefois même un enfant, débite en chaire un discours étranger au poëme du jour, et qu'on n'écoute point, au milieu d'un mélodrame pieux divisé en deux parties d'une heure chacune, et dont l'entre-acte est dévolu pendant trois quarts d'heure à cette sorte d'intermède en prose déclamée, où la voix n'est plus asservie à la mesure et aux modulations de la phrase musicale. C'est donc de la poésie et de la musique, ou plutôt c'est un spectacle de la plus ravissante mélodie, suspendue et variée par quelques prières. Mais la musique, en formant l'intérêt principal, y remplit deux heures entières, tandis que la prédication, devenue un objet accessoire dans ces assemblées nocturnes, n'y sert guère qu'à fournir l'intervalle d'une demi-heure de repos aux personnages et à l'orchestre. Le sujet historique de l'*Oratorio* est toujours tiré de la Bible, comme l'histoire de Débora, d'Esther, de Judith, de Saül, de David, d'Absalon, etc., et même l'agonie de Jésus-Christ, qu'un récit ainsi coupé met en scène et pour ainsi dire en action, le vendredi saint, pendant trois heures, au milieu des *duo*, des ariettes, des grands chœurs, et du jeu de tous les instru-

ments. Ces pieux et bruyants concerts de morale attirent un concours immense dans les églises d'Italie.

Les Italiens sont très fiers de leurs succès en ce genre, qu'on pourrait appeler de *l'éloquence mise en chant*, si l'on y trouvait jamais autant de vraie éloquence, qu'on y admire ordinairement de très-belle musique. Aussi, quand ils veulent exalter ce qu'ils ont de plus beau et ce qu'ils admirent le plus universellement dans leurs prédicateurs, ils ne louent jamais aucun discours entier, mais ils prônent de préférence quelques lambeaux saillants de leurs sermons les plus admirés; dans le genre de la narration, par exemple, le récit de Tornielli du passage de la mer Rouge; dans la partie descriptive, son tableau du déluge universel; sous le rapport des peintures d'une imagination brillante, sa relation très-pittoresque du changement des eaux en sang, qui fut en Égypte l'une des sept plaies de Pharaon; dans l'ouvrage parfaitement écrit, de *la Genèse vengée*, une magnifique image en action de la création du monde, par le père Belli, cordelier; la description très-poétique de la peste, qu'on préconise comme un chef-d'œuvre, dans un sermon du père Savonarole; et, par-dessus tout, la traduction,

accueillie avec un enthousiasme universel, de deux discours académiques composés en langue allemande, et qu'on croyait intraduisibles en italien, l'un pour et l'autre contre l'usage d'emmailloter les enfants, par l'ex-jésuite Roberti. L'auteur de la version, déclaré vainqueur en Italie dans cette espèce de lutte nationale, est généralement vanté comme le plus pur, le plus pittoresque, le plus élégant, le plus harmonieux, et dès lors le plus parfait de tous les écrivains actuels en langue toscane : son principal et même son unique mérite consiste dans la magie de son style.

Je démêle aussi, et j'admire quelques sublimes mouvements oratoires réunis à de grandes beautés de style, dans les sermons du même père Tornielli, jésuite, sur *l'Education*, sur *la Magdeleine*, et plus encore dans son discours pour la fête de *l'Annonciation*. Ce panégyrique spécial de la Sainte Vierge considérée sous l'unique rapport de ce mystère, intéresse d'autant plus vivement les Italiens, que le sujet prête beaucoup aux tableaux allégoriques et poétiques puisés dans l'Écriture sainte, pour lesquels ils ont un goût si dominant; on en fait ordinairement une épreuve de rivalité où l'on attend les prédicateurs de carême pour les juger en dernier

ressort. Le second des discours que je viens de citer m'a frappé par un morceau très-éloquent, digne de Massillon : c'est la peinture d'un confesseur attendri jusqu'aux larmes, et prêt à se prosterner lui-même devant son pénitent, dont il envie en secret l'émotion et le repentir, en l'entendant s'accuser, se calomnier, pour ainsi dire à ses pieds, avec les sanglots du remords, et cet accent lugubre de contrition que la douleur la plus sincère peut seule animer. « Lève-» toi, dit notre divin Rédempteur à la péche-» resse prosternée devant lui, lève-toi, ma » fille; ta foi et ton amour t'assurent le pardon » de tes fautes. *Remittuntur tibi peccata tua.* » Cette absolution soudaine n'efface pas seule-» ment dans son âme la tache du péché, elle y » abolit encore la dette de toute expiation en-» vers la suprême justice. Ah! mes frèrrs; don-» nez-moi un pécheur animé d'un si brûlant » amour; je m'affranchirai sans crainte envers » lui des précautions et des réserves que nous » impose notre saint ministère avec les autres » néophytes de la pénitence. Ministres chari-» tables de la divine miséricorde, vous le savez » par votre propre expérience, quelque rare » qu'elle soit, dès qu'un pécheur vraiment con-» trit vient se présenter à vous dans ces tribu-

» naux sacrés, oh! comme vous découvrez
» promptement alors l'œuvre sensible de la
» grâce dans tous les signes de la conversion du
» pécheur! Vous le voyez se précipiter à vos
» pieds, exprimant, par son attitude autant
» que par ses paroles entrecoupées de profonds
» gémissements, tous les sentiments de la com-
» ponction et toute l'énergie du remords. Vous
» l'entendez éclater en sanglots pour déplorer
» ses égarements, avec un accent de repentir
» qui vous arrache à vous-même des larmes.
» Chaque parole de commisération que vous lui
» adressez pénètre jusqu'au fond de son cœur;
» toute consolation que vous lui présentez, en
» l'appelant vers l'espérance, le rend plus con-
» fus et plus inconsolable. Vous ne sauriez lui
» offrir aucune image du péché qu'il ne rende
» aussitôt plus horrible. Quelque sévère que
» puisse paraître la pénitence dont vous aidez
» sa confiance en Dieu, il vous conjure d'en
» aggraver encore la rigueur. Son Dieu! son
» Dieu offensé! il ne sait plus dire, il ne sait
» plus entendre autre chose. Hélas! pénitents
» fervents, quand vous venez vous accuser ainsi
» de vos fautes, c'est vous qui nous instruisez,
» qui nous confondez nous-mêmes. Nous ap-
» prenons de vous, avec envie, à nous humi-

» lier devant Dieu, en reconnaissant qu'après » avoir commis peut-être de plus grands pé» chés que vous, nous ne savons pas nous en » repentir autant que vous. Que pouvons-nous » faire alors, si ce n'est de vous porter une se» crète envie, de vous livrer à votre conscience, » et de vous prendre pour apôtres de notre » sanctification? Conservez le cœur chrétien » que l'amour de Dieu embrase de tous les » feux de la charité : c'en est assez pour votre » salut. Vos péchés vous sont remis; allez en » paix. *Remittuntur tibi peccata tua : vade in » pace.* »

Ce tableau, dont la conception me paraît éminemment oratoire, et dont l'exécution ne saurait être plus touchante, *est dans le vrai genre* de l'éloquence de la chaire; elle donne un magnifique relief à la fin du premier point de cette homélie de la Magdeleine. Mais, selon l'usage du pays, dans le second membre de sa division, Tornielli laisse divaguer et éteindre son imagination, qui s'évapore sans mouvements et sans idées. Tous les orateurs sacrés ont adopté en Italie la mauvaise méthode de concentrer leur force et leur talent dans la première partie de leurs sermons : le second point, réduit à deux ou trois pages insignifiantes, en

y comprenant la péroraison, n'est presque jamais que du remplissage.

Le cardinal Casini, capucin, sous le nom de père *Jean-François d'Arezzo*, qui dut son élévation à son éloquence et à ses succès dans la chaire, avait rempli pendant quinze ans, avec les applaudissements les plus éclatants et les plus unanimes, toutes les stations du carême et de l'avent dans la salle du palais apostolique, uniquement en présence du pape, du sacré collége et de la prélature romaine (1). Après sa promotion au cardinalat en 1712, cet orateur célèbre, que l'on vante généralement comme le plus habile prédicateur qu'ait produit l'Italie, fit imprimer tous ses discours en trois volumes *in-folio*, et les dédia à Clément XI :

(1) Cet *office* de prédicateur apostolique est une commission à vie dont un religieux capucin est toujours chargé à Rome, pour prêcher tous les ans l'avent et le carême dans la grande salle des palais du Vatican ou du Quirinal. Le pape assiste aussi, avec le sacré collége et la prélature, tous les jours des fêtes principales de l'année, à un discours latin d'un demi-quart d'heure, qu'on prononce dans les chapelles papales, immédiatement après l'évangile. Ces sermons, ordinairement imprimés avec plus d'étendue, sont quelquefois débités par de jeunes élèves des maisons d'éducation ecclésiastiques; mais ce n'est le plus souvent ni la parole de Dieu ni même la leur.

ils sont écrits avec beaucoup d'esprit, de noblesse, de goût et de grâce; et ils conservent encore à la lecture l'attrait ou le même genre d'intérêt que la causticité de l'orateur assurait à son débit. Quelques-uns de ses sujets ont de l'analogie avec les conférences ecclésiastiques de Massillon; mais alors ils n'en montrent que mieux l'immense supériorité de l'évêque de Clermont, en talent, en doctrine, en onction et en éloquence. Il ne traite presque jamais aucun précepte évangélique. C'est une morale ordinairement tout humaine, mais toujours assaisonnée de religion par un mélange de textes et d'allégories de la Bible, et le plus souvent propre à flatter le goût par le sel d'une censure très-vive et très-mordante. On y trouve une satire continuelle de la jeune prélature. L'orateur tire avec beaucoup d'adresse ses sarcasmes les plus piquants des paroles ou des allusions de l'Écriture sainte, dont son zèle détracteur altère même quelquefois le véritable sens. On ne conçoit pas qu'on lui ait pardonné à Rome l'amertume de ces diatribes. Tout écrivain signalé par de grands succès est bientôt pris pour modèle par tous ceux qui courent la même carrière; aussi cette étonnante virulence de Casini a-t-elle été imitée plus d'une fois

dans la même chaire, depuis que ses discours, débités à portes closes, ont été livrés au grand jour de l'impression.

Ce célèbre cardinal, dont le style devint si pur quand il eut acquis la maturité de son talent, avait lui-même payé dans sa jeunesse un pareil tribut d'imitation au mauvais goût de l'apprêt, des antithèses, de l'emphase, du faux bel-esprit, qui, durant son premier âge, dominaient encore dans la littérature italienne. Avant sa grande vogue, il fit imprimer un volume de ses premiers sermons, dont il était humilié lorsqu'il mérita et obtint des suffrages plus légitimes et plus durables; dans sa vieillesse, il en recherchait avidement les exemplaires, qu'il se hâtait de lacérer de ses propres mains, pour les jeter au feu; et, par zèle pour sa gloire, les amateurs de l'éloquence ont si bien secondé l'inexorable sévérité de l'auteur, qu'il ne reste presque aucune trace de cette édition dans les bibliothèques de Rome.

Il est très remarquable que ce même dix-septième siècle, qui a immortalisé la littérature française, fut, au contraire, une époque de décadence et de mauvais goût chez les Italiens. Le quinzième et le seizième siècles avaient été signalés en même temps pour eux, par les

chefs-d'œuvre de la latinité moderne, dans les écrits cicéroniens des cardinaux Sadolet et Bembo, de Manuce, et de notre célèbre Muret qui brillait à Rome, ainsi que par le plus grand éclat de la langue toscane, créée et fixée pour la prose, dès le quatorzième siècle, dans les œuvres de Boccace, comme elle le fut successivement pour la poésie, dans les poëmes immortels du Dante, de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste.

Au milieu de tant de gloire littéraire, l'auteur du poëme d'*Adonis*, le chevalier Marini, né avec un talent très éblouissant pour la poésie, au lieu d'imiter ces grands modèles consacrés par l'admiration publique, voulut se montrer original dans sa manière d'écrire; et l'ascendant de son immense renommée opéra une révolution dont la fatale influence devint dominante durant tout le dix-septième siècle. Ce corrupteur ingénieux du bon goût et des bonnes mœurs, auquel les Italiens attribuent unanimement leur dégradation dans les lettres à cette époque humiliante, entraîna tous ses contemporains, par la contagion des applaudissements publics, vers la recherche des métaphores outrées, du faux bel-esprit, des apostrophes et des prosopopées continuelles, des

idées disparates et grotesques, des pointes, des comparaisons tirées sans cesse de la mythologie, de la physique, de l'histoire naturelle ou de l'astronomie. Les Italiens ont une formule énergique pour désigner leurs écrivains de cette période littéraire ; ils disent simplement : *Ha del sei-cento* (1). Une pareille note de proscription indique un auteur infecté du mauvais goût qui a régné en Italie depuis l'année 1600 jusqu'à la fin du dix-septième siècle. C'est le dix-huitième siècle, auquel on ne peut attribuer partout la même gloire ; c'est ce même dernier siècle qui a fixé ou ramené, du moins en partie, les prosateurs et les poètes toscans aux principes du goût, consacrés par l'autorité et l'exemple des fondateurs de leur littérature, ainsi que par le culte d'admiration dont toutes les nations éclairées décernent l'hommage aux grands écrivains de l'antiquité.

On ne cite, en effet, et même on ne connaît en Italie aucun chef-d'œuvre composé dans le dix-septième siècle. Le cardinal Casini obtint au commencement du siècle suivant, et conserve encore dans sa patrie la réputation d'avoir été l'un des plus illustres restaurateurs du

(1) *Il a du six cent* dans sa manière d'écrire.

bon goût, en imitant, d'un peu loin, je l'avoue, nos éternels modèles dans le genre oratoire. Un si grand service lui assure une renommée aussi éclatante que solide, tant que ses compatriotes, fidèles à son école, ne retomberont pas dans la même barbarie de l'abus de l'esprit, pire que l'ignorance. C'est pour cet orateur un titre de gloire, que je mets fort au-dessus de ses sermons.

Quand on veut apprécier avec impartialité les orateurs de chaque littérature, quand on étudie, à cet égard, sous tous leurs rapports les productions de la France et de l'Italie, on est frappé d'une autre différence singulière et même unique entre ces deux nations, dans l'histoire moderne de l'éloquence. Les avocats romains, auxquels il me semble qu'on ne peut contester une juste préséance sur tous les autres avocats de l'Europe, ne plaident contradictoirement de vive voix aucune cause dans les tribunaux; mais ils écrivent en latin tous leurs plaidoyers. On distingue ordinairement dans cette lice, à chaque génération, outre plusieurs jurisconsultes estimables, deux ou trois orateurs célèbres qui déploient, dans l'art d'écrire, toute l'éloquence du raisonnement, sans l'y mésallier avec les négligences ou les préten-

tions du mauvais goût. Ces coryphées de la plaidoirie écrite s'élèvent incontestablement en Italie au-dessus des prédicateurs : c'est un phénomène particulier au barreau de Rome moderne. Une émulation beaucoup plus puissante y attire l'élite des talents dans cette carrière, qui est infiniment plus lucrative, et conduit même habituellement au cardinalat les célibataires qui se font remarquer dans cette lice oratoire, tandis que la chaire en fournit un exemple unique, par la promotion du cardinal Casini, durant tout le dernier siècle. On suppose en Italie qu'un homme nourri des savantes études du droit, et doué de cet esprit imposant, quoique très souvent trompeur, des affaires, est beaucoup plus propre à tous les emplois publics qui exigent un rare concours de dialectique, de connaissances et d'application.

Je me permettrai peu d'observations sur la manière dont on débite la parole de Dieu dans les chaires ou plutôt dans les spacieuses tribunes de l'Italie. La faculté de s'y mouvoir très librement, d'y changer de place, et de pouvoir même y faire plusieurs pas, comme sur un balcon, en allant et en revenant sans cesse d'une extrémité à l'autre, donne quel-

quefois aux prédicateurs je ne sais quelle allure militaire, très inconvenante pour le déclamateur qui se la permet, mais bien plus honteuse encore pour les spectateurs, dont la folle admiration lui prostitue aussitôt les plus vifs applaudissements. Plusieurs des prédicateurs italiens qu'on voit exercer leur ministère dans les rues, et auxquels on a donné récemment, dans un *Voyage en Italie*, le sobriquet d'*orateurs en plein vent*, se rendent quelquefois ridicules, sur une espèce de tréteau qu'on appelle *palco*, par une déclamation théâtrale, ou plutôt bouffonne, qui divertit le peuple. Mais il faut avouer qu'il en est aussi dans les églises plusieurs dont l'action, pleine de naturel et d'intérêt, est très attachante et mériterait de servir de modèle. En général, ils se distinguent par leur piquante manière de dire, et par les prodiges étonnants d'une mémoire imperturbable, en prêchant six fois par semaine pendant tout le carême, qu'ils surchargent encore avec beaucoup de fruit, après le dimanche des Rameaux, d'une retraite, durant laquelle ils débitent chaque jour trois sermons. L'Italie possède aussi une multitude d'assez bons prédicateurs dans le genre médiocre, surtout des légions excellentes de missionnaires qui obtien-

nent le plus grand de tous les succès, dans l'exercice de leur ministère apostolique : je veux dire, des restitutions, des réconciliations et des conversions éclatantes.

Depuis que Granelli s'est fait en Italie une réputation, en expliquant dans la chaire toute la série de la Genèse, verset par verset, un petit nombre de prédicateurs italiens s'est livré à cette facile méthode d'instructions copiées de nos anciens commentaires. Ce nouveau mode de développement moral des livres sacrés, qui a beaucoup de vogue au-delà des Alpes, est ordinairement faible en fait de doctrine, et absolument nul en genre d'éloquence. Plus on entend ou plus on lit les sermonnaires étrangers, plus on sent la prééminence de nos orateurs français.

LXVIII. DES OUVRAGES ORATOIRES DE THOMAS.

Ces grands hommes qui ont tant illustré la France, ont eu, il est vrai, beaucoup de successeurs dans nos chaires; mais y ont-ils également eu de vrais héritiers de leur génie et de leur gloire, qui les aient dignement remplacés? Malgré tous les grands chefs-d'œuvre oratoires que le siècle de Louis XIV avait produits, et

même malgré les talents distingués de plusieurs écrivains qui se consacrèrent ensuite au ministère évangélique, l'éloquence n'en parut pas moins être descendue au tombeau avec Massillon. La plupart des prédicateurs qui vinrent à sa suite, et sur lesquels j'ai déjà développé mon opinion, voulurent s'ouvrir une nouvelle route, où ils eurent d'abord des succès brillants, mais éphémères. Ils adoptèrent je ne sais quel jargon entortillé, métaphysique, précieux et efféminé; et, à force de prétentions, ils se rendirent quelquefois inintelligibles. Et pourquoi voulaient-ils proscrire le charme ravissant du naturel et de la simplicité? Ignoraient-ils donc que l'un des secrets les plus profonds dans l'art d'écrire, en éloquence, consiste à imiter, et à savoir employer dans un discours public les tours vifs, rapides et variés de la conversation, pourvu que l'on y rallie un choix de mots qui soient toujours nobles, sans paraître jamais recherchés (1), et en même temps populaires sans

(1) Les prédicateurs dont je parle ne connaissaient pas plus la justesse des pensées que la précision du style. On voit dans leurs discours des expressions pompeuses et des idées communes, et cette affectation du bel-esprit qui est l'antipode de l'éloquence. « Comme on ne trouve ordinai- » rement que peu de fruits, dit Pope, sur un arbre abon-

être bas ? On ne pourrait néanmoins reprocher avec justice à ces corrupteurs de l'éloquence chrétienne d'avoir manqué de talent et surtout d'esprit ; à moins qu'on ne pense, selon l'observation fine et judicieuse de Marmontel, que *c'est sans doute avoir beaucoup d'esprit que d'en avoir trop, mais que ce n'est pas encore en avoir assez.* Plusieurs de ces déclamateurs qui avaient le plus de célébrité, écrivaient sans chaleur et sans verve ; ils confondaient le don d'émouvoir avec l'art d'éblouir ; et, après avoir perverti le goût de la multitude, ils étaient parvenus à lui faire admirer leurs fautes. L'éloquence, devenue étrangère aux gens de lettres,

» damment couvert de feuilles, de même on trouve ra-
» rement beaucoup de sens dans beaucoup de mots. La
» fausse éloquence, semblable au prisme de verre, répand
» ses couleurs fastueuses sur toutes sortes d'objets. On n'a-
» perçoit plus la face de la nature : tout paraît également
» vif, tout reluit sans distinction. La véritable éloquence,
» au contraire, est comme le soleil qui répand un jour
» fidèle et lumineux sur les objets qu'il éclaire ; il les em-
« bellit et les dore, pour ainsi dire, mais il ne les altère
» point. L'expression est l'habillement de la pensée ; elle
» n'est décente qu'autant qu'elle est bien assortie. Une
» pensée basse, exprimée en termes pompeux, ressemble
» à un paysan revêtu de la pourpre royale. » *Essai sur la critique, seconde partie.*

si l'on en excepte les trésors de ce genre qu'on découvrit bientôt après dans les élans du citoyen de Genève, et dans les tableaux du philosophe de Montbard, était encore cultivée alors à Paris, je ne puis dire avec gloire, mais du moins avec beaucoup de fruit, par un petit nombre d'orateurs sacrés, que l'opinion dominante plaçait fort au-dessous de la nouvelle école.

Mais il y a dans l'histoire des belles-lettres et de l'esprit humain des époques frappantes où un écrivain d'un talent distingué ramène l'attention publique vers les genres abandonnés, et entraîne la génération qui le suit dans la carrière où il s'est lui-même signalé par des succès mémorables. Telle a été parmi nous l'heureuse destinée de Thomas : il a concouru puissamment à accréditer la nouvelle institution académique qui a ranimé le goût du public pour la composition des éloges, dans lesquels il a déployé plus de pompe et d'éloquence que Fontenelle, dont il ne pouvait atteindre la finesse et la sagacité; il a inspiré beaucoup d'enthousiasme pour nos grands hommes, dont il a rajeuni la renommée; il a élevé les âmes par la noblesse de ses sentiments et de son style; il a donné à ses discours un objet d'utilité natio-

nale; il a singulièrement amélioré ses écrits lorsqu'il les a rassemblés et enrichis de son *Essai sur les éloges;* et les productions du panégyriste de Marc-Aurèle, dont le style effarouche et blesse trop souvent la délicatesse du goût, manifestent du moins, dans leur très estimable auteur, l'union si touchante et si rare du savoir, du talent et de la vertu. Voilà ses véritables titres en littérature, voilà ses droits à la considération publique!

La lecture de ces deux derniers ouvrages, fort supérieurs à tout ce qu'avait publié jusque alors Thomas, fait regretter qu'avant et depuis l'époque de leur composition, au lieu de suivre le premier instinct et la vraie vocation de son génie en appliquant l'éloquence à des objets philosophiques, moraux et littéraires, cet académicien soit sorti de son genre, et qu'il ait sacrifié, pour le moins, vingt années du demi-siècle de sa vie fatiguée par des infirmités continuelles, à la malheureuse entreprise qui a englouti son talent. Je veux parler de son poëme épique sur le czar Pierre Ier, dont il ne sentit le vide qu'après lui avoir fait trop de sacrifices pour y renoncer, et qu'il n'eut pas le temps de finir. Nous en avons six chants et quelques fragments, où de grandes difficultés

vaincues à force de veilles, et même plusieurs véritables beautés poétiques, ne dédommagent nullement l'auteur du travail qu'elles lui ont coûté et de la gloire qu'elles lui ont ravie. Ce sujet, trop récent peut-être pour se prêter au merveilleux de l'imagination, et qu'il n'avait pas sans doute assez approfondi quand il lui fit tant de sacrifices, lui présentait une perspective séduisante, en offrant à ses pinceaux, dont la souplesse n'égalait point la vigueur, un grand caractère, un génie créateur, la fondation d'une nouvelle capitale et la civilisation naissante d'un vaste empire, sous la seule influence d'un souverain qui, dans le temps même où il régénérait sa nation, conserva toujours lui-même une forte empreinte de sa barbarie originelle. Mais un pareil tableau, où tout commence et se termine à l'aurore d'un beau jour, ne pouvait probablement fournir à la poésie ni l'unité d'action, ni les contrastes, ni la variété des personnages, ni la richesse des épisodes, ni le complément de dessein, ni l'intérêt, ni l'ensemble, ni surtout la fécondité qu'exige l'épopée.

L'éloge vraiment dramatique de Marc-Aurèle, encore plus éloquent, surtout plus original que la troisième partie même de l'éloge de

Descartes, qu'on trouve un peu trop souvent mêlé à des fictions épiques, est généralement estimé comme le chef-d'œuvre oratoire de Thomas. C'est une création heureuse, quoiqu'on y aperçoive beaucoup plus de recherches et de travail que d'inspiration et de verve : c'est un nouveau genre dans l'éloquence des éloges : c'est l'ouvrage d'un orateur. Je conviens cependant qu'on ne saurait y trouver ni l'ardente sensibilité de Rousseau, ni l'imagination pittoresque de Buffon. Le goût sain de l'antiquité demanderait que les pénibles efforts de l'écrivain y fussent moins visibles au lecteur, qui regrette de ne pas découvrir autant de facilité et de naturel dans le style, qu'il admire souvent de nerf et d'élévation dans les idées.

L'*Essai sur les éloges*, où l'on estime avec raison un mélange heureux d'érudition littéraire, de jugements le plus souvent dictés par le goût, et de tableaux dont le coloris appartient à la véritable éloquence, est regardé par les gens de lettres comme l'un des meilleurs écrits qui aient honoré la littérature du dix-huitième siècle. Thomas montre en effet beaucoup de connaissances, d'esprit, de noblesse et de fécondité dans cet ouvrage, comme dans ses autres discours, où l'on remarque des aper-

çus très fins, quelquefois même de ces définitions simples et lumineuses que les lecteurs vulgaires ne démêlent point dans les grands orateurs. C'est ainsi, par exemple, qu'il définit très bien le courage, ou du moins qu'il en explique heureusement le principe, lorsqu'il dit que *c'est la résignation d'une âme forte* : comme le père Élisée caractérise avec précision et vérité la vertu de l'homme, quand il observe qu'elle n'est autre chose que *l'ordre dans nos affections.*

Cette perspicacité de Thomas me semble briller de tout son éclat dans les portraits admirables qu'il nous a tracés de Tacite, de l'empereur Julien, de Bossuet, de Fontenelle, surtout de Louis XIV, qui eut, selon lui, *plus de grandeur dans le caractère que dans le génie.* Mais il lui avait déjà rendu un hommage encore plus justement applaudi le jour de sa réception à l'Académie Française, lorsqu'il saisit avec sagacité l'un des traits qui peignent le mieux ce monarque, trop flatté peut-être, sans avoir jamais été assez bien loué pendant sa vie, et qui *sut trouver*, dit-il, *dans ses succès la gloire de sa nation, dans ses revers la sienne propre.*

Je me plais à environner ainsi la mémoire d'un si vertueux écrivain de tous les souvenirs qui peuvent illustrer son talent. Il m'en a lui-

même donné l'exemple; il a fait plus encore : il a fait revivre en l'honneur de Thémistius, orateur du second rang, oublié ou du moins peu lu, malgré toute son ancienne célébrité parmi les écrivains du Bas-Empire, un sublime mouvement oratoire noyé, pour ainsi dire, dans le recueil de ses harangues. « J'ai perdu un jour, » disait l'empereur Titus; car je n'ai fait aujourd'hui du bien à personne. Que dites-vous, » prince? s'écrie l'orateur : non, le jour où vous » avez dit cette parole, qui doit être la leçon » éternelle des rois, ne peut être un jour perdu » pour votre gloire; jamais vous n'avez été plus » grand ni plus utile à la terre (1). »

Ce même *Essai sur les Éloges*, écrit d'une manière un peu plus coulante que les autres productions de Thomas, appelle néanmoins de justes réclamations contre diverses erreurs de goût, soit dans la louange, soit dans la critique. Je me bornerai à relever ici quelques-uns de ces jugemens plus rapprochés de l'objet dont je m'occupe, ou relatifs aux contemporains de l'auteur. Dans le quatrième volume de l'édition complète de ses œuvres, chapitre 31, où Thomas apprécie Mascaron et Bossuet, il prétend que

(1) Essai sur les Éloges.

Mascaron, évêque d'Agen, *marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII au siècle de Louis XIV*. On ne connaît point, à la rigueur, dans la littérature, d'époque séculaire, ou de *siècle de Louis XIII*. Malherbe lui-même, et à plus forte raison Corneille, sont classés dans le vrai siècle littéraire qu'embrasse le règne suivant. Thomas ajoute ensuite : *Mascaron fut dans le genre de l'oraison funèbre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille; et Mascaron, Bossuet.*

De pareils rapprochements ont ordinairement plus d'éclat que de solidité. Pierre Corneille, né en 1606, avait précédé de trois années la naissance de l'auteur de *Venceslas*, qu'on appelle pourtant son précurseur, et qu'il avait lui-même la touchante modestie de nommer son *père*. Bossuet, qui naquit en 1627, sept ans avant Mascaron, prêcha ses stations à la cour, et jouissait déjà de toute sa célébrité dans la chaire, plus de dix ans avant que le nom de cet oratorien fût connu à Paris. L'évêque d'Agen suivit donc et ne devança point l'évêque de Meaux.

Thomas fait après, avec justice, un grand éloge du talent de Mascaron, surtout dans l'oraison funèbre de Turenne. « On y trouve, » dit-il, plus de beautés vraies et solides *que*

» *dans toutes les autres*. Le ton en est éloquent
» la marche en est belle, le goût plus épuré. Il
» s'y rencontre *moins* de comparaisons tirées
» du soleil levant et du soleil couchant, et des
» torrents et des tempêtes, et des rayons et des
» éclairs. Il y est *moins question* d'ombre et de
» nuages, d'astres fortunés, de fleuves féconds,
» d'océan qui se déborde, d'aigles, d'aiglons,
» d'apostrophes au grand prince ou à la grande
» princesse, ou à l'épée flamboyante du Sei-
» gneur, et *tous ces lieux communs* de déclama-
» tion et d'ennui, qu'on a pris si long-temps, et
» chez tant de peuples, pour de la poésie et de
» l'éloquence. Bossuet a encore quelques-uns
» de ces défauts (1). »

C'est de Mascaron que je veux d'abord parler. Je reviendrai ensuite à la dernière ligne que je viens de transcrire avec peine; et, par un juste égard dû à la mémoire de Thomas, je ne me servirai point du mot propre pour venger Bossuet d'un reproche qui ne peut nuire qu'à son auteur. En attendant que j'aie éclairci le nuage, je puis défier d'avance la critique la plus sévère de citer jamais, je ne dis pas seulement *quelques-uns*, mais aucun de *ces dé-*

(1) Essai sur les Éloges, chap. 31.

fauts, dans les vingt-quatre volumes in-8° de l'édition de Nîmes, qui forment jusqu'à présent la collection la plus complète des œuvres de Bossuet.

Si par les premiers mots que j'ai soulignés dans ce jugement sur Mascaron, *on y trouve plus de beautés que dans toutes les autres*, notre académicien a voulu dire simplement, comme j'aime à le supposer, que l'oraison funèbre de Turenne, par Mascaron, est infiniment supérieure à tous les autres discours du même orateur, il a toute raison; et je souscris pleinement à une si juste préférence. Mais il aurait tort, et très grand tort, si, ne se bornant plus dans sa critique à le comparer avec la foule des déclamateurs, il cherchait à nous faire entendre, par toutes ces insinuations oratoires, que le chef-d'œuvre même de Mascaron est, au moins en partie, encore infecté de ce goût détestable dont Thomas fait ici une justice exemplaire; s'il prétendait qu'*il s'y en rencontre* seulement un peu *moins* que dans les autres discours de Mascaron, ou dans les misérables sermons composés avant cette époque; et s'il se figurait enfin, contre l'évidence du fait, qu'*il y est* simplement *moins question de tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a*

pris si long-temps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence. On n'aperçoit, en effet, aucune trace de ce verbiage ampoulé, ni dans l'éloge de Turenne, ni, à quelques exceptions près, dans aucun des ouvrages imprimés de Mascaron, que Thomas met en scène ici très mal à propos, quand il attache son nom à une diatribe qui, sous plusieurs rapports, lui est étrangère; car le prélat oratorien ne s'est pas seulement *moins* livré à un si mauvais goût, il en est presque entièrement exempt, du moins dans le très grand nombre de ses discours (1).

(1) Dans le mois d'août 1670, Mascaron fut chargé de prononcer, à deux jours de distance, l'oraison funèbre du duc de Beaufort dans l'église de Notre-Dame, et celle de madame Henriette, duchesse d'Orléans, dans celle du Val-de-Grâce, où son cœur fut déposé. On lit dans la vie de Mascaron, placée à la tête du recueil qui contient ses oraisons funèbres : « Le maître des cérémonies fit re- » marquer à sa majesté que le même orateur était chargé » des deux actions, et que cela pourrait l'embarrasser; » à quoi le roi répondit : *C'est l'évêque de Tulles, à coup* » *sûr il s'en tirera bien.* » Mais Louis XIV ne prévoyait pas que cet éloge de madame Henriette, écrit avec une précipitation forcée, ne serait que la première ébauche d'un informe brouillon ; *triste objet* de souvenir où l'on ne reconnaît plus, dans une production avortée, l'esprit

Ce n'est nullement ce verbeux galimatias,

très distingué de l'évêque d'Agen : disons tout, en appliquant sous un autre rapport à cet ouvrage le vers si touchant de Racine,

> Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Mascaron eut un peu plus de loisir pour soigner l'éloge du duc de Beaufort. On y admire dans la seconde partie autant de correction que de verve oratoire, surtout une peinture sublime de l'importance des forces navales, ainsi que des descentes et des incursions continuelles des Algériens sur les côtes du Languedoc et de la Provence, avant la restauration de notre marine militaire.

Né à Marseille, Mascaron avait été souvent témoin de ces lamentables irruptions. Ses souvenirs enrichirent son éloquence de ce magnifique tableau, dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort, généralissime de nos armées navales. « Vous l'avez ouï dire, s'écria l'orateur, vous » l'avez appris par des relations. Hélas! je l'ai vu de mes » propres yeux. Quand je me souviens qu'il n'arrivait aucun vaisseau dans nos ports, qui ne nous apprît la perte » de vingt autres; quand je songe qu'il n'y avait personne » qui n'eût à pleurer un parent massacré, un ami esclave, » ou une famille ruinée, et que les promenades mêmes » sur mer n'étaient pas sûres; quand je me représente les » cachots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves » chrétiens, et de Français plus que d'autres nations, exposés à tout ce que la cruauté de ces maîtres impitoyables leur faisait souffrir; quand je rappelle dans ma mémoire toutes les railleries sacrilèges et piquantes que

je dirais même, s'il était permis de répéter la

» faisaient ces insolents, d'un Dieu et d'un roi qui défen-
» daient si mal, l'un ses adorateurs, et l'autre ses sujets
» (*on reconnaît ici l'accent de Bossuet ou de Corneille*),
» mon imagination me rend ces temps malheureux si
» présents, que je ne peux m'empêcher de m'écrier : *Us-
» quequò, Domine, improperabit inimicus?* Jusques à
» quand, grand Dieu! les ennemis de votre nom insulte-
» ront-ils à votre gloire? Quel terme mettrez-vous à leur
» puissance et à nos malheurs? Mais il me semble qu'on
» me répond : *Attendez que Louis prenne lui-même
» entre ses mains les rênes de l'empire....; et ceux qui
» ont troublé notre paix viendront nous la demander à
» genoux.* » Un si beau mouvement oratoire suffirait pour sauver de l'oubli cette oraison funèbre du duc de Beaufort.

Je conviens néanmoins que la première partie de cette même oraison funèbre offre deux passages très courts où il est question un moment *du soleil naissant, du signe du lion*, ainsi que *des étoiles dont la maligne influence est corrigée par la conjonction des autres astres, dont les regards sont plus bénins.* L'abus de toutes ces comparaisons ridicules du soleil était en quelque sorte toléré dans un temps où l'image du soleil étant l'emblème du roi, la métaphore de l'*astre fortuné* était passée dans le langage ordinaire, comme le mot usuel, pour déguiser, sous cette figure, ainsi que sous le nom de *Dieu-donné*, le prince que la France avait vu naître, après vingt-trois années de stérilité, de sa mère Anne d'Autriche.

Mais l'éloge funèbre de madame Henriette, dont Mascaron compare la mort soudaine à celle de Caton, de

parodie beaucoup trop dure de Voltaire, ce

Brutus, d'Othon, de Sénèque, de Panthée et de Porcie, se ressent beaucoup plus encore de ce mauvais goût et de l'extrême précipitation avec laquelle il fut écrit. C'est là qu'on est affligé de lire que *l'ombre est la fille du soleil et de la lumière, mais une fille bien différente des pères qui la produisent;* que *cette ombre peut disparaître en deux manières, ou par le défaut ou par l'excès de la lumière qui la produit;* qu'*il ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour détruire les ombres;* que *ceux qui sont assez aveuglés pour courir après elles, ont le malheur de perdre et l'ombre et la lumière, lorsqu'un nuage ou que la nuit vient à leur dérober le soleil....* Qu'*il en est d'un cœur noble et généreux comme d'un aiglon qui, dès le moment que le nid où il a été élevé est détruit, tend les ailes, prend son essor, se dérobe à nos yeux, et va contempler d'un œil fixe et d'une paupière intrépide* (image sublime) *le bel astre dont les hibous ne peuvent soutenir la lumière;* que *tout ce qu'il y a de princes et de princesses auprès du lit de mort de madame Henriette, répondent à ses cris par leurs larmes et leurs soupirs, et font un chœur de deuil et de tristesse autour d'elle, qui lui est un fidèle miroir de ses maux et du danger où elle est,* COR PRINCIPUM PERIBIT; enfin, que *le grand, l'invincible et le magnanime Louis, à qui l'antiquité eût donné* MILLE *cœurs, elle qui les multipliait dans les héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve* SANS *cœur à ce spectacle,* PERIBIT COR REGIS.

Ce dernier calembourg, ce pathos, toutes ces figures

pompeux *gali-Thomas* (1), qu'on peut imputer à Mascaron. Il est quelquefois un peu faible, diffus, vague, décoloré dans son style; mais ce n'est ordinairement pas le goût, c'est la profondeur, c'est le pathétique, c'est surtout le nerf et le coloris qui manquent trop souvent à son talent.

Or, si une pareille imputation est souverainement injuste envers le premier prédicateur célèbre dont ait pu s'illustrer la congrégation

et ces comparaisons de mauvais goût dont Thomas dut être blessé, à la vue de pareilles inepties, prouvent la bonne foi de ses critiques, qui n'avaient nullement besoin, pour être suffisamment motivées, des enluminures qu'y ajoute son imagination. Il crut sans doute, comme le misanthrope, que *le temps ne faisait rien à l'affaire;* mais il aurait été digne de son équité d'observer qu'une partie seulement de ce fatras se trouvait, pour ainsi dire, reléguée dans un ou deux de ces discours composés trop à la hâte par Mascaron. Je regrette qu'il ait oublié de lui rendre cette justice, en restreignant ainsi une censure qui n'exciterait aucune réclamation, s'il l'avait moins généralisée.

(1) Ce que l'on peut reprocher au style de Thomas n'est nullement cet abus extravagant des comparaisons ampoulées et triviales : c'est le mauvais goût d'exagérer, comme on l'a dit, ses sentiments par ses idées, ses pensées par ses images, et ses images par ses expressions.

de l'Oratoire, combien ne doit-elle pas nous paraître plus révoltante à l'égard du grand Bossuet, qui *a encore*, s'il faut en croire Thomas, *quelques-uns de ces défauts!*

Voici le juste hommage que cet académicien rend d'abord au génie oratoire de l'évêque de Meaux, dans le même chapitre : « On a dit que » Bossuet était le seul homme vraiment élo» quent du siècle de Louis XIV. Ce jugement » paraîtra sans doute extraordinaire; mais si » l'éloquence consiste à s'emparer fortement » d'un sujet, à en connaître les ressources, à » en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les » parties, à faire succéder avec impétuosité les » idées aux idées, et les sentiments aux senti» ments, à être poussé par une force irrésisti» ble qui vous entraîne, et à communiquer ce » mouvement rapide et involontaire aux autres; » si elle consiste à peindre avec des images vi» ves, à agrandir l'âme, à l'étonner, à répandre » dans le discours un sentiment qui se mêle à » chaque idée, et lui donne la vie; si elle con» siste à créer des expressions profondes et » vastes qui enrichissent les langues, à enchan» ter l'oreille par une harmonie majestueuse, » à n'avoir ni un ton ni une manière fixe, mais » à prendre toujours et le ton et la manière du

» moment, à marcher quelquefois avec une » grandeur imposante et calme, puis tout à » coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, à » s'élever encore, imitant la nature, qui est » irrégulière et grande, et qui embellit quel- » quefois l'ordre de l'univers par le désordre » même ; si tel est le caractère de la sublime » éloquence, qui jamais parmi nous a été aussi » éloquent que Bossuet ? »

Qui croirait qu'à la suite de ce magnifique éloge dans lequel Thomas paraît sentir si vivement le génie oratoire de Bossuet, mais non pas au même degré peut-être toutes les beautés intimes de ce style, d'autant plus divin, en quelque sorte, qu'il est toujours naturel et simple dans sa sublimité, qui croirait qu'il ajoute ces étranges paroles que je copie à regret ? « On a » dit, il y a long-temps, que Bossuet était inégal; » mais on n'a point dit assez combien il est » long et froid, et vide d'idées dans quelques » parties de ses discours. » Thomas, dont l'esprit pouvait s'enorgueillir à bon droit de tant d'autres aperçus beaucoup plus ingénieux, se félicite ici trop mal à propos d'une semblable découverte, quand il semble revendiquer hautement un si étrange mérite auprès de ses lec-

teurs; personne assurément ne sera jamais tenté de lui en disputer la gloire.

Il faut d'abord bien établir que dans ce chapitre Thomas ne parle, ne veut et même ne peut réellement parler que du seul volume où se trouvent réunies les oraisons funèbres de Bossuet. Son admiration y analyse uniquement et avec enthousiasme les éloges de la reine d'Angleterre, de sa fille Henriette, duchesse d'Orléans, de la princesse palatine et du prince de Condé. Il serait injuste et même absurde, en effet, de vouloir apprécier le mérite oratoire d'un si grand homme, d'après quelques-uns de ses premiers sermons imprimés sans choix et sans discernement, soixante-huit ans après sa mort. Thomas n'en dit pas un mot dans son *Essai sur les Éloges*, qu'il avait même composé avant qu'on les rendît publics. C'est par conséquent des chefs-d'œuvre immortels de l'évêque de Meaux, considérés au moins *dans quelques-unes de leurs parties*, qu'il porte un jugement si peu réfléchi.

Bossuet n'est véritablement responsable que des ouvrages qu'il a lui-même publiés, et qui nous donnent la véritable mesure de son talent. Or je demande à tous les hommes de

goût, s'il y *a encore*, je ne dirai point dans le *Discours* prodigieux *sur l'histoire universelle*, mais dans ses oraisons funèbres, dans celle même de la princesse palatine, que le sujet rend néanmoins fort inférieure aux trois autres, quoiqu'on y admire de très grandes beautés; je demande, dis-je, si l'on trouve, *dans quelques parties de ces discours, quelques-uns de ces défauts* dignes de Ronsard et de du Bartas, *de ces lieux communs de déclamation et d'ennui qu'on a pris si long-temps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence?* Je demande en même temps si, après avoir lu ces sublimes compositions, aucun critique, de quelque autorité dans la littérature, est répréhensible de n'avoir pas observé, en regrettant qu'aucun rhéteur ne l'eût encore prévenu, qu'*on a dit depuis long-temps que* Bossuet *était inégal*, mais *qu'on n'a point dit assez combien il est long, froid, vide d'idées, et que lorsque son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui?*

Certes, dans l'éloge déjà cité de la princesse palatine, Bossuet supplée magnifiquement à la stérilité des faits, par les créations de son génie : c'est son grand caractère; c'est le merveilleux secret de son talent. Il sait donner

également à tous les sujets qu'il traite le plus haut degré d'intérêt dont ils sont susceptibles. J'avoue qu'il ne doit et ne veut pas être toujours sublime; car ce serait le plus infaillible moyen de ne l'être jamais. Mais nul orateur, sans en excepter Démosthène lui-même, n'a écrit avec plus de verve et d'ardeur, et n'a montré, plus que lui, de ce véritable feu de l'âme et du génie qui étincelle dans tous ses discours, où, de l'aveu même de Thomas, *un sentiment se mêle à chaque idée et lui donne la vie.* Bossuet ne se montre jamais bouffi, tendu, monotone, sec et métaphysique, sujet à la raideur et à l'enflure, naturellement enclin à une élocution boursoufflée, pleine de termes techniques et abstraits, surchargée de métaphores outrées ou de mots scientifiques; et c'est pour cela même que son style original et sublime, mais très pur, très correct, entièrement à l'abri de tout reproche d'inégalité choquante, quoi qu'on en ait pu dire sur parole, ressemble toujours à l'épanchement, à l'abandon et au premier mouvement du génie.

Heureusement pour sa gloire, Thomas s'est bien gardé de dire, en propres termes, que Bossuet fût un *froid écrivain.* Mais quand il lui reproche de l'être quelquefois, ce qui est très

injuste, il s'expose d'autant plus à lui faire imputer cette prétendue stérilité et cette froideur assez fréquente, qu'il en accuse formellement, du moins *quelques parties de ses discours;* et même que, peu content de l'affirmer, il ose se plaindre de ce qu'*on n'a point dit assez*, avant lui, *combien Bossuet est* quelquefois *long, froid et vide d'idées.*

Bossuet un froid écrivain! Le faire entendre à mots couverts, ce serait un blasphème contre le génie; nul homme de lettres ne méritait mieux que Thomas de n'en méconnaître jamais le langage, qui est quelquefois le sien propre. Eh! digne admirateur, noble panégyriste de ce grand homme, qu'insinuez-vous? Si la nature vous eût doué d'un goût égal à votre esprit, vous n'auriez pas été entraîné, par ce malheureux penchant vers une chaleur factice, à trouver *long, froid et vide d'idées*, tout ce qui n'est dans un discours ni forcé ni exagéré. Ne savez-vous pas ce que c'est qu'un écrivain froid? Par quelle distraction ou par quelle fatalité avez-vous donc pu l'oublier, en parlant du premier des orateurs? Le législateur Boileau nous l'apprend avec assez d'énergie, quand il prononce sur le Parnasse cet arrêt mémorable, dont la conséquence vous eût étrangement

surpris, si votre mémoire vous l'eût rappelé au moment même où votre plume semblait en faire, à votre insu, l'application à Bossuet :

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur (1).

Non, non, si vous vous en étiez souvenu, vous n'auriez jamais écrit une si révoltante assertion que votre ombre désavoue, qui dément tous les justes éloges que vous décernez à ce grand génie, et vous met avec vous-même dans un état d'opposition, que je voudrais vainement excuser ou expliquer.

Hélas ! il faut le dire pour l'instruction des vivants, plutôt que pour exercer une triste censure envers les morts ! On sait combien l'avocat Linguet, dont les paradoxes et le mauvais goût se retracent en ce moment à ma pensée, et qui était à une si grande distance du talent de Thomas, avait outré cette étrange théorie d'une fausse chaleur oratoire.

Ah ! c'est quand on se livre ainsi, dans ses compositions, à une exaltation habituelle de tête, qu'on a le malheur de trouver Bossuet un écrivain froid ! C'est d'une pareille efferves-

(1) C'est le trente-troisième vers du quatrième chant de l'*Art poétique*.

cence d'idées, que doit provenir le travers d'esprit par lequel on prend l'emphase pour le talent oratoire, les fumées d'une imagination échauffée pour la flamme du génie, les mots à prétention pour les *pensées du cœur* (1), les écarts pour des élans, l'ivresse pour l'enthousiasme, les transports factices pour des mouvements sublimes, enfin pour véhémence, le délire furibond de ces avocats qui *vendent* chèrement, dit Juvénal, *leur* feinte *colère* (2), et dont Quintilien appelle les cris et les emportements, *une éloquence de chien enragé*, CANINA ELOQUENTIA (3).

Il faut savoir lire et sentir Bossuet pour apprécier toute la sublimité et saisir toute la mesure de son talent. Il est très peu de lecteurs qui aient assez d'esprit, de goût et de tact, pour démêler toutes les richesses de ses compositions. Plus on a de sagacité, plus on le médite, plus aussi on y découvre de beautés cachées. Il a ce trait de ressemblance avec tous les écrivains du premier ordre et tous les grands hommes, que, malgré le sentiment habituel

(1) *Cogitationes cordis*. Cic.

(2) *Iras vendit*.

(3) *Voyez* vers la fin, dans une note marginale, la préface de la traduction de Quintilien, par l'abbé Gedoyn.

de l'admiration qu'il inspire, et qu'il paraît continuellement épuiser, son génie excite encore, dans chacune de ses productions, une nouvelle surprise, en paraissant toujours se surpasser lui-même.

Je regrette qu'avec un talent supérieur qui le porte à la noblesse et à l'élévation, mais qui l'expose à l'exagération et à l'enflure, Thomas nous montre, par de si tristes exemples dans ses écrits, combien il faut se tenir en garde contre l'excès des dons même les plus heureux de la nature, quand on voit à quel point l'usage en avoisine de près l'abus. Ce n'est plus atteindre le but que de le dépasser. On peut appliquer à ses ouvrages ce que pense des compositions de Sénèque le sage et judicieux Quintilien : « Vous désireriez, dit-il, qu'il eût » écrit avec son esprit, mais avec un autre goût » que le sien. *Velles eum suo ingenio dixisse,* » *alieno judicio* (1). »

J'entends vanter, tous les jours, les jugements littéraires de Thomas sur les orateurs dont il apprécie l'éloquence dans son *Essai sur les Éloges.* Je reconnais, en effet, qu'à l'exception des erreurs de goût, et des restrictions qu'il

(1) *De institutione oratoriâ,* lib. X, cap. 3.

mêle inconsidérément à son estime pour Mascaron et à son admiration pour Bossuet, on peut adopter avec confiance presque toutes ses opinions critiques dans le genre oratoire, jusqu'à l'époque où il nous parle de ses contemporains. Mais, il faut le dire en excusant son indulgente sensibilité, quand il s'expose au danger d'apprécier des auteurs vivants, il montre bien plus d'affection et de complaisance que de franchise et de discernement, envers quelques écrivains célèbres qu'il a pour amis, et qu'il ne semble plus juger avec son esprit, mais uniquement avec son cœur. Son embarras et ses efforts trahissent manifestement sa conscience littéraire, dès qu'il se voit condamné par ses liaisons à louer des ouvrages qu'il ne saurait estimer.

Ainsi, à la suite des injustes réserves qui contre-balancent le ravissement que lui causent les chefs-d'œuvre de Bossuet, Thomas se bat les flancs, s'il est permis d'employer cette locution vulgaire, qui peint exactement sa contrainte, lorsqu'il veut exalter le panégyriste de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Il a pourtant la pudeur de ne jamais placer le mot *éloquence* à côté du nom de son ami d'Alembert, que le jugement de ses

pairs a classé parmi les hommes les plus célèbres dans les mathémathiques : écrivain d'un ordre supérieur, doué d'une véritable force et d'une grande étendue d'esprit, et qui a composé dans la suite plusieurs éloges académiques fort supérieurs à ses premiers essais en ce genre, mais dont il me semble que la nature n'avait pas voulu faire un orateur. Après avoir finement analysé le caractère de son talent, *qui réunissait*, dit Thomas, *à une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur, un style précis, qui n'orne point la pensée, et dont la parure est la force ;* il ajoute à cette louange assez juste, quoiqu'un peu déplacée dans un chapitre où il s'agit du genre des *éloges*, que *si l'on a comparé Fontenelle à Pline, on peut* AVEC PLUS DE RAISON *comparer d'Alembert à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur ; et l'éloge de Montesquieu rappelle, en plus d'un endroit, l'éloge d'Agricola.*

Ne suffit-il pas de rapporter une pareille assertion pour la réfuter? L'objet de comparaison ne pouvait être plus malheureusement choisi : c'était rapprocher deux écrivains et deux ouvrages qui n'ont entre eux aucune ressemblance. D'Alembert avait certainement beaucoup de lumières dans l'esprit; mais il faut

avouer qu'il montre dans ces quatre éloges, qui n'ont rien de saillant, rien de profond, la même sécheresse que dans ses *Éléments de philosophie.* Tacite, au contraire, attendrit le lecteur à chaque page, par la pieuse sensibilité avec laquelle il loue son beau-père Agricola, qu'il fait révérer, regretter et chérir, en parlant toujours de lui avec l'accent le plus touchant de l'admiration, de la tendresse et de la douleur. Quel rapport peut-il donc y avoir entre les froides et métaphysiques analyses qui composent les quatre notices historiques de d'Alembert, dont on n'a rien retenu, et l'éloge si lumineux et si éloquent d'un général d'armée, l'un des ouvrages de l'antiquité où l'on trouve le plus d'âme et de génie, enfin un chef-d'œuvre de Tacite, étincelant de traits sublimes qu'on emprunte encore de lui tous les jours, comme les plus dignes hommages de l'amour, de l'enthousiasme et des regrets publics, à la tête de l'éloge funèbre des hommes les plus illustres dans tous les états et dans tous les genres, et qu'on ne peut relire sans verser des pleurs ?

Mais avançons. Voici, dans le même ouvrage de Thomas, un autre exemple encore plus propre à signaler aux yeux du goût les chances

périlleuses de ce commerce de louanges réciproques entre des auteurs contemporains. Quand il parle, dans son 36e chapitre, de *l'Éloge de Richardson*, esquisse où l'on trouve quelquefois de l'élan, de la chaleur, des mouvements passionnés, surtout beaucoup d'esprit et d'originalité, soit dans les pensées, soit plus encore dans les formes d'un style presque toujours hydropique; mais, il faut le dire, esquisse tracée dans un redoublement de transport au cerveau, et le plus souvent sans effet, parce qu'elle est sans mesure, Thomas ne craint pas de prodiguer à Diderot une admiration subtile et péniblement exagérée; il préconise, au lieu d'excuser, s'il était possible, l'exaltation factice, le désordre et le délire du panégyriste : il va même jusqu'à ne plus voir simplement *un éloge, mais un hymne*, dans cette espèce de rêve d'un visionnaire, qui vient de lire *Clarisse* pour la première fois.

Est-ce bien, en effet, le vrai langage de l'enthousiasme que nous fait entendre Thomas, ou plutôt n'est-ce pas, au moins en partie, l'engouement métaphysique si familier à Diderot, qu'il semble vouloir imiter lui-même, lorsqu'en appréciant cet écrivain dont l'esprit, presque toujours emporté par la fougue de l'imagina-

tion, écrivit quelques belles pages, et ne composa jamais un beau livre, il nous dit sérieusement, qu'*ici l'orateur ressemble à ces* GRANDS PRÊTRES ANTIQUES *qui, à la lueur du feu sacré, parlaient aux peuples, aux pieds de la statue de leur divinité?* Peu content de toutes ces hyperboles, il ajoute qu'*en l'écoutant, le sentiment quoique exagéré,* PARAÎT VRAI; qu'*il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas senti, et* que *ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre; mais* que *ces invocations, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, ces repos, laissent l'*AME, *à la fin, dans une émotion vive et profonde;* que *celui qui a reçu de la nature une* AME *ouverte à toutes les impressions, et qui a ce ressort dans l'*AME, *a un sens de plus dont il doit remercier la nature* (1). On n'a jamais tant parlé de l'âme, pour conclure qu'elle finit par être, ou, si l'on veut, par créer un SENS de plus, que dans cet éloge alambiqué d'un philosophe, qui ne croyait guère en avoir une.

Et Voltaire aussi était vivant encore, quand Thomas publia l'*Essai sur les Éloges!* On s'en aperçoit aisément à la lecture du chapitre qui

(1) OEuvres complètes de Thomas, t. IV, ch. 36.

lui est consacré. Malgré toute la noble fierté de son talent et de son caractère, cet estimable académicien, entraîné par une si dominante renommée, crut devoir brûler quelques grains d'encens en l'honneur du patriarche de Ferney; et, pour ne pas faire de ces louanges un hors-d'œuvre désobligeant, dans son traité historique de l'art oratoire, il se vit en quelque sorte forcé de célébrer comme orateur cet homme extraordinaire, très souvent éloquent en vers, et même dans quelques traits isolés de sa prose, mais qui n'a jamais pu parvenir, malgré tous ses efforts réitérés, à composer un discours d'une véritable éloquence : genre de style et d'harmonie auquel son esprit se refuse, et dont son oreille même, si délicate en poésie, semble ignorer les premiers éléments. Thomas subit d'abord la pénible épreuve de parler du panégyrique de Louis XV. On sent combien doit le gêner la triste nécessité qu'il s'impose d'assigner à Voltaire pour titre de gloire, dans cette galerie des plus grands orateurs, un éloge écrit comme un chapitre de ses *Mélanges*, où l'on n'aperçoit ni verve, ni ni mouvement, ni aucune espèce de couleur oratoire.

Voici comment Thomas essaie de se tirer

lui-même, ainsi que l'auteur du panégyrique, d'un embarras également fâcheux pour l'un et pour l'autre, et auquel il serait à désirer, pour leur propre gloire, qu'ils n'eussent jamais été exposés. *Pélisson*, dit-il (1), *est presque toujours orateur dans son panégyrique de Louis XIV* (certes, je ne puis admettre cette supposition : je serais plutôt tenté de dire qu'on n'y trouve pas un seul mouvement de grande éloquence) (2); *et l'on voit qu'il veut*

(1) Essai sur les Éloges, t. IV.

(2) Le style de ce panégyrique, écrit avec beaucoup de pompe, est en effet oratoire; mais je n'ai pu y découvrir aucun morceau vraiment éloquent, et bien moins encore sublime. Après s'être demandé sérieusement à lui-même, s'il y a eu dans le ciel, à la naissance de Louis XIV, *quelque révolution extraordinaire, quelque conjonction ou quelque constellation nouvelle*, puisqu'*il est certain et indubitable que nos rois sont nos astres, et leurs regards nos influences*, Pélisson dit que *ce prince commence à gouverner lui-même, ayant désormais pour premier ministre le génie*. Cette dernière expression est la plus remarquable du discours. L'éloge solennel du roi se trouve renfermé dans la réponse de Pélisson, le 3 février 1671, jour de la réception de M. de Harlay de Chanvalon, nommé à l'archevêché de Paris, successeur de M. Péréfixe de Beaumont, archevêque de Paris, précepteur de Louis XIV, et auteur de l'histoire de Henri IV. Voyez les *OEuvres diverses de Pélisson*, édition de

l'être. Le panégyrique de Louis XV, au contraire, ne l'est jamais : il semble éviter l'éloquence, comme l'autre paraît la chercher. IL NE SE PERMET NULLE PART *ces mouvements, ces tours périodiques et harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées, et un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste, etc.* C'est une manière toute nouvelle de célébrer un orateur, que de présenter ainsi son impuissance oratoire comme un système, comme un expédient de goût, enfin comme *une suite d'un changement qui s'était opéré, sous le règne de Louis XV,*

Didot, en 1735, tom. II, pag. 204. On lit dans le même volume, pag. 328, une *Conversation de Louis XIV au siége de Lille,* rédigée par Pélisson, qui était *en tiers* dans cet entretien. C'est un récit curieux en dix-sept pages, que le rédacteur n'a pas manqué sans doute d'embellir officieusement, et qui fait peut-être encore plus d'honneur à Louis XIV que le panégyrique très estimable, et toujours fondé sur des faits, qui fut prononcé par Pélisson dans une séance publique de l'Académie française. On ne pouvait mieux peindre l'air chevaleresque, et même un peu espagnol, dont ce monarque avait une teinte très marquée dans l'esprit comme dans le caractère, qu'en le faisant ainsi parler confidentiellement.

dans la direction des esprits; époque où la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent, et où l'on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence, quand l'esprit philosophique, qui discute toujours avant de juger, et qui est sans cesse sur ses gardes, parce qu'il craint LA SURPRISE DU SENTIMENT, *devint peu à peu l'esprit général, et fit la loi aux orateurs mêmes.* Je défère au lecteur le jugement des singulières louanges et des opinions systématiques par lesquelles, avec beaucoup d'esprit assurément, mais non pas avec un bon esprit de critique, s'il n'est pas simplement historien, en traçant le tableau d'une pareille théorie oratoire, Thomas donne tant de prise contre lui dans ce morceau, qui, sans qu'on y en découvre la tournure et bien moins encore l'intention, n'en serait cependant pas moins susceptible d'être aisément travesti en persiflage.

L'auteur, si justement célèbre, de l'*Essai sur les Éloges*, pressé du besoin d'admirer quelque éloquence dans la prose de Voltaire, cherche tout ce qu'il peut relever de louable dans un très beau sujet, que ce grand poëte eut le mérite de choisir avec l'instinct du goût, mais non pas la gloire de traiter avec un enthousiasme digne d'un si grand intérêt : c'est l'éloge funèbre des

officiers morts dans la guerre de 1741. Quoique cet ouvrage me semble manqué, ou du moins fort au-dessous du génie de son auteur, il est sans doute beaucoup meilleur que le panégyrique de Louis XV. L'éloge de Vauvenargues, qui en forme la péroraison, est écrit avec une sensibilité qu'on voudrait trouver plus souvent dans la prose de Voltaire; mais un si faible discours, où la finesse de l'esprit et le ton de la déclamation usurpent trop souvent la place de l'éloquence, est loin de pouvoir fonder jamais la réputation d'un orateur. Le panégyriste de Marc-Aurèle avait trop de tact, et surtout un sentiment trop juste de la vraie éloquence, pour pouvoir se le dissimuler : il n'en respecte néanmoins pas davantage son propre jugement, lorsqu'il porte l'exagération jusqu'à dire que *cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquents de notre langue!*

Thomas a été seul jusqu'à présent de cet avis; ou plutôt était-ce bien là son opinion?

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Et, pour l'honneur de cet écrivain si généralement considéré, ne doit-on voir, dans l'exagération de l'hommage, qu'un tribut de déférence, dont on a peine à se défendre envers un

homme de génie, même quand il s'agit de ses moindres productions dans le genre le plus étranger à son talent? Ah! l'amitié coûte trop cher à un homme de lettres quand elle arrache de semblables témoignages, je ne dirai pas, à son goût, mais du moins à sa plume, et qu'elle fait subir une telle violence à son admiration, en présence des chefs-d'œuvre immortels de l'éloquence française! La tyrannie de l'esprit de parti, et le tribut des éloges de commande, qu'imposent les relations sociales ou les coteries littéraires, ne sont jamais d'une longue durée. L'adulation ne procure pas plus de gloire à l'auteur, d'ailleurs très fameux, d'un ouvrage médiocre qui en est l'objet, qu'elle n'attire de suffrages à l'ami vainement généreux qui s'en fait l'organe. Les hommes passent; mais les jugements restent, et honorent ou accusent à jamais le goût d'un écrivain au tribunal de la postérité, qui viendra en tenir ou en demander compte à son ombre, jusque dans l'asile du tombeau.

LXIX. DE L'EMPLOI DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Les ouvrages de Thomas se rapprochent sous plusieurs rapports du genre de la chaire, soit

par l'élévation des idées, soit par l'intérêt moral, soit principalement par le ton oratoire qui leur est commun avec l'éloquence sacrée. Voulons-nous que les beautés et même les défauts non moins instructifs d'un littérateur tout couvert de palmes académiques, deviennent en quelque sorte des leçons également utiles aux orateurs sacrés? Profitons de son exemple dans la carrière qu'il a parcourue, au milieu de tant d'applaudissements et de critiques. Enrichissons donc comme lui notre talent, par une étude approfondie de chaque matière que nous voulons traiter, et par les connaissances les plus analogues à l'objet de nos discours. Nos plus récents prédécesseurs nous le recommandent assez tristement par leurs mécomptes mêmes et par leurs méprises. Souvenons-nous, témoins de leur renommée expirante, que depuis le *Petit-Carême*, on n'a cessé d'énerver l'éloquence évangélique, en négligeant la science et en oubliant le langage de la religion; de sorte que pour rendre à notre ministère son ancien lustre, il faut que nous redevenions des apôtres, si nous voulons être des orateurs.

C'est en lisant et en relisant l'Écriture sainte, qu'on apprend à parler cette belle langue de la piété, du zèle et de l'onction, qui répand

tour à tour sur le style des images touchantes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on ne s'emparera jamais ni de l'imagination ni du cœur de l'homme. Ah! ne regardons point comme une contrainte importune l'heureuse nécessité de mêler sans cesse le texte sacré à nos compositions. Les prodiges de l'histoire sainte nous offrent tout le merveilleux que l'imagination presque poétique d'un orateur peut employer en chaire, avec la certitude d'intéresser vivement à la fois les souvenirs, la pensée et l'âme de ses auditeurs. La Bible est, littérairement parlant, pour le style des prédicateurs, ce qu'a toujours été la mythologie pour l'élocution des poëtes, un apanage du genre, plutôt qu'une servitude du ministère. On trouve dans les livres saints des pensées si sublimes, des expressions si hardies et si énergiques, des tableaux si pittoresques, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des images si éclatantes et si variées, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point chercher par principe et par devoir.

Tous ces bienfaits qu'offre à la chaire une lecture assidue des livres sacrés, ont été déve-

loppés avec autant de vérité que d'attrait, par le père Lamy, oratorien, dans la préface de son *Introduction à l'Écriture sainte*, ouvrage éminemment propre à piquer la curiosité et à inspirer le goût de cette étude. « Les prédicateurs, » dit-il, sont d'autant plus inexcusables de négliger l'Écriture, qu'il n'y a point pour eux de » fonds plus riche et plus inépuisable. Tout ce » qui soutient l'éloquence, les actions extraor- » dinaires, les mots éclatants, les exemples, les » comparaisons, les paraboles, s'y trouvent avec » abondance. Non-seulement on y puise la vé- » ritable doctrine : on y découvre encore tous » les ornements qui donnent de la force aux » discours. Quelle manière plus claire et plus » briève que l'Évangile? Quel orateur peut éga- » ler l'élévation et la véhémence des prophètes? » Qui sait mieux tourner l'esprit et toucher le » cœur, que saint Paul? Quoi de plus propre à » donner au discours l'éclat et la magnificence » de la poésie, que les psaumes de David? Enfin » quelle foule admirable de sentences et de » maximes dans les livres de Salomon? »

J'invite avec confiance les orateurs chrétiens à s'assurer eux-mêmes que le beau idéal du genre lyrique se fait admirer dans les psaumes, où, selon le jugement de saint Jérôme, le roi

prophète nous tient lieu de tous les poëtes grecs et latins, d'Horace lui-même : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.* Tous les secrets de cette poésie originale et sublime nous ont été parfaitement révélés, dans l'explication du cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge que Rollin a examiné, d'après Hersan, dans son *Traité des Études*, suivant toutes les règles de l'éloquence. L'abbé Batteux, dans le troisième volume de ses *Principes de littérature*, chapitre 9, analyse et développe également avec beaucoup d'esprit et de goût, selon la meilleure poétique de l'ode, le psaume 103, sur *la création du monde*, *Benedic, anima mea, Domino, etc.* Toutes les beautés lyriques de ce chef-d'œuvre s'y trouvent parfaitement divisées, et présentées en neuf tableaux de la plus grande magnificence. C'est le commentaire le plus instructif et le plus lumineux que je puisse indiquer aux candidats de la chaire, pour leur apprendre à discerner et à sentir les richesses oratoires et poétiques des livres saints.

Un orateur sacré peut et doit même s'emparer à discrétion des sentiments, des pensées ou des mouvements sublimes qu'il découvre dans ces livres divins : c'est là que le plagiat lui est

permis, et même ordonné. Plus il y recueille de trésors, plus ses auditeurs lui savent gré de ses conquêtes. Les citations des auteurs inspirés deviennent, pour un orateur chrétien, des autorités qui rendent son langage plus touchant et plus auguste, des témoignages imposants qu'il peut, avec autant de droit que de facilité, aller chercher dans la plus haute antiquité, dans le ciel même, et jusqu'au fond de l'enfer, pour instruire et confondre la terre. Malheur, malheur à lui, s'il rougissait de l'Évangile au moment où il l'annonce, et s'il s'abaissait à l'impie et abjecte condescendance de n'oser plus nommer Jésus-Christ, dans la chaire même où il vient occuper sa place et proclamer ses oracles!

Eh! ne reste-t-il donc pas encore assez de beautés inconnues dans l'Écriture sainte, pour exciter la studieuse émulation d'un prédicateur? Quelque pensée qu'il veuille exprimer ou sanctifier, il en trouvera le germe dans les livres sacrés, si son zèle lui impose la loi de les méditer tous les jours, et si cet exercice habituel aiguise assez la sagacité de son esprit, pour démêler de loin toutes les allusions heureuses qu'ils doivent lui suggérer. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvrira une

foule d'autres qu'il saura mettre en réserve, pour les sujets auxquels ils pourront s'allier avec le plus d'éloquence et de fruit.

Revenez donc chaque jour à l'Écriture sainte, avec cette application prévoyante qui, pour un orateur, en est la véritable étude, puisqu'elle seule en découvre tous les rapports avec la chaire. Un tact prompt et exercé y saisit d'abord les combinaisons et les résultats dont le ministère sacré saura faire ensuite un magnifique usage. Il faut prendre note, en lisant la Bible, la plume à la main, de tous les passages frappants qui peuvent servir de cadres heureux au développement de la morale ou des faits instructifs, et surtout aux tableaux historiques. C'est ainsi que le verset du psaume 101e, *Prospexit de excelso sancto suo*, cinq fois répété, et amenant chaque fois un portrait affreux, mais sublime, de la corruption et des désastres de notre patrie, suffit à Massillon quand il veut peindre, avec l'énergie et la véhémence de Démosthène, l'état de la France vers la fin du règne de Louis XIV, dans la dernière partie de son admirable discours sur *les motifs de conversion*, pour le jour *des Cendres*. On doit donc acquérir une connaissance anticipée de ces traits mémorables, et se la rendre

assez familière pour que chaque sujet en rappelle, en indique, ou en inspire ainsi, au besoin, l'application oratoire.

Vous verrez à chaque page dans les discours de Bossuet, combien ce grand homme, qu'aucun prédicateur n'égale dans la connaissance approfondie de l'Écriture sainte, y avait fait d'heureuses découvertes qui viennent orner à souhait ses compositions. Ce sublime orateur embellit même singulièrement la Vulgate, toutes les fois que son talent ne se trouve pas entièrement satisfait de cette version latine, qu'il refait souvent sur les originaux écrits en langue grecque ou hébraïque. Eh! que dis-je? il ne se contente même pas d'en reproduire à sa manière le texte primitif, dont nous n'avons dans le latin qu'une traduction affaiblie : il le rend beaucoup plus beau; il l'enrichit du plus éloquent commentaire ou des mouvements les plus oratoires que l'écrivain sacré puisse attendre de son génie. Je me bornerai à citer ici un seul exemple de sa méthode; il me serait trop aisé d'en remplir un volume.

Je vais donc insérer au bas de cette page les deux textes latins d'Isaïe et de Daniel (1), que

(1) *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus*

rappelle Bossuet, dès le début triomphant de sa première partie, dans l'oraison funèbre du grand Condé, qu'il veut comparer aussitôt à Cyrus et à Alexandre. J'invite le lecteur à examiner préalablement ces passages avec attention, pour se rendre compte à lui-même de toutes les beautés qu'ils renferment, ou qu'ils peuvent indiquer à son imagination ; il jouira mieux ensuite de la magnificence oratoire à laquelle il verra s'élever la traduction ou la paraphrase de l'évêque de Meaux, qui va partager l'enthousiasme, le coloris et la verve des prophètes. C'est, dans cette partie, le plus digne objet de perfection que puisse imiter un prédi-

apprehendi dextram... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. Isaïe, ch. 45, v. 1, 2, 3, 4, 7. *Veniebat ab Occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram.* Dan., ch. 8, v. 5, 21. *Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ; cùmque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem.... Cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus.* Ibid., 6, 7, 20.

cateur, lorsqu'il doit traduire en chaire les livres saints. Voici avec quels sublimes accents Bossuet se rend l'interprète d'Isaïe et de Daniel dont il réunit les pinceaux; mais on aura lieu d'observer ici qu'à lui seul appartient ce tour vif et oratoire d'un si grand effet, le *voyez-vous? etc.*

« Quel autre, dit-il, a fait un Cyrus, si ce » n'est Dieu qui l'avait nommé, deux cents ans » avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe? » *Tu n'es pas encore*, lui disait-il, *mais je te* » *vois et je t'ai nommé par ton nom : tu t'ap-* » *pelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans* » *les combats. A ton approche, je mettrai les* » *rois en fuite : je briserai les portes d'airain.* » *C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la* » *terre, qui nomme ce qui n'est pas, comme ce* » *qui est;* c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, » et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je » fais. Quel autre a pu former un Alexandre, » si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir » de si loin, et par des figures si vives, l'ar- » deur indomptable, à son prophète Daniel? » Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant? avec » quelle rapidité *il s'élève de l'Occident* comme » par bonds, et *ne touche pas à terre?* Sem- » blable dans ses sauts hardis et dans sa légère

» démarche à ces animaux vigoureux et bon-
» dissants, il ne s'avance que par vives et impé-
» tueuses saillies, et n'est arrêté ni par monta-
» gnes, ni par précipices. Déjà le roi de Perse
» est entre ses mains; à sa vue il s'est animé,
» *efferatus est in eum*, dit le prophète. *Il l'a-*
» *bat, il le foule aux pieds : nul ne le peut dé-*
» *fendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher*
» *sa proie.* A n'entendre que ces paroles de Da-
» niel, qui croiriez-vous voir sous cette figure,
» Alexandre ou le prince de Condé? »

Mais quand, sur la foi de toute la gloire que le talent de Bossuet a su puiser dans les éloquentes applications de la Bible, j'invite les orateurs sacrés à regarder ce livre divin comme le plus riche manuel de leur ministère, je ne prétends nullement les induire à surcharger leurs discours d'un amas de textes latins, aussi faciles à réunir qu'insipides à répéter : c'est le métier mécanique d'un compilateur sans esprit, ce n'est point la méthode du génie oratoire. Voyez avec quel goût et quel talent l'auteur des tragédies immortelles d'*Esther* et d'*Athalie* (1), où il a posé les dernières bornes de la

(1) Racine termina sa carrière littéraire par ces deux magnifiques ouvrages, lorsque ses principes religieux,

perfection que puisse atteindre l'art d'écrire, sait fondre dans son élocution toutes les ri-

ranimés par tous les dégoûts qu'il venait d'essuyer, le déterminèrent à ne plus travailler pour le théâtre. C'est un grand malheur pour la gloire des lettres et de la nation, que durant ses six dernières années, et à l'apogée de son génie, il n'ait pas eu la pensée, ou du moins que Boileau et ses amis de Port-Royal ne lui aient jamais donné le conseil de consacrer à la religion un si précieux loisir, en composant un poëme épique sur quelqu'un des beaux sujets de l'ancien Tesatment, spécialement sur l'histoire de Joseph, qui réunit si heureusement l'intérêt et le merveilleux de l'épopée. J'ai souvent regretté que ce grand poëte, dont tant de morceaux admirables avaient constaté, surtout dans *Phèdre,* le rare talent pour le genre épique, qui savait si bien former un plan et le remplir, et qui avait trouvé la plus parfaite des tragédies dans le onzième chapitre du quatrième livre des Rois, n'ait pas songé à tirer, en l'honneur de Joseph, un poëme éminemment épique, du superbe et touchant récit de Moïse, dans les treize derniers chapitres du livre de *la Genèse.* Un pareil sujet se rattache aux merveilles de la création, au berceau du genre humain et aux prodiges de toute l'histoire du monde jusqu'à la mort de Jacob. Je ne doute pas que s'il avait voulu s'en occuper, Racine n'eût mis le comble à sa gloire poétique, en s'illustrant par le plus grand ouvrage littéraire du dix-septième siècle, par le chef-d'œuvre de notre littérature, que lui seul jusqu'à présent aurait pu faire rivaliser, sous ce rapport, avec l'Iliade et l'Énéide.

chesses poétiques de l'Écriture sainte, d'autant plus belle et plus sublime sous ses pinceaux, qu'un œil clairvoyant l'y distingue toujours, sans que cette double magnificence de la religion et de la poésie hébraïque forme jamais la moindre discordance avec le ton et la couleur de son style : tant son langage est, pour ainsi dire, en harmonie avec la langue de Dieu même! Voilà, sous ce rapport, après Bossuet, le maître et le modèle que doivent choisir de préférence les prédicateurs (1)!

La Bible est donc une source féconde et intarissable de sublime. Où trouver ailleurs avec autant d'abondance cette poésie d'imagination dans l'expression, qui donne tant de relief, d'empire et d'éclat aux compositions de la chaire, et qui, sans recherche comme sans enflure, est

(1) La Motte lui-même est redevable aux récits des livres saints de deux vers qu'on a retenus, et qu'on cite dans le petit nombre de beaux vers sortis de sa plume; celui-ci, tiré de l'ode sur les miracles des apôtres :

> Le muet parle au sourd étonné de l'entendre;

et le vers de situation, qui termine avec tant de bonheur, dans la bouche d'Antigone, favorite d'Antiochus, le troisième acte de sa tragédie des Machabées :

> Rachel suivra Jacob sans emporter ses dieux.

pour ce ministère le véritable coloris du style oratoire? Il suffit de lire avec attention nos prédicateurs du premier rang, pour voir combien ils y ont emprunté de pompe, d'autorité, de véhémence et d'élévation. Toutes les fois que vous êtes plus vivement frappé de la magnificence ou même de l'onction de leurs discours, suspendez un instant, éclairez votre admiration; remontez aussitôt par la pensée à l'origine de cette élocution ravissante, qui s'élève sans effort et sans emphase au-dessus de la langue ordinaire des hommes. Le pieux enchantement de votre goût va découvrir avec surprise que l'orateur se montre d'autant plus sublime, qu'il répète plus fidèlement les paroles du texte sacré.

Eh! quel besoin aurait-on d'y ajouter aucun ornement, si l'on savait en choisir les mouvements et les images, et les approprier aux sujets qu'on traite en chaire? Avec la seule éloquence du zèle dont il était animé, le grand missionnaire Bridaine excitait une émotion extraordinaire, et frappait tout son auditoire d'un sombre saisissement, par la simple citation d'un passage de l'Évangile, très naturellement amené dans son sermon sur *le zèle sacerdotal.* Voici le trait mémorable que fournissait à son inculte véhémence la traduction littérale de deux ver-

sets de saint Luc, pour enflammer l'émulation des ministres du sanctuaire, lorsqu'il donnait une retraite particulière au clergé, durant ses missions : « Mes vénérables frères, disait-il, si » l'exemple des apôtres, qui ont converti le » monde, intimide votre ministère au lieu de » l'encourager, je vais m'accommoder aujour-» d'hui à votre faiblesse. Je veux proposer, par » condescendance, à l'ardeur de vos sollicitudes » en faveur des pécheurs, un nouveau modèle » que vous n'osiez pas trouver trop saint, et » encore moins trop inimitable dans l'œuvre de » leur conversion. Écoutez donc avec confu-» sion et avec envie le singulier émule de zèle » que j'ai à vous présenter. Ce n'est plus parmi » les apôtres, ce n'est plus au milieu des pères de » l'Église, ce n'est même plus entre les grands » évêques et les saints ministres de l'Évangile, » c'est uniquement parmi les réprouvés, c'est » dans l'enfer que je vais chercher en ce mo-» ment un exemple de la compassion charitable » que vous me permettrez bien sans doute d'at-» tendre ici de votre sacerdoce, pour écarter » vos frères de l'abîme éternel où le pauvre mi-» sérable, qui va comparaître à l'instant devant » vous, se trouve déjà précipité lui-même! Voici » comment le mauvais riche parle dans l'Évan-

» gile, après sa réprobation : *Père Abraham*,
» s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans*
» *la maison de mon père, afin qu'il avertisse les*
» *cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils*
» *ne tombent aussi eux-mêmes dans ce lieu de*
» *tourments; car si quelqu'un ne ressuscite d'en-*
» *tre les morts, ils ne croiront pas.* (*Luc.* cap. 16,
» vers. 27 et 28.) Tel est le zèle d'un réprouvé,
» pour empêcher d'autres pécheurs comme lui
» d'être bientôt entraînés à sa suite au fond de
» l'enfer. C'est un damné, c'est un suppôt de
» Satan qui, ne pouvant les instruire lui-même
» de son malheureux sort, veut du moins leur
» envoyer un charitable missionnaire! Et un
» prêtre de Jésus-Christ verrait avec indiffé-
» rence s'enfoncer dans ce gouffre, toujours ou-
» vert, de la justice divine, des âmes rachetées
» du sang d'un Dieu qui l'en rendra responsa-
» ble au dernier jugement! O scandale! ô inef-
» façable opprobre du sanctuaire! »

On est frappé, en admirant un si vigoureux mouvement d'éloquence, des ressources fécondes et inépuisables qu'offrent les livres saints au talent d'un orateur, capable d'en discerner et d'en reproduire les trésors. Mais tout ce que l'on veut citer de l'Écriture doit être saillant et mémorable : il serait messéant de recourir à

l'oracle de l'Esprit saint pour ne lui faire dire que des choses communes. Eh! comment un sentiment profond de religion ne suggèrerait-il point cette précaution de respect aux ministres de l'Évangile, tandis que, sous le seul rapport des convenances, le grand sens d'Horace a fait, dans son ART POÉTIQUE, un précepte de goût, de cette réserve à ne mettre jamais en action une divinité fabuleuse du paganisme, sans la dignité qui convient à un dieu, c'est-à-dire, sans tout l'effet que doit produire le ressort de son intervention :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit. . . . .

Vers 191 et 192, *de Art. Poet.*

Rien ne me paraît aussi plus oratoire et plus facile que l'art de tirer de la Bible des comparaisons historiques, les plus riches en genre d'éloquence sacrée, et les mieux adaptées au style de la chaire. Ces heureuses analogies s'offrent d'elles-mêmes à un orateur familiarisé avec les livres saints. Massillon excelle dans cette partie. Vous trouverez, dans tous ses discours, tantôt des similitudes d'un trait concis qui viennent rehausser ou embellir sa pensée, tantôt des comparaisons plus développées qui font mieux ressortir ses peintures de mœurs.

Telle est cette belle et touchante allégorie, qu'on admire avec attendrissement vers la fin du premier point de son sermon sur *les afflictions:* « Il est écrit que Joseph, élevé aux pre-
» mières places de l'Égypte, ne pouvait pres-
» que s'empêcher de répandre des larmes, et
» sentait renouveler toute sa tendresse pour ses
» frères, dans le temps même qu'il affectait de
» leur parler plus durement, et qu'il feignait
» de ne pas les connaître. *Quasi ad alienos du-*
» *rius loquebatur, avertitque se parumper et fle-*
» *vit.* (Genes. cap. 42, vers. 7 et 24.) C'est ainsi
» que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant,
» si j'ose ainsi parler, de ne pas reconnaître en
» nous ses cohéritiers et ses frères; il nous frappe
» et nous traite rudement, comme des étran-
» gers. Mais cette contrainte coûte trop à son
» amour: il ne peut soutenir long-temps ce
» caractère de sévérité: ses grâces viennent
» bientôt adoucir ses coups: il se montre promp-
» tement tel qu'il est; et son amour ne tarde
» pas de trahir ces apparences de rigueur et de
» colère. *Quasi ad alienos duriùs loquebatur,*
» *avertitque se parumper et flevit.* »

Telle est encore, dans le sermon du même orateur sur le *délai de la conversion*, l'image frappante du pécheur qui ne veut donner à

Dieu que le rebut et les déplorables restes de sa vie. « Le prophète Isaïe insultait autrefois en » ces termes à ceux qui adoraient de vaines » idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, » leur disait-il, vous en retranchez la plus belle » et la meilleure partie pour fournir à vos be- » soins, à vos plaisirs, à votre luxe et à l'orne- » ment de vos palais; et, quand vous ne savez plus » à quoi employer ce qui vous reste, vous en » faites une idole: vous lui offrez des vœux et » des hommages ridicules. *Et de reliquo ejus* » *idolum faciam*. (Isai. cap. 44, vers. 19.) Et » voilà aussi ce que je puis vous dire de ces » misérables et derniers jours de la vieillesse » que vous croyez consacrer, en les destinant à » Dieu, etc., etc. »

Je ne transcris point, je me contente d'indiquer, dans son sermon sur *le véritable culte*, la superbe comparaison que lui fournit le livre des Machabées, entre les pécheurs qui n'ont qu'une apparence de religion, et les soldats juifs, sous les tuniques desquels on trouva des idoles cachées, après leur mort sur le champ de bataille. Une autre similitude non moins admirable peint, dans son discours sur *le respect humain*, la condition du juste méconnu dans le monde, parfaitement représentée sous l'em-

blème du feu sacré déposé dans les entrailles de la terre, lequel ne parut plus, disent les livres saints, qu'une eau épaisse et bourbeuse aux yeux des juifs, quand ils revinrent de la captivité de Babylone, mais qui se ralluma soudain, au premier rayon du soleil, en présence de tout le peuple d'Israël saisi d'admiration. *Accensus est ignis magnus ita ut omnes mirarentur.* (Machab. lib. 2, vers. 22.)

Tel est aussi le tour oratoire qu'emploie Massillon dans son discours sur *la parole de Dieu*, lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux instructions chrétiennes, que pour juger du talent de l'orateur. Il ne dit point alors, avec l'apostolique fierté de Bossuet, dans l'exorde de son éloge funèbre de la princesse palatine : *Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera tous au dernier jour, et sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlent les prophètes. Onus verbi Domini super Israël* (Zach. cap. 12, vers. 1.); mais il applique à ses auditeurs le même reproche que Joseph adressait par feinte à ses frères : « Ce n'est pas, » dit-il, pour chercher du froment que vous arrivez d'Égypte ; vous êtes venus ici comme » des espions, pour remarquer les endroits faibles de cette contrée. *Exploratores estis, ut*

» *videatis infirmiora terræ hujus venistis* (1). »

L'éloquent évêque de Clermont se sert encore d'une heureuse comparaison tirée de l'Écriture, dans son sermon sur *la rechute*, pour retracer, par une image très pittoresque, la triste destinée du pêcheur, qui, après s'être relevé d'une première chute, retombe encore, et se fixe à jamais dans ses habitudes criminelles : Massillon le compare à l'idole de Dagon, laquelle, après avoir été renversée devant l'arche, fut aussitôt replacée sur son autel par les prêtres des Philistins. « Mais l'idole étant » tombée une seconde fois, on fit d'inutiles efforts pour redresser cette statue mutilée, qui » resta étendue sur la terre, et immobile pour » toujours. *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo* (2). » Cette magnifique application du récit consigné dans le premier livre des Rois, fournit à l'orateur un développement sublime, qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie.

Enfin l'abbé de Boismont a employé, de nos jours, avec beaucoup de succès, un passage de l'Écriture sainte, dont son imagination a su

(1) Gen. 42.

(2) I. Reg., cap. 5, vers. 5.

former une éloquente allusion, dans son oraison funèbre de Louis XV. Il rappelle d'abord tous les malheurs de la France, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'au ministère si sage et si heureux du cardinal de Fleury; et, pour célébrer avec plus de pompe les changements qu'on vit s'opérer à cette époque dans l'administration de l'État, dont toutes les branches avaient été flétries par de longs désastres, il s'élève, en quelque sorte, un moment au ton de Bossuet. « Louis dit au cardinal » de Fleury, comme autrefois le Seigneur Dieu » au prophète Ézéchiel : *Insuffla super inter-* » *fectos istos, ut reviviscant* (1); soufflez sur ces » morts, afin qu'ils revivent. Tout à coup un » esprit de vie coule dans ces ossements arides » et desséchés; un mouvement doux, mais » puissant, se communique à tous les membres » de ce grand corps épuisé; toutes les parties » se rapprochent et se balancent. *Et accesse-* » *runt ossa ad ossa, unumquodque ad junctu-* » *ram suam* (2). »

Non-seulement l'Écriture sainte abonde en traits et en applications qui vivifient ainsi l'é-

(1) Ezech., cap. 37, vers. 9.

(2) *Ibid.*, vers. 7.

loquence sacrée, mais encore un orateur qui voudrait diversifier et rajeunir les instructions qu'on attend de son ministère, trouverait dans l'Ancien Testament des sujets neufs et intéressants qu'on pourrait traiter en forme d'*homélies*, avec autant de succès et d'onction que les paraboles si dramatiques du Nouveau, comme Moïse, Job, Tobie, Ruth, Esther, Suzanne, Isaac, Jacob, Joseph, David, la mère des Machabées, etc. C'est une route nouvelle qu'on peut ouvrir à l'éloquence sacrée, en y appliquant la méthode historique et morale de nos belles homélies sur les récits en action de l'Évangile, telles que l'*Enfant prodigue*, le *Lazare*, la *Pécheresse* et la *Samaritaine*. Ces histoires de la Bible, étant fort connues, attacheraient beaucoup plus un auditoire instruit, que les sujets ordinaires des panégyriques. J'ai souvent été surpris qu'aucun de nos prédicateurs n'eût encore conçu l'idée, si naturelle et si féconde, d'introduire, une fois par semaine, cette heureuse variété dans les grandes stations du ministère évangélique.

XXX. DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Orateurs chrétiens! vous êtes les ministres de la *parole de Dieu;* vous devez donc tirer des livres saints la substance de vos discours, et parler habituellement la langue du prédicateur invisible que vous représentez. La Bible, qui doit être l'âme de votre éloquence, ne suffit même pas à votre ministère, si à cette sève vivifiante de l'Écriture vous n'ajoutez encore la connaissance profonde de l'esprit et de la morale du christianisme, dont la doctrine ne se trouve entièrement développée que dans la tradition des pères de l'Église. S'il est vrai, en effet, que vos lèvres doivent être *les dépositaires de la science* du salut, comment pourrez-vous enseigner à vos frères toute la série des vérités transmises au genre humain par cette seule voie, sans vous être imposé auparavant l'obligation de les étudier à fond, pour en être solidement instruits, en vous montrant ainsi toujours théologiens, quoique vous n'affectiez jamais de le paraître? Vous ne prêcherez qu'une morale vague ou purement humaine, et vous ne donnerez jamais à votre style la précision et l'énergie du mot propre en traitant les mystères, tant

que vous n'aurez point acquis à l'école des pères cette sûreté de principes, cette netteté d'enseignement et cette fermeté d'expression dont ils ont été les organes, les régulateurs et les modèles.

Les pères de l'Église ont été appréciés avec la critique la plus lumineuse, sous le rapport des avantages qu'ils offrent aux ministres de l'Évangile, par deux de nos écrivains les plus illustres, Fénélon et l'abbé Fleury. Je vais donc leur céder ici la parole avec la plus juste déférence : heureux de pouvoir m'appuyer sur leur témoignage, auquel l'estime universelle attache une si grande autorité!

« Certaines personnes éclairées, dit Fénélon » dans sa *Lettre sur l'Éloquence*, ne rendent » pas aux pères une exacte justice. On en juge » par quelque métaphore dure de Tertullien, » par quelque période enflée de saint Cyprien, » par quelque endroit obscur de saint Ambroise, par quelque antithèse subtile et rimée de saint Augustin, par quelque jeu de » mots de saint Pierre Chrysologue. Mais il faut » avoir égard au goût dépravé des temps où » les pères ont vécu. Rome tombait, les études d'Athènes même étaient déchues, quand » saint Basile et saint Grégoire de Nazianze y

» allèrent. Les raffinements d'esprit avaient pré-
» valu. Les pères, élevés par les mauvais rhé-
» teurs de leur temps, étaient entraînés dans
» le préjugé universel. C'est à quoi les sages
» mêmes ne résistent presque jamais. On ne
» croyait pas qu'il fût permis de parler d'une
» manière simple et naturelle. Le monde était
» alors pour la parole dans l'état où il serait
» pour les habits, si personne n'osait paraître
» vêtu d'une belle étoffe sans la charger de la
» plus épaisse broderie. Suivant cette mode, il
» ne fallait point parler, il fallait déclamer. Mais
» si l'on veut avoir la patience d'examiner les
» écrits des pères, on y verra des choses d'un
» grand prix. Saint Cyprien a une magnani-
» mité et une véhémence qui ressemblent à la
» vigueur de Démosthène. On trouve dans saint
» Chrysostôme un jugement exquis, des images
» nobles, une morale sensible et aimable. Saint
» Augustin est tout ensemble sublime et popu-
» laire. Il remonte aux plus hauts principes,
» par les tours les plus familiers; il interroge,
» il se fait interroger, il répond. C'est une con-
» versation entre lui et son auditoire. Les com-
» paraisons viennent à propos dissiper tous les
» doutes. Il descend jusqu'aux dernières gros-
» sièretés de la populace pour les redresser. Saint

» Bernard a été un prodige dans un siècle barbare. On trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse et de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les pères, quand on connaît les siècles où ils ont écrit. On pardonne à Montaigne des expressions gasconnes, et à Marot son vieux langage. Pourquoi donc ne veut-on point passer aux pères l'enflure de leur temps, sous laquelle on trouverait des vérités précieuses exprimées par les traits les plus forts? »

Voici maintenant le jugement que porte le pieux et docte abbé Fleury, des mêmes pères de l'Église :

« Dans les premiers siècles, dit-il, *Mœurs des Chrétiens*, n° XI, tous les évêques prêchaient, et il n'y avait guère qu'eux qui prêchassent. Le prélat expliquait l'Évangile ou quelque autre partie de l'Écriture, dont il prenait souvent un livre pour l'expliquer de suite; ou bien il en choisissait les sujets les plus importants. Leurs discours sont simples, sans aucun art qui paraisse, sans divisions, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse; quelques-uns sans mouvement, la plupart fort courts. Il est vrai que ces saints

» évêques ne prétendaient point être orateurs, » ni faire des harangues; ils prétendaient par- » ler familièrement, comme des pères à leurs » enfants, et des maîtres à leurs disciples. C'est » pour cela que leurs discours se nommaient » *homélies* en grec, et *sermons* en latin. Ils » cherchaient à instruire en expliquant l'Écri- » ture par la tradition des pères, pour la con- » firmation de la foi et la correction des mœurs. » Ils cherchaient à émouvoir, non pas tant par » la véhémence des figures et l'effort de la dé- » clamation, que par la grandeur des vérités » qu'ils prêchaient, par l'autorité de leurs » charges, leur sainteté personnelle, leur cha- » rité. Ils proportionnaient leur style à la por- » tée de leurs auditeurs. Les sermons de saint » Augustin sont les plus simples de ses ouvra- » ges, parce qu'il prêchait dans une petite ville » à des mariniers, à des laboureurs, à des mar- » chands. Au contraire, saint Cyprien, saint » Ambroise, saint Léon, qui prêchaient dans » de grandes villes, parlent avec plus de pompe » et plus d'ornement : mais leurs styles sont dif- » férents, suivant leur génie particulier et le » goût de leur siècle. Les ouvrages des pères » grecs sont, pour la plupart, solides et agréa- » bles. Saint Grégoire de Nazianze est sublime,

» et son style travaillé. Saint Chrysostôme me » paraît le modèle achevé d'un prédicateur. Il » commençait d'ordinaire par expliquer l'Écri- » ture, verset par verset, à mesure que le lec- » teur la lisait, s'attachant toujours au sens le » plus littéral et le plus utile pour les mœurs. » Il finissait par une instruction morale, tou- » jours proportionnée aux besoins les plus » pressants de ses auditeurs, suivant la con- » naissance qu'en avait ce pasteur si sage et si » vigilant. On voit même qu'il attaquait les » vices l'un après l'autre, et qu'il ne cessait » point d'en combattre un, qu'il ne l'eût en- » tièrement exterminé ou du moins notable- » ment affaibli. »

On compte parmi les pères plusieurs écrivains très savans dans l'antiquité profane, et par là même d'une absolue nécessité pour acquérir la véritable érudition, soit littéraire, soit philosophique, tels que saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme et saint Augustin. Il faut avouer que, dans leurs écrits, la pureté du style ne répond pas toujours à l'étendue des connaissances, surtout si on les compare à Cicéron ou à Démosthène; mais, suivant l'équitable règle de critique proposée par Fénélon, et judicieusement dévelop-

pée par l'abbé Fleury (1), « quand on veut ap-
» précier le mérite des pères de l'Église, il ne
» faut pas oublier le temps et le pays où ils ont
» vécu : il faut les confronter avec leurs con-
» temporains les plus célèbres, saint Ambroise
» avec Symmaque, saint Basile avec Libanius;
» et alors on voit combien ils ont été supérieurs
» à leur siècle. » Ce sont les pères de l'Église qui ont été presque les seuls conservateurs des lumières et de l'étude de l'antiquité, durant les longs siècles de barbarie où l'Europe a été plongée. Le bon goût, qui devait suivre tôt ou tard la culture des esprits ainsi rapprochés des grands modèles du beau, fut donc, au moins en partie, un de leurs bienfaits à l'époque, si honorable pour le clergé, de la renaissance des lettres. Le pape saint Léon, par exemple, est l'un des plus célèbres écrivains latins qui aient illustré cette langue classique, depuis le règne d'Auguste. Son style rappelle l'élocution de Cicéron, et ses tableaux oratoires ont une onction et un éclat qui en reproduisent quelquefois l'éloquence.

En recommandant avec tant d'instance aux candidats de la chaire cette lecture fréquente

(1) Second discours.

des pères de l'Église, je suis loin d'exiger qu'un prédicateur lise toute la tradition : sa vie y suffirait à peine. Mais en les parcourant tous, pour prendre une notion générale des matières qu'ils ont traitées, il pourra se fixer à deux ou trois de ces grands maîtres, qui lui paraîtront plus analogues à son génie; et s'il veut même se borner à leurs écrits oratoires, il y trouvera des idées assez frappantes pour en faire habituellement l'appui de sa doctrine et l'ornement de ses discours.

Les anciens oracles de l'éloquence que doivent préférer nos orateurs sacrés sont, ce me semble, saint Jean Chrysostôme, saint Augustin et saint Bernard. Pour exciter plus puissamment à ce profitable usage des pères de l'Église, la pieuse émulation des prédicateurs français, nous pouvons remarquer, avec un noble orgueil national, qu'entre tous les saints dont se forme la tradition, l'un des premiers, et le dernier anneau dont se forme cette chaîne sacrée, je veux dire saint Irénée, évêque de Lyon, et saint Bernard, abbé de Clairvaux, appartiennent avec gloire à notre Église gallicane : comme les deux plus récents docteurs de l'Église, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, sont comptés avec une juste préémi-

nence, depuis le treizième siècle, parmi les plus illustres disciples de l'université de Paris.

Mais saint Jean Chrysostôme mérite cette préférence spéciale d'un orateur sacré; il montre, ainsi que les autres pères grecs, surtout saint Bazile et saint Grégoire de Nazianze, plus d'éloquence et de goût, mais beaucoup moins de dialectique et de méthode que les pères latins. Son talent resplendit de tout son éclat toutes les fois qu'il parle avec tant d'amour de saint Pierre ou en faveur des pauvres. Sa diction est pure et brillante, sa manière est tendre et persuasive; et il abonde tellement en idées ingénieuses ou en tableaux sublimes, qu'on trouve à chaque page, dans ses sermons, de beaux traits à citer avec éclat dans les chaires chrétiennes. On peut même y emprunter quelquefois des hypothèses oratoires et dramatiques d'un très grand effet.

Le pape Clément XI, qui prêchait, tous les ans, à Rome durant le cours de son pontificat, le jour de Pâques, le jour de Noël, et le jour de la fête de saint Pierre, savait faire un très heureux usage des écrits de saint Chrysostôme. Ses homélies (1) sont des tissus admirables des

(1) Elles forment un petit volume *in-folio* dans le recueil

pensées les plus lumineuses et des sentiments les plus touchants des pères de l'Église.

Mais, indépendamment des motifs de zèle qui obligent un prédicateur d'armer son ministère de tous les moyens de conviction et de persuasion que lui fournissent les pères de l'Église, le seul intérêt de sa renommée devrait

de ses œuvres, où l'on estime spécialement la collection de ses lettres italiennes, et de ses allocutions latines dans les consistoires. On lit cette phrase dans l'une de ses homélies pour le jour de Noël : *Ecce forma Dei transivit in formam servi.* Quelques théologiens romains, opposés à la bulle *unigenitus* du même pape, prétendirent que cette proposition était hérétique, et qu'elle avait même été condamnée dans la doctrine de Nestorius. Dès que Clément XI fut instruit de ces rumeurs, il déclara publiquement que, n'ayant point parlé *ex cathedrâ* dans cette homélie, il permettait volontiers à tous les docteurs de Rome d'en dire librement leur avis, de vive voix et par écrit. On profita de la permission. Quand ils eurent longuement disserté, le pape se contenta de couvrir sa doctrine de l'autorité de saint Paul, dans le second chapitre de sa lettre aux Philippiens, où il dit en propres termes, en parlant de Jésus-Christ : *Qui cùm* IN FORMA DEI ESSET, *non rapinam arbitratus est....* FORMAM SERVI ACCIPIENS, etc. Il fit voir ensuite que cette même proposition, qu'on taxait d'hérésie, était littéralement extraite de l'un des ouvrages les plus orthodoxes de saint Cyprien, archevêque de Carthage.

lui faire ambitionner l'avantage de s'approprier les traits les plus heureux qu'offrent leurs écrits à l'éloquence sacrée. Une belle citation fait pour le moins en chaire autant d'effet et presque autant d'honneur qu'une belle idée, puisque, selon l'observation aussi juste qu'ingénieuse de La Bruyère, *le choix des pensées est invention* (1). Or, si c'est surtout dans les vieux livres qu'on trouve des pensées neuves, n'est-ce pas éminemment dans les pères de l'Église qu'un orateur sacré doit exercer avec fruit ce discernement *inventif*, c'est-à-dire chercher et saisir, dans ces ouvrages trop peu connus, les raisons, les vues, les mouvements et les tableaux les plus sublimes du genre, en les faisant revivre pour la gloire de la religion, pour celle de ces grands hommes, et pour la sienne propre.

Bourdaloue me paraît celui de tous les prédicateurs qui fait, dans ses sermons, le plus fréquent usage des pères de l'Église. Il en tire la principale force de ses raisonnements : c'est dans cette source qu'il puise la connaissance la plus profonde et la plus entière qu'on puisse avoir de la religion. Massillon, beaucoup moins

(1) Tome I, chap. 1, *des Ouvrages de l'esprit*, vers la fin.

riche en cette partie, ne rapporte jamais aucun passage d'un père de l'Église, sans faire regretter à ses lecteurs, par le bonheur et l'excellent goût de ses citations, qu'il n'ait pas orné plus souvent ses discours de ces beautés accessoires, un peu trop rares dans ses ouvrages. On peut voir dans son sermon sur *le mauvais riche*, le magnifique tableau que lui fournit saint Jean Chrysostôme, quand ce grand orateur, prêchant devant la cour de Constantinople, dont il veut satisfaire une fois la curiosité sur l'avenir, lui présente pour témoin digne de foi, *ce misérable réprouvé qu'on doit écouter avec attention, comme un voyageur qui revient des îles les plus éloignées : celui-ci est d'autant plus propre à vous intéresser,* ajoute-t-il, *qu'il vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle.* On peut également observer, dans son sermon sur *la confession*, le parti admirable qu'il tire de saint Augustin, en retraçant, d'après lui, la ressemblance des tribunaux de la pénitence avec la piscine de Jérusalem, dont les portiques manifestaient et ne guérissaient point les maux des infirmes.

Bossuet, que l'admiration publique place avec raison au nombre des pères de l'Église, et

que nous citons à leur suite dans nos sermons, nous montre assez, par son exemple, combien il est avantageux à un orateur chrétien d'appuyer ses discours sur la tradition. Il extrait des écrits des pères les maximes les plus lumineuses, les raisonnements les plus convaincants, quelquefois même des comparaisons sublimes qui renforcent encore son éloquence. Eh! qui ne serait jaloux d'avoir su emprunter, comme lui, de saint Augustin cette image si vraie et si pittoresque, pour peindre les agitations de la vie humaine (1)? « Les mondains ne » croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se » mouvoir s'ils ne font du bruit. Celui-là, qui » se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré » de cet embarras, ne pourrait souffrir son re- » pos : maintenant les journées lui semblent » trop courtes, et alors son loisir lui serait à » charge : il aime sa servitude; et ce qui lui pèse » lui plaît, et ce mouvement continuel, qui » l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de » le satisfaire par l'image d'une liberté errante. » Comme un arbre, dit Saint Augustin, que le » vent semble caresser en se jouant avec ses

(1) Second sermon pour le jeudi de la seconde semaine de carême, sur l'*impénitence finale*.

» feuilles et avec ses branches, bien que ce vent
» ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette, tantôt
» d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande
» inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre
» s'égaie par la liberté de ses mouvements :
» ainsi, ajoute ce grand évêque, encore que
» les hommes du monde n'aient pas de liberté
» véritable, étant presque toujours contraints
» de céder aux divers emplois qui les poussent
» comme un vent, toutefois ils s'imaginent
» jouir d'un certain air de liberté et de paix, en
» promenant de çà et de là leurs désirs vagues
» et incertains. *Tanquàm olivæ pendentes in*
» *arbore, ducentibus ventis, quasi quâdam li-*
» *bertate auræ perfruuntur, vago quodam*
» *desiderio suo* (1). »

LXXI. DES CITATIONS PROFANES.

Outre les citations des pères, qui sont non-seulement de droit, mais de devoir dans l'exercice du ministère évangélique, il est encore permis de reproduire quelquefois en chaire les idées et le témoignage des écrivains profanes, pourvu que ces citations ne soient ni longues

(1) S. Aug., in Psal. 136.

ni fréquentes, ni accompagnées de détails historiques étrangers à la religion. Nos anciens prédicateurs se flattaient d'être fort éloquents lorsqu'ils avaient rassemblé dans une compilation barbare, qu'ils appelaient un discours chrétien, des lambeaux des poëtes, des orateurs et des historiens latins, à l'exemple, mais non pas avec le judicieux à-propos de Montaigne. L'auteur des *Maximes de la Chaire* compare ingénieusement ces sermons, mélangés des principes de religion et des axiomes du paganisme, *au temple de Jérusalem, bâti en partie avec les marbres et les cèdres du roi Hircan.*

Mais il n'en est pas moins certain que l'éloquence chrétienne n'exclut point les témoignages du paganisme, quand l'orateur expose les devoirs de la morale ou les détails des mœurs. Saint Basile a composé un traité pour prouver combien sont utiles et légitimes la lecture et l'emploi des livres païens. Nos grands maîtres s'en permettent les citations, mais avec beaucoup de retenue, dans les sermons de morale. Il me semble que toutes les fois qu'un orateur chrétien trouve l'occasion de s'en prévaloir dans un éloge sacré, il peut librement orner un panégyrique de ces témoignages profanes, dont l'autorité devient alors d'autant plus im-

posante, que ces aveux ou ces éloges supposent plus d'impartialité. Ainsi Bossuet, dont l'érudition égalait l'éloquence, tirait, de temps en temps, des écrivains du paganisme des pensées sublimes qu'il citait en chaire en y traitant les sujets les plus religieux. Mais il use beaucoup plus fréquemment encore de ce droit dans ses oraisons funèbres, où il environne son admiration de tous les tributs d'analogie que vient offrir à son talent la connaissance intime des héros et des historiens de l'antiquité. On l'entend citer, avec beaucoup de convenance et d'intérêt, Pline, Quinte-Curce et Tite-Live, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre; Tacite, dont il égale et surpasse peut-être l'énergie, quand il dit de madame Henriette, que *jamais créature n'ayant été plus propre à être l'idole du monde*, cette princesse *allait, selon les paroles fortes du plus grave des historiens, être précipitée dans la gloire* (1); Sozomène, dans l'éloge de Le Tellier; et, encore plus à propos, Jules-César, dans l'oraison funèbre du grand Condé.

Mascaron est celui de nos orateurs sacrés qui

(1) *In ipsam gloriam præceps agebatur*. Tacite. *Vit. Agricol.*, n° 41.

se montre le plus surchargé de citations profanes. J'avoue qu'elles sont quelquefois heureuses et brillantes; mais il en porte l'abus dans la péroraison de son éloge funèbre du chancelier Séguier, qui renonça au sépulcre de ses pères pour être inhumé dans l'église des Carmélites de Pontoise, jusqu'à lui appliquer à ce sujet trois vers latins, dont le second n'a même pas la mesure du vers hexamètre. *Il semble*, dit-il, *que dès le quatrième siècle on eût travaillé à son épitaphe par ces beaux vers :*

Sprevisti patriis corpus sociare sepulchris,
Cùm pia fraterni consortia somni,
Sanctorumque cupis carâ requiescere terrâ.

Mascaron ne désigne pas autrement l'auteur de ces vers, que je n'ai pu trouver dans Prudence et dans Ausone.

Bourdaloue, qui ne se fit jamais le moindre scrupule de citer en chaire les auteurs païens, rappelle et paraphrase plusieurs fois cette maxime d'Horace, dans son sermon sur *l'amour des richesses :*

Rem
Si possis rectè, si non, quocumque modo rem.

Massillon s'est montré tellement sobre en ci-

tations profanes, que son exemple les a presque entièrement bannies de la chaire. Il rappelle seulement, comme une pensée d'un ancien qu'il traduit, sans le nommer et sans rapporter son texte, une phrase de Salluste, dans le premier sermon de son *Petit-Carême*. Ma mémoire ne me retrace, en ce moment, aucun autre exemple du même genre dans ses sermons.

N'abusons point, surtout dans les sermons de morale, de cette ancienne licence. On ne nous blâmera jamais de n'avoir pas fondé nos preuves sur une autorité profane ; et nous blesserions également la piété et le goût, si nous empruntions en chaire les idées des païens, quand nous pouvons les trouver aussi bien ou plus heureusement exprimées dans l'Écriture et dans les pères de l'Église.

LXXII. DES LECTURES DU PRÉDICATEUR.

Je ne lirai donc point les moralistes, les poëtes et les orateurs de l'antiquité, pour multiplier ces citations profanes, mais uniquement pour mieux connaître le cœur humain, et former mon goût sur de si grands modèles. Cette étude est même quelquefois plus instructive que la lecture des sermons. On voit dans les

grands prédicateurs comment sont faits les beaux discours : Cicéron et Quintilien nous apprennent comment on les compose. Les règles sans l'exercice deviendraient une stérile théorie, et l'exercice sans l'art ne serait qu'une aveugle routine. Voulez-vous exceller dans l'éloquence chrétienne? lisez, méditez d'abord les grands sermonaires; mais, quand vous les connaîtrez bien, fermez tous ces livres : ils circonscriraient, au lieu de l'agrandir, la sphère de votre imagination; et par là même ils rétréciraient le cercle de vos idées, quoiqu'ils soient remplis de traits sublimes.

Aspirez plutôt à une composition originale; cherchez des aliments qui nourrissent votre esprit, sans vous exposer au danger des réminiscences, et surtout sans vous abaisser jamais à l'avilissement des plagiaires. Trouvez-vous dans Pascal, dans Bossuet, dans Bourdaloue, dans Massillon, dans l'abbé Fleury, enfin dans tout autre écrivain qu'on puisse nommer ou désigner honorablement en chaire, une idée lumineuse, un trait frappant qu'appelle votre composition, mais qu'il serait honteux de s'approprier, quand il n'est pas possible de les embellir? Eh bien! on vous les livre, à la seule condition d'en indiquer l'auteur : ce n'est pas

lui dérober son esprit, c'est au contraire le faire jouir de son bien, que d'en étaler ainsi les richesses; et un tribut si avantageux à la mémoire des morts devient le plus noble hommage que l'admiration puisse décerner au génie.

Il n'est guère plus temps de lire les sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à la lecture trop souvent réitérée de tous ces discours, justement consacrés par l'estime publique, outre les plus belles productions de la morale et de la littérature, une foule d'autres ouvrages non moins précieux à l'éloquence, et beaucoup plus fructueux pour un prédicateur; par exemple, les *Lettres de Fénélon*, où ce profond moraliste dévoile et explique tous les caractères particuliers, par la seule étude qu'il a faite du cœur humain; les excellents écrits de l'abbé Fleury, qui intéresse par son insinuante candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en exaltant la religion, parce qu'on sent que l'auteur parle de ce qu'il aime, et déploie sans effort une bonne foi et un courage de raison qui ne sont en lui que le besoin d'être sincère, en professant toujours sa belle maxime que *les vérités ne sauraient jamais être contraires à la*

vérité; quelques productions très estimables de Port-Royal, spécialement de Nicole et de l'abbé Duguet, où l'on admire l'esprit, la science, l'amour, l'accent de la religion, et toute la poésie des livres sacrés; *le Guide des pécheurs*, où le pathétique mais quelquefois trop crédule Grenade effraie l'imagination des hommes endurcis, en les tenant, pour ainsi dire, suspendus entre l'asile des remords et les abîmes de la justice divine; l'*Imitation de Jésus-Christ*, chef-d'œuvre de simplicité, d'onction et de naïveté, *le plus beau livre*, dit Fontenelle, *qui soit sorti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient point* (1); enfin les écrits de saint François de Sales, qui respirent la piété la plus tendre, et où l'on trouverait encore plus d'onction, s'il y montrait un peu moins d'esprit.

LXXIII. DE L'ONCTION.

On reconnaît à cette onction persuasive, et à ce langage du cœur, un orateur dont le talent se nourrit habituellement de la lecture des ouvrages ascétiques. Cet heureux don de toucher et d'émouvoir est sans doute le plus beau

(1) Vie de Corneille.

triomphe de l'éloquence chrétienne. Tous les hommes n'ont pas assez d'esprit pour saisir une idée ingénieuse. Mais ils ont tous une âme pour être affectés d'un sentiment profond; et jamais les auditeurs ne sont plus universellement attentifs, que dans ces intervalles d'émotion où un prédicateur s'ouvre ainsi tous les cœurs en devenant pathétique.

Gardez-vous pourtant de cette sensibilité superficielle qui s'arrête aux accents de la voix, sans pénétrer jusqu'au fond de l'âme : tout ce qui ne vient point du cœur, tout ce qui ne part que du gosier de celui qui parle en public, va expirer dans l'oreille de l'auditeur. Madame de Sévigné, encore tout étourdie, à l'issue d'un sermon, de ce fracas d'une voix tonnante, s'excusait de l'ennui forcé auquel on lui reprochait de n'avoir pas eu l'esprit de se soustraire par d'autres idées, en disant qu'elle *n'aurait pas mieux demandé, mais qu'il n'y avait malheureusement pas moyen d'en perdre un seul mot.*

Un vain éclat de paroles se dissipe dans les airs comme un cri lointain, toutes les fois que cette fumée, où l'on n'aperçoit point de flamme, ne s'exhale point de la chaleur intérieure d'une composition oratoire. *Ce n'est point*, dit Cicé-

ron, *une douleur feinte ou artificielle que je demande, mais une affliction réelle, des sanglots vrais et animés qui partent du fond du cœur* (1). Je veux qu'après un morceau de terreur qui m'a consterné dans un sermon, l'orateur se rapproche de moi par une charitable condescendance; qu'il ranime cette dernière étincelle d'espérance prête à s'éteindre dans les terreurs de ma foi; et qu'après m'avoir épouvanté d'un Dieu vengeur, il me rende la liberté de respirer, et se hâte de m'attendrir en montrant un Dieu qui pardonne.

Rien n'est plus opposé aux émotions pathétiques en chaire, que le jargon du bel-esprit dans la composition, et le ton pleureur dans le débit. Aucune espèce d'affectation n'a jamais fait verser des larmes. Ce n'est pas non plus avec la méthode philosophique, dont on a essayé de faire, de nos jours, une règle de goût dans la poésie même, c'est-à-dire, en aspirant au mérite continu des pensées, de la profondeur, de la concision et de l'énergie d'un style *fort de choses*, que l'on remue la sensibilité des

(1) *Non simulacra neque incitamenta doloris, sed luctus verus, atque lamenta vera et spirantia.* Orator., lib. 2.

auditeurs. Une pensée et même une image ne suffisent pas, il faut de grands tableaux pour émouvoir une assemblée. Mais ce sont des développements, ce n'est pas de la diffusion que je demande à l'orateur qui, pour m'intéresser et m'attendrir, a besoin de me faire partager tous ses sentiments.

Ce n'est donc jamais avec un style serré, avec de la finesse et des phrases courtes ou sautillantes, qu'on touche le cœur, et qu'on excite en chaire les grandes commotions de l'éloquence. Toute peinture pathétique exige quelques détails, et appelle un style périodique; mais ne confondons point cette effusion de sensibilité avec le jeu de la phrase. La parcimonie de paroles plaît souvent à l'esprit et ne remue point les entrailles: une élocution trop concise écarte l'onction, comme une lâche prolixité l'éteint. L'orateur qui aspire à honorer son ministère par ces grands triomphes, que les larmes de la pitié ou du remords peuvent seules attester, se trouve entre ces deux écueils qu'il doit également éviter: la gloire d'émouvoir les âmes est réservée à ce juste milieu. Les anciens, auxquels nous sommes redevables des bonnes doctrines en matière de goût dans tous les genres, ne nous donnent qu'une

seule règle sur le grand secret de toucher les cœurs ; et malheureusement cette règle ne saurait s'apprendre : elle consiste uniquement à être touché soi-même. *Si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi.* Ils nous avertissent en même temps qu'il faut enfoncer très avant le trait oratoire, pour lui donner le temps de produire tout son effet : c'est ce que Velleius Paterculus appelle, avec l'imagination pittoresque de l'antiquité, *s'appesantir sur le coup, en retenant le glaive dans la plaie. Sistere moram in vulnere.*

Cette émotion, si difficile à obtenir en chaire, est toujours d'une courte durée. Il faut donc s'arrêter et passer à un autre objet d'intérêt, dès qu'on a fait brèche au cœur des auditeurs ; car *les incendies des esprits*, dit Cicéron, *s'éteignent promptement. Animorum incendia celeriter extinguuntur.*

« J'ajouterai, dit Quintilien, un avis très » important. Qu'un orateur n'entreprenne point » de faire verser des larmes, s'il n'a pas reçu » de la nature une force extraordinaire de gé- » nie. Dans toutes les parties, mais surtout » dans celle-ci, le discours doit aller toujours » en croissant, parce que tout ce qui n'ajoute » rien à ce qui précède semble en effacer l'im-

» pression, et qu'aisément tout sentiment qui » baisse, tombe et s'éteint. A la vérité, le pathé- » tique est un sentiment infiniment puissant, » quand il s'empare du cœur; mais s'il ne pro- » duit un grand effet, il rend le discours froid » et languissant. L'air du visage, le ton de la » voix d'un défenseur, et la figure même de » l'accusé mis en scène, deviennent des sujets » de risée pour les auditeurs qui n'en sont pas » émus. Que l'orateur mesure donc et qu'il juge » bien ses forces, en ne se faisant aucune illu- » sion sur le fardeau qu'il s'impose. Il n'y a » point ici pour lui de milieu : s'il ne fait pas » pleurer l'auditeur, il le fait rire à ses dé- » pens (1). »

(1) *Illud præcipuè monendum est, ne quis, sine summi ingenii viribus, ad movendas lacrymas aggredi audeat. Ideòque cùm in aliis, tùm maximè in hâc parte debet crescere oratio : quia, quidquid non adjicit prioribus, etiam detrahere videtur : et facilè deficit affectus, qui descendit. Nam ut est longè vehementissimus hic, cùm invaluit affectus, ita si nihil efficit, tepet. Vultus et vox et ipsa illa excitati rei facies, ludibrio plerumquè sunt hominibus quos non permoverunt. Quare metiatur ac diligenter æstimet vires suas, et quantum onus subiturus sit intelligat. Nihil habet ista res medium, sed aut lacrymas meretur aut risum.* Quint., lib. 6, cap. 1.

En assistant à des sermons composés par des gens d'esprit, j'ai été plus d'une fois le triste témoin de ces rires involontaires et universels, qu'excitent la moindre inconvenance, la moindre équivoque, la moindre allusion qu'on saisit toujours dans une assemblée nombreuse, et qui ne saurait échapper à l'intelligence de personne, dès que le plus léger signe d'improbation en avertit la multitude. Une imprudence d'expression, une prononciation à double sens, ou même une rencontre imprévue de syllabes, dont le rapprochement appelle quelque interprétation maligne, suffisent pour causer ces mouvements soudains qui dénoncent l'orateur aux moqueries de l'auditoire, dans un temps et dans un pays où la corruption du cœur est, pour le moins, égale à la finesse de l'esprit. Il en est, à cet égard, des sermons comme des ouvrages dramatiques. On sait qu'il est très difficile de faire rire dans une comédie : mais, au contraire, dans une tragédie et dans un discours public, où l'on ne peut, sans beaucoup de talent, faire couler des pleurs, rien n'est plus aisé et plus fâcheux que d'exciter une risée universelle, quand l'imprévoyance du prédicateur donne lieu à ce scandale, qu'on voit éclater quelquefois dans le lieu saint.

Le pathétique était le triomphe habituel de Massillon. Il ne montait presque jamais en chaire pour y traiter un sujet de sentiment, sans faire verser des larmes à son auditoire. Je ne connais rien de plus vigoureux et en même temps de plus touchant dans la morale chrétienne, que le sublime épisode de la disette de 1709, dont il enrichit la fin de la première partie de son sermon sur *l'aumône*. J'ai plusieurs fois entendu dire aux contemporains de l'évêque de Clermont, que jamais aucune tragédie n'avait ni fait verser plus de pleurs, ni excité de plus longs et plus douloureux gémissements, que ce tableau présenté par la religion à la commisération publique, en présence d'un peuple exténué par la faim. Ce furent surtout les interrogations réitérées de l'orateur, à la suite de tant de beaux mouvements oratoires; ce furent ces interrogations rapides, mêlées à des reproches si justes et à des menaces si foudroyantes, qui mirent le comble au triomphe de son éloquence, en élevant la pitié à son plus haut période, par le grand ressort de la consternation généralement répandue dans l'auditoire.

La famine qu'on éprouvait alors, et que Massillon sut retracer à l'imagination avec tant de véhémence, de vérité et d'énergie, renforça

tellement de tout l'intérêt de la circonstance l'ascendant naturel de son talent, que non-seulement on fondit en larmes autour de lui, mais encore que les voûtes du temple retentirent de sanglots. On crut entendre, on entendit dans l'église de Notre-Dame, avec la tirade véhémente qu'on va lire, les accents lugubres de la détresse et de l'épuisement, dont la sombre explosion formait, de loin en loin, un cri étouffé d'horreur et d'indignation contre tous les cœurs insensibles à un si grand désastre public. « Et » certes, dites-moi : tandis que les villes et les » campagnes sont frappées de calamités; que » des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme » des animaux, et, dans leur nécessité extrême, » vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, » et qui devient pour eux une nourriture de » mort; auriez-vous la force d'y être le seul heureux? Tandis que la face de tout un royaume » est changée, et que tout retentit de cris et de » gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le » même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où serait l'humanité, la raison, » la religion? Dans une république païenne, on

» vous regarderait comme un mauvais citoyen ;
» dans une société de sages et de mondains,
» comme une âme vile, sordide, sans noblesse,
» sans générosité, sans élévation ; et dans l'é-
» glise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-
» vous qu'on vous regarde? Eh! comme un
» monstre indigne du nom de chrétien que
» vous portez, de la foi dont vous vous glori-
» fiez, des sacrements dont vous vous appro-
» chez, de l'entrée même de nos temples où
» vous venez, puisque ce sont là les symboles
» sacrés de l'union qui doit régner parmi les
» fidèles. Cependant la main du Seigneur est
» étendue sur nos peuples. Vous le savez, et
» vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour
» ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la
» désolation, la mort, marchent partout devant
» vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de
» charité, devenus maintenant une loi commune
» de justice? Prenez-vous sur vous-même une
» partie des calamités de vos frères? Vous voit-
» on seulement toucher à vos profusions et à
» vos voluptés, criminelles en tout autre temps,
» mais barbares et punissables même par les lois
» des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne
» mettez-vous pas peut-être à profit les misères
» publiques ?.... n'achevez-vous pas peut-être

» de dépouiller les malheureux, en affectant de » leur tendre une main secourable? et ne savez-» vous pas l'art inhumain d'évaluer les larmes » et les nécessités de vos frères? *Entrailles » cruelles!* dit l'Esprit de Dieu, *quand vous » serez rassasié, vous vous sentirez déchiré: » votre félicité deviendra elle-même votre sup-» plice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa » fureur et sa guerre.* »

LXXIV. DE L'ONCTION DE FÉNÉLON.

Il est, dans ce beau genre de l'onction ou du pathétique de la chaire, une éloquence douce et coulante, qui, sans exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'âme, et y réveille les plus pieuses affections du cœur humain. C'est une suite de sentiments naturels et touchants qui s'épanchent avec abondance, et, au moment où l'auditeur les éprouve, il oublie l'orateur qui les inspire, il croit converser avec lui-même, ou plutôt assister en quelque sorte, comme témoin, à un entretien secret entre son juge et sa conscience. L'impression qu'on reçoit d'une si tendre et si vive sensibilité se manifeste bientôt au dehors: chaque mot ajoute à l'émotion qu'on partage, et produit je ne sais quel

puissant intérêt, qui remue et fait palpiter tous les bons cœurs, par le besoin de laisser couler ces larmes de la pitié ou du repentir, qu'on ne verse jamais sans quelque soulagement. Telle est l'éloquence de Fénélon, orateur plein de charme, *aimable génie qui sema tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre, et fit régner la vertu par l'onction et par la douceur* (1). La première partie de son discours pour *le sacre de l'électeur de Cologne* est écrite avec la véhémence et l'élévation de Bossuet : la seconde développe toute l'âme angélique de l'auteur du *Télémaque;* je ne veux ici en citer qu'un seul exemple : il est sublime.
» O pasteurs! loin de vous tout cœur rétréci!
» Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne
» savez rien, si vous ne savez que commander,
» que reprendre, que corriger, que montrer la
» lettre de la loi. Soyez pères; ce n'est pas as-
» sez : soyez mères; souffrez de nouveau les
» douleurs de l'enfantement, à chaque effort
» qu'il faudra faire pour achever de former Jé-
» sus-Christ dans un cœur. »

(1) Vauvenargues.

LXXV. DE DIFFÉRENTS ORATEURS QUI ONT EXCELLÉ DANS LE GENRE PATHÉTIQUE.

Ce serait avoir une bien fausse idée de l'éloquence sacrée, que d'exiger d'un prédicateur des discours remplis de ces élans pathétiques. Il serait même dangereux de vouloir trop multiplier ou trop étendre les morceaux touchants. *La commisération doit être de peu de durée*, dit Cicéron; *car rien ne sèche plus promptement que les larmes* (1). L'intérêt se refroidit dès qu'on retient trop long-temps l'auditeur dans la même situation, sans donner aucun relâche à la sensibilité et aucun repos à l'éloquence. Le travail peut rendre le style pur, correct, imposant, harmonieux; mais l'effort ne produit jamais une véritable onction; et plus il en coûte à l'orateur pour se montrer animé et pathétique, plus son discours devient languissant et froid. C'est l'accent de l'inspiration qui décèle la vérité du sentiment, comme la chaleur du génie.

D'ailleurs, toutes les matières de nos discours

(1) *Commiserationem brevem esse oportet, nihil enim lacrymâ citiùs arescit*. Ad Herennium, lib. 2, 31.

sont-elles susceptibles de mouvements oratoires? Nos grands maîtres ne le croyaient point. Ils n'ont même quelquefois pas osé suivre cette route, en traitant les sujets qui semblaient devoir se prêter le plus naturellement à l'intérêt de la pitié. Bourdaloue, par exemple, a composé quatre sermons différents sur *la mort de Jésus-Christ;* et il n'a pas fait une seule *passion* dont le caractère propre soit d'être touchante. Son génie envisageait toujours, sous un autre rapport, l'histoire des souffrances du fils de Dieu; aussi, dès son exorde, annoncait-il à ses auditeurs qu'il ne se proposait nullement de faire verser des larmes. *On vous a cent fois attendris*, disait-il, *et moi je veux vous instruire.* Bourdaloue attendrissait néanmoins; mais il savait placer avec mesure, de distance en distance, ces morceaux de sentiment, qui n'auraient plus frappé l'auditoire s'il les eût étendus au-delà de l'espace que les faits pouvaient remplir.

Les plus beaux modèles d'éloquence pathétique dans les fastes de la religion, après nos orateurs du premier rang, sont la harangue de l'évêque Flavien à l'empereur Théodose, en faveur des habitants d'Antioche; la requête du vertueux prélat Barthélemy Las Casas à Phi-

lippe II contre les meurtriers des Mexicains; le sermon de Cheminais sur *la crainte des jugements de Dieu*, et sa fameuse exhortation pour les prisonniers.

Ce dernier discours est écrit avec autant d'onction que de naturel; mais les idées et les mouvements oratoires ne s'y élèvent jamais jusqu'au sublime. C'est le ton du sujet, ce n'en est pas tout l'intérêt, et bien moins encore toute la profondeur. Le style de Cheminais, plein de douceur et de mollesse, annonce un très heureux talent; ses sermons respirent une éloquence attrayante et affectueuse, dont le charme fait regretter que cet écrivain, condamné par la nature à des infirmités habituelles, n'ait pas assez vécu pour remplir toute sa carrière oratoire. Il semblait appelé à se montrer le plus touchant des prédicateurs; et le père Bouhours le désigne, avec raison, comme l'*Euripide de la chaire.*

LXXVI. DE LA PÉRORAISON.

Mais si l'onction est nécessaire à un discours chrétien, c'est surtout la péroraison qui lui est assignée comme son plus riche domaine : c'est là qu'on s'attend à la voir triompher : c'est là

que l'orateur doit mettre en jeu tous les ressorts de la sensibilité, et frapper les plus grands coups de l'éloquence. « Il faut, dit Quintilien, » réserver pour la péroraison les plus vives émo- » tions du sentiment. C'est ici, ou jamais, qu'il » nous est permis d'ouvrir toutes les sources » de l'éloquence, et de déployer toutes ses » voiles. Il en est d'un ouvrage oratoire comme » d'une tragédie : c'est à la catastrophe du dé- » nouement que le théâtre doit retentir d'ap- » plaudissements universels (1). »

Tout homme qui sait écrire n'a pas besoin d'être orateur, pour prendre le ton de l'éloquence, quand il est bien pénétré lui-même de ce qu'il veut exprimer ou inspirer, pourvu toutefois que son émotion ne domine pas trop puissamment son génie. Un sentiment vrai est toujours touchant, et par conséquent naturellement éloquent. C'est ainsi que Quintilien s'élève fort au-dessus de la gloire de tous les rhéteurs et de la sienne propre, dans l'avant-

(1) *Omnes affectus... ut cùm ex his plurima sint reservanda. At hic, si usquàm, totos eloquentiæ aperire fontes licet, tota possumus pandere vela... Tunc est commovendum theatrum, cùm ventum est ad ipsum illud quo veteres tragediæ clauduntur*. Lib. 6, cap. 1, ad finem.

propos du sixième livre de son *Institution oratoire*, où il fait partager à ses lecteurs sa désolation paternelle, en déplorant avec amour la mort de son fils unique, dont il parle comme d'un prodige. Cet éloge funèbre est sans comparaison le plus beau morceau de son ouvrage. J'exhorterais volontiers les candidats de la chaire, qui veulent se former le goût par d'instructives comparaisons, à se proposer pour modèle une si excellente *étude*, et à traduire, avec les passages les plus animés de Cicéron, ce morceau touchant de Quintilien, depuis les mots *mihi filius minor quintum egressus annum, etc.,* jusqu'à la dernière phrase, dont la rebutante philosophie fait tomber le livre des mains, parce qu'elle est beaucoup trop stoïque dans la bouche d'un bon père, qui ne devrait pas se dire à lui-même, pour se consoler de la perte d'un enfant chéri, que personne n'est long-temps malheureux, si ce n'est par sa faute. *Nemo nisi suâ culpâ diù dolet* (1).

(1) C'est dans ce même morceau que Quintilien a consigné une triste observation, qui n'est malheureusement que trop bien fondée, au sujet de la mort prématurée des enfants dont l'esprit se montre extrêmement précoce. *Observatum est celeriùs occidere festinatam maturitatem.*

On regrette, en admirant une preuve si intéressante de la sensibilité de Quintilien, qu'il ne l'ait pas plus souvent développée dans son ouvrage; qu'au lieu de se borner, dans son *Institution*, à manifester la justesse de son esprit et la délicatesse de son goût, il n'ait pas laissé parler un peu plus fréquemment son cœur et son âme, en écrivant un chef-d'œuvre où l'on voudrait voir ses leçons en action, et le trouver éloquent lui-même, quand il parle si bien de l'éloquence.

Voilà un exemple mémorable de l'art, ou plutôt de l'intérêt avec lequel un simple rhéteur s'insinue très avant dans les âmes sensibles, par le seul épanchement de sa douleur: voici maintenant comment un orateur sacré a su émouvoir plus vivement encore son auditoire par un récit très court, très simple, et très propre à faire partager sa tendre admiration pour le prince dont il prononçait l'éloge au milieu de ses funérailles.

Vers la fin de l'oraison funèbre du duc et de la duchesse de Bourgogne, le père de La Rue fit éprouver toute la puissance des mouvements pathétiques qu'un orateur peut exciter, en terminant son discours. « Quand la consternation

» et la douleur, dit Thomas en examinant les » oraisons funèbres du père de La Rue, dans » son *Essai sur les Éloges*, chapitre 31 ; quand » la consternation et la douleur sont dans une » assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La » Rue fit couler des larmes, et par la force de » son sujet, et par les beautés que son génie » sut en tirer. » Le panégyriste était touché, il toucha profondément son auditoire. Il osa même parler de lui, et se mettre un instant en scène avec ce prince mourant. Mais avec quelle profonde humilité, avec quel sentiment d'admiration et quel accent de douleur ne le vit-on pas révéler, pour la gloire du duc de Bourgogne, l'une de ses confidences religieuses, sans blesser néanmoins la sainte délicatesse que lui imposait son ministère de confesseur du même prince dont il prononçait l'éloge funèbre après avoir reçu ses derniers soupirs! « Quelle joie, » s'écrie le père de La Rue, quelle joie pour ce » prince dans ces moments où, libre des af» faires, il pouvait penser à Dieu! *Penser à* » *Dieu*, disait-il, *y a-t-il rien de plus doux?* Et » à qui faisait-il cette confidence? à qui? vous » ne le saurez que par mes larmes, et je n'en » attesterai point autrement la vérité. *Penser à*

» *Dieu*, disait-il, *y peut-on trouver de la peine,*
» *surtout quand on est affligé!* »

Oh! que cette réponse est à la fois fine et touchante! *vous ne le saurez que par mes larmes, et je n'en attesterai point autrement la vérité*, me semble un trait sublime de sentiment et de situation. Bossuet lui-même n'aurait pu mieux dire.

Tous les sujets de morale peuvent ainsi aboutir à des mouvements pathétiques. L'attention de l'auditoire, qu'il faut toujours ranimer vers la fin d'un sermon, invite le ministre de la parole à couronner l'instruction par des images touchantes, mêlées à des peintures vives et énergiques qui remuent fortement les consciences, et laissent dans tous les esprits comme dans tous les cœurs une impression profonde.

Quelques rhéteurs établissent, comme une règle de l'art oratoire, qu'il faut rappeler, dans cette partie d'un sermon, ses principaux raisonnements, et en présenter l'analyse. Mais une pareille répétition ne rendrait-elle pas le discours languissant, si elle ramenait l'esprit de l'auditeur vers des idées dont il ne peut plus être vivement frappé, quand il en a déjà éprouvé et, pour ainsi dire, épuisé l'intérêt? Cicéron compare un orateur qu'on voit revenir ainsi

sur ses pas, aux circuits d'un serpent qui achève ses circonvolutions en mordant sa queue. On peut donc, sur la foi de Cicéron, s'élever avec confiance contre cette méthode, qui n'a jamais été suivie par aucun des grands maîtres de l'art.

Si une telle récapitulation de preuves pouvait terminer avec succès un discours, ne serait-ce pas surtout au barreau qu'on l'aurait employée? Or, je n'y en connais aucun exemple. En vain voudrait-on nous opposer l'autorité et le succès de Cicéron, dans sa belle harangue des *Supplices* contre Verrès. L'orateur invoque successivement, dans sa péroraison, tous les dieux et toutes les déesses contre les dilapidations de ce brigand, qui avait pillé leurs temples, et rend ainsi plus frappant le tableau de ses sacrilèges déprédations; mais ces apostrophes sublimes ne sont-elles donc qu'une simple répétition sommaire? et ne deviennent-elles pas, au contraire, l'apogée de l'éloquence, et le plus beau triomphe oratoire du plaidoyer? Cicéron a prouvé d'abord que Verrès était dépourvu de toute espèce de talent militaire, et il nous l'a représenté comme également incapable de commander une flotte et une armée. Il a rappelé ensuite les excès de ses débauches, de ses con-

cussions, de son avarice, et de ses cruautés envers un citoyen romain qu'il avait eu l'insolente lâcheté de faire crucifier sur les côtes de la Sicile, le visage tourné du côté de Rome, afin que les derniers regards de cet infortuné fussent dirigés vers sa patrie, dont Verrès semblait ainsi braver avec plus d'audace le ressentiment, mépriser le courroux et outrager la puissance. Cicéron oublie tous ces divers attentats, à la fin de son discours, pour soulever uniquement contre cet impie la religion du peuple romain, en ne reprochant plus à l'accusé que ses sacriléges. Est-ce donc là ne présenter aux juges qu'un simple résumé dans sa péroraison?

Nos plus illustres orateurs ne récapitulent jamais non plus, en finissant un sermon, le plan et les arguments du sujet. Massillon retrace rapidement, il est vrai, quelques-unes de ses preuves, dans la péroraison de son discours sur *la certitude d'un avenir;* mais, loin de s'appesantir sur les contradictions qu'il reproche aux impies, il se livre à tous les nouveaux élans vers lesquels le poussent alors les mouvements les plus pathétiques et les plus impétueux. D'ailleurs, un exemple unique, dont on pourrait même contester à la fois et le succès

et la réalité, ne suffirait pas sans doute pour établir une règle générale de l'art oratoire.

Eh quoi ! devrions-nous donc imiter Massillon et Bourdaloue lui-même, s'ils s'étaient assujettis à une marche si didactique et si monotone? Qui ne sent combien de pareils corollaires attiédiraient le prédicateur et l'assemblée? Les résultats d'un discours vraiment oratoire ne se bornent point à de simples conséquences spéculatives. Vous n'avez encore rien fait, ou du moins rien gagné, quand vous avez établi vos preuves; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au pécheur aucune excuse, et que la conviction excite en lui l'émotion qui doit amener le repentir. Or, pour produire de tels effets, laissez là tous vos raisonnements, dès que vous les avez suffisamment développés; et croyez, sans en faire l'épreuve à vos dépens, qu'on affaiblit tout ce que l'on répète.

Paraphrasez plutôt en entier, si l'étendue du texte sacré le permet, ou du moins en partie, quelque psaume relatif à votre sujet; et dans les regrets ou dans les faiblesses de David, montrez-moi les remords et les misères de tous les hommes. Je veux apprendre de vous le secret le plus intime de mon âme. Or, ces com-

mentaires pieux et dramatiques sont si propres à vous le révéler, qu'ils ont déjà fourni à l'éloquence de la chaire plusieurs belles et touchantes péroraisons : Massillon me semble en avoir donné avec un heureux à-propos le premier exemple, en appliquant le développement le plus pathétique de tous les versets du *De profundis*, à la péroraison de son admirable homélie sur le Lazare. L'abbé Poulle à su l'imiter avec gloire, à la fin de son sermon sur *le ciel*, par la paraphrase éloquente du psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Le psaume 23, *Domini est terra, etc.*, offrirait le cadre le plus heureux aux derniers mouvements oratoires d'une instruction chrétienne sur l'amour des richesses, matière dans laquelle Bourdaloue déploie éminemment tout le courage de son zèle et toute la véhémence de son génie (1). Le psaume 112, *Laudate pueri Dominum, etc.*, pourrait animer, en la rendant attendrissante et sublime, une péroraison qui remuerait profondément tous les cœurs dans l'un des sujets les plus fa-

(1) Sermon sur *les richesses* pour le jeudi de la seconde semaine du carême, à l'occasion de l'évangile du *mauvais riche.*

vorables à l'éloquence de la chaire : je veux dire, à la fin d'un discours d'appareil pour la solennité d'une première communion, où il serait si glorieux et si doux à notre ministère d'exalter au plus haut degré la piété filiale des enfants, en interprétant avec vérité, au nom de la religion, leur commune mère, la sainte joie et les déchirantes inquiétudes des auteurs de leurs jours. Le psaume 115, *Credidi propter quod locutus sum, etc.*, semble coupé à dessein pour exposer, avec beaucoup de propriété et d'intérêt, les sentiments les plus tendres et les plus héroïques de la ferveur chrétienne, à l'occasion d'une vêture ou d'une profession religieuse. Le psaume 30, *In te, Domine, speravi, etc.*, et mieux encore le psaume 90, *Qui habitat in adjutorio Altissimi, etc.*, quoiqu'un peu trop long pour être paraphrasé en entier, offriraient un canevas admirable pour ranimer, avec la progression la plus intéressante de chaleur, d'élévation et d'éclat, la conclusion d'un discours sur la confiance en Dieu ou sur la prédestination. Enfin, quelque sujet que veuille approfondir un orateur sacré, le psautier offrira toujours une touchante péroraison à son éloquence.

Mais, pour produire un grand effet dans ces

paraphrases oratoires d'un psaume adapté à la matière qu'on traite, il faut que chaque verset présente un nouvel intérêt, avec une heureuse diversité de couleurs et de mouvements; il faut qu'une continuelle variété d'idées, de tours, d'images et de sentiments, en écarte l'uniformité et la monotonie; il faut enfin que la terreur et la pitié, l'espérance et la crainte, la force et la douceur, l'onction et la magnificence, l'admiration et l'amour, s'y succèdent tour à tour avec une véhémente rapidité. C'est un dialogue de l'âme avec Dieu : chaque auditeur doit y retrouver sa conscience, ses contradictions, sa faiblesse, ses misères les plus intimes, son langage le plus secret, et savoir gré au ministre de la parole de l'avoir peint avec autant de vérité que de charité, en servant à la fois d'interlocuteur éloquent et de fidèle interprète à tous les cœurs.

Enfin, pour varier les tons et les couleurs de vos péroraisons, exhortez, attendrissez vos auditeurs, à l'exemple du père Le Chapelain, vers la fin très pathétique de son sermon sur l'*aumône;* confondez, comme lui, par les répétitions des apostrophes les plus pressantes, les divers états qui composent la société; emparez-vous de tous les cœurs; déployez toutes les ri-

chesses de votre talent pour montrer l'intérêt dans le devoir, et pour prouver que le bonheur ne se trouve que dans la vertu. Que dirai-je encore ? oubliez les méthodes, oubliez l'art lui-même pour le surpasser ; élevez-vous vers Dieu par des prières attendrissantes : c'est le dernier et le plus puissant moyen d'éveiller le remords, ce ver rongeur du crime, qui réconcilie le pécheur avec Dieu, en armant sa conscience contre lui-même. Massillon, incomparable en ce genre, comme je l'ai déjà montré, vous présente les plus beaux modèles de cette componction oratoire, ainsi que de la manière suppliante de parler pieusement à Dieu, quand il va terminer ses instructions. L'éloquence et la foi rendent alors le juge suprême présent à tous les esprits, et demandent grâce au tribunal de la croix pour tous les coupables. Dites à Dieu avec confiance, au nom du pécheur attendri, tout ce que pourra vous suggérer votre zèle : le pécheur est ému, il ne vous démentira point. Eh ! quel moyen de résister à l'orateur qui fait si bien partager ses sentiments, et souscrire à toutes ses promesses ! Je vous invite à relire, surtout à imiter, comme un chef-d'œuvre de péroraison, la prière si remarquable et si entraînante, que ce grand maître

tire à la fin de son sermon sur *le petit nombre des élus*, du développement de ces paroles que lui fournit le prophète Jérémie : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer. *Te oportet adorari, Domine.* Devenez ainsi l'éloquent intercesseur de votre auditoire auprès de la justice divine ; et que cette multitude, qui résiste encore à toutes les menaces de votre zèle, soit contrainte de céder enfin aux épanchements de votre charité.

LXXVII. DE LA MÉMOIRE.

En vain auriez-vous reçu de la nature cet heureux don de persuader et d'émouvoir ; en vain auriez-vous perfectionné votre talent par l'étude des règles ; en vain même écririez-vous avec éloquence ; vous ne seriez jamais en chaire un orateur vraiment éloquent, si vous étiez souvent interrompu, dans le débit de vos discours, par les infidélités ou les hésitations de votre mémoire ; vous devez même être assez indépendant et assez sûr de cette faculté, pour oser improviser tous les traits heureux que le moment inspire, sans être contraint de négliger votre élocution par la crainte de ne plus retrouver le fil de votre discours, au point fixe où vous cessez de le suivre.

Cicéron appelle la mémoire *le trésor de l'esprit* (1); et il la compte toujours parmi les qualités les plus essentielles à un orateur dans la carrière même du barreau, où elle est bien moins éprouvée qu'en chaire. On récite mal ce qu'on ne sait pas imperturbablement; on ajoute, par cet embarras, au ton d'apprêt qui n'est déjà que trop sensible en chaire, une inquiète oppression qui fatigue et détache l'auditoire.

Toutes les fois que les auditeurs subissent un si triste déplaisir, ils craignent de s'exposer encore au même mécompte, et n'écoutent plus qu'avec anxiété; d'où il résulte qu'un défaut de mémoire, qui ne fait aucun tort au mérite de l'orateur, nuit infiniment à l'effet du discours. Le moindre incident, la plus légère cause de distraction, le plus petit bruit dans l'église où l'on prêche, suffisent pour rompre le fil des idées, et pour couper toute espèce de mouvement oratoire. L'auditeur, ainsi séparé de l'intérêt qui l'entraînait, laisse divaguer ses pensées, quand on l'a troublé dans son attention. Ne regardez donc jamais comme perdu le temps que vous sacrifiez à ce travail, pour ainsi dire mécanique, de la mémoire. Non certes, ce n'est point

(1) *Memoria thesaurus est mentis.* De Oratore, 27.

ce temps fastidieux que vous perdez, c'est au contraire toute la fatigue antérieure d'une composition soignée que vous rendez inutile, si vous n'apprenez avec la plus patiente exactitude ce même sermon qui, après vous avoir coûté tant de veilles, n'obtiendra néanmoins aucun succès en chaire, sans ce prestige d'un débit coulant, et n'y pourra par conséquent produire aucun fruit.

Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, et d'ailleurs surchargée d'un si grand nombre de discours, qu'ils pouvaient prêcher toutes les stations, toutes les solennités et presque chaque semaine de l'année, sans jamais en répéter aucun, étaient quelquefois obligés d'avoir recours à leur manuscrit, surtout Bourdaloue, qui ne voulut jamais s'assujettir à l'assistance d'un souffleur, dans l'exercice du ministère sacré; mais il devait sentir, avec une espèce d'humiliation, combien cet état pénible d'un auditoire déconcerté et interrompu dans la jouissance d'un si beau talent, diminuait l'intérêt et le charme qu'on trouvait à l'entendre. L'évêque de Clermont, *excédé*, disait-il, *d'apprendre tous les jours sa leçon comme un écolier*, en conçut un tel dégoût pour la chaire, qu'il ne voulut plus y mon-

ter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il se réduisit, durant tout le cours de son épiscopat, à lire ses discours synodaux dans son séminaire. On sait qu'étant un jour pressé d'indiquer celui de ses sermons dont il était le plus content, il répondit avec une ingénieuse franchise, de la manière la plus propre à bien faire sentir à quel point la fidélité de la mémoire influe sur l'effet du débit, et par conséquent sur le succès de la plus belle production oratoire : *C'est celui que je sais le mieux.*

L'usage de réciter par cœur rend, il est vrai, la chaire accessible à la médiocrité et même à la nullité de talent, en ouvrant la barrière à cette foule de prédicateurs, ou d'*échos polysyllabes*, selon le sobriquet donné par madame de Sévigné à l'abbé Roquette, et applicable à tous ses pareils qui, par paresse ou par défaut d'esprit et d'études, répètent misérablement les sermons d'autrui. Pour cette espèce de déclamateurs ambulants, tous les travaux de la chaire se bornent à l'effort pénible et dégoûtant de graver dans leur cerveau des discours qu'ils n'ont jamais eu la peine ou le plaisir de composer. Cette faconde, purement machinale, met en quelque sorte sur la même ligne tous les orateurs chrétiens, aux yeux du peuple, et sert de

supplément extérieur aux facultés naturelles qu'exige le don si rare de l'éloquence. Mais ce léger inconvénient doit exciter d'autant moins de regret, qu'il peut devenir utile à la religion, sans être jamais nuisible aux progrès de l'art; car il est à présumer que lorsqu'on prêche des sermons où l'on ne met rien du sien, si ce n'est la servitude de sa mémoire, on ne serait point capable d'en composer, je ne dirai pas seulement de meilleurs, mais même d'aussi médiocres.

Un semblable expédient ne conduit jamais loin dans cette carrière. On ne saurait cacher long-temps, surtout au public clairvoyant de la capitale, un personnage si humiliant, quand on veut suivre la route de la prédication. Le danger de répéter le soir, dans la même église, le sermon qu'un autre y aura prêché le matin; une multitude précoce et dès-lors suspecte de sermons sur toutes sortes de sujets; l'époque des premières stations qu'on a remplies; les peintures quelquefois surannées des mœurs et du monde; les discussions qu'amène la critique de ces pièces d'emprunt dont on ne peut rendre compte; l'impuissance bien avérée de rien changer, de rien ajouter à ces mêmes discours qu'un véritable auteur retoucherait sans cesse, et surtout d'en faire jamais aucun nouveau; le sou-

venir encore présent des orateurs sacrés qui ont eu quelque vogue, et dont les ouvrages n'ont jamais été imprimés; la notoriété des études et les découvertes de la rivalité; l'emploi du temps, très jalousement épié; l'humiliation de se refuser à tout travail de circonstance et à toute épreuve inattendue; que dirai-je encore? le langage habituel, ou l'*esprit de tous les jours;* un compliment commandé par une occasion unique, une lettre, une conversation, et même le silence prudent auquel se voient réduits les usurpateurs de la vogue, sur les matières les plus communes de leurs discours, suffisent tôt ou tard pour donner la véritable mesure de tous ces pauvres prédicateurs qui, en montrant plus d'esprit qu'ils n'en ont reçu de la nature, et qu'ils ne peuvent en fournir dans la société, se flattent vainement de se faire un nom par des sermons qu'ils ont appris.

Cependant, malgré la possibilité réelle ou supposée d'un pareil inconvénient, qui n'en est même pas un pour l'enseignement de la religion, il faut toujours conserver l'ancienne méthode, et assujettir les prédicateurs à la loi d'apprendre par cœur tous les discours qu'ils prononcent dans les chaires chrétiennes. Si jamais les ministres de l'Évangile voulaient se

contenter de lire leurs instructions en chaire, ils n'attireraient plus dans nos temples une si grande affluence d'auditeurs, et leur mission produirait beaucoup moins de fruit. Un débit de mémoire se rapproche quelquefois d'une inspiration soudaine, au lieu que la froide lecture d'un manuscrit ne saurait jamais dominer une assemblée nombreuse, avec autant d'empire.

LXXVIII. DE L'ACTION ORATOIRE.

Lorsqu'un sermon est achevé, et même lorsqu'il est appris, il reste encore beaucoup à faire à un prédicateur pour le complément et le triomphe de son apostolat. Le succès de la composition dépend singulièrement de la manière de dire. Cette partie de l'art suffirait pour fournir seule la matière d'un grand ouvrage. Les anciens regardaient l'action comme une portion très importante de l'éloquence; et ils avaient porté la savante magie du débit à un degré de perfection dont nous n'avons probablement aucune idée, si nous en jugeons du moins par les étonnants effets qu'ils lui attribuent.

Cicéron appelle cet art de la déclamation *une espèce d'éloquence du corps, qui se com-*

pose de la voix et des mouvements de l'orateur. Est actio quasi quædam corporis eloquentia, cùm constet motu et voce. L'abbé Dinouart en a fait le sujet d'un traité intitulé, *de l'Éloquence du Corps.* Ce livre, assez peu connu, renferme des leçons élémentaires et communes sur l'attitude et les gestes, ou les mouvements des bras et des mains, qui sont une langue pantomime propre à parler aux yeux. Je ne me jetterai point dans cette théorie didactique, dont les résultats n'aboutissent presque jamais à des règles usuelles, auxquelles on puisse astreindre l'exercice du ministère de la parole.

Les études les plus instructives en ce genre consistent à contracter de bonne heure l'habitude de bien lire à haute voix, surtout en société (genre de mérite assez rare), d'abord des livres historiques qui n'ont besoin d'aucune déclamation, ensuite de bons ouvrages dans le genre épistolaire, qui se rapprochent beaucoup plus de la conversation, c'est-à-dire, du ton, de la variété et des inflexions naturelles qu'on devrait, ce semble, retrouver sans le moindre effort, et reproduire le plus qu'il est possible, mais avec beaucoup plus de noblesse et d'éclat, quand on parle en public.

Cet exercice habituel apprend à bien lire les ouvrages de tout genre, quand on commence par les fables de La Fontaine, que je regarde comme l'ouvrage le mieux assorti à ce dessein, parce qu'il réunit au plus haut degré les nuances les plus variées, pour avertir et pour diriger, à chaque ligne, le goût du lecteur par la simplicité et le naturel des récits, le mélange des tons, la rapidité des traits, la pompe de certaines descriptions, l'intérêt d'un dialogue coupé, vif et serré, qui s'élève quelquefois à la plus haute poésie et à la plus sublime éloquence. C'est après ces premiers essais qu'on peut lire à haute voix, avec autant de confiance que de profit, les poëtes et les orateurs, en se bornant à bien articuler ce qui ne doit être que parlé, en déclamant devant des juges éclairés et sévères, tantôt debout, tantôt assis, quelquefois même, comme le demandait sagement Rollin, pour s'assurer une contenance décente dans les exercices littéraires, en s'appuyant, quand on parle de mémoire, sur une chaise ou sur un bureau, qui deviennent une espèce de tribune aux harangues. C'est ainsi qu'il faut étudier la tactique du barreau et de la chaire, je dirai même de chaque chaire en particulier, en y essayant la portée de

sa voix, et en y cherchant les points les plus sonores, pour se mettre d'avance en scène avec les auditeurs, sur lesquels on doit exercer la puissance de la parole.

Toute autre méthode pour apprendre à déclamer un discours ne serait guère que l'art mécanique et froid de copier servilement un maître, et de dénaturer son propre talent, sans acquérir celui qu'on chercherait à imiter. Les bons modèles et l'exercice sont plus instructifs en ce genre que les leçons et les livres.

Si nous voulons imiter la nature, qui doit être toujours le type et la règle de l'art, nous verrons qu'on se recueille au lieu de s'agiter en parlant, quand on expose ses raisons, pour les faire écouter; et si nous savons observer la société, il nous sera facile de nous convaincre qu'on y gesticule encore moins qu'on n'y déclame. Nous en concluons que tout ce qui n'est qu'exposition, preuve ou récit, ne comporte aucune déclamation, et que la multiplicité des gestes n'est jamais noble.

Tout ce qui est de pur raisonnement dans un discours, doit donc être dit avec dignité et simplicité. Mais les mouvements de l'âme veulent être accentués par les inflexions variées

d'une voix tantôt élevée, tantôt adoucie, tantôt lente, tantôt précipitée, qui marquent la nuance des sentiments qu'on veut exprimer ou exciter. L'art de la musique se borne à cette seule et savante variété de sept notes dont le retour répété sans cesse, et toujours nouveau, paraît être ce que la nature offre de plus merveilleux dans l'emploi diversifié d'une quantité si restreinte d'éléments primitifs, après toutefois les combinaisons infinies d'un premier idiome donné à l'homme par son Créateur, et formé de si peu de lettres de l'alphabet, avec lesquelles l'esprit humain, réduit à ce petit nombre de sons, qu'il a saisis dans l'organe de la voix, a su créer ensuite toutes les langues et composer tous les livres. Ce même art de varier les inflexions de la voix est aussi le grand secret de la déclamation oratoire : c'est cette continuité où cette diversité d'accents, de mesures, de tons et de demi-tons, qui soutiennent et font ressortir les mouvements, les figures et les couleurs du discours. Delille possédait au plus haut degré de talent enchanteur de ralentir ou d'accélérer son débit, quand il récitait ses vers : c'était son grand secret pour faire ressortir l'harmonie, la richesse et tout le charme de son style avec une magie qui lui était

propre, et qui enlevait les applaudissements universels.

Je défendrais cependant, avec la plus juste sévérité, aux jeunes orateurs de regarder jamais ni le théâtre comme une bonne école de gestes, ni les acteurs comme les vrais modèles de la déclamation oratoire. L'optique de la scène et les contrastes du dialogue exigent ou du moins comportent une charge, une familiarité, une exaltation et des mouvements que le monologue et l'espace de la tribune sacrée ne sauraient admettre. La différence d'action et de genre est ici très marquée. Rien n'est donc de plus mauvais goût, et plus contraire au ton de la chaire, qu'une manière théâtrale. On en est averti sur-le-champ, quand on a le sentiment et l'habitude du saint ministère; et ce n'est jamais à l'avantage du déclamateur qui s'abaisse à ces indécentes imitations.

Je me souviens d'avoir entendu Le Kain lire d'une manière déplorable l'oraison funèbre du grand Condé, en présence d'une société choisie qui s'était promis un très grand plaisir de son premier essai en ce genre. Il défigurait totalement Bossuet, dont les morceaux les plus sublimes, exagérés avec emphase, étonnaient plus qu'ils ne plaisaient dans sa bouche. Le

Kain s'en aperçut bientôt, et il ne tarda point à comprendre que l'action oratoire d'un prédicateur devait être moins turbulente, sans être moins animée, que la déclamation dramatique. Il voulut qu'un homme du métier lût devant lui quelques pages de ce chef-d'œuvre, qu'il était si loin de faire valoir; et, reprenant ensuite la lecture mieux raisonnée du même discours, il y fit entrevoir quelques lueurs de son talent. La vérité ne me permet de le louer qu'avec cette mesure. Malgré la prévention très favorable avec laquelle on l'écoutait, il parut à une distance infinie de l'enthousiasme qu'il inspirait dans ses rôles; et il reconnut qu'un orateur ne devait pas, dit-il, *jouer* comme un comédien.

Vous éviterez la monotonie du débit, qui est le grand écueil du monologue, en vous tenant souvent debout, quand vous avez besoin de soutenir votre voix dans la même plénitude, en vous asseyant lorsque vous désirez qu'elle baisse; et en changeant d'attitude, toutes les fois que vous voudrez en varier les intonations ou la modulation. Le ton de cet organe, qui dépend, dans chaque période, de la gravité ou de l'éclat qu'on lui donne au commencement de la phrase, a une liaison intime avec toute l'habitude du

corps. Or, il n'existe plus de déclamation oratoire sans cette diversité d'inflexions, qu'il faut donc pouvoir nuancer à volonté, en les assortissant à la manière de se dessiner en chaire. Les cloches, dont le timbre est si agréable, et l'uniformité si monotone, n'ont aucune harmonie, précisément parce qu'elles n'ont aucune variété, à moins que les sons n'en soient assez progressivement gradués, pour que la série des notes permette d'en concerter les accords dans toute l'étendue de l'échelle diatonique.

L'attitude du prédicateur, qui est par conséquent une partie très importante de son action en public, dépend surtout, en chaire, de la position de ses pieds. Les anciens avaient analysé le vrai beau dans ses moindres nuances; ils savaient combien cet art, si indifférent en apparence, d'affermir les bases et d'assurer les balancements de son corps, influe sur toute la contenance d'un homme qui parle en public. Relativement aux pieds, dit Quintilien, il y a deux choses à observer, la pose et la marche. *In pedibus observantur status et incessus*. Lib. 2, cap. 3. En effet, sans cette précaution de bien poser ses pieds, un orateur ne peut plus avoir ni assurance ni aplomb, ni noblesse, ni maintien, ni grâce, ni fermeté dans sa manière de

se mettre en scène avec son auditoire, devant lequel la posture qu'il prend doit être naturelle et libre, mais sans abandon et sans familiarité, composée et grave, et néanmoins sans apprêt comme sans gène. Les jeunes prédicateurs sont loin de soupçonner que les pieds concourent presque autant que les mains à cet ensemble du geste, qui ne constitue point, mais qui relève singulièrement l'action oratoire; et que toute la souplesse du corps dépend de cette position, qui en détermine l'attitude et en règle la mobilité.

Quand vous aurez ainsi assuré le port noble qui se prête le mieux à la liberté de vos mouvements, choisissez et saisissez les intonations les plus propres à l'effet que vous voulez produire. Ne dirigez jamais votre voix vers un espace vide où elle irait se perdre; mais par la direction des sons que produit votre bouche, donnez-lui pour points de répercussion une enceinte plus resserrée, des murs pleins, des piliers, des colonnes, des cintres, des corps sonores qui la fassent retentir dans tout l'auditoire. Parlez habituellement devant vous, sans vous tourner et même sans vous pencher à droite ou à gauche. Votre organe ne peut s'étendre que dans une sphère dont vous êtes le

centre. Si vous vous dirigez trop vers un côté, on ne vous entend plus de l'autre, au lieu qu'en vous orientant vers le point central de votre assemblée, vous répandez également les rayons de votre voix dans tout le cercle qui vous environne. L'exercice de la chaire révèle peu à peu tous ces secrets secondaires de l'art aux observations d'un orateur prévoyant, qui doit étudier sous tous ses rapports le local de chaque église où il veut remplir le ministère évangélique.

Articulez nettement vos paroles, soyez même attentif à les relever par une plénitude ascendante de ton aux finales de chaque période; ponctuez, et, toutes les fois que l'exactitude ou l'usage l'exige, orthographiez, en quelque sorte, le langage; faites vibrer à l'oreille toutes les consonnes qui doivent frapper les voyelles; appuyez sensiblement sur la chute de vos phrases, sans la moindre affectation, mais, en même temps, sans vous permettre ces aspirations gutturales dont les vagues désinences ne forment qu'un bruit sourd et confus, sans descendre à ce demi-ton prolongé et inarticulé qui, en laissant tomber les syllabes, engloutit les mots, et surtout sans aucune des prononciations négligées ou avortées de la société. Ne craignez jamais qu'une articulation pleine et

exacte, pourvu qu'elle ne blesse aucune règle de la prosodie, vous donne un mauvais accent de province, que les grands acteurs prennent pourtant quelquefois, à leur insu, dans des situations très animées, parce qu'il est alors le véritable accent de la nature, des passions et de l'éloquence. Tenez-vous le plus souvent debout et toujours droit sans raideur, en évitant également le double excès de lever ou d'incliner immodérément la tête, qui n'a plus de grâce quand elle est trop haute, ni de noblesse quand elle est trop baissée.

On ne saurait en chaire s'interdire avec assez de rigueur toute continuité de cris pénibles et prolongés. On devient bruyant parce qu'on n'ose pas se fier à un débit calme sans craindre de devenir ennuyeux et plat. Tout ce vain bruit ne fait jamais paraître un discours meilleur. Loin de vous livrer aveuglément à ces fatigantes vociférations, distinguez le ton grave, le ton moyen et le ton aigu de votre organe; si vous ne savez pas les choisir et les employer alternativement à volonté, l'art de la déclamation n'existe pas pour vous. C'est le milieu de votre voix que vous devez prendre habituellement, afin qu'elle puisse monter sans devenir criarde, et baisser sans être sourde. Les cris

multipliés ne servent qu'à se détruire l'un l'autre, et à distraire l'auditoire ou à l'excéder. Voulez-vous être bien écouté d'une nombreuse assemblée? diminuez donc le volume de votre voix au lieu de l'enfler. C'est ainsi que l'on fixe l'attention. Il ne faut pas sans doute qu'il en coûte une contention habituelle d'oreille pour démêler vos paroles ; mais il importe qu'on sente le besoin d'une certaine application d'esprit, commandée par l'intérêt progressif des idées, pour suivre sans relâche le fil de votre discours, et que sans gêne, comme sans effort, on craigne la moindre distraction qui en ferait perdre l'enchaînement et l'ensemble.

Un cri perçant, dans la bouche d'un orateur, peut cependant ajouter quelquefois une grande énergie à un trait ou à un mot remarquable, dans un morceau de sentiment et dans une tirade véhémente. Ce n'est donc point cet accent pathétique d'une âme profondément émue que je prétends interdire aux ministres de la parole : c'est uniquement l'abus, c'est-à-dire la fréquence, la réunion et surtout la répétition de ces détonations brusques et discordantes, qu'on doit éviter en chaire, parce que tous ces éclats de voix diminuent l'effet d'un tableau éloquent, au lieu d'en augmenter la puissance.

J'avoue hautement qu'on peut citer, dans l'histoire de la chaire, de grands exemples qui semblent recommander ces cris aigus et déchirants au triomphe de l'action oratoire : il ne s'agit que de les placer à propos, de ne pas trop les étendre, et de ne les prodiguer jamais. Bossuet, dont l'autorité est législative dans tous les domaines de l'éloquence, avait saisi la véritable mesure de la perfection dans sa manière de dire, où le naturel faisait disparaître l'art. L'abbé de Choisy, qui l'avait très souvent entendu prêcher, rend un hommage bien mérité au nouvel empire qu'empruntait souvent son génie des élans de son organe. Voici le témoignage traditionnel qu'il nous en a transmis, au milieu de l'éloge de ce grand homme, prononcé en présence de l'Académie Française, et qu'on trouve dans le recueil des discours publiés, en 1704, par cette compagnie. « Son action, » dans la chaire de vérité, dit-il, était si naturelle, *ses tons si perçants, et en même temps* » *si justes;* ses peintures si vives, que tantôt, » majestueux et tranquille comme un grand » fleuve, il nous conduisait d'une manière douce » et presque insensible à la connaissance de la » vérité; et tantôt rapide, impétueux comme » un torrent, il forçait les esprits, entraînait

» les cœurs, et ne vous permettait que le silence » et l'admiration. »

Les orateurs les plus populaires, tels que Bridaine et le père Beauregard, avaient reçu de la nature, comme Bossuet, un très bel organe. Nous les avons vus s'en prévaloir de nos jours, et même jusqu'à l'excès, si j'ose le dire, pour relever, par des cris aigus et retentissants, le remplissage de lieux communs, dans le débit de leurs sermons. La première explosion de ces inflexions inattendues excitait une vive émotion dans l'auditoire; mais, il faut l'avouer, la suite et l'accroissement de ces éclats forcés et monotones, loin de soutenir cette impression de terreur, dégénéraient quelquefois en glapissements aigres et discords, et ne faisaient plus éprouver aux auditeurs qu'une sensation pénible et une fatigue importune.

Je veux, dit Quintilien, que la parole soit coulante sans être précipitée, et qu'elle soit toujours réglée sans être jamais lente. *Promptum sit os non præceps; moderatum non lentum.* Cet habile maître voulait prémunir également ses disciples contre les pertes inévitables qu'occasione un débit trop rapide, et contre le dégoût d'une prononciation sans cesse interrompue par le besoin de reprendre haleine : il connaissait

aussi l'artifice si commun de ces inflexions astucieuses et de ces repos brusques, qu'on appelle, au théâtre, *l'art de battre la caisse.* On éloigne ainsi de soi l'attention de l'auditeur en voulant ravir son admiration, quand on s'expose à la double honte de prétendre la forcer, et de ne pouvoir pas l'obtenir. Or, ce mécompte se renouvelle souvent, quand on fait succéder un repos absolu aux transports les plus véhéments. C'est l'expédient ordinaire de ces orateurs qu'on voit, selon l'observation de Quintilien, s'arrêter tout à coup, et mendier des applaudissements par leur silence. *Sistere subitò, et laudem silentio poscere. De Inst. Orat.,* lib. 2, cap. 3. « Tous ces déclamateurs, ajoute plus » loin Quintilien, cherchent, par leur manière » de débiter, à se faire une réputation d'ora» teur énergique. Ils crient à tout propos, ils » mugissent continuellement, en parlant tou» jours, comme ils disent eux-mêmes, *avec » une main en l'air ;* ils tournent de tout côté, » haletant, s'agitant, gesticulant, secouant la » tête comme des furieux. On les voit bientôt » battre sans cesse des mains, frapper du pied, » se meurtrir la cuisse, la poitrine, le front : » voilà ce qui produit un effet merveilleux sur » le menu peuple ; mais ce qu'ils appellent de

» la véhémence n'est autre chose que de l'em-
» portement (1). »

Si, sans aspirer aux triomphes éclatants et rares d'une action oratoire qu'on puisse citer comme un modèle, vos facultés vous restreignent au seul espoir d'apprendre à éviter les défauts les plus ordinaires dans la déclamation, voici les moyens que l'art peut indiquer pour obtenir un succès si modeste. S'exciter à une confiance encourageante, en augurant favorablement du succès de son discours, et en se disant à soi-même, au moment où l'on va le prononcer, qu'on peut se flatter d'intéresser l'auditoire, quelque éclairé qu'on le suppose, parce qu'aucun des assistants n'a la matière que l'orateur va traiter aussi présente que lui à sa pensée; se pénétrer profondément de son sujet, et se reporter à l'instant de la composition, pour retrouver et reproduire, dans l'esprit des auditeurs, la première impression que firent vos

(1) *Verùm hi pronuntiatione quoque famam dicendi fortiùs quærunt. Nam et clamant ubiquè, et omnia* levatâ, *ut ipsi vocant,* manu *emugiunt, multo discursu, anhelitu, jactatione furentes. Jam collidere manus, terræ pedem incutere, femur, pectus, frontem cædere, mirè ad pullatum circulum facit.... At illi hanc vim appellant quæ est potiùs violentia.* Lib. 2, cap. 12.

idées et vos sentiments sur votre âme; distribuer avec une sage économie, dans toutes les parties du discours, la chaleur dont on est animé, de peur de tomber dans la langueur en épuisant ses forces; parler avec une religieuse autorité, mais sans aucune teinte d'orgueil, pour captiver à la fois l'attention et la bienveillance de l'auditoire; éviter toute emphase, et l'astuce trop sensible de glisser rapidement sur un morceau faible, pour appuyer avec prétention sur les traits qu'on croit plus heureux; s'interdire absolument la déclamation d'un acteur, et craindre d'introduire dans la chaire la pantomime théâtrale, qui n'y réussira jamais; être bien convaincu qu'on s'expose à ne plus produire aucun effet, quand on veut tout faire valoir; éviter la multiplicité des gestes, et ne jamais se permettre surtout celui du mot, dans le mouvement général de la période; se préserver de toute agitation, et ne jamais frapper la chaire ni des pieds ni des mains; varier ses inflexions à chaque figure, et ses intonations à chaque paragraphe; imiter, le plus qu'il est possible, les accents simples et passionnés de la nature, dans l'action comme dans la composition elle-même; mêler enfin, dans le courant du débit, toutes les fois qu'un trait oratoire l'exige, des

repos ou des silences, toujours frappants quand ils sont rares et bien placés : tels sont les innocents artifices qu'un orateur chrétien peut faire contribuer, sans inconvenance, aux saints triomphes de son ministère.

Les stations d'un grand orateur m'ont toujours paru la meilleure école de déclamation que l'on puisse fréquenter. On n'oubliera jamais l'effet prodigieux que produisait l'action imposante et auguste de Bossuet. Rien n'y annonçait l'apprêt : il était simple et sublime. « La » noblesse, le port majestueux de tout son ex» térieur, ajoutaient encore un nouveau poids » à ses paroles; cet air de modestie et de can» deur, qu'on voyait répandu sur sa personne, » prévenait d'avance en sa faveur; le ton de sa » voix douce, flexible, sonore, mais grave, » ferme et mâle; ses mouvements produits sans » effort et sans affectation, tout en un mot par» lait dans Bossuet, tout était animé, grand, » persuasif; et l'on ne savait ce qu'on devait le » plus admirer en lui, la vie exemplaire, l'élo» quence, les choses, ou la manière de les pré» senter (1). » Il se permettait peu de gestes, quoiqu'il fût très animé; et l'on voyait sur tous

(1) Préface des sermons de Bossuet.

les traits de sa belle et majestueuse figure cet air persuadé, cette vive émotion d'un orateur qui, pour me servir d'une heureuse expression des anciens, *portait la république dans son cœur.*

L'action de Bourdaloue était aussi très dominante et très noble. Il avait une voix pleine et touchante, et toute la dignité d'un prophète. Sa mémoire le préoccupait et l'inquiétait si habituellement, que, pour éviter toute distraction dans son débit, il s'imposait la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés : c'est ainsi que tous ses portraits nous le représentent. Il devait peut-être en partie à cette habitude de ne se permettre aucun regard en présence de son auditoire, ce beau port de tête qui accompagne ordinairement une vue courte. Cependant, malgré cette précaution, il affligeait encore quelquefois son auditoire par la triste nécessité de recourir à son cahier, qu'il placait toujours humblement à côté de lui sur le siége de la chaire.

Massillon plaisait infiniment par sa manière de dire : il était moins rapide et moins pressant que Bourdaloue, mais ordinairement il avait plus de charme et d'onction. Il parlait avec beaucoup d'autorité, et il se tenait presque toujours debout. Son port, quoiqu'il fût d'une taille

médiocre, était surtout remarquable par son recueillement et par sa noblesse. On croyait voir et entendre saint Ambroise : il avait ses mains souvent jointes, d'autres fois il les croisait quelques instants sur son front avec un merveilleux effet; et avec ses yeux d'aigle il faisait de son regard le plus beau de ses gestes, qui étaient aussi augustes que rares. Et pourquoi donc les eût-il multipliés? Une lecture oratoire n'en exige presque point pour assurer à l'éloquence tout son effet, quand on sait varier ses intonations, que Cicéron appelle, avec tant d'esprit, *les différentes couleurs de la parole.* La voix de Massillon était moelleuse et sonore, elle allait droit au cœur : quand il la renforçait, elle devenait effrayante et lugubre. On disait que dans certains moments elle était pleine de larmes, parce qu'elle faisait entendre l'accent le plus pathétique de la pitié, de la douleur, du reproche plaintif, et que ses soupirs prolongés allaient remuer jusqu'au fond des cœurs et des consciences.

L'abbé Poulle, et le père Renaud, ancien *oratorien,* ont réuni, de nos jours, à leurs autres talents une très intéressante et souvent très belle manière de dire, quoique l'action, naturellement maniérée, du premier, ne fût pas exempte d'af-

fectation; aucun prédicateur du dernier siècle n'a pu les égaler en ce genre. Le père Renaud était si convaincu du prestige que sa *voix veloutée* et la magie de son débit ajoutaient à sa composition, que, malgré tous ses succès, il n'a jamais osé publier un seul de ses sermons, pas même son panégyrique de saint Louis, prononcé devant l'Académie Française. Quand on le pressait, dans sa vieillesse, de les faire imprimer : *Très volontiers*, répondait-il, *pourvu qu'on imprime en même temps le prédicateur.*

Si un jeune orateur craignait sagement de s'exposer à perdre l'inappréciable avantage d'une action naturelle, en recherchant l'art de la déclamation avant de s'être rendu maître de son débit par l'exercice et la sûreté de sa mémoire, je lui conseillerais de ne hasarder d'abord presque aucun geste, d'appuyer ses mains sur le bord de la chaire, de les soulever de temps en temps, durant toute l'étendue d'une période oratoire, de les soutenir l'une et l'autre presqu'à la hauteur de sa poitrine dans une direction horizontale, et de les balancer très lentement dans les morceaux les plus animés de ses discours. Rien n'est moins périlleux et plus noble que ce maintien grave sans agitation. On ne doit se permettre des gestes, que lorsqu'on est bien

assuré de ne pas trop les multiplier : c'est un écueil que les débutants ne sauraient éviter avec assez de soin.

Je conseillerais encore, comme une excellente méthode, le soin de retoucher un sermon chaque fois qu'on le prêche, quand on vient de le composer. La chaire, qui devient une école d'éloquence très instructive et très sûre, en fait aussitôt ressortir les beautés et les défauts; et, pourvu que l'on sache observer l'impression du discours sur l'auditoire, il est aisé à l'orateur de remarquer les morceaux faibles ou languissants, trop peu développés ou trop prolixes, qui réclament un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de la tribune sacrée, moins encore sur la foi d'un censeur, même de très bon goût, que sur ses propres observations, beaucoup plus lumineuses à cette hauteur, et dont le souvenir doit lui retracer tous les jugements muets en apparence, mais non équivoques, du public. C'est en prêchant cinq ou six fois un discours, et en le corrigeant immédiatement, qu'on en juge très bien l'effet et l'ensemble, qu'on en fortifie les mouvements, qu'on en élague les longueurs, qu'on en multiplie et perfectionne les beautés. Tout ce qui a laissé l'auditoire distrait, inattentif, et l'a séparé de

l'orateur, doit être réformé sans ménagement et sans regret : au contraire, tout ce qui a été écouté avec un profond silence est encore plus consacré que les morceaux les plus sensiblement applaudis. Ce n'est donc qu'en chaire qu'on apprend à bien apprécier un sermon, et à y mettre la dernière main.

LXXIX. DES DÉGOUTS QUE DOIVENT SURMONTER LES ORATEURS CHRÉTIENS.

Ces corrections multipliées coûtent, j'en conviens, un travail d'autant plus pénible aux prédicateurs, qu'indépendamment des épines de la révision, elles décuplent ensuite pour eux les frais de la mémoire, ainsi flottante entre tout ce qu'elle doit apprendre, oublier ou retenir dans le même discours. Cependant, ce qu'il y a de plus triste et de plus effrayant dans notre ministère, ce n'est ni la fatigue qu'exige la composition, ni la rebutante nécessité d'en savoir par cœur toutes les variantes; c'est le découragement qui augmente à mesure que l'on vieillit dans ses fonctions; c'est l'ennui de répéter toujours des sermons, qu'on ne dit presque plus sans répugnance; c'est la certitude de découvrir sans cesse de nouvelles corrections à faire dans

ses ouvrages les plus travaillés, sans pouvoir toujours se satisfaire soi-même, et de rester ainsi, je ne dirai pas seulement fort en deçà de la perfection, mais encore au-dessous du sentiment qu'on a de son propre talent; c'est l'irréligion dominante de nos jours, où nous pouvons gémir, avec bien plus de raison que Bourdaloue, de ce que *l'incrédulité est devenue la véritable hérésie de notre temps* (1); c'est surtout l'indifférence générale de notre siècle pour la religion, indifférence de laquelle il résulte qu'on assiste à une instruction chrétienne, comme à un spectacle profane; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier, et les vérités les plus importantes, et l'éloquence la plus impétueuse, à je ne sais quels sujets frivoles, ou à quelques fleurs de rhétorique; enfin qu'il semble que nous devions nous dégrader également, et comme apôtres et comme orateurs, pour plaire à la multitude.

Ces dégoûts sont amers sans doute : il faut cependant les surmonter. Quand même nous ne parviendrions, dans cette pénible carrière, qu'à procurer du soulagement à une seule fa-

(1) Sermon sur *la prédestination*, deuxième volume du Carême.

mille abandonnée, à ramener un seul homme pervers dans les sentiers de la vertu, à éteindre la fureur de la vengeance dans les profondeurs d'un cœur ulcéré, à préserver un seul malheureux du désespoir, à épargner enfin un seul crime à la terre, que faudrait-il de plus pour ranimer notre ardeur? Quelle âme honnête et chrétienne ne serait enflammée par une si encourageante perspective? Nous aurions rempli notre vocation, en nous rendant utiles à nos semblables. Nous serions dédommagés de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices par leurs progrès dans le bien, autant que par la certitude de leur bonheur qui serait notre ouvrage. Le doux souvenir des travaux de notre jeunesse viendrait récréer un jour la solitude de nos vieux ans; et, quand la mort s'avancerait ensuite pour fermer nos paupières, nous pourrions dire avec confiance au juge suprême dont nous aurions publié les lois : « Grand Dieu! j'ai » semé ta parole sainte sur un champ stérile, où » la rosée du ciel est venue lui prodiguer les » plus heureux accroissements. Tu m'avais » donné tes enfants à instruire : je te bénis de » m'avoir choisi pour les rendre meilleurs. Sou» viens-toi de toutes les grâces que tu as répan» dues sur ton peuple, par le canal de mon

» ministère. Les larmes que j'ai essuyées, ou que » j'ai fait couler en ton nom, sollicitent en ce » moment grâce à ton tribunal pour celui qui, » en te prêtant sa voix, y mêla si souvent les » siennes propres. Heureusement pour le genre » humain ce tribunal si redoutable est une croix, » c'est-à-dire une source inépuisable de charité, » un autel d'expiation, un trône d'amour, un » signe sacré de salut, un trésor public d'espé- » rances. O mon Dieu! ô mon père! j'ai été l'or- » gane et l'instrument de ta clémence : ne me » réduis donc pas moi-même à ta seule justice, » et n'écoute plus, en me jugeant, que ton in- » finie miséricorde. »

Une vie entière consacrée au ministère de la parole doit répandre en effet sur les derniers jours les plus douces consolations. Cette carrière laborieuse, que Massillon avait parcourue avec tant de gloire, se retraçait sans doute à sa pensée avec tous les travaux et tous les mérites dont elle était remplie, quand il disait, avec autant de vérité que d'éloquence, vers la fin de son sermon sur *la parole de Dieu:* « S'il était » permis de nous recommander ici nous- » mêmes, comme le disait autrefois l'apôtre à » des hommes ingrats, plus attentifs à censurer » la simplicité de son extérieur et de son lan-

» gage, que touchés des fatigues et des périls
» innombrables qu'il venait d'essuyer pour leur
» annoncer l'Évangile et les convertir à la foi;
» s'il nous était permis d'en parler, nous di-
» rions : Mes frères, nous soutenons pour vous
» tout le poids d'un ministère pénible; nos
» soins, nos veilles, nos prières, les travaux
» infinis qui nous conduisent à ces chaires chré-
» tiennes, n'ont point d'autre objet que votre
» salut. Eh! ne méritons-nous pas, du moins,
» que vous respectiez nos peines? Le zèle, qui
» souffre tout pour assurer votre salut, peut-il
» devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos
» censures? Demandez à Dieu, à la bonne
» heure, pour la gloire de son Église et pour
» l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son
» peuple des ouvriers puissants en paroles, de
» ces hommes que la seule onction de l'esprit de
» Dieu rend éloquents, et qui annoncent la re-
» ligion d'une manière digne de son élévation
» et de sa sainteté! Mais, quand nous y man-
» quons, que votre foi supplée à nos discours;
» que votre piété rende à la vérité dans vos
» cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et,
» par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les mi-
» nistres de l'Évangile à recourir, pour vous
» plaire, aux vains artifices d'une éloquence hu-

» maine, à briller plutôt qu'à instruire, et à » descendre chez les Philistins, comme autre- » fois les Israélites, pour aiguiser leurs instru- » ments destinés à cultiver la terre; je veux dire, » à chercher dans les sciences profanes, ou dans » le langage d'un monde ennemi, des ornements » étrangers pour embellir la simplicité de l'Évan- » gile, et donner aux instruments et aux talents » destinés à faire croître et fructifier la semence » sainte, un brillant et une subtilité qui émous- » seraient sa force et sa vertu, en mettant un » faux éclat à la place du zèle et de la vérité. » *Descendebat ergò omnis Israel ad Philistiim,* » *ut exacueret unusquisque vomerem suum et* » *ligonem.* » I. *Reg.* cap. 13, vers. 20.

Mais à qui viens-je donc appliquer dans ce moment ces réflexions de l'un des plus illustres prédicateurs de la France? Où sont aujourd'hui les successeurs de ces grands hommes, et les disciples destinés à exercer dans leur patrie le ministère de la parole qu'ils ont rendu si difficile? Nos chaires sont presque partout muettes; la plupart de nos maisons d'éducation ecclésiastique sont encore désertes. La génération qui perpétuait au moins en partie les triomphes de l'éloquence sacrée va s'engloutir tout entière sous nos yeux dans la nuit du tombeau.

Les grandes études et la concurrence, qui soutenaient une si utile émulation dans cette carrière, viennent à peine de se ranimer; et tout nous fait craindre que l'Église de France ne puisse de long-temps remonter à cette éclatante renommée où des orateurs, sans rivaux comme sans modèles, avaient su l'élever, en signalant la tribune évangélique parmi les plus magnifiques monuments de notre gloire littéraire.

FIN DE L'ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

POUR SERVIR DE PRÉFACE

A LA PREMIÈRE ÉDITION

DES

SERMONS DE BOSSUET.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

POUR SERVIR DE PRÉFACE

A LA PREMIÈRE ÉDITION

DES

SERMONS DE BOSSUET (1).

Cujus *æmulari exoptat negligentiam*
Potiùs quàm istorum obscuram diligentiam
TERENT. Prol. Andr.

TOUTE l'Europe chrétienne attend avec impatience les sermons de Bossuet, annoncés au public depuis plusieurs années. On sait que ce grand homme, après avoir rempli en 1659, à l'âge de trente-deux ans, sa première station du carême à Paris, dans l'église des Minimes de la

(1) Feu Antoine Boudet achevait d'imprimer ces sermons, lorsqu'il vint m'inviter à les lire avant qu'ils fussent livrés au public, vers la fin de l'année 1771. Vivement frappé de l'enthousiasme avec lequel j'y admirais des beautés du premier ordre, il me pria, de la part de dom de Foris, bénédictin, qui en était l'éditeur, d'écrire le

place Royale, et la seconde, l'année suivante, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, prêcha depuis en 1661, avec un succès extraordinaire,

jugement que j'en portais, pour servir de préface à son édition. Je me chargeai avec plaisir de composer ce discours préliminaire. Dom de Foris ne put rien opposer de raisonnable à mes réclamations contre le superstitieux aveuglement avec lequel il avait copié et publié, sans discernement et sans goût, la totalité de ces sermons, où il n'y aurait eu qu'un triage et des retranchements à faire, pour les rendre dignes des autres chefs-d'œuvre de Bossuet. Mais il obligea l'imprimeur de supprimer tous les regrets que j'avais exprimés. Je ne pus donc pas manifester alors ce que je pensais de son travail. Le public en a porté le même jugement que moi; et depuis, l'éditeur ne s'est nullement justifié dans les longues préfaces dont il a surchargé plusieurs de ses volumes. Ce recueil, auquel il ne fallait pas ajouter un seul mot, n'avait besoin que d'être abrégé pour obtenir le plus grand succès. Il aurait réuni tous les suffrages, si l'on eût imprimé, en y faisant peut-être quelques suppressions qu'un meilleur goût eût indiquées à l'éditeur, tous les sermons où l'on reconnaît Bossuet d'un bout à l'autre; si l'on se fût borné à conserver les parties admirables de plusieurs discours qui n'ont de bossuétique qu'un point, un exorde, une péroraison; enfin, si l'on eût réuni, sous le titre de *Réflexions morales,* une collection des belles pensées ou des traits heureux qu'on trouve dans quelques-uns de ces sermons, dont l'ensemble ne peut rien ajouter à la gloire d'un si grand orateur.

devant Louis XIV, l'avent au Louvre; en 1662 le carême au Louvre; en 1665 le carême à Saint-Thomas du Louvre, où il était suivi par toute la cour; en 1666 le carême à Saint-Germain-en-Laye, dans la chapelle du château; en 1668 le panégyrique de saint André, dans l'église des Carmélites de Paris; en 1669, l'avent au Louvre; enfin en 1681, le jour de Pâques, un sermon devant le roi, indépendamment des deux carêmes de 1663 à l'abbaye du Val-de-Grâce, et de 1668 dans la même église des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Je garantis la certitude de toutes ces dates.

Ce grand orateur, dont le génie est si fécond qu'il débitait rarement les mêmes sermons deux fois dans les églises de Paris, n'en répéta jamais aucun dans ses fréquentes stations en présence du roi. Il obtint un si brillant succès à la cour, qu'après avoir entendu son premier carême, Louis XIV fit écrire au père du jeune apôtre dont le génie opérait une révolution dans l'éloquence de la chaire, pour le féliciter d'avoir un tel fils. Mais le bonheur d'admirer tant de chefs-d'œuvre avait été réservé aux seuls contemporains de Louis-le-Grand; et Bossuet, prédicateur, manquait presque entièrement à la religion comme à la littérature,

puisqu'il ne nous restait de lui que deux discours de morale et ses oraisons funèbres, sans qu'on eût conservé la moindre trace de ses carêmes et de ses avents, auxquels il fut redevable de sa réputation et de sa fortune.

L'évêque de Meaux ne prononça et ne revit plus aucune de ces premières compositions, pendant les trente-cinq dernières années de sa vie. On ne l'entendit même plus prêcher à Paris que dans quelques occasions éclatantes et rares : il ne daigna jamais mettre ses sermons au net; et il avait coutume de dire qu'il ne les avait point écrits. Est-ce écrire en effet que de jeter rapidement ses idées sur des feuilles volantes qu'on remplit ensuite de ratures, de renvois, de corrections et d'interlignes? Or, c'est dans cet état informe que les sermons de Bossuet, dont son neveu, évêque de Troyes, et le président de Chazot, ont été successivement dépositaires, sont enfin parvenus aux rédacteurs de la nouvelle édition.

A la mort de M. de Chazot, on trouva la plupart de ces feuilles confondues pêle-mêle sous un amas énorme de papiers de toute espèce, sans que personne s'y attendît, et vraisemblablement sans que le dernier héritier de la famille de Bossuet eût jamais soupçonné qu'il pos-

sédait un trésor si précieux, ou du moins sans qu'il eût ni le courage ni la curiosité de débrouiller ce chaos. Il fallait sans doute beaucoup de travail et de patience pour faire sortir de ces décombres des discours entiers, pleins, suivis, et qui avaient besoin, pour ainsi dire, d'être créés une seconde fois. Les originaux autographes en sont déposés à la Bibliothèque du Roi; mais je ne présume point qu'on y ait recours pour s'assurer de leur authenticité. Il n'est aucun écrivain supérieur dont on ne reconnaisse le style dans une page : souvent une seule phrase suffit pour déceler Bossuet.

C'est une opinion assez généralement reçue, sur la parole de Voltaire dans son troisième volume du *Siècle de Louis XIV*, que Bossuet, effrayé de la réputation de Bourdaloue, n'osa pas, malgré toute sa renommée, lutter contre ce jésuite célèbre, et que *ne passant plus alors pour le premier prédicateur de la nation*, il aima mieux être *le premier dans la controverse que le second dans la chaire.* Je ne prononce pas encore entre les titres de ces deux immortels orateurs. Mais j'examine un fait; et je vois que précisément à la même époque où l'évêque de Meaux prêcha son dernier avent à la cour, en 1669, le père Bourdaloue vint exercer, pour

la première fois, à Paris le ministère de la parole, qu'il y remplit avec le plus grand éclat pendant trente-cinq années consécutives.

Bossuet et Bourdaloue, entre lesquels Voltaire suppose une pareille concurrence oratoire, n'ont donc jamais couru ensemble la carrière des grandes stations dans les chaires de la capitale. L'orateur jésuite était plus jeune de cinq années que l'évêque de Meaux né en 1627; et ils moururent tous les deux, à un mois de distance l'un de l'autre, en 1704. Mais quoiqu'il n'ait existé aucune rivalité, durant les épreuves des avents et des carêmes, entre ces deux illustres prédicateurs, le grand siècle eut souvent l'occasion de comparer leurs talents et leurs succès. Bourdaloue, arrivé à Paris en 1669, parut pour la première fois à la cour, où il prêcha l'avent de l'année 1670. Or, Bossuet était déjà nommé à l'évêché de Condom en 1669, lorsqu'il remplit, comme je l'ai déjà observé, sa dernière station de l'avent, en présence de Louis XIV.

Bossuet avait par conséquent renoncé aux stations de la chaire, avant que Bourdaloue en eût encore prêché aucune à Paris. Voltaire ne devait donc pas attribuer aux inquiétudes de la vanité, et bien moins encore à la prétendue hu-

miliation de ce prélat qui, selon lui, *ne passait plus alors pour le premier prédicateur de la nation*, la retraite forcée d'un orateur élevé dès-lors à l'épiscopat vers la fin de sa quarante-deuxième année, et auquel les convenances ne permettaient même plus désormais d'exercer dans la capitale ce ministère sacré qu'il était obligé de réserver à ses diocésains ; car on n'a jamais vu aucun évêque titulaire prêcher habituellement des avents et des carêmes hors de son église.

Mais outre une raison d'un si grand poids, qui venait d'enlever Bossuet aux chaires de Paris avant que le plus éloquent des orateurs jésuites y obtînt sa juste célébrité, d'autres fonctions de la plus haute importance absorbaient dès-lors ses loisirs et son génie. En effet, dès cette même année 1670, qui fit connaître, pour la première fois, Bourdaloue à la cour, son prétendu rival, Bossuet, avait été nommé précepteur du dauphin, dont l'éducation, consacrée par le chef-d'œuvre de son instituteur, s'est liée depuis cette époque à l'instruction de tous les princes. Cette place importante, à laquelle il se dévoua tout entier, était encore plus incompatible que l'épiscopat avec les stations ordinaires du ministère évangélique. Pourquoi

donc Voltaire a-t-il l'injustice ou la légèreté de chercher dans l'amour-propre de Bossuet les motifs de son éloignement de la chaire, que des devoirs sacrés et publics l'avaient obligé d'abandonner avant l'arrivée du prédicateur, à jamais illustre, qui se montra bientôt si digne de lui succéder dans cette carrière, où aucun grand talent n'avait précédé Bossuet en France, et, j'oserai le dire, où nul orateur n'a pu encore égaler son génie?

En discutant cette assertion hasardée par Voltaire, je me plais à rappeler en son honneur l'hommage mémorable qu'il avait rendu dans toute la maturité de son talent, et qu'il renouvela dans sa vieillesse, au génie oratoire de Bossuet, *le seul homme éloquent*, dit-il, *parmi tant d'écrivains élégants*. Ce fut dans son *Temple du goût* que Voltaire porta ce jugement. On le trouve répété dans toutes les éditions de cet ouvrage, antérieures à celle de Genève, chez Cramer, en 1760. Mais à cette époque Voltaire, n'écoutant plus que sa haine pour la religion et pour tout ce qui pouvait en intéresser la gloire, supprima le mémorable témoignage dont il avait honoré l'éloquence de l'évêque de Meaux. A son exemple, on l'a également retranché de toutes les éditions suivantes, quoique

Voltaire eût révoqué lui-même cette suppression, quand il répéta et confirma sa première opinion sur Bossuet, dans l'article *éloquence* de son *Dictionnaire philosophique*, imprimé en 1767, plusieurs années après l'édition de Cramer. C'est là qu'il dit en parlant de Bossuet : *Je l'ai dit et je le répète, l'évêque de Meaux fut le seul homme éloquent parmi tant d'écrivains élégants.* Or, s'il faut choisir entre un jugement écrit, constant, de Voltaire, et une rétractation tacite contre laquelle il s'est élevé lui-même, en réitérant son premier tribut d'admiration au SEUL HOMME ÉLOQUENT, j'aime mieux m'en rapporter à l'examen réfléchi et réitéré de son goût, qu'à un mouvement passager de mauvaise humeur contre le christianisme.

Cependant, sans s'inquiéter jamais d'aucune concurrence ou d'aucune supériorité dans cette carrière, le grand Bossuet ne se refusait à aucune occasion de reparaître dans la tribune sacrée, depuis sa consécration épiscopale et son établissement à la cour, après s'être démis, dès 1671, de son évêché de Condom. Mais il rappelait alors à ses auditeurs qu'il s'était rendu en quelque sorte étranger à ce saint ministère, après l'avoir, pour ainsi dire, créé auparavant avec tant de gloire. Ainsi, quand il prêcha dans

l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques, en 1675, pour la profession de madame de La Vallière, quoique sa dernière station à la cour ne fût encore éloignée que de six ans, il saisit l'à-propos pour dire : « Et moi, pour célébrer » ces nouveautés saintes, je romps un silence » de tant d'années, je fais entendre une voix » que les chaires ne connaissent plus. » Le même souvenir et le même regret se présentèrent à son esprit six ans plus tard, lorsque pour suppléer le prédicateur de la cour, qu'une maladie violente empêchait de finir son carême, Bossuet fut invité par Louis XIV à reparaître dans la chaire de Versailles, le jour de Pâques, en 1681. *Reprendre la parole*, dit-il dans son exorde, *après tant d'années d'un perpétuel silence, etc.*

Ce fut néanmoins au milieu de la vogue la plus éclatante de Bourdaloue, et en traitant quelquefois les mêmes sujets, comme, par exemple, l'éloge du grand Condé, que Bossuet, ne pouvant plus se charger des grandes stations, composa et prononça presque tous ses chefs-d'œuvre oratoires, l'oraison funèbre de madame Henriette, duchesse d'Orléans, en 1670; le 9 novembre 1681, devant la plus illustre de nos assemblées du clergé, son magnifique sermon

sur l'*unité de l'Église:* l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse en 1683; celle de la princesse Palatine en 1684; celle du chancelier Le Tellier en 1685; enfin celle du grand Condé en 1687.

Le dernier éditeur de Bossuet, dom de Foris, bénédictin, a supprimé, on ne sait pourquoi, le texte si heureusement adapté au sujet, et développé avec la plus sublime éloquence dans l'exorde du discours sur l'*unité de l'Église : Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!* Cette étrange omission se fait remarquer, page 1, dans le 7e volume in-4° de l'édition de Bossuet, par ce religieux, imprimée chez Boudet, à Paris, en 1778. Le texte de la vision de Balaam y est supprimé; et le discours commence par ces mots qui en amènent le commentaire le plus oratoire : Messeigneurs, *c'est sans doute, etc.* Je suis surpris que depuis plus de trente ans qu'a paru ce volume, personne n'ait encore reproché à dom de Foris une pareille licence, dans laquelle on ne saurait voir peut-être une simple distraction.

La suppression d'un texte si frappant, si bien lié à la circonstance et à l'exorde qu'il inspire, me surprend d'autant plus, que le même dom de Foris a publié, sans aucun choix, des

discours entièrement oubliés par l'auteur lui-même pendant la seconde moitié de sa vie, et totalement inconnus ensuite depuis sa mort. Cependant ces sermons, qu'un goût plus sûr et plus officieux aurait mis à l'écart, peuvent éclairer encore les jeunes orateurs sur la marche, les progrès, le secret de l'art oratoire, en suivant pas à pas le développement d'un si grand talent. Ils ont été les véritables esquisses de Bossuet, ses premières études oratoires, et forment, pour ainsi dire, un cours domestique de ses essais et de son goût. On voit d'où est parti et par où a passé ce grand génie pour atteindre à la perfection. De même qu'un arbre vigoureux jette ses premiers rameaux avec surabondance, et conservant toujours un égal principe de vie, quand sa sève se règle sans s'appauvrir, ne se couvre plus ensuite de feuilles et de fleurs que pour donner de plus beaux fruits; il a fallu que le talent sublime de Bossuet, trop fécond pour avoir d'abord toute sa mesure, c'est-à-dire toute sa force, toute sa véritable richesse et une beauté continue, fût ainsi exercé et épuré jusque vers sa quarantième année, pour parvenir à sa maturité et se montrer dans tout son éclat. Après ces premiers essais, Bossuet s'est toujours soutenu à la même hauteur, et

n'a plus écrit que des chefs-d'œuvre. Les jeunes prédicateurs doivent donc étudier avec soin les premières productions de ce grand homme, comme les artistes vont suivre à Rome, par des comparaisons graduées, dans la série des dessins de Raphaël ou de Michel-Ange, la route de leur génie et le développement de leur goût.

Un autre genre d'intérêt attache à la lecture de ces sermons, quand on connaît la vie de Bossuet. Ce fut uniquement à ses succès dans la chaire qu'il dut son élévation. Les deux reines, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, venaient l'entendre dans toutes les églises de Paris où il prêchait des stations, des vêtures religieuses ou des panégyriques. Nous trouvons dans plusieurs de ses péroraisons les compliments toujours apostoliques et souvent éloquents qu'il adressait en même temps à ces deux princesses. Outre la grande vogue que leur présence attirait à l'orateur, elles ne cessaient de parler de lui avec la plus haute admiration à Louis XIV, qui après l'avoir entendu à sa cour pendant cinq stations entières, le nomma évêque de Condom, et lui confia l'éducation de son fils unique (1). Bossuet, je le répète, oublia depuis

(1) Ce ne fut pas Bossuet, ce fut le président de Périgni

cette époque tous les sermons qui lui avaient mérité sa fortune. Il n'en répéta jamais aucun

que Louis XIV choisit d'abord pour précepteur du grand dauphin. Ce jeune prince avait déjà neuf ans lorsque, selon Burigny, sur le refus de Chapelain, littérateur distingué, mais poëte ridicule, présenté et recommandé par le duc de Montausier, son *ami intime*, cette éducation royale fut confiée à Bossuet, en 1670, après la mort du président à la chambre des comptes, que la cour lui avait préféré deux ans auparavant. La voix publique désignait hautement l'évêque de Condom comme l'homme de la nation qui méritait le mieux cette place. On lui en faisait compliment, et il riait avec ses amis des conjectures qu'on formait généralement en sa faveur. Dès le lendemain de sa nomination, Santeuil, qui l'en avait félicité la veille, lui adressa une belle épître en vers latins, où il lui rappela ce sourire modeste par lequel il répondait aux présages anticipés de ses amis : on la trouve dans le recueil de ses poésies.

Ridebas nuper plaudentes inter amicos,
Præsaga dùm mente, augur mea musa canebat,
Te fore Delphini, *sic rege volente, magistrum,*
Promissumque diù, nunc fata reposcere nostra :
At, præsul, nil de te ausus præsumere quicquam,
Ridebas vana auguria et mendacia vatum :
Et tamen hanc sortem meritis ingentibus imples.

Cette éducation du grand dauphin est une époque d'autant plus mémorable dans notre littérature, que si Bossuet n'en eût pas été chargé, il n'aurait probablement jamais eu l'idée de composer son plus beau chef-d'œuvre,

à Meaux ; et il composa depuis, en continuant de suivre la carrière de l'éloquence sacrée, plusieurs des discours qui lui ont assuré une immortelle gloire, et ont fait de Bossuet un écri-

je veux dire, son discours sur l'*Histoire universelle :* tant le génie des plus grands hommes dépend de leur position, pour se développer tout entier!

En parlant d'une conception littéraire si sublime, je veux relever une singulière erreur de goût dont elle a été le sujet.

Dans la seconde partie de son éloge de Fénélon, La Harpe, qui a beaucoup retravaillé cet ouvrage, trente ans après l'avoir publié, a continué d'y énoncer une étrange opinion, qu'on aurait voulu attribuer uniquement aux préventions de sa jeunesse. Il dit nettement que Bossuet, auteur du discours sur l'Histoire universelle, *peut rencontrer des rivaux ;* et il lui oppose immédiatement en preuve de cette rivalité les *Discours de l'abbé Fleury sur l'Histoire de l'Église,* tome III, page 221 de la dernière édition de ses œuvres, à Paris, chez Migneret, 1806. Ces excellents écrits de l'abbé Fleury sont pleins de sens, de raison, et d'une érudition exquise qui honore son jugement en appuyant sa doctrine. Mais, pour les connaisseurs du genre oratoire, ce sont des dissertations, et non pas des discours. Aucun critique judicieux ne peut les comparer au prodige d'éloquence et de génie que nous devons à l'évêque de Meaux : il y a l'infini entre le talent créateur de l'éloquent historien de l'univers, et les sages résultats de l'abbé Fleury.

vain absolument à part, dans la religion comme dans la littérature.

Ces sermons doivent aussi être regardés comme une excellente *rhétorique* des prédicateurs. En effet, le jeune orateur qui saura se pénétrer du génie de Bossuet, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de pâlir longtemps sur les préceptes des rhéteurs, pour se former à l'éloquence. Il n'y aurait pas plus de mérite que de difficulté à relever les incorrections et les négligences de ce grand homme (1); ce serait dire d'un habile général, qu'il sait gagner des batailles, mais qu'il ne connaît pas l'art de l'escrime. Le goût qui aperçoit tous les genres de mérite d'une belle composition oratoire est beaucoup plus rare et plus précieux que le misérable métier d'aller à la découverte des fautes de langage. Celui qui aurait étudié toutes les *rhétoriques*, je dirai plus, celui qui les aurait toutes compilées, serait beaucoup

(1) Si de grandes beautés peuvent racheter de légères négligences, c'est sans doute en faveur de Bossuet que l'on doit se conformer à cette sage maxime d'Horace, dans son Art poétique :

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.

moins avancé dans la carrière de l'éloquence, que le jeune orateur dont l'âme aurait profondément senti une seule page de ces discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

La lecture raisonnée des grands modèles est donc autant au-dessus de l'étude des règles, que le mérite de créer des beautés de génie est supérieur à l'art d'éviter les locutions de mauvais goût. « C'est par l'éloquence, dit un écri-» vain célèbre, que les hommes parviennent à » se communiquer leurs passions. Faite pour » parler au sentiment, comme la logique et la » grammaire parlent à l'esprit, elle impose si-» lence à la raison même; et les prodiges qu'elle » opère souvent entre les mains d'un seul sur » toute une nation, sont peut-être le témoi-» gnage le plus éclatant de la supériorité d'un » homme sur un autre. Ce qu'il y a de singu-» lier, c'est qu'on ait cru suppléer par des rè-» gles à un talent si rare. C'est à peu près comme » si l'on eût voulu réduire le génie en préceptes. » Celui qui a prétendu le premier qu'on devait » les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, » ou était bien ingrat envers la nature. Elle » seule peut créer un homme éloquent; les » hommes sont le premier livre qu'il doive » étudier pour réussir, les grands modèles sont

» le second ; et tout ce que ces écrivains illus-
» tres nous ont laissé de philosophique et de
» réfléchi sur le talent de l'orateur ne prouve
» que la difficulté de leur ressembler. Trop
» éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils
» ne voulaient sans doute qu'en marquer les
» écueils. A l'égard de ces puérilités pédantes-
» ques qu'on a honorées du nom de rhéto-
» rique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre
» ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire
» ce que la scolastique est à la vraie philoso-
» phie, elles ne sont propres qu'à donner de
» l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus bar-
« bare. »

Or, si les orateurs doivent étudier les règles de l'art dans les ouvrages des hommes éloquents, où pourraient-ils trouver des modèles plus propres à inspirer le génie, que les discours de l'évêque de Meaux ? Ce qui m'a le plus frappé dans ces sermons, c'est cette vigueur constante qui caractérise le style de Bossuet, et qui vaut bien, ce me semble, l'élégance continue, tant vantée dans nos écrits modernes. Dès son exorde, dès sa première phrase, vous voyez son génie en action, vous ne rencontrez ni formules triviales, ni commentaires des pensées d'autrui, ni lenteurs, ni stérilités, ni redondances ; il

ne marche pas, il court, il vole dans un sentier nouveau que lui ouvre son imagination; il se précipite vers son but, et vous emporte avec lui. Lorsqu'une soudaine véhémence entraîne ce grand homme, on se sent transporté dans une région inconnue: on ne sait plus où il prend ses expressions et ses pensées : son style, toujours original et toujours naturel, se passionne et s'enflamme; son enthousiasme répand de toutes parts la lumière et la terreur; et alors il n'est plus possible de le lire, il faut qu'on le déclame : voilà le triomphe de l'éloquence écrite!

On a besoin de revenir plusieurs fois sur ces morceaux sublimes, et de les décomposer, en quelque sorte, pour en sentir tout le prix. Il faut que le lecteur ému, troublé, hors de lui-même, laisse refroidir son imagination et retourne ensuite sur ses pas, s'il veut respirer quand Bossuet lui a fait perdre haleine. Mais qu'il contracte par l'analyse une certaine familiarité avec les élans impétueux de l'orateur, et il maniera, pour ainsi dire, tous les ressorts qui ont produit de si grands mouvements. Ces effets extraordinaires dérivent toujours des traits véhéments et rapides qui partent du génie de Bossuet. Que voit-on lorsqu'on observe de près

le mécanisme de son éloquence ? Il expose, il établit d'abord son sujet; il s'empare de votre attention par la nouveauté ou par l'intérêt de son plan : c'est le moment de la raison. Il pose ensuite ses principes : il donne de l'autorité à ses preuves; vous êtes bientôt convaincu. Tout à coup son génie prend l'essor; et un grand tableau tiré, soit de l'histoire sainte, soit de la peinture des mœurs, soit des agitations de la conscience, accable votre admiration, et fait fermenter vos remords. Votre imagination, fécondée par la sienne, voit, devance, et croit en quelque sorte avoir créé tout ce qu'on lui présente. L'orateur écarte tout raisonnement abstrait, toute discussion réfléchie : il n'aspire alors qu'à vous émouvoir : bientôt il s'arrête à une maxime grande et neuve; et cette sentence, gravée fortement dans votre esprit, ne vous paraît à vous-même que le résultat de vos propres pensées : je dis les vôtres, parce que tout ce que l'orateur doit faire quand il vous a touché, c'est de vous interpréter ce qu'il vous suggère, de vous raconter ce qu'il vous inspire, et de faire passer dans votre âme tout l'enthousiasme dont il était transporté lui-même au moment de la composition.

C'est cet art, ce grand art de se confondre,

de s'identifier avec l'assemblée à laquelle on parle, qui ramène tous les esprits à cette unité de pensées, dont le premier effet est de les forcer de réagir les uns sur les autres, et qui, semblable à un vent impétueux, pousse tous ces flots d'auditeurs, de l'espérance à la crainte, de l'abattement à la joie, de la commisération à la terreur. J'ai éprouvé toutes ces agitations en lisant Bossuet. Jamais ce grand homme ne cherche le sublime : il le trouve dans je ne sais quel admirable abandon qui le caractérise; et l'on croit, quand on l'entend, converser avec soi-même sur un sujet qu'on a profondément médité. Son expression, presque toujours métaphorique, bien que souvent elle soit simple jusqu'à la familiarité, réveille fortement l'attention : c'est un levier dont se sert l'orateur pour ébranler et pour abattre tout ce qui lui résiste. Quelquefois son éloquence paraît épuisée; vous vous délassez pendant quelques instants, vous admirez en liberté une idée sublime; et vous savez gré à Bossuet de ne vous avoir point distrait en appelant ailleurs vos regards. S'aperçoit-il que vous vous séparez de lui, tandis qu'il semble s'arrêter à des détails communs? tout à coup son imagination s'allume, et de nouvelles beautés donnent de vives

secousses à votre âme. C'est alors qu'après avoir développé un grand tableau des misères de l'homme, il s'élève au-dessus de lui-même, en s'écriant avec un air de triomphe : *Oh! que nous ne sommes rien!* C'est alors que pour peindre les erreurs de l'ambition, il nous présente cette image si effrayante et si vraie : *Nous arrivons enfin au tombeau, traînant sans cesse après nous la longue chaîne de nos espérances trompées.* C'est alors qu'en instruisant les rois, il leur adresse avec une imposante simplicité ces frappantes paroles, pour les exhorter à punir le crime : *Étendez vos longs bras qui vont chercher les méchants, et qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre empire.* C'est alors que conduisant l'homme à l'école du tombeau, il dit avec l'accent de la consternation : *O mort! je te rends grâces des lumières que tu nous donnes!* C'est alors que *soulevant le poids des grâces rejetées : D'où pensez-vous* (1), continue-t-il, *que Jésus-Christ fera partir les flammes pour dévorer les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source*

(1) Vers la fin du second point de son troisième sermon pour le premier dimanche de l'avent.

d'amour infinie. C'est de là que sortira l'indignation de sa juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. C'est alors qu'en parlant de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, il enrichit d'une majestueuse comparaison ce tableau si difficile à ennoblir. *J'ai appris de Tertullien que lorsque ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, de peur qu'ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes. Mais le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire. Au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu; il me semble en effet qu'il l'a oublié, etc.* (1). C'est alors enfin que le sublime début du pre-

(1) Cette allusion est admirable pour ennoblir les détails de l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Après avoir ainsi exalté la gloire du Fils de Dieu, Bossuet ne craint plus qu'elle puisse être ternie en représentant ce nouveau triomphateur monté sur une ânesse, au moment où il vient prendre possession du trône de David. Sans cette préparation oratoire, il eût été impossible de traduire avec bienséance en chaire, à cause de la superbe délicatesse de notre langue, ces paroles de l'Évangile : *Sedens super asinam*. Matth., cap. 21, vers. 5.

mier livre des Machabées, souvent exalté sans qu'on lui ait jamais fait honneur d'en avoir le premier senti les beautés, fournit à son éloquence (1) un autre contraste encore plus magnifique, entre Alexandre et Jésus-Christ, et tel, que Démosthène et Cicéron n'ont rien de si beau dans ce genre. « Écoutez, dit-il, comme » parle l'histoire sainte de ce grand roi de Ma- » cédoine, dont le nom même semble respirer » les victoires et les triomphes. *En ce temps,* » *Alexandre, fils de Philippe, défit des ar-* » *mées presque invincibles, prit des forteresses* » *imprenables, triompha des rois, subjugua* » *les peuples; et toute la terre se tut devant sa* » *face, saisie d'étonnement et de frayeur.* Que » ce commencement est superbe, auguste! » mais voyez la conclusion. *Et après cela,* pour- » suit l'historien sacré, *il tomba malade, se* » *sentit défaillir; il vit sa mort assurée, par-* » *tagea ses États que la mort lui allait ravir;* » *et ayant régné douze ans, il mourut.* C'est à » quoi aboutit toute cette gloire: là se termine » l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de » Jésus-Christ ne commence pas, à la vérité,

(1) Voyez le second exorde de son second sermon pour le premier dimanche de l'avent.

» d'une manière si pompeuse; mais elle ne finit » pas non plus par cette nécessaire décadence. » Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme » tombé du sein de son père dans celui d'une » femme mortelle, de là dans une étable, et » de là encore, par divers degrés d'abjections, » jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscu- » rité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvait » tomber plus bas : aussi n'est-ce pas là le terme » où il aboutit, mais celui d'où il commence à » se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, » il y entre en possession de sa gloire; et afin » que cette gloire qu'il y possède soit déclarée » à tout l'univers, il en viendra un jour avec » une grande puissance juger les vivants et les » morts. »

Je marquerai, à l'occasion de ce dernier trait emprunté de l'Écriture, que les pères aussi ne furent jamais si éloquents qu'ils le paraissent sous la plume de Bossuet. Ce grand orateur les avait médités long-temps, surtout Tertullien, saint Chrysostôme et saint Augustin; et ses sermons doivent apprendre aux orateurs chrétiens l'usage admirable qu'ils peuvent faire des pères de l'Eglise. Au lieu de copier servilement des passages qui ne sont plus que des lieux communs depuis que tout

le monde s'en est servi, il s'approprie tout ce qu'il adopte; il n'est pas moins original lorsqu'il cite, et même quand il traduit, que lorsqu'il invente. Aussi, pour peu qu'on soit sensible aux beautés de l'éloquence, il est impossible de le lire de suite : de temps en temps, une idée brusque et soudaine fait tomber le livre des mains, et force de suspendre la lecture pour se livrer au sentiment du trait dont on est frappé; et, s'il est vrai que Bossuet lisait autrefois Homère pour s'enflammer en contemplant les peintures ravissantes de l'Iliade, on pourra lire ses sermons avec la même confiance, lorsque après un long travail on aura besoin de ranimer son imagination épuisée.

Nul orateur, en effet, n'est plus propre que l'évêque de Meaux à inspirer de vastes pensées, à étendre la sphère de l'éloquence évangélique, et même à marquer fréquemment le terme de la perfection que l'esprit humain peut atteindre en ce genre. On pense communément que Massillon et Bourdaloue ont posé les limites de l'art si difficile de la chaire, et que s'étant emparés des grands mouvements et des plus riches tableaux de l'art oratoire, ils n'ont plus laissé à leurs successeurs que la gloire assez médiocre

de glaner à leur suite, ou de saisir dans les passions des hommes quelques nouvelles nuances. J'avais toujours soupçonné que cette erreur ne se serait point accréditée, si l'on avait pu lire les sermons de Bossuet, et je ne m'étais pas trompé. Admirons les productions du génie, mais n'ayons pas la témérité de lui assigner des bornes. Combien trouvera-t-on dans Bossuet de grandes beautés dont on n'avait jusqu'à présent aucune idée, et qu'on aurait cherchées vainement dans Massillon et dans Bourdaloue? Et combien d'autres beautés nouvelles et extraordinaires pourrait encore découvrir un grand orateur, même après Massillon, Bourdaloue et Bossuet?

Cet éloquent Massillon, doué par la nature d'un si beau talent que l'étude de l'antiquité avait embelli d'un excellent goût, écrit plus souvent avec son esprit qu'avec son imagination: il est beaucoup plus paré dans son style, et il a cependant moins d'éclat que Bossuet. Son élocution enchanteresse ne saurait cacher à une critique clairvoyante son penchant à imiter et même à outrer les amplifications brillantes, mais quelquefois un peu lâches, de son modèle Cicéron, qui voulut peut-être les excuser quand il en fit une règle de l'art oratoire, en préten-

dant que pour mieux inculquer ce qu'on dit, il faut le répéter souvent, *sæpè testandum est.* (Orat. 227.) L'évêque de Clermont écrit avec tant d'intérêt et de charme, qu'on peut avouer sans inquiétude pour sa gloire, qu'abusant quelquefois de la fécondité de son style, il commente et paraphrase trop ses idées. Son *Petit Carême*, si justement admiré, et qui me paraît cependant fort inférieur à son *Grand Carême,* à son *Avent,* surtout à ses *Conférences ecclésiastiques*, en fournit la preuve, je ne dis pas à chaque page, mais du moins dans chaque discours. Prenez-le à l'ouverture du livre ; vous verrez qu'on ne trouve souvent dans chaque alinéa qu'une seule pensée, rendue avec autant d'élégance que de variété. Sans cette élocution ravissante où le vide des idées s'allie avec la précision du style, où l'abondance même ne se montre jamais verbeuse, élocution qui a toujours de nouveaux charmes pour les lecteurs sensibles, on ne lirait Massillon qu'une fois, et l'on se contenterait ensuite de ses analyses ; mais ses sermons sont si supérieurement écrits, si touchants, si affectueux, qu'on les trouve trop courts ; c'est un ami qui vous embrasse en vous reprochant vos fautes ; et, malgré cette stérilité d'idées dont l'esprit murmure quelquefois, le cœur est tel-

lement intéressé et le goût si pleinement satisfait, en lisant ces discours enchanteurs, qu'ils vivront sans doute aussi long-temps que la langue française.

Je ne doute point que l'évêque de Clermont ne se fût lui-même aperçu de ces répétitions d'idées qui font quelquefois languir sa verve, s'il eût publié ses sermons avant sa mort. Il est des corrections de style surtout, et des phrases de remplissage qu'on ne découvre jamais qu'à la lecture des *épreuves* imprimées, instructive manifestation d'une composition littéraire, seule révision où le goût exerce toute la rigueur de la critique. Massillon aurait remarqué sans doute le vide que l'impression eût rendu plus sensible dans les amplifications où sa prodigieuse facilité s'était exercée, selon une locution de collége, à *faire son thême en deux façons :* ce travail se serait borné à effacer tout ce qui se trouvait répété, sans que son talent eût besoin d'enrichir ses discours d'aucune addition. Ses éditeurs n'osèrent jamais se permettre le moindre retranchement dans ses manuscrits. Nous avons la certitude de les lire absolument conformes aux dernières copies qu'il en fit lui-même pour les livrer à l'impression. Il n'en est pas ainsi des sermons de Bourdaloue, que son éditeur, le père

Bretonneau, a rendus publics avec tous les changements qu'il a jugés convenables, et auxquels on a même prétendu qu'il avait mêlé quelques-uns de ses propres discours, sans que cette accusation ait jamais été bien éclaircie.

Le grand dialecticien Bourdaloue, toujours conséquent, toujours nerveux, préférant aux mouvements passagers de l'onction des preuves frappantes que le temps grave toujours plus profondément dans les esprits, mais touchant et pathétique lorsque la matière le comporte, appelant l'ensemble entier de la religion au développement de chacun de ses sujets, raisonneur éloquent, moraliste profond, et instruisant son auditeur avec l'attention de s'oublier, de se cacher toujours lui-même, Bourdaloue fera éternellement le désespoir des prédicateurs. La première partie de sa fameuse passion, *Dei virtutem, etc.*, dont Bossuet pourtant avait développé la conception sublime dans son premier sermon pour l'exaltation de la croix, tome 7, in-4°, page 46, et dans laquelle Bourdaloue prouve admirablement que la mort du Fils de Dieu a été le triomphe de sa puissance, me paraît un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Rien ne tient à côté de cette brillante partie, pas même la seconde,

qui serait belle partout ailleurs. Bourdaloue est encore plus satisfaisant à la troisième lecture qu'à la première : plus on le lit, plus on l'admire. Je lui rends grâces de ce qu'il n'a pas connu ce misérable jeu de la phrase qui dégraderait le génie, si le génie pouvait s'y abaisser, et de n'avoir jamais écrit que pour le besoin de sa pensée.

Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue. Cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques; et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses immenses travaux. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue pourra quelquefois avoir l'avantage; mais si l'on opposait trait à trait, il ne soutiendrait point ce parallèle. Bossuet est plus original, plus extraordinaire, plus accablant (1). Il

(1) Voulez-vous un exemple de la vigueur avec laquelle Bossuet presse son auditoire? Prenez-le dans le premier sermon du recueil qu'on a publié, et jetez les yeux sur ce tableau de la misère des pauvres malades.... *Je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point d'autre. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de*

montre et fait admirer une manière grande et ferme, une familiarité noble (1), des élans su-

misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, encore y a-t-il quelque recours; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas même ces moyens: ils sont contraints d'être renfermés; leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais, dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions: le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix?

(1) Voici un tableau qu'on est agréablement surpris de trouver à la fin de son panégyrique de saint François de Sales. On ne peut désirer plus de sensibilité et plus d'intérêt dans une peinture morale. « Je vous parlais tout à » l'heure des changements que fait dans les cœurs l'amour » des enfants, et dont le plus remarquable est d'apprendre » à se rabaisser. Voyez ce père, dit saint Augustin, quand » il vient du palais, où il a prononcé des arrêts, où il a » fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence: » retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il » nous paraît un autre homme. Ce ton grave de voix s'est » adouci, et s'est changé en bégaiement; ce visage, na- » guère si grave, a pris tout à coup un air enfantin. Une » troupe d'enfants l'environne; et ils ont tant de pouvoir » sur ses volontés, qu'il ne peut rien leur refuser, que

blimes, des tableaux fiers et imposants, des transitions brusques et cependant toujours naturelles (1), un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant pro-

» ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit » ces effets, ne vous étonnez pas si la charité, donnant » des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs » des âmes, inspire en même temps la condescendance : » elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. » La charité, dit saint Augustin, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle » craint de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, et » elle s'élève vers les autres; douce pour certains, sévère » à quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre » la mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses » tendres poussins, elle appelle d'une voix pressante ceux » qui se plaignent; et les superbes qui refusent de se » rendre sous ses ailes caressantes deviennent la proie » des oiseaux voraces. » *Ipsa caritas alios parturit, cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere, ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda; aliis severa; nulli inimica, omnibus mater;.... languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos contractâ voce advocat; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus.* (S. Aug. de catechisandis Rudibus, cap. 15. *Ibid.*, cap. 10.)

(1) Boileau disait, en parlant des *Caractères* de La Bruyère, que cet ouvrage était digne de la réputation dont il jouissait, mais que l'auteur avait éludé la partie la plus difficile de l'art d'écrire, les transitions.

fondément dans son propre cœur, une majesté d'idées et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. Ses discours offrent un genre d'éloquence absolument à part, où rien ne paraît sauvage, quoique tout y soit original. Son imagination s'allie si naturellement aux couleurs de la plus haute poésie, et s'élève même avec tant de facilité au ton le plus épique d'Homère, qu'on n'est étonné que par réflexion d'un langage si nouveau dans la bouche d'un orateur chrétien, et néanmoins si heureusement adapté à la chaire évangélique. N'est-ce pas son propre génie qu'il célèbre? N'est-ce pas lui-même qu'il peint à son insu, vers la fin du premier point de son panégyrique de saint Paul, lorsque après avoir présenté et approfondi le prodigieux contraste de la manière d'écrire et du *style rude* de cet apôtre, avec les succès prodigieux et la *simplicité toute-puissante de ce barbare, dans Athènes et dans Rome,* il achève de développer toute sa pensée par une comparaison lumineuse et sublime? » Une puissance surnaturelle, dit-il, se mêle » à l'auguste simplicité de ses paroles. De là » vient une vertu plus qu'humaine qui ne flatte » pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit » au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve » qui retient encore, coulant dans la plaine,

» cette force impétueuse qu'il avait acquise aux » montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette » vertu, qui est contenue dans les épîtres de » saint Paul, conserve dans la simplicité même » de son style toute la vigueur qu'elle apporte » du ciel d'où elle descend. » Je ne connais rien de plus juste, de plus riche et de plus pompeux, en fait de similitudes, dans les orateurs anciens et modernes (1).

(1) Voici le morceau par lequel Bossuet prépare cette comparaison : « Le discours de saint Paul, bien loin de cou- » ler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempé- » rée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal » et sans suite à ceux qui ne l'ont pas encore assez pénétré; » et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles » fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. » Mais, mes frères, n'en rougissons pas, le langage de l'a- » pôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il » ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jé- » sus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a tou- » jours à la bouche, ses mystères qu'il traite divinement, » rendent sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet igno- » rant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, » avec cette phrase qui sent l'étranger; il ira en cette » Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; » et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'é- » glises que Platon n'y a gagné de disciples par cette élo- » quence qu'on a crue divine; il prêchera Jésus-Christ » dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera

On reconnaît éminemment dans les écrits de Bossuet le ton et l'accent d'un prophète : c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme; et lorsqu'il l'a effrayé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion. *M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire*, disait madame de Sévigné : *tous ses sermons sont des combats à mort.*

Ce qui donne le plus de plénitude et de substance aux sermons de Bossuet, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions et ses images. On le voit sans cesse éclaircir l'Ancien Testament par le Nouveau, saisir l'économie de la religion et en combiner les parties, pour en faire un tout

» de l'aréopage en l'école de ce barbare; il poussera encore » plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur » la majesté des faisceaux romains en la personne d'un » proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les » juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra » sa voix; et un jour cette ville maîtresse du monde se » tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, » adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses ha» rangues qu'elle a entendues de son Cicéron. » On n'imagine rien, et il n'y a rien au-delà d'une pareille éloquence.

harmonieux et sublime. Au lieu de citer les livres saints en fastidieux érudit, il s'en sert en orateur plein de nerf et de verve. Il ne rapporte pas sèchement des passages, mais il présente des traits qui forment des tableaux; et il fond si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croirait qu'il les crée, ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour l'usage qu'il en fait. Veut-il nous montrer un roi désabusé des grandeurs du monde, il répète les longs gémissements de David. Veut-il exciter la pitié et attendrir ses auditeurs pour mieux les émouvoir, il fait pleurer avec lui le pathétique Jérémie; et les accents de Jérémie semblent acquérir, en passant par son organe, une nouvelle énergie pour peindre les calamités de Sion.

Mais alors peu satisfait d'exciter une première émotion, il en poursuit le progrès avec une onction toujours croissante : il pénètre profondément tous les cœurs de l'intérêt qu'il a fait naître : il les presse de tous les mouvements, et les environne de tous les tableaux qui peuvent en prolonger le sentiment; bien différent, par une méthode si oratoire et si apostolique, du prédicateur dont parle Érasme dans son *Orateur chrétien*, lequel, par une

autre théorie plus favorable à son amour-propre qu'avantageuse pour le triomphe de la morale, ne manquait jamais de descendre brusquement de chaire, dès qu'il voyait couler quelques larmes dans son auditoire.

L'Écriture est la source la plus abondante de ces développements pathétiques. C'est là surtout que le génie de Bossuet sait les découvrir. Tout en effet, dans un sermon, doit être tiré de la Bible, ou du moins avoir la couleur des livres saints : c'est le vœu de la religion, c'est même le précepte du bon goût. L'orateur sacré qui veut exceller dans son art ne saurait donc s'accoutumer de trop bonne heure à méditer tous les jours les oracles sacrés, la plume à la main : s'il attend le moment de la composition pour ramasser des passages déjà connus, il ne sera ni lumineux ni original; et cet étalage d'une érudition indigeste ne frappera et ne trompera jamais personne. On distingue sans peine le véritable savant qui a fait des études approfondies, de tous ces érudits de dictionnaires ou d'abrégés, qui empruntent toujours, et ne tirent rien de leur propre fond. Ces stériles compilateurs ont beau se surcharger de citations et de commentaires, ils plient sous le poids d'un trésor qui

ne leur appartient pas : ils n'en sont que plus pauvres. On les voit, pour ainsi dire, copier au besoin des livres ouverts devant eux; et ils ne forment que des centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée qu'à l'embellir et à prolonger le mouvement oratoire. Au contraire, l'écrivain solidement instruit incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il sait; et ses connaissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées, qu'elles ont contracté une certaine alliance par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. On est bien certain que Bossuet n'avait point l'Écriture sainte sous ses yeux, lorsqu'il composait ses sermons, et qu'il l'avait étudiée pendant longtemps, avant de prendre la plume. Je ne lui connais qu'un seul rival dans cette partie des talents du prédicateur : c'est l'immortel Fénélon, dans son discours pour le sacre de l'électeur de Cologne, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne.

Les sermons de Bossuet sont remplis de l'Écriture et des pères. On ne lui contestera point l'honneur de partager avec Bourdaloue la prééminence sur tous les orateurs chrétiens, dans l'art d'employer la tradition; et les beautés qu'il en tire pour enrichir ses discours attes-

tent assez combien une pareille étude féconde le génie. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet, comme un exemple bien frappant de l'éloquence des pères de l'Église, la belle harangue que saint Jean Chrysostôme met dans la bouche de l'évêque Flavien, au moment où ce vertueux prélat vient demander grâce à l'empereur Théodose, en faveur des habitants d'Antioche. Ce discours ne peut être trop connu. C'est uniquement pour prévenir les regrets du lecteur, que je vais reproduire en entier cette espèce d'épisode oratoire, dont je ne puis lui rappeler les principales beautés sans le rapporter dans toute son étendue, quoique cet éloquent plaidoyer puisse paraître un peu long dans son ensemble, et même en quelque sorte étranger aux sermons de Bossuet.

« Prince, notre ville infortunée a souvent été » comblée de vos bienfaits; et vos libéralités, » qui faisaient autrefois sa gloire, sont aujourd'hui pour elle un nouveau sujet de honte et » de douleur. Détruisez Antioche jusqu'aux fon» dements, réduisez-la en cendres, faites périr » jusqu'à nos enfants par le tranchant de l'épée: » nous méritons de plus sévères châtiments; et » toute la terre, épouvantée de notre supplice, » avouera qu'il est encore au-dessous de notre

» ingratitude. Déjà, nous ne saurions plus rien
» ajouter à notre malheur. Accablés de votre
» disgrâce, nous sommes un objet d'horreur
» pour tout le reste de votre empire. Nous avons
» offensé dans votre personne l'univers entier;
» il s'élève aujourd'hui contre nous, prince,
» plus fortement que vous-même : il ne reste
» donc plus qu'un seul remède à nos maux.
» Imitez la bonté de Dieu : outragé par ses créa-
» tures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire,
» grand prince! si vous nous pardonnez, nous
» devrons notre salut à votre indulgence; mais
» vous devrez à nos attentats l'éclat d'une gloire
» nouvelle: nous vous aurons préparé, par notre
» crime, une couronne plus brillante que celle
» dont Gratien a orné votre front: vous ne la
» tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos
» statues. Ah! qu'il vous est facile d'en rétablir
» qui soient infiniment plus précieuses! Ce ne
» seront point des statues muettes et fragiles,
» exposées dans les places publiques aux capri-
» ces et aux injures; ouvrages de la clémence,
» et immortelles comme la vertu même, celles-
» ci seront placées dans tous les cœurs; et vous
» aurez autant de monuments honorables qu'il
» y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura
» jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors,

» la vaste étendue d'un empire, n'attirent point
» aux princes une gloire aussi pure et aussi du-
» rable que la bonté et la clémence. Rappelez-
» vous les outrages que des mains séditieuses
» firent aux statues de Constantin, et les sug-
» gestions de ses coursisans qui l'excitaient à
» la vengeance. Vous savez que ce prince, por-
» tant alors la main à son front, leur répondit
» en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point*
» *blessé.* On a oublié une grande partie des vic-
» toires de cet empereur, mais cette parole a
» survécu à ses trophées ; elle sera entendue des
» siècles à venir, et elle lui méritera les éloges
» et les bénédictions de tous les âges. Mais
» qu'est-il besoin de vous proposer des exem-
» ples étrangers ? il ne faut vous rappeler que
» vos propres actions. Souvenez-vous donc de
» ce soupir généreux que la clémence fit sortir
» de votre bouche, lorsqu'aux approches de la
» fête de Pâques, annonçant par un édit, aux
» criminels leur pardon, et aux prisonniers leur
» délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi*
» *le pouvoir de ressusciter les morts!* O grand
» prince ! vous pouvez faire aujourd'hui ce mi-
» racle. Antioche n'est plus qu'un tombeau ; ses
» habitants ne sont plus que des cadavres ; ils
» sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité :

» vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie.
» Si vous faites grâce à mon troupeau, les in-
» fidèles s'écrieront: *Qu'il est grand, le Dieu des*
» *chrétiens! des hommes il sait faire des anges;*
» *il les élève au-dessus de la nature.* Ne crai-
» gnez pas que l'impunité corrompe vos autres
» villes : hélas! notre sort ne peut qu'épouvan-
» ter. Tremblants sans cesse, regardant chaque
» nuit comme la dernière, chaque jour comme
» celui de notre supplice, fuyant dans les dé-
» serts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans
» les cavernes, dans les creux des rochers, nous
» donnons au reste du monde l'exemple le plus
» effrayant. Détruisez donc Antioche; mais dé-
» truisez-la comme autrefois le Tout-Puissant
» détruisit Ninive : effacez notre crime par le
» pardon; anéantissez la mémoire de notre at-
» tentat, en faisant naître dans tous les cœurs
» la reconnaissance et l'amour. Il est aisé d'in-
» cendier des maisons, de renverser des mu-
» railles; mais changer tout à coup des citoyens
» parjures en sujets fidèles et affectionnés, c'est
» l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une
» seule parole peut vous procurer! Elle vous
» gagnera la tendresse de tous les hommes.
» Quelle récompense vous recevrez de l'Éter-
» nel! il vous tiendra compte, non-seulement

» de votre bonté, mais encore de toutes les actions de miséricorde que votre exemple engendrera dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un faible vieillard, après avoir résisté à vos plus braves officiers : ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez les offenses commises contre vous, votre père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible, où les princes et les sujets comparaîtront au tribunal de la suprême justice, et croyez que vos fautes seront alors effacées par le généreux pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine, et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards de colère, je le jure devant vous, mon peuple ne sera plus mon peuple : je ne le reverrai plus ; j'irai dans une retraite éloignée, cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville qui aura rendu implacable pour elle

» seule le plus humain et le plus doux de tous » les princes (1). »

Le courroux de Théodose ne résista pas à l'éloquence de Flavien. Ce seul morceau suffirait pour placer parmi les plus grands orateurs saint Jean Chrysostôme, qui nous l'a transmis et qui l'avait sans doute composé. Un tel monument prouve aussi que l'étude de la tradition n'est point un travail perdu pour les orateurs chrétiens. L'évêque de Meaux tire souvent des écrits des pères plusieurs traits non moins véhéments pour frapper son auditoire, et des raisonnements non moins pressants, qui donnent à ses discours autant de solidité que d'éclat. Trop éclairé lui-même pour supposer ses auditeurs assez instruits, soit des vérités de la foi, soit des devoirs de la morale, il enseigne toujours avec la facilité et la profondeur d'un grand maître. Cependant ce sublime orateur n'attiédit point sa verve en s'enfonçant dans les arides discussions de la controverse. Malgré son penchant pour la dialectique, il sort de l'école; et toujours théologien, sans affecter jamais de le paraître, il met plus de religion pratique

(1) Traduction littérale de saint Jean Chrysostôme, homél. 2, chap. 3.

dans ses sermons, que de théologie. Son génie s'enrichit, s'élève, se féconde dans les livres saints ; et je ne doute pas que ses discours ne fassent rougir les orateurs chrétiens qui ont abandonné l'enseignement de la religion pour disserter en chaire sur la morale, sur la politique, ou sur l'histoire profane. Je leur adresserai, en leur montrant les chefs-d'œuvre de Bossuet, ce vers si sublime de Perse, sat. 3, vers 38 :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Ils n'instruisent point, ils ne touchent point; et cependant ils ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour prêcher si mal. S'ils ne cherchent que la réputation, je leur prédis qu'ils obtiendraient une gloire plus brillante, et surtout plus durable, par des sermons que par des discours. La manie du bel-esprit, ridicule même dans les productions purement littéraires, devient absurde lorsqu'on veut instruire et émouvoir ; elle étouffe le sentiment, dessèche la composition, et est absolument incompatible avec la véritable éloquence. Non, jamais les ministres des autels ne prêcheront plus utilement pour leur propre renommée, qu'en prêchant efficacement pour le salut de leur au-

ditoire. Des larmes! des larmes! voilà les seuls applaudissements dignes des orateurs chrétiens.

Si l'on excepte quelques traits déjà connus, dont l'évêque de Meaux a voulu enrichir ses oraisons funèbres, ou ses ouvrages ascétiques, on ne trouvera rien dans ses sermons qui ressemble à ce que l'on a écrit pour la chaire. Ses esquisses mêmes portent l'empreinte du génie; et j'invite les jeunes orateurs à les remplir pour se former le goût. On observera en lisant Bossuet, et surtout si l'on entreprend de finir quelques-uns des sermons dont il s'est contenté de tracer le plan, combien l'érudition est utile à l'éloquence. Tout ce que les hommes ont pensé est du ressort de l'orateur; et rien de ce qui intéresse l'histoire, les lois, les mœurs, les sciences et les beaux-arts, ne lui est étranger. Bossuet fait servir, avec autant de mesure que de goût, au profit de son éloquence, à la progression et à la force de ses preuves, l'étude profonde qu'il avait faite de la théologie scolastique, et même cet enchaînement d'une dialectique serrée et pressante, que des esprits vulgaires croient opposée au genre oratoire, mais que le talent et le goût y savent merveilleusement adapter, et sans laquelle on ne serait en chaire qu'un verbeux déclamateur.

Bossuet a traité un grand nombre de sujets neufs et admirables, et qui paraîtraient même encore nouveaux aujourd'hui, puisque, par je ne sais quelle fatalité, les prédicateurs semblent les avoir bannis de la chaire. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas toujours également heureux dans ses choix; et rien ne prouve mieux que la différence de ses sermons combien l'éloquence dépend de la matière que l'on traite. D'ailleurs, toujours fidèle à son plan d'instruction, il prêchait souvent plusieurs fois sur le même sujet : or, ces discours étaient tellement pleins, qu'après avoir épuisé lui-même, et les vérités fondamentales de la religion, et les ressources de l'art oratoire, il ne pouvait plus se soutenir à la hauteur de ses premières idées, Chacun de ses sermons renferme des beautés dignes de lui : il n'en est presque aucun où l'on ne puisse le reconnaître. Mais on est étonné de la distance qu'il y a quelquefois de l'un à l'autre. Bossuet ne pouvait pas toujours être le Bossuet du *grand Condé*, de la *duchesse d'Orléans*, ou de la *reine d'Angleterre* (1). L'aigle

(1) On reconnaît quelques traits de ressemblance avec Bossuet, dans cet admirable portrait que Cicéron nous a tracé de l'orateur Galba, si prodigieusement inférieur à l'évêque de Meaux. *Quem fortassè vis non ingenii solùm*

s'élève au plus haut des airs, il tombe. L'insecte qui rampe ne saurait tomber. Il ne faut donc pas être surpris des inégalités qu'on voit non-

sed etiam animi, et naturalis quidam dolor dicentem incendebat, efficiebatque, ut et incitata, et gravis, et vehemens esset oratio : dein cùm otiosus stylum prehenderat motusque omnis animi tanquam ventus hominem defecerat, flaccescebat oratio : quod iis, qui limatius dicendi consectantur genus, accidere non solet; propterea quòd prudentia nunquàm deficit oratorem, quâ ille utens eodem modo possit et dicere et scribere. Ardor animi non semper adest, isque cùm consedit, omnis illa vis et quasi flamma oratoris extinguitur. (Brutus, seu de claris Oratoribus, 24.)

« Lorsque Galba parlait en public, son éloquence était » peut-être enflammée, non-seulement par un certain feu » d'imagination, et surtout par les élans de son âme, mais » encore par je ne sais quel pathétique naturel dont les » mouvements donnaient à ses plaidoyers de la rapidité, » du poids et de la véhémence. Mais dès qu'il prenait » ensuite la plume pour écrire à loisir ce qu'il avait im- » provisé, toute cette agitation dont il avait été ému venant » à se calmer, son discours, sans ressort et sans ardeur, se » ralentissait tout à coup, comme un vent qui tombe et » dont le souffle est bientôt insensible. Cette inégalité ne » se fait pas remarquer ordinairement dans les écrivains » qui ont une manière plus soignée. La sagesse de l'esprit » et le goût, en n'abandonnant jamais un pareil orateur, » le mettent toujours en état de parler et d'écrire avec la » même correction. La chaleur de l'âme, au contraire,

seulement entre ses discours comparés, mais encore dans le même discours. Tout grand orateur est nécessairement inégal : quand même son génie n'aurait pas besoin de ces intervalles de repos pour prendre haleine, les règles de l'art oratoire, qui ne permettent pas de chercher à produire sans cesse un grand effet, l'obligeraient de ralentir de temps en temps son essor ; car celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.

Il est vrai que les chutes de Bossuet (1) sont presque aussi étonnantes que ses plus grandes beautés. Après ces élans sublimes, où l'on trouve la majesté des idées, la progression des mouvements, la magnificence des images, le choix des expressions, l'harmonie du style,

» ne peut pas se soutenir habituellement au même degré,
» et quand elle est épuisée, toute cette verve, et, pour
» ainsi dire, cette flamme s'éteignent aussitôt dans l'es-
» prit de l'orateur. »

(1) Je n'en citerai aucun exemple, par respect pour ce grand homme. Ma plume se refuse à relever des fautes de goût qu'il aurait très certainement corrigées, s'il eût publié lui-même ses sermons ; mais il me semble que les éditeurs devaient se charger de ce soin, et qu'on ne les accuserait point d'avoir altéré les originaux de Bossuet, s'ils s'étaient bornés à corriger toutes ces négligences de style, sans rien ajouter aux manuscrits de l'évêque de Meaux.

chaque période finie avec soin, liée avec la phrase qui la précède, et fondue avec celle qui la suit, on est frappé de la plus vive admiration; et l'on se dit à soi-même que, comme orateur, il est toujours l'*aigle brillant de Meaux*. Mais Bossuet est assez grand pour qu'il soit permis à tous ses lecteurs d'avouer ses fautes. Il faut donc convenir qu'il devient, de loin en loin, un peu dissertateur, et qu'il porte quelquefois la familiarité du style jusqu'à la négligence : c'est que tous les extrêmes se touchent, et qu'entre un trait burlesque et un trait sublime, il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme d'un grand talent monte si haut qu'on le perd de vue : s'il s'arrête un seul instant, il s'abat, et plus son vol était hardi, plus sa chute est profonde; au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abîmes par l'immensité des espaces intermédiaires, qui en l'éloignant de la région du génie le préservent nécessairement de ses écarts; et, de même qu'il s'élève sans devenir grand, il déchoit sans se trouver fort au-dessous des lieux communs qui forment son élément ordinaire. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, et surtout les plus beaux en-

droits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime : changez-en une seule, substituez même dans une phrase un mot à une autre expression synonyme en apparence, mais sans noblesse et sans harmonie ; l'enflure, l'exagération, le ridicule, vont frapper tous les esprits ; et vous rirez du même trait oratoire qui enlevait votre admiration, ou qui vous arrachait des larmes.

On ne se contentera peut-être point de reprocher à Bossuet quelques intervalles d'assoupissement qui rappellent le *sommeil* d'Homère. J'ai connu des gens de lettres qui, n'ayant jamais lu la vingtième partie des productions de ce grand homme, établissaient dans leur *étroit cerveau*, comme un dogme fondamental en matière de goût, que c'est un écrivain sans style. Si par style on entend la froide monotonie des antithèses, les énigmes qu'on appelle réticences, le ton du madrigal, les petites phrases épigrammatiques, la prétention de montrer partout de l'esprit, le néologisme à la mode, les grands mots alambiqués, et cette frénésie épileptique qu'on ose appeler chaleur oratoire, il faut avouer que Bossuet n'a point de style, car il n'a certainement pas celui-là. Mais si l'on

attache à ce mot l'acception qu'il doit avoir en éloquence, c'est-à-dire si le style n'est autre chose que l'art de présenter ses idées; s'il suffit, pour bien écrire, d'être hardi avec sagesse, clair, simple, noble, pur, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, périodique; s'il ne faut que donner aux expressions le ton du sujet, aux métaphores la couleur de l'image, aux mouvements du discours les élans de l'âme, aux tours oratoires le caractère de la passion, l'accent et le trait du sentiment; si le style, en un mot, n'est que la peinture, ou plutôt la représentation de la pensée avec tous ces caractères divers; contempteurs de Bossuet, humiliez-vous devant un si grand génie que vos regards ne peuvent atteindre dans une si haute région, et lisez ses écrits jusqu'à ce que vous appreniez enfin à les sentir et à les admirer! Vos yeux, accoutumés à l'élégante symétrie de nos jardins, ne sauraient-ils donc plus contempler l'antique majesté des forêts?

Quelque frappant (1) que soit le style de

(1) L'éloquence de Bossuet est toujours frappante, parce que ce grand orateur n'écrit jamais sans que son esprit soit animé par une forte passion. Au lieu de ne rechercher que des beautés accessoires, il s'attache aux seules beautés

Bossuet, il n'en est pas moins naturel; et malgré les digressions abstraites (1) auxquelles il s'arrête quelquefois, en traitant les mystères, surtout au commencement de ses premières parties, on voit qu'il a écrit de verve tous ses

principales; et il les tire toutes du fond même de ses sujets. C'est pour s'être écartés de cette dernière règle de l'art oratoire que plusieurs écrivains, nés avec beaucoup d'esprit, et même avec du talent, ne produisent cependant aucun effet dans la carrière de l'éloquence.

(1) On ne saurait trop éviter, dans les assemblées publiques, les matières abstraites qui sont étrangères à la plupart des auditeurs, et inintelligibles pour les esprits vulgaires. Cicéron était bien convaincu de cette règle du goût, puisqu'il décide, dans son traité *des Orateurs illustres*, qu'un discours qui n'obtient point l'approbation du peuple ne mérite jamais le suffrage des savants. Lorsqu'il défendit la cause du poëte Archias, il embellit cette harangue d'une très belle apologie de l'étude, que tous les gens de lettres savent par cœur. Cependant, quoique cet éloge de la littérature fût amené naturellement par son sujet, quoiqu'il fût d'ailleurs écrit d'un style clair et à la portée de tous ses auditeurs, Cicéron crut devoir demander grâce, dans son exorde, pour une digression si peu familière au peuple romain. Une pareille précaution oratoire prouve assez que ce grand orateur regardait toutes les dissertations métaphysiques comme très opposées à la véritable éloquence. Voici le second paragraphe de ce plaidoyer : *Sed ne cui vestrûm mirum esse videatur,*

sermons, et qu'il ne perd jamais l'accent d'une inspiration soudaine et involontaire. Ses plans, partie fondamentale et la plus difficile du travail de l'orateur, sont ordinairement vastes et heureux. On conçoit aisément que Bossuet ne

me in quæstione legitimâ, et in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi romani, lectissimum virum, et apud severissimos judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ, hoc uti genere dicendi, quod non modò à consuetudine judiciorum, verùm etiam à forensi sermone abhorreat : quæso à vobis, ut in hâc causâ mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodùm spero, non molestam; ut me pro summo poetâ atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hâc vestrâ humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulò loqui liberiùs; et in ejusmodi personâ quæ propter otium ac studium minimè in judiciis periculisque tractata est, uti prope novo quodam et inusitato genere dicendi. Quod si mihi à vobis tribui concedique sentiam, etc.

L'esprit de Cicéron était tellement préoccupé du danger auquel il s'exposait en traitant des détails abstraits, et quelquefois peut-être supérieurs à l'intelligence commune de ses auditeurs, qu'il termina son plaidoyer en réclamant de nouveau l'indulgence publique pour cet épisode. *Quæ de causâ dixi, judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, et*

peut guère se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, et son génie en sort comme par bonds. C'est ordinairement dans ces épisodes, ou si l'on veut dans ces écarts, qu'il est sublime; mais alors l'admiration qu'il inspire justifie l'irrégularité de sa marche, et faire sentir vivement le besoin qu'il avait de prendre son essor pour mettre ses sentiments ou ses idées en liberté.

On lui pardonnera donc plus aisément de perdre quelquefois son sujet de vue, que de l'annoncer avec trop de recherche. J'ai cru apercevoir de la prétention dans la manière dont il présente quelques-uns de ses sujets. Si l'éloquence sacrée autorise les divisions, elle est trop austère pour souffrir en chaire les an-

de hominis ingenio, et communiter de ipsius studio locutus sum, ea, judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta; ab eo qui judicium exercet, certè scio. (Pro Archiâ poetâ.)

Je ne saurais rappeler l'éloquence de Cicéron à la tête des sermons de Bossuet, sans faire observer que dans son discours sur *la pénitence*, où l'on admire la verve de l'orateur et l'originalité de sa composition, l'évêque de Meaux a imité très heureusement un beau morceau de Cicéron, tiré de sa harangue pour Ligarius.

tithèses puériles que Fénélon appelait *des tours de passe-passe* (1). C'est une perte de temps que les orateurs doivent éviter, ne fût-ce que pour cacher à l'auditoire le misérable emploi qu'ils ont fait de leurs loisirs. Lorsque Bossuet composa ses discours, les divisions maniérées étaient fort à la mode. On en retrouve, mais rarement, des exemples dans cette édition, comme un monument du tribut que lesplus grands hommes sont quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur siècle. La Bruyère (2) se moque très ingénieusement des prédicateurs qui pirouettent en quelque sorte sur leurs divisions. « Depuis trente années, » dit-il, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux » déclamateurs, aux énumérateurs; on court » ceux qui peignent en miniature. Il n'y a pas » long-temps qu'ils avaient des chutes ou des » transitions si ingénieuses, quelquefois même » si vives et si aiguës, qu'elles pouvaient pas- » ser pour des épigrammes. Ils les ont adou- » cies, je le veux, et ce ne sont plus que des » madrigaux; ils ont toujours, d'une nécessité » indispensable et géométrique, trois sujets

(1) Dialogue sur l'Éloquence.

(2) Chapitre *des Prédicateurs*.

» admirables de vos attentions; ils prouveront » une telle chose dans la première partie de » leur discours, cette autre dans la seconde » partie, et cette autre dans la troisième. Ainsi » vous serez convaincus d'abord d'une certaine » vérité, et c'est leur premier point; d'une au- » tre vérité, et c'est leur second point; et puis » d'une autre vérité, et c'est leur troisième » point. De sorte que la première réflexion » vous instruira d'un principe des plus fonda- » mentaux de votre religion; la seconde, d'un » autre principe qui ne l'est pas moins, et la » dernière réflexion, d'un troisième et dernier » principe le plus important de tous, qui est » remis pourtant, faute de loisir, à une autre » fois. Enfin pour reprendre et abréger cette » division, et former un plan... Encore! dites- » vous; et quelles préparations pour un dis- » cours de trois quarts d'heure!.... Il semble, à » les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce » de la conversion soit attachée à ces énormes » partitions. »

Malgré cette prétention au bel-esprit, qui paraîtra sans doute fort extraordinaire dans la jeunesse même d'un écrivain tel que Bossuet, et qu'il lui aurait été si facile d'éviter s'il avait revu ses sermons, je ne connais aucun livre

dont la lecture, ou plutôt l'étude, puisse être plus utile à un prédicateur, que les discours de ce grand homme. Ce n'est pas que les plagiaires doivent se flatter de le mettre impunément à contribution; car leur petite manière formerait, avec le génie de Bossuet, un contraste qui avertirait bientôt du larcin. Il n'y a donc qu'à beaucoup admirer dans ces discours: on n'y trouve rien à prendre. Ces corsaires de la littérature, qui parlent toujours aux dépens de ceux qui ont pensé, sont redoutables pour les auteurs riches en réflexions, mais qui n'ont pas connu le mérite du style; et, en effet, il suffit de savoir bien écrire, pour s'approprier leurs plus beaux traits, puisque toute idée reste à celui qui l'exprime le mieux. Mais qui s'est jamais mieux exprimé que Bossuet? Il est impossible de lui ravir ses pensées, sans enlever et les expressions et les images dont il les a revêtues. L'unique manière d'enrichir de ses idées un sermon qu'on débite en chaire, consiste donc à le citer avec autant de respect que si l'on répétait le texte d'un père de l'Église. Eh! ne l'est-il pas en effet dans l'opinion publique?

Toute la véhémence du génie de Bossuet éclate dans ces nouveaux sermons, où les connaisseurs

découvriront une foule de grands morceaux oratoires qu'ils placeront parmi ses plus beaux titres littéraires. Un écrivain qui n'en aurait point d'autres serait sûr de l'immortalité. Mais Bossuet est si riche, qu'il a pu perdre, impunément pour sa réputation, tous ces chefs-d'œuvre; et c'est le comble de sa gloire de n'en avoir pas eu besoin jusqu'à nos jours, pour être compté avec justice parmi nos plus grands hommes.

Il n'est aucun de ces sermons, sans en excepter même les fragments, dans lequel on ne reconnaisse les traces d'un écrivain original, et où l'on n'admire quelques-uns de ces traits de génie qui assurent l'immortalité aux productions oratoires. Or, dès que j'aperçois des beautés du premier ordre, je ne dispute plus contre mon plaisir; j'aurais honte de relever des négligences de style dans des ouvrages que l'auteur n'a jamais songé à finir; et je m'abandonne pleinement aux transports d'admiration qui s'élèvent aussitôt dans mon âme. Qu'on ne m'accuse cependant point de me laisser égarer par un aveugle enthousiasme pour Bossuet, et de me borner à des éloges vagues, au lieu d'indiquer en détail ceux de ses sermons que je regarde comme des chefs-d'œuvre; car je n'é-

prouverais ici que l'embarras du choix, s'il fallait déterminer les objets de ma préférence.

Indépendamment du grand chef-d'œuvre sur l'*unité de l'Église*, dans lequel l'évêque de Meaux, s'élevant au-dessus de tous les sermons et même des siens propres, nous donne l'idée la plus savante, la plus solide et la plus sublime de la constitution de l'Église, qu'il explique, en présence de l'assemblée à jamais mémorable du clergé, en 1681, mon admiration peut indiquer, avec une confiance particulière, en totalité, ou du moins en partie, aux amateurs de l'éloquence sacrée, un grand nombre de discours que Bossuet paraît avoir travaillés avec plus de soin, entre autres ses sermons sur les devoirs des rois, sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, sur l'attention à son salut, sur Jésus-Christ comme objet de scandale, sur les vices de l'*honneur* du monde, sur la justice, sur l'honneur, sur l'impénitence finale, sur les jugements humains, sur l'ambition, sur la vie cachée en Dieu, sur la Providence, sur la divinité de la religion (*commencement de la troisième partie*), sur l'incarnation, sur la nativité, sur le jugement dernier et la résurrection (*les péroraisons*), sur la présentation, sur la passion (*la seconde partie de la troisième passion*),

sur la charité fraternelle et sur ses obligations, sur la mort, sur la pénitence, sur l'exaltation de la croix (*le premier sermon*), sur la colère du Sauveur, sur les raisons de se soumettre à la parole de Dieu, sur les causes de la haine pour la vérité, sur la nécessité de la pénitence, sur l'esprit du christianisme, sur les anges gardiens, sur la prédication évangélique, sur les fondemens de la vengeance divine, sur la ferveur de la pénitence, sur la visitation (*le premier*); ses panégyriques de saint Paul, de saint André, de saint Thomas de Cantorbéry, de saint Pierre Nolasque, de saint Victor, de sainte Catherine; des fragments sur les humiliations du Sauveur, sur la nativité, sur les démons, sur les nécessités de la vie, sur la miséricorde, sur le bonheur du ciel, sur le culte, etc., etc.

Outre un si grand nombre de sermons distingués dans le recueil beaucoup trop volumineux de dom de Foris, cet éditeur rapporte encore une liste écrite de la main de Bossuet, qui nous indique trente-huit autres beaux sujets traités par cet inépuisable orateur, et dont nous ne connaissons que les titres (1). Il ne fait cepen-

(1) Voyez cette liste dressée par Bossuet lui-même, et consignée par l'éditeur à la suite de la préface du quatrième volume in-4° des œuvres de ce prélat.

dant aucune mention des panégyriques de saint Augustin (1) et de saint Ignace, que l'on croit généralement avoir été composés par l'évêque de Meaux. Des critiques éclairés soupçonnent même l'éditeur bénédictin d'avoir brûlé ces deux discours, qui heurtaient trop rudement ses préventions théologiques; mais on ne peut en fournir aucune preuve.

Dom de Floris ne dit pas un seul mot de ce panégyrique si regrettable de saint Augustin, dans ses longues préfaces, surchargées de dé-

(1) Voici le témoignage qu'en a rendu Burigny dans sa Vie de Bossuet : « M. Bossuet, dit-il, voulut donner des » preuves publiques de son extrême respect pour saint » Augustin, en 1689. Il célébra l'office pontifical dans » l'église des chanoines de Notre-Dame de Meaux, le jour » de la fête de ce saint; et l'après-dîner il prononça son » panégyrique. Son texte fut : *Gratiâ Dei sum id quod » sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* Je suis ce » que je suis par la grâce de Dieu, et la grâce n'a point » été oisive chez moi. Ce que la grâce a fait pour saint » Augustin, et ce que saint Augustin a fait pour la grâce, » étaient le partage de son discours. L'abondance de la » matière et le zèle de l'orateur pour la gloire de son » héros, qui est celui de l'Église, le menèrent si loin, » qu'en une heure et demie de temps, à peine put-il » achever son premier point. Il finit sans avoir rien dit » du second. »

tails inutiles et insipides. Bossuet fait entendre lui-même clairement, dans un autre de ses discours, qu'il avait composé cet éloge. L'enthousiasme avec lequel il s'exprime à cet égard ne permet guère de croire qu'en composant un si grand nombre d'éloges, il eût laissé à l'écart le sujet le plus analogue à son âme et à son génie; un sujet dont il n'aurait probablement pas rappelé toute la richesse en chaire avec tant d'amour, s'il ne l'eût pas développé auparavant, d'une manière digne à la fois, de l'évêque d'Hippone et de l'évêque de Meaux; un sujet enfin, que ses auditeurs, frappés d'un tel tribut d'admiration, l'auraient en quelque sorte obligé de traiter, s'ils n'avaient connu dès lors ce même panégyrique qu'il s'excusait de ne pas prononcer dans une solennité consacrée à la gloire du père de l'Église, dont il parlait en toute occasion avec la plus juste préférence.

Voici comment il s'était exprimé dans son premier sermon (1), pour la vêture d'une postulante bernardine, qui prit l'habit religieux, le jour où l'Église célébrait la fête de saint Augustin. « C'est vous que j'entends, ô grand » Augustin! car peut-on se taire de vous, au-

(1) Tom. VII, in-4°, pag. 350.

» jourd'hui que toute l'Église retentit de vos » louanges, et que tous les prédicateurs de l'É- » vangile, dont vous êtes le père et le maître, tâ- » chent de vous témoigner leur reconnaissance? » Que j'ai de douleur, ô très saint évêque! ô » docteur de tous les docteurs! de ne pouvoir » m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un » autre sujet me tient attaché; et néanmoins je » dirai, ma sœur, ce qui servira pour éclaircir » cette liberté que je vous prêche. Augustin a » été pécheur, Augustin a goûté cette liberté » dont se vantent les enfants du monde... Mais » depuis il a bien conçu que c'était un misérable » esclavage. J'étais, dit-il, dans la plus dure des » captivités, parce que, faisant ce que je vou- » lais, j'arrivais où je ne voulais pas aller : » *quoniam volens, quò nollem perveneram.* » (Confess. lib. 8, cap. 5.)

Parmi les douze sermons de Bossuet, pour des vêtures et des professions religieuses, où l'on retrouve souvent la verve de son génie oratoire, j'en remarque deux dont je suis plus vivement frappé; l'un pour la vêture d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification : il n'a rien écrit de plus vigoureux et de plus péremptoire contre les protestants. C'est dans ce discours, qu'on ne peut voir sans attendrisse-

ment la modération, les égards, la charité compatissante de Bossuet envers les *prétendus réformés,* dont il parle avec effusion d'amour, en combattant leur doctrine de la manière la plus triomphante. Voici le début remarquable de son premier point: « Si parlant aujourd'hui de » nos frères, qui à notre grande douleur se sont » séparés de nous, j'appelle leur Église une » Église de ténèbres, je les prie de ne pas croire » que, pour condamner leurs erreurs, je sois » aigri contre leurs personnes. Certes, je puis » dire d'eux avec vérité ce que l'apôtre disait des » Juifs en écrivant aux Romains, que le plus » tendre désir de mon cœur et la plus ardente » prière que je présente tous les jours à mon » Dieu, sont pour leur salut. Je ne puis voir sans » une extrême *affliction* les entrailles de la » sainte Église si cruellement déchirées; et, » pour parler plus humainement, je suis touché » au vif quand je considère tant d'honnêtes gens » que je chéris, comme Dieu le sait, marcher » dans la voie des ténèbres. Mais, afin qu'il ne » semble pas que je veuille faire aujourd'hui » une invective inutile, je vous proposerai une » doctrine solide, et conduirai ce discours, si » Dieu le permet, avec une telle modération, » que sans les charger d'injures, je les presserai

» par de vives raisons tirées des Écritures di-» vines et des pères, leurs interprètes fidèles. »

L'autre sermon, beaucoup plus intéressant, de Bossuet sur la même matière fut prêché en présence des deux reines, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, *le* 8 *septembre* 1668, pour la vêture de mademoiselle de Bouillon, nièce de Turenne. Cette date est remarquable. Turenne se réunit à l'Église catholique le 23 octobre de la même année. Bossuet, qui préparait en silence une si grande victoire, en avait manifestement dès lors plus qu'un simple pressentiment; car il fallait avoir le droit de l'annoncer avec une espèce de certitude, pour oser, six semaines d'avance, en assigner l'époque dans le courant de la même année, et pour inviter en public la jeune novice à faire descendre cette grâce du ciel, sur un oncle dont on ne pouvait espérer et divulguer en quelque sorte la conversion avec trop de ménagements. La manière dont il en parle est digne à la fois du néophyte et de l'orateur.

Après avoir rappelé à mademoiselle de Bouillon, quelle aurait été la joie de son illustre mère, qui n'existait plus alors, *si elle avait pu*, dit-il, *être présente à cette action*, Bossuet, dignement

inspiré par ce souvenir, ajoute : « Mais que dis-je ? » elle la voit du plus haut des cieux ; et si la félicité dont elle y jouit est susceptible d'accroissement, vous la comblez en ce moment d'une » joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire ; » et, comme Dieu l'avait choisie pour rétablir » la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, » ce que je veux dire ; et quelque illustre que soit » cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de » ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année » prochaine la compagnie soit complète ; que » ce grand et invincible courage se laisse vaincre » une fois ; et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même ! Votre exemple » peut lui faire voir que le Saint-Esprit agit dans » l'Église avec une force extraordinaire ; et, du » moins, sera-t-il forcé d'avouer que dans le lieu » où il est, il ne se verra jamais de pareil sacrifice. »

Je le répète : c'était annoncer la prochaine abjuration de Turenne, que de la provoquer et de s'en flatter ainsi en public, au milieu de son illustre famille. Voilà l'éloquence ! voilà Bossuet ! Lisez ces Discours ; et si vous n'êtes point vivement frappé de la sublimité de ses pensées et de la véhémence de ses mouvements, gardez-vous

de porter jamais aucun jugement sur les orateurs : la nature vous a refusé le sentiment de l'éloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, de proposer cette question aux gens de goût : *l'art de la chaire a-t-il fait des progrès depuis un siècle?* Lisez Bossuet, et prononcez.

ÉLOGE

DE CHARLES V,

ROI DE FRANCE,

SURNOMME LE SAGE.

1766.

Cautior tamen quàm promptior hic habitus fuit, cunctando restituit rem. Tit. Liv. lib. 30, 26.

ÉLOGE
DE CHARLES V.

Les habitants des bords du Nil jugeaient solennellement leurs souverains après leur mort; pour inspirer aux autres princes une frayeur salutaire, ils les appelaient à cette pompe funèbre qu'ils célébraient avec un silence éloquent. Chaque citoyen avait droit d'accuser les rois devant ce tribunal de la vérité; la voix de ce jugement formidable, qui était gravé comme une loi dans les fastes de l'Égypte, réveillait l'indolence des rois et leur commandait d'être justes. Lorsque le monarque était déclaré vertueux dans le labyrinthe sacré, les prêtres, les magistrats, les guerriers lui assuraient l'immortalité en touchant de leur caducée l'urne qui renfermait ses cendres. C'est ainsi que les Égyptiens attendaient la mort de leurs maîtres pour fixer leur gloire. Rois, vous êtes connus en effet lorsque vous ne régnez plus : la flatterie disparaît avec vos bienfaits; l'univers juge sans indulgence des princes auxquels ils avaient voué une obéissance sans bornes : pour les dé-

clarer grands, l'histoire exige que des millions d'hommes soient heureux.

Je viens prononcer l'éloge de Charles V, quatre siècles après sa mort. Si je ne le juge pas avec le même appareil que faisait l'Égypte, je le jugerai avec la même impartialité. Je demande à ma patrie si Charles l'a rendue heureuse. Je n'interrogerai pas ses courtisans pour connaître ses vertus : leur témoignage ne m'instruirait que de leur bassesse; j'écouterai son peuple : cette multitude d'hommes que les grands méprisent est l'arbitre de la renommée des souverains. Me transportant dans le quatorzième siècle, je parcourrai les campagnes : j'entrerai dans la cabane du laboureur, je lui demanderai s'il a du pain; j'assemblerai la famille de ce citoyen; je nommerai Charles devant ce tribunal, et je verrai ses vertus dans les yeux de ses juges. C'est du peuple seul que j'attends la vérité, il n'est ni ingrat ni flatteur : pour juger un roi il lui suffit de prononcer son nom. Charles dut ses succès à sa prudence, ses sujets durent leur bonheur à ses établissements : il triompha des malheurs de ses pères et des préjugés de sa nation; il sut découvrir les desseins de ses ennemis et voiler ses projets : il fut vainqueur sans être guerrier, et sa politique en-

chaîna toujours son courage. Restaurateur de ses états par les abus qu'il réprima, Charles en fut le créateur par les merveilles qu'il fit naître : il soumit les grands, et ramena tous ses sujets à cette unité de gouvernement qui assure le bonheur des peuples : il suspendit sa couronne sur la France, ses rayons embrassèrent et couvrirent toute l'étendue de son royaume. Charles fut le modèle des rois, il fut le père des lettres ; il vengea la raison insultée par le préjugé et subjuguée par l'erreur : il donna la première impulsion au génie, et il peut compter les progrès de l'esprit humain au nombre de ses bienfaits. Me plaçant entre son trône et son peuple, j'observerai l'un, j'interrogerai l'autre : je peindrai les mœurs de son siècle, ce contraste le rendra plus grand ; je suivrai la chaîne de ses idées ; toutes ses actions furent des projets dirigés par une sagesse éclairée. Le double tableau de ce qu'il fit au dedans et au dehors de son royaume nous montrera sa véritable grandeur : d'un côté son cœur anime tous les ressorts, de l'autre son génie surmonte tous les obstacles ; je peindrai un règne moins varié par la vicissitude et la succession rapide des événements, que par la multitude et la grandeur des entreprises.

Rois de la terre ! pour remplir votre destinée vous devez rendre vos sujets heureux... Ouvrez l'histoire ! La vie de plusieurs souverains n'est qu'un intervalle vide placé entre leur naissance et leur mort, si elle n'est un tissu de crimes. Pour louer un guerrier on compte ses victoires : pour honorer un savant on peint ses connaissances : pour célébrer un philosophe on cite ses découvertes ; quand on loue un roi on doit rendre compte de toutes ses pensées ; parce que la félicité publique doit toujours en être l'objet.

PREMIÈRE PARTIE.

Des philosophes ont avancé qu'il est impossible qu'un roi soit heureux : ils ont cru peut-être se consoler de l'autorité des souverains en décidant que le bonheur ne peut habiter sur le trône. Le vulgaire, disent-ils, ne connaît pas les sollicitudes et les tourments attachés aux couronnes. Un roi est exposé aux censures, aux contradictions, à l'injustice. L'homme orgueilleux et ingrat ne veut jamais être contraint, pas même à être heureux : il ne doit au prince que le tribut, le prince lui doit le bonheur. Les souverains suivent-ils les inclinations du peuple, ils sont pusil-

lanimes et faibles. Résistent-ils à ses vœux, on les appelle des tyrans. La raison condamne ce préjugé, les mauvais rois ne méritent pas la pitié du sage. Parcourons en effet les annales du monde : la félicité des peuples assure toujours le bonheur des souverains, les rois sont donc vraiment heureux lorsqu'ils sont dignes de l'être. Le fardeau de l'autorité qui nous effraie est balancé par les charmes de la bienfaisance ; que les rois rendent leurs sujets heureux, ils le seront eux-mêmes. Eh ! quel plus grand bonheur en effet que le plaisir de jouir sans remords du spectacle de son cœur et de sa puissance ! il est bien doux de pouvoir s'écrier dans l'ivresse de la vertu : la félicité de mon peuple est mon ouvrage !

Charles goûtera ce bonheur : je l'aperçois sous un horizon orageux, je me hâte de réunir sur lui tous les malheurs de ses pères. Il naît au milieu de l'agitation et du trouble, dans un moment de crise, où la France flottante entre la décadence et l'anarchie, précipitait sa chute par ses efforts, et était prête à s'écrouler sur elle-même. L'autorité avait affaibli ses ressorts depuis que l'indépendance résistait à ses coups. Les grands étaient les premiers ennemis de la nation : intéressés à renverser le trône pour

augmenter leurs priviléges, ils fomentaient les factions et le désordre. Le souverain s'irritait contre la rébellion du peuple, le peuple murmurait contre les fautes du souverain : l'un n'avait plus d'armée, l'autre n'avait plus de confiance; et dans cette situation terrible la France n'avait plus de soldats, quoiqu'elle n'eût point d'autre ressource que la victoire [1]. L'image ensanglantée du malheur environne le berceau de Charles. Un peuple opprimé par son roi et par ses ennemis, un roi qui a perdu jusqu'à l'espérance, sont les premiers objets qui frappent ses regards. Son enfance est l'époque des plus affreux désastres. Il compte à peine deux lustres qu'il voit de grands préparatifs. La nation épuise ses forces, elle combat. Charles entend les cris effrayants de la victoire : bientôt la consternation se peint dans tous les yeux. On lui annonce le triomphe des Anglais; la voix de la patrie crie au fond de son cœur : il verse un torrent de larmes en apprenant que les plaines de Créci sont le vaste tombeau de trente mille Français. Jeune encore, Charles observe son aïeul Philippe de Valois : il voit qu'il manque de prudence dans les entreprises, de courage dans le danger, de ressource après la défaite. Frappé des révolutions les plus extraordinaires,

il s'aperçoit que l'âme de Philippe, peu faite aux événements, ne sait ni les préparer ni les attendre. La nation lui offre un exemple éclatant de sa fidélité; Calais console son roi qu'il ne peut plus venger. Spectateur tranquille, ce jeune prince voit Philippe plus occupé, plus attentif, plus sensible, et il conçoit que le malheur d'un roi peut le réconcilier avec son peuple. Éclairé par le flambeau du malheur, Charles jette un coup d'œil rapide sur ces contrées qu'on appelle son héritage. Il détourne aussitôt ses regards : les Anglais, maîtres de nos provinces, sont près d'envahir la France. Ces insulaires triomphent. La fierté du succès se joint à l'orgueil de leur caractère. Indigné d'avoir vu les Français subjugés, Charles jette un coup d'œil sur le trône: son père règne. Jean a les vertus d'un sujet, peut-être celles d'un soldat, mais il n'a pas les qualités d'un chef. Plus propre à soutenir le sceptre qu'à le porter, il eût mérité la gloire dans le second rang, et s'il n'eût été roi il aurait été un grand homme: entraîné dans le tourbillon des événements, Jean essuie les contradictions les plus amères, et il rassemble quatre-vingt mille hommes. A la tête de cette puissante armée, il emmène son fils dans les plaines du Poitou. Sa téméraire

présomption lui fait négliger les petits moyens qui assurent les grands triomphes. Huit mille Anglais paraissent, ils implorent sa clémence, ils lui offrent ses provinces. Jean veut profiter de leur déroute et devoir ses succès à ses armes: il les attaque, il est vaincu, il devient le captif de son rival. Charles, témoin de la défaite humiliante des Français à Poitiers, laisse son père dans les fers du prince de Galles. Jean a perdu sa liberté; il consent à démembrer ses états. Il veut régner ne fût-ce que sur des débris, et abandonner à Édouard un peuple fidèle qui pouvait l'accuser de tous ses malheurs. La nation cherche un vengeur, elle confie au jeune dauphin l'autorité de la régence : elle l'estime assez pour lui demander sa protection contre son père. Charles accepte le fardeau de la domination : il se montre digne de la confiance des Français. Où est donc, dit-il au monarque, où est cette grandeur d'âme dont vous me devez l'exemple? Méritez l'estime de votre vainqueur et les regrets de votre peuple. Eh! quoi, vous ne voulez pas vivre sous le joug de vos ennemis, et vous voudriez leur livrer vos sujets, les forcer d'obéir à leurs lois? Dans ces conjonctures malheureuses la capitale est le théâtre d'une sédition. Paris se révolte contre

le gouvernement [1]; ma main refuse de peindre ces désordes : peut-on voir le Français rebelle à ses maîtres ?

Edouard retient Jean prisonnier en Angleterre. Le roi de Navarre force le dauphin de sortir de Paris. Je vois des tyrans à la tête de la France, elle est gouvernée par ses vainqueurs. Citoyens, n'avez-vous plus de patrie? Des citoyens? il n'en est plus : Charles ne voit dans le royaume que des victimes, des esclaves, des traîtres ou des parjures. Il eût été digne de la grande âme d'Édouard de remettre Jean sur son trône, car il ne pouvait plus espérer de s'y asseoir lui-même; après l'avoir fait prisonnier, il aurait pu le faire roi : sa générosité l'eût plus honoré que ses victoires. Qu'Édouard s'enorgueillisse de ses succès, qu'il profite de nos désastres, je ne redoute plus son nom; Charles vient de secouer le joug du roi de Navarre, la capitale ouvre ses portes; il combine des moyens sages pour dompter la fortune; son amour pour le peuple l'embrase; il convoque les états à Compiègne; il paraît dans l'assemblée de la nation; la supériorité de son génie subjugue tous les esprits. Il parle...... La révolution est faite; la confiance naît dans tous les cœurs : à sa voix le courage éteint se ranime.

Français! s'écrie-t-il, vous avez un roi dans les fers? Le tumulte succède au silence; le peuple fait retentir les airs du mélange confus de ces paroles sacrées, *honneur! patrie!* Il offre des impôts. Le dauphin stipule la rançon de son père au traité de Bretigny, et la France lui doit la paix et son roi. Jean revoit ses états, reconnaît ses fautes, pleure ses malheurs, admire son fils: il meurt dans les plus vives inquiétudes, et il ne jouira pas même de la paix du tombeau. L'étendard de la patrie à la main, Charles monte sur le trône. Peuple ami de tes rois, suspends tes gémissements; ton souverain veut te rendre heureux! Charles ne peut réparer les malheurs de ses pères que par une sagesse active et pénétrante qui lui montre le moment d'attaquer et les moyens de vaincre. Il doit se créer, les exemples ne sont pas faits pour lui; et c'en est fait de son trône s'il imite ses pères. Élevé avec plus de tendresse que de prévoyance, il doit se donner un caractère qu'il puisse imprimer à son peuple: tout changement est une révolution dans son royaume; il faut y créer l'ordre pour y faire naître le bonheur. Abandonné aux courtisans, dit Charles effrayé de ses devoirs, je n'ai reçu que l'éducation terrible des événements; j'ai senti les malheurs de mes

sujets, comme les rois, par mes propres désastres. Je dois régner sur mon peuple, ou plutôt je dois régner avec lui; il aime ses rois, il les imite, il est temps de lui offrir un modèle! La sagesse sera l'âme de mes conseils, mon cœur sera mon juge, la modération mon guide. La conduite de Charles sera le tableau de cette sagesse qu'il vient d'adopter. Il me semble voir ce jeune prince prosterné sur le tombeau de ses pères; il me semble l'entendre s'écrier en versant des larmes de tendesse : Non, je ne descendrai pas dans ces lieux souterrains où plusieurs rois, pour la première fois, ont goûté le repos; je n'y descendrai pas sans avoir diminué les malheurs de la France : mon aïeul eut des remords, mon père eut des faiblesses : plus de gloire m'est réservée. O ma patrie! je me dévoue à ta félicité.

Préparé aux grands événements par sa prudence, Charles saisit les rênes du gouvernement; pourra-t-il remplir les espérances de la nation ? Les devoirs d'un roi sont aussi étendus que l'utilité publique. Si chaque citoyen doit se dévouer à la société, que ne doit pas faire un roi qui en est le chef? Les frères de Charles le menacent d'une rébellion s'il refuse de payer leur obéissance : bientôt il subjugue leur au-

dace, et les enchaîne par ses bienfaits. Son cœur affligé du spectacle des abus, s'enflamme du désir de les réprimer. La France divisée ne connaissait pas ses forces; c'était une masse informe que la différence des mouvements retenait dans l'inaction, comme la vague demeure suspendue et immobile entre deux vents contraires. Charles sait que l'harmonie dans les armées enfante les succès dans les combats; il attache tous les anneaux de cette chaîne immense qui forme les monarchies; il concentre ses troupes et réunit tous ses soldats. Des vassaux orgueilleux venaient à la cour de nos rois les braver en leur offrant des secours. Charles subjugue ces despotes; il les engage dans ses projets, comme l'astre du jour entraîne dans son tourbillon tous les astres subalternes. La France espère, elle pourra donc triompher. Le peuple entoure le trône de Charles. Viens, lui disent des hommes simples et sensibles, viens nous donner une nouvelle existence; nous sommes tant liés à nos maîtres, que nous ne connaissons nos pères que depuis nos rois. Souviens-toi de notre fidélité, nous n'avons jamais délié nos serments; les révolutions sont étrangères à ton trône.

Charles a mérité la confiance de son peuple :

le courage qu'il a inspiré l'enflamme ; il s'empare de l'esprit de ses sujets, il jette un coup d'œil sur ses voisins : partout il voit des ennemis ! Il ne peut protéger la France que par des victoires. Les Navarrois et les Anglais s'animent, leur haine pour la France les rapproche ; malgré la différence de leur caractère, ils se réunissent, ils se préparent au combat ; leurs nombreux escadrons, commandés par des généraux habiles, conjurent la désolation de nos contrées, comme ces nuées orgueilleuses qui menacent la moisson du laboureur. Charles s'empresse de résister à ses ennemis ; il a réuni ses forces, il épuise toutes ses ressources, il rassemble toutes ses troupes, il appelle tous ses soldats, et sa défense est confiée à douze cents hommes ! Ce n'est pas par le nombre des soldats qu'on évalue la puissance des rois. Il en est des trônes élevés parmi les hommes comme de ces vastes forêts qu'on découvre sur la surface de la terre. Le vulgaire qui se rassemble sous le feuillage pour résister à l'intempérie des saisons n'aperçoit dans ces déserts que des troncs et des rameaux : le philosophe qui parcourt ces voûtes champêtres voit dans l'obscurité qui l'environne les desseins profonds de la nature ; il sait que ces arbres qui lui dérobent l'aspect des nuages étendent leurs

racines pour dompter les fureurs de l'aquilon : son œil perce les flancs des rochers; il mesure la hauteur des chênes, en observant la qualité du terrain. Voulons-nous apprécier la puissance d'un empire? jugeons-en sur cette même règle; creusons les fondements du trône, si nous voulons connaître ses forces. L'amour du peuple en est-il l'appui ? le danger développera ses ressources: qu'un roi chéri de son peuple parle, sa voix enfantera une armée. La multitude des ennemis de Charles ne m'effraie pas, la confiance de ses sujets assure la prospérité de ses armes.

J'observe avec une émotion bien douce que la guerre même peut accélérer les progrès de la raison. La France n'attachait de la gloire qu'aux exploits; elle ne savait honorer que les grands capitaines. Charles veut anéantir par son exemple ce préjugé que la bravoure inspire ; mais les circonstances pressent, il faut qu'il se détermine : le projet d'un moment va décider des événements de son règne. Paraîtra-t-il à la tête de son armée? Une illumination soudaine lui montre qu'il ne doit pas combattre lui-même ses ennemis, qu'il est trop faible pour exposer sans danger sa liberté, ou plutôt ses états, à l'incertitude d'une bataille. Sa ré-

solution est prise; il s'élance dans une nouvelle région de gloire, où, bien loin d'être admiré par son peuple, il n'en est pas même aperçu. La nation voit d'abord avec reconnaissance la prudence de son roi. Bientôt le préjugé s'éveille; le peuple, fatigué des succès des Anglais, n'attache la victoire qu'à la présence de son roi dans les armées. La France condamne la maxime de Charles, elle lui paraît pernicieuse, parce qu'elle est nouvelle [3]. Au siècle des grands hommes, on est trop près d'eux pour les juger; peut-être même qu'au siècle de Charles on ne connaissait pas toute sa sagesse : cet important secret nous est enfin révélé. Les Anglais condamnent les délais de Charles; son peuple ne soupire qu'après les combats; ses ennemis l'accusent de lâcheté, ses sujets d'indifférence. Il essuie généreusement ces condamnations et ces murmures; il sacrifie l'honneur apparent qui tient à l'opinion, parce qu'il attend sa justification; il veut fatiguer ses rivaux par leur propre inconstance, subjuguer ses sujets par leur propre penchant. Fidèle à ses principes, il ne répond pas à ces empressements précipités; il cherche toujours un général, car il ne trouve pas parmi ses courtisans un seul homme capa-

ble de commander à ses sujets. La cour était un théâtre orageux, où le choc des passions faisait naître l'indépendance. Charles y aurait trouvé des courtisans; mais un homme qui flatte son roi pour obtenir ses faveurs ne mérite pas de le représenter pour venger sa gloire. Il y aurait trouvé de la valeur; mais la valeur n'est qu'une disposition de l'âme, elle n'est souvent pas une vertu dans un chef. Il y aurait trouvé des ambitieux; mais il cherchait des talents! Le génie fait pour maîtriser les événements naît sur le sol de la liberté. Charles appelle du fond d'une province (car sous son règne le mérite conduisait aux honneurs) un citoyen qui fondera son avantage sur le bonheur public. Ce guerrier auquel Charles veut confier sa faible armée, ne s'annonce que par des succès. Il apporte à la cour une valeur austère, une grande âme, et des talents qui sont la dernière des ressources dans ce séjour de l'ignorance et du mensonge; le génie, la bravoure, la candeur, la soumission, la fierté, distinguent ce grand homme qui ne sait faire sa cour que par des services; il n'est pas nécessaire de nommer ce général : à ces traits la France reconnaît Duguesclin. Duguesclin arrive à la cour, et le dédaigneux courtisan sou-

rit malignement en voyant un homme simple, qu'on ose appeler un héros. Il se présente à son roi, lui parle avec cette naïveté de sentiment qui annonce une âme vraie, et par conséquent élevée. J'ai refusé pendant long-temps votre confiance, lui dit-il, ou plutôt vos bienfaits. Hâtez-vous, hâtez-vous de m'éloigner de la cour; ce séjour énerve les âmes : voilà mon bras, où sont vos ennemis? Charles ne connaissait pas le langage d'un héros : peu accoutumé à cette noble franchise, il admire, il embrasse son général. Duguesclin, lui dit-il, j'ai toujours compté sur ta fidélité : je savais que tu ne m'abandonnerais pas; va combattre, tu triompheras, je régnerai. A la tête des troupes de Charles, Duguesclin part pour attaquer les Navarrois; sa présence double les forces de son armée : ses soldats l'ont vu, la confiance vient de naître dans ces âmes guerrières. Duguesclin cherche le moment, il respire la gloire; Mantes et Meulan s'opposent à son passage, il les emporte d'assaut, rien ne lui résiste, la France triomphe, les Anglais sont vaincus : voilà ce que fait un seul homme! Le monarque doit la prospérité de ses armes à la sagesse de son choix. Charles répare les malheurs de l'anarchie par sa vigilance; Du-

guesclin répare les malheurs de la défaite par ses victoires. L'un s'agite et repousse les ennemis, l'autre est tranquille et soumet les sujets. Dans le même temps la bravoure du général et les bienfaits du monarque subjuguent les Navarrois et enchaînent les grands. Une diversité de sentiments fermente dans le sein de la France. Les citoyens délibèrent et se contredisent; les uns, animés par les premiers succès, publient qu'il est honteux de s'arrêter; les autres, effrayés de la puissance des Anglais, prétendent qu'il est dangereux de les combattre. La guerre est allumée par l'espérance, par le désespoir, par la défaite, par la victoire. Les soldats respirent le carnage, et au milieu de ces vicissitudes orageuses, les sujets de Charles sont profondément tranquilles; la fureur des guerriers n'altère pas le repos du gouvernement. Tels les corps célestes qui roulent sur nos têtes, gardent dans leurs révolutions un ordre immuable, et ne troublent jamais l'harmonie de la nature dans leurs mouvements rapides et paisibles. Les rapports des sujets au monarque ne sont plus altérés par des vexations ou par des révoltes; ce n'est plus qu'un commerce de tributs et de bienfaits. Duguesclin cueille de nouveaux lauriers, il

triomphe des Navarrois sur les rives de l'Eure. La victoire intéresse moins le monarque par la terreur qu'elle inspire à ses ennemis, que par l'espérance qu'elle allume dans le cœur de ses sujets. Charles est vainqueur avant de se montrer paré du diadème; ce fut la victoire qui le couronna la première, et il fut salué roi par une armée victorieuse. Déjà les Navarrois sont entièrement défaits, les Anglais sont dispersés ou vaincus. Duguesclin et Boucicaut, deux héros dignes de venger leur patrie, gagnent la sanglante bataille de Cocherel [4]. Le Captal de Buch, chef des armées d'Édouard, est prisonnier de Charles. La première loi que ce prince reçoit de la prospérité est le soulagement de son peuple : c'est en diminuant les impôts qu'il lui annonce la victoire, et la nation augmente sa reconnaissance, lorsque le monarque augmente ses succès. Charles a des grâces à accorder; le mérite les obtient parce que la sagesse les répand. Il donne à Duguesclin le comté de Longueville, plus pour satisfaire son inclination que l'ambition de ce général. Il veut combler de biens un homme qui l'a comblé de gloire : il a assez de grandeur d'âme pour le remercier publiquement..... Le remercier! Une seule parole d'un

roi peut payer une vie entière de travaux et d'exploits. Duguesclin, animé par les éloges de son roi, remporte dix victoires. J'abrège le détail de ses succès, pour célébrer les effets de ses triomphes. Duguesclin est récompensé, Charles est donc roi; je reconnais volontiers sa puissance à ses dons.

Charles donne à ses sujets ses soins, à l'univers ses exemples. Son peuple commence à lever sa tête abattue par les orages. Déjà le laboureur a chanté sa bienfaisance en parcourant ses sillons. Le spectacle des campagnes, plus éloquent que la pompe des cours, est l'image de la félicité. Habile à imprimer fortement dans l'âme des autres les sentiments dont il est pénétré, Charles a fait naître dans le cœur des guerriers le courage qui prépare la victoire. Il veut leur inspirer la modération qui fait pardonner les triomphes, et les rendre cléments lors même qu'ils sont vainqueurs : qu'ose-t-il entreprendre? pourra-t-il rien innover dans une nation superstitieusement attachée à ses usages ? Son peuple ajoute à l'opiniâtreté de l'ignorance une constance dangereuse qui excuse, en quelque sorte, notre légèreté ; la force pourrait arrêter les armes de Charles, il n'y a aucun obstacle assez puissant

pour arrêter ses bienfaits. C'était un usage reçu dans ces temps barbares, d'immoler les assiégés qui n'avaient pas capitulé. Entraînés par leur fougue, devenus féroces par le succès, les vainqueurs immolaient leur pitié même à leur fureur. Charles abhorre une vengeance que la rage inspire. La France connaît le dessein de son roi, et elle en murmure; la cruauté qu'il veut anéantir est chère à une nation idolâtre de ses maîtres; elle croit les honorer en exterminant tous leurs ennemis, et l'atrocité des Français est liée à leur amour pour leur roi. Charles entend les malheureux qui l'invoquent, et qui sont prêts à le maudire. Eh quoi! s'écrient-ils, faut-il que la victoire même soit cruelle? O toi, qui es roi, es-tu homme? respecte nos malheurs, notre innocence, tes succès! Eh! quel est notre crime? nous n'en avons pas commis d'autre que celui de n'avoir pas immolé nos bourreaux! hâte-toi de nous en punir : il est, il est un Dieu! frappe, nous abhorrons la vie qui nous est commune avec des tyrans! Ces plaintes sont justes, les maîtres des humains doivent les protéger : ô Charles! épargne-toi des remords, écoute ton cœur, entends cette voix qui crie que l'humanité est la première vertu des rois. La modération triomphe, Char-

les est ému : il jure sur les autels de la victoire de se montrer digne de ses faveurs ; il exige des vaincus un serment : sa confiance les enchaîne, et la vérité commence à régner avec la clémence. Hélas ! celui qui sait ainsi pardonner à ses ennemis, mérite de les vaincre. Charles estime ses prisonniers de la valeur qu'ils ont fait paraître contre lui. Il laisse à ses sujets le soin de le défendre, mais il n'appartient qu'à lui de protéger ses ennemis. Le vaincu ne se plaindra plus désormais que la mort l'a épargné dans les combats, l'humanité marchera à la suite de la victoire.

Les ennemis de Charles ont été les objets de sa clémence, la tranquillité de son royaume va devenir le fruit de sa sagesse. L'honneur fut toujours le principe du gouvernement français : mais l'honneur mal dirigé n'enfante que des crimes. Dans le quatorzième siècle, l'ambition était son seul aliment : des ruptures fréquentes armaient les Français contre les Français ; des hommes barbares et puissants rendaient la force arbitre de leurs contestations, et la fureur de ces despotes ne s'éteignait que dans le sang des citoyens. La discorde paraît, la guerre s'allume entre deux sujets de Charles, le comte de Blois et Monfort. La Bretagne est l'objet de leurs dif-

férends, elle devient le théâtre de leur animosité. Éclairé par le pressentiment de la sagesse, Charles les arrête, les apaise, les sépare. Bientôt le comte de Blois, fier de la protection de son roi, oublie ses sermens : enflammé par les larmes de son épouse, il attaque Montfort, et il meurt victime de son imprudence. Le brave Duguesclin fait des prodiges de valeur pour le venger au siège d'Auray. Enveloppé par les Anglais, environné de la mort, seul avec son épée il se rend à l'illustre Chandos, et marche en triomphe à sa captivité. Charles fait taire son ressentiment; pour agir avec succès, il paraît rester dans l'inaction. Les Anglais, qui ne connaissent point d'autre ressource que le combat après la défaite, condamnent sa conduite (elle leur était en effet funeste) : ils l'engagent à venger le comte de Blois. Que ces insulaires le défient pour rendre les hommes heureux, il acceptera leurs offres. Je le vois dévoué au bonheur de ses sujets; il sait que les soins d'un roi ne sont jamais assez multipliés ni trop actifs : s'il est si difficile en effet de se rendre heureux soi-même, que sera-ce quand on est chargé de la félicité d'un peuple entier? Les Anglais insistent encore; ils essaient de l'entraîner, ils lui offrent la guerre d'un côté et l'opprobre de l'autre. Fiers

ennemis de ma couronne, leur répond Charles fatigué de leurs insultes, je vous oppose mon administration ; vous m'offrez la guerre, vos censures m'honorent, ma seule ambition est le bonheur de la France ; mon peuple est mon juge, vous n'êtes que mes rivaux! Édouard, apprends à régner, je ne suis pas conquérant, je suis homme. Un citoyen qui m'invoque est plus qu'un roi qui me menace! mon peuple demande la paix : murmure, éclate, tonne, la guerre est finie; je m'assieds sur mes trophées, je t'ai vaincu et tu n'as pu m'irriter.

La Bretagne demandait depuis long-temps la paix qu'elle doit à la modération du monarque. Charles ne s'avilit pas par le repos, il descend de son trône pour chercher les besoins, son cœur mesure l'étendue de ses états. Pour connaître ses droits par ses bienfaits, il parcourt une partie de son royaume. C'est dans les ateliers, c'est dans les campagnes qu'il trouve les hommes; il voit que ses sujets les plus utiles lui sont inconnus. Des soldats féroces ravagent nos provinces, ces tyrans s'attribuent le droit affreux d'opprimer un peuple pour la défense duquel ils ont versé leur sang. Charles les disperse; les instruments de ses succès ne doivent pas être les ministres de l'oppression. Je le suis

à la trace de ses bienfaits : la justice le précède, la patrie est dans son cœur, l'humanité l'accompagne : il éloigne l'indigence et les vexations, comme l'astre du jour dissipe par sa seule présence les vapeurs qui épaississent l'atmosphère.

Charles veut connaître ses devoirs, rien n'échappe à ses recherches; il a observé la conduite de ses voisins, il a étudié le caractère de ses sujets; il cherche un nouveau moyen de s'instruire; il jette un coup d'œil sur les règnes précédents, il demande la vérité à l'histoire; chaque jour il discute avec ses amis (car il en avait) les actions de ses pères. Les anciennes annales de notre dynastie lui offrent peu d'exemples, les fautes des rois sont pour lui des leçons. Une activité infatigable l'anime, il s'enfonce dans ces siècles barbares où l'ignorance subjuguait paisiblement tous les hommes : tels les habiles artistes se dérobent quelquefois à la société, et, le flambeau du génie à la main, surprennent les finesses de leur art, au milieu des précipices, dans des ruines ou sous des décombres. Charles voit plusieurs souverains ses aïeux abandonner leur royaume pour défendre ses frontières; il s'aperçoit que leur éloignement de la capitale a été le principe caché de leurs malheurs : aussitôt il fixe son séjour dans la première ville de

ses états; la présence du souverain y est d'autant plus nécessaire qu'elle est l'image la plus animée de la nation [5]. Placé au centre de ses états, il protège ses sujets, il observe ses voisins, son action imprime le mouvement à tout son royaume; la France n'est plus qu'un vaisseau docile dont la direction suit la volonté du monarque.

Charles sacrifie à son peuple le dangereux repos que le préjugé ose appeler le bonheur. Il a besoin d'un coopérateur, car il ne peut plus suffire à la multitude de ses devoirs; un homme digne de la confiance de son roi voudra-t-il l'accepter? la nation séduite par son amour pour ses maîtres n'accusait que leurs ministres lorsqu'elle était malheureuse. Vertueux citoyen, oseras-tu braver l'indignation de ta patrie qu'une faute étrangère est prête à t'attirer? Où m'emportent mes craintes? Sous le règne de Charles un ministre ne devait pas redouter l'opinion: il pouvait être un grand homme puisqu'il pouvait remplir ses devoirs. Charles doit faire éclater son discernement dans son choix, il ne peut se tromper sans que son peuple souffre; il doit choisir, ou plutôt il doit créer un ami assez courageux pour lever le voile qui lui cache la vérité, assez généreux pour s'immoler au bien

public, un ami dont la sagesse soit connue et la probité sans atteinte; il doit choisir pour ministre un homme que l'adulation révolte, et par conséquent un sage qui n'a jamais pensé à le devenir; un homme d'un génie pénétrant qui aux grands projets unisse la science peu commune des détails; je dirai presque, un homme auquel il puisse obéir. Ce choix est déjà fait; le sage La Grange [6] mérite la confiance de Charles. Je sais que ce ministre a vécu obscurément, parce qu'il n'a eu que le médiocre honneur d'être utile. Charles associe La Grange à ses travaux; il le place à côté de son trône: ami, lui dit-il, vois-tu mon peuple? il nous observe, il attend de nous son bonheur. Je t'estime assez pour te charger du poids de sa destinée; je serai ton appui, sois mon juge. Si je m'égare, ouvre les abîmes de l'infamie à côté des abîmes de l'injustice; effraie-moi par le spectacle de mes iniquités et de mon opprobre. Si j'oublie mes devoirs, fais approcher vingt millions d'hommes, fais-moi entendre à mon réveil les cris et les gémissements de cette famille immense; entoure-moi de malheureux, agite-moi par leurs soupirs, fatigue-moi par leurs sanglots, tourmente-moi par leurs murmures. Citoyen généreux, si le devoir, si la patrie, si l'humanité ne peuvent

rien sur mon cœur, je t'offre le secours de mes passions; j'aime la gloire, épouvante-moi, ouvre mon tombeau, montre-moi l'image redoutable de la postérité, qui, armée de ses arrêts foudroyants, approche de ma cendre, se venge et me maudit!

La Grange trouve les sujets de Charles soumis et ses voisins divisés; il voit un peuple heureux qui chérit son souverain comme l'auteur de sa félicité. Il aperçoit un vide dans les armées, le vainqueur de Cocherel est dans les fers, sa liberté serait une conquête pour la France. Déjà ce ministre demande à l'Angleterre le héros qu'elle ne retient que parce qu'elle le redoute. Duguesclin est libre. J'entends des murmures orageux dans le sein de la Bretagne; Charles s'attache la noblesse de cette province, il lui fait désirer son gouvernement, il laisse mûrir en silence le fruit de ses bienfaits : l'ambition qui endurcit les rois, rend Charles plus généreux. Pour nuire à Édouard; il se fait aimer de ses sujets. Il connaissait ses rivaux, ses observations firent naître ses succès. Il ne suffisait pas de triompher de la force des Anglais, il fallait se prémunir contre leur trahison. Charles avait besoin de sa circonspection dans un temps où la fourberie était plus puissante que la valeur;

il résista toujours à leurs manœuvres, et il anéantit leur perfidie en feignant de s'y laisser surprendre.

J'aperçois encore dans les fers de Charles le Captal de Buch, dont le nom valait à sa nation une armée entière. Les chaînes ne purent rendre ce héros parjure; fidèle à Édouard, il se fit admirer de son vainqueur, et sa gloire survécut à sa liberté. Qu'est devenue cette puissance formidable qui nous donnait des lois? elle est humiliée et affaiblie: Charles a rétabli tous les avantages de Philippe-Auguste contre les Anglais. Il jouit paisiblement de ses conquêtes. L'image de la félicité publique lui rappelle ses succès. Sa sagesse, son habileté, ses victoires ont sans doute subjugué ou effrayé ses rivaux? Non, la prospérité qui multiplie les amis dans le second rang, ne fait que des jaloux sur le trône: jamais un roi n'a plus d'ennemis que lorsqu'il est heureux. Je vois parmi les voisins de Charles un roi dont l'alliance serait pour lui un opprobre [7]. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, irrité contre la sagesse de Charles, lui briguait des ennemis. Cet imposteur promenait dans toute l'Europe l'atrocité de son âme et le spectacle de son ignominie. Ses crimes et sa perfidie se peignaient dans tous les yeux:

on ne peut penser à ce fourbe sans indignation, l'humanité souffre au souvenir d'un monstre dont le nom seul annonce des forfaits. Également insensible aux bienfaits et aux outrages, il ne se servit d'un grand génie que pour commettre de grands crimes. En un mot, il ne rendit qu'un seul hommage à la vertu, je veux dire qu'il s'en reconnut publiquement indigne. Un tel homme ne pouvait pas avoir des alliés, il lui fallait des complices. Charles l'aurait subjugué, ou plutôt l'aurait puni. Il ne put le combattre, parce qu'il trouva sa sûreté dans ses alliances..... Ses alliances? Dieu! eh quoi! des rois osèrent s'intéresser pour un scélérat, le plus vil et le plus détestable de tous les hommes!

La perfidie du roi de Navarre est impuissante contre Charles : il s'est armé des traits même qu'on lançait contre lui. Que les génies bornés fomentent des divisions chez leurs voisins pour assurer le repos de leurs sujets. Cette ressource avilit les souverains ; ils ne méritent pas d'être les dieux de la paix s'ils sont les ministres de la discorde. Charles méprise ces vains détours, il fait mouvoir de plus grands ressorts : ami du genre humain, il veut influer sur le bonheur du monde entier. Pierre-le-Cruel vient d'im-

moler son épouse à ses fureurs : où l'entraîne sa rage? Peu content d'opprimer son peuple, il a la cruauté de le haïr. Son frère, le vertueux Transtamare, cherche un protecteur de l'équité, un roi auquel il puisse rendre un hommage digne de lui, en réclamant ses secours contre un tyran : il vient aussitôt à la cour de Charles, c'est à son tribunal qu'il cite le prince, que la cruauté a caractérisé aux yeux de l'univers. « La renommée m'appelle vers toi, dit-il » à Charles : tu rends ton peuple heureux; tu » es trop grand pour être insensible aux mal» heurs d'une nation qui t'estime et t'invoque. » Père de tes sujets, sois le père de l'univers. » Aide-moi à renverser un trône sous lequel » l'humanité est écrasée; j'implore ton appui au » nom d'un peuple malheureux! » Charles est ému à ces tendres gémissements; des larmes coulent de ses yeux. « Transtamare, s'écrie» t-il, je connais tes vertus, je te confierai mes » armées : avant que de me rendre à tes vœux » je me dois à l'équité. Je proteste que je ne » veux que te seconder : ce n'est pas l'ambi» tion, c'est l'humanité qui m'anime; je re» nonce à tes succès, poursuis tes nobles » desseins; le bonheur de l'Espagne est la re» connaissance que j'exige de toi. » Charles

pouvait dicter des lois, il ne voulut que prêter des secours. Il assure le triomphe de Transtamare en lui confiant Duguesclin. J'entrevois toute la générosité de Charles; Duguesclin l'illustrait en combattant pour lui : la gloire de ce général lui appartiendra désormais tout entière. La victoire, fidèle à ce héros, l'annonce à l'Espagne : il paraît; Calahorta et Burgos lui ouvrent leurs portes, les soldats viennent d'eux-mêmes se ranger sous ses étendards. Ces contrées voient ce qu'elles ont vu depuis sous Vendôme, le nom seul du général y enfante une armée. Duguesclin aplanit tous les obstacles, Transtamare est sur le trône [8]. Charles vient de se couvrir de gloire en tirant l'Espagne de l'oppression. Son cœur n'est pas encore satisfait, il veut avoir part aux triomphes d'un grand homme, au moins par ses bienfaits, et s'illustrer par ses récompenses. J'entends sa voix qui perce les Pyrénées, il appelle Duguesclin, et le fait connétable. Ce héros s'oppose vainement à ce choix, la soumission lui fait un devoir d'accepter cette dignité : ce fut la seule occasion où Duguesclin obéit avec peine à son roi.

Arrêtons-nous un moment au spectacle des états de Charles. Il a désarmé ses ennemis par

ses victoires ou par sa patience; il a enchaîné les rebelles par sa fermeté ou par ses bienfaits. La félicité et l'abondance règnent; il suffit au peuple d'obéir à son roi pour être heureux: la patrie est triomphante, le souverain est adoré, les sujets sont fidèles..... Ce tableau vaut bien une victoire! Philosophes! il est donc des rois heureux, puisqu'il est des rois justes! Des princes bienfaisants seraient-ils condamnés au malheur? Serait-il vrai qu'en s'immolant à la félicité publique, ils s'assurassent des tourments à eux-mêmes? Les années que Charles passe sans événements sont les plus belles de sa vie, les plus dignes de notre reconnaissance; éloigné du tumulte et des opérations sanglantes, il se dévoue généreusement et en silence au bonheur de son peuple. Orateurs, empressons-nous de louer les bons rois, publions leurs exploits, célébrons leurs bienfaits; les plus belles années de leur vie sont celles que nous ne connaissons pas, comme les meilleurs princes sont souvent ceux dont l'histoire parle le moins.

SECONDE PARTIE.

Voulons-nous connaître la grandeur de Charles? Jetons un coup d'œil sur ses états. L'influence qu'il a eue sur son peuple devient plus sensible quand on compare son règne aux règnes précédents, la France à la France. Son royaume est déjà heureux, il va le rendre florissant. Du haut de son trône il découvre des routes ignorées pour conduire ses sujets au bonheur. Sa pénétration lui montre les obstacles, son courage les surmonte; les traités assurent ses triomphes; ses établissements remplissent ses desseins. Charles a réparé les malheurs de la guerre; c'est un héros: qu'il jouisse de tous les avantages de la paix, s'il veut être un grand roi. Je ne jugerai désormais de sa grandeur que sur ses entreprises; je me hâte de voir agir tous les ressorts de son génie.

Éloigné du tumulte des armes, Charles veut éteindre les divisions dans son royaume; le repos n'y est qu'une situation: ses sujets ne sont liés que par l'intérêt qui les divise sans cesse; le lien même de leur union est le centre de la discorde. Nos rois n'avaient pu réunir les grands, parce qu'ils n'avaient pas su faire naître

un objet d'émulation ; Charles les rendit citoyens : ils eurent moins de rivaux lorsqu'ils eurent une patrie. Ce grand homme attacha de la gloire à être utile, de l'honneur à être modéré ; il inspira aux Français l'urbanité qui les distingue, je dirai presque qui les caractérise depuis son règne. Un nouvel orage arrête Charles : j'ouvre l'histoire ! elle est écrite en caractères de sang, elle me rappelle encore une guerre ; c'est ici le lieu d'en indiquer le motif : je veux moins célébrer les succès de Charles que son équité. La Guyenne est opprimée par Édouard ; des députés de cette province viennent invoquer le gouvernement de Charles ; ces hommes que la confiance anime lui peignent leurs malheurs avec l'éloquence du sentiment ; ils le prient de se déclarer leur maître : déjà la reconnaissance l'appelle un libérateur. Séduit par cet hommage, Charles agira-t-il avec cette précipitation qui annonce la défaite ? Quand on connaît son caractère on prévoit sa conduite ; l'imprudence ne fit jamais échouer ses desseins ; sa première maxime règle toujours ses démarches, il attend ; au lieu d'accepter ces offres il assemble ses états. J'entends un concert d'acclamations dans le Louvre : la nation n'hésite pas ; elle demande

la guerre. (O peuple, tu étais donc compté pour quelque chose dans le quatorzième siècle!) Charles s'allie avec le roi d'Écosse : il peut faire la guerre sans augmenter les impôts; il a une armée puissante; le duc d'Anjou, son frère, voit une victoire aisée; le peuple approuve, sollicite, presse les combats, la Guyenne l'invite, le moment est venu! Non, Charles attend encore; sa modération est aussi extraordinaire que ses triomphes. La Guyenne murmure; Charles doit sa protection à cette province; le premier usage qu'il fait de son autorité est un hommage qu'il rend à la justice : il cite Édouard au tribunal de ses pairs. Le fameux vainqueur de Crécy et de Poitiers sut se faire admirer de son peuple par ses exploits, quand il connut l'impossibilité de s'en faire aimer par ses vertus; il faisait adopter ses projets à sa nation en ménageant son orgueil, et il savait paraître agir avec elle, lors même qu'il la conduisait. Tel était le prince redoutable que Charles cita au jugement de ses pairs. Édouard appelle cette sommation un outrage; la vivacité de son ressentiment enflamme son peuple que l'équité même révolte lorsqu'elle est devoir. La guerre s'allume; Charles a tout prévu, tout préparé : il appelle son connétable; « Dugues-

» clin, lui dit-il, Duguesclin, accours : reçois » la seule récompense que ton cœur désire, » l'occasion de te signaler. Viens t'illustrer : » voilà mes ennemis ! » Le brave connétable paraît à la tête de ses soldats qu'il a accoutumés à vaincre. Déjà Knolles est vaincu dans le Maine avec les meilleures troupes d'Édouard. Dans la chaleur de la mêlée, tout s'agite, tout se presse, tout se confond ; la mort vole de toute part ; l'armée de Charles est dispersée ; où est donc le général ? où est Duguesclin ? Dans l'ame de tous ses soldats. Le connétable rallie ses troupes, et il remporte une victoire éclatante sur les Anglais à la bataille de Gernesay. Où fuient ces insulaires ! Leur armée navale est vaincue sur les côtes de la Bretagne. Transtamare s'unit à son bienfaiteur ; Bocanégra à la tête d'une flotte espagnole enchaîne le perfide Pembroc à la Rochelle avec huit mille Anglais. La Guyenne, le Ponthieu, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, jusqu'aux rives de la Gironde, l'île d'Oléron, l'île de Ré, sont soumis à Charles après la sanglante bataille de Chizay. Édouard comprend qu'il ne manquait à la France qu'un homme pour être triomphante : ses rivaux sont dignes de son courage. Il monte une flotte pour venir défendre la Guyenne ; il est repoussé de nos bords par

les élémens, et la tempête le ramène dans ses ports. Édouard, tu es assez grand pour avoir droit d'être sincère : il est temps que tu rendes justice à ton rival : honore-toi par l'aveu de sa sagesse. Je l'entends s'écrier que jamais roi ne s'arma moins et ne lui nuisit plus. Il connaissait le caractère de Charles, il apprit que les hommes modérés maîtrisent toujours les événements. La guerre est finie, Charles quitte les armes : le traité de Bruges lui assure le fruit paisible de ses victoires.

Toutes les entreprises d'un grand homme portent l'empreinte de son génie. Charles vient de réprimer des abus pendant cette guerre. Ses soldats n'étaient que courageux, ils ne connaissaient point d'autre règle que la valeur; sans subordination, sans discipline dans les évolutions, sans harmonie dans les combats, ils ne savaient que vaincre ou mourir. Charles a créé des ordonnances militaires qui semblent devoir enchaîner la victoire; les guerriers, ces hommes formidables qui commandent à la mort, rentrent sous le joug de l'obéissance. Le philosophe qui connaît nos histoires sait combien ce changement était difficile dans le quatorzième siècle. Nos souverains n'innovaient rien impunément dans les usages de nos anciens chevaliers. L'his-

toire les peint comme des soldats braves, généreux, superstitieux et bizarres, dont le caractère intraitable ne souffrait ni contradiction ni partage, parce qu'ils voulaient être obéis sans réserve et aimés sans rivaux. Charles dompta leur indépendance : il ouvrit aux militaires une nouvelle source de gloire, la soumission à ses ordres. L'administration de Charles a éloigné ces temps malheureux, où son général était sa seule ressource; il a cinq armées puissantes, mais il n'abuse pas de ses forces. Le roi de Navarre, dévoré des feux de la débauche, des poisons de l'envie, du fiel de la vengeance, tâchait encore de lui nuire : fidèle à ses seuls intérêts, il s'humiliait, pleurait, se rétractait, jurait, promettait, et trompait toujours. Charles choisit ses voisins pour arbitres de ses différends avec ce fourbe. Eh quoi ! craignait-il de passer les bornes avec un scélérat? c'est à l'histoire à prononcer ce jugement : l'opprobre seul peut punir le crime sur le trône. Les droits de Charles sont reconnus. Le roi de Navarre espère encore; il appelle sa ressource ordinaire. La perfidie, la perfidie de cet imposteur vient échouer aux pieds du trône de Charles.

Les ennemis de la France sont vaincus : Charles cesse de combattre, l'ambition même

lui ferait une loi du repos; mon cœur mieux satisfait ne célébrera plus des victoires: le délicieux spectacle du génie bienfaisant de Charles se présente à mon esprit. La paix sera pour lui aussi laborieuse que la guerre [9] : il immole son repos à la félicité de ses sujets, les bons rois en effet ne sont jamais plus agités que lorsque leurs peuples sont tranquilles.

Armé de son autorité et de ses bienfaits, Charles cherche les abus. L'administration de la justice fixe ses premiers regards: il observe ces tribunaux qui, comme des hauteurs, dominent sur la société pour la protéger. Le droit de juger est le prix de l'or; Charles veut que le témoignage le plus éclatant de sa confiance soit la récompense du mérite: il refuse la puissance à ces hommes méprisables auxquels il n'en coûterait rien de s'avilir, qui oseraient ordonner des déprédations au nom sacré de la justice. Il crée un nouveau tribunal [10], sa vigilance enfante l'exactitude, ses soins font régner l'équité; il rend les lois pures, l'administration active, les jugements prompts; les lois sont nées en effet, comme les langues, du besoin: leur secours doit par conséquent être facile. J'aperçois des variations et des caprices dans les lois mêmes! Charles juge son code, il joint son autorité à

l'autorité des lois, il prescrit un langage uniforme aux oracles de la justice, parce qu'il sait qu'une loi qui se dément est une loi qui se détruit : la barbarie des temps avait fait naître des abus..... O ma patrie ! tu eus un roi jaloux de ta félicité qui ne se réservait que le droit de te rendre heureuse. L'autorité des magistrats était bornée, avant le règne de Charles, à la vie de nos monarques, et les tribunaux étaient anéantis à la mort de nos souverains. Charles pressent les dangers de cet abus dont la cupidité de ses aïeux fut le principe : il ordonne que les juges exerceront leurs fonctions jusqu'à ce qu'une révocation expresse de leur autorité leur ferme l'entrée du temple des lois. L'histoire nous apprend ce changement admirable : pourquoi n'en expose-t-elle pas les avantages ? Français, apprenez des merveilles dignes de votre amour pour vos maîtres ! Vous devez la conservation de la monarchie à cette loi de Charles; ce n'est plus aux orateurs, c'est à votre reconnaissance à célébrer ce grand homme. Les troubles de la France à la mort du dernier des Valois ne sont que trop connus; si dans ces malheureuses circonstances, si dans ces temps de révolte et de crime, l'état eût été privé de son roi et de ses juges, l'anarchie qui s'était glissée dans la

capitale aurait bouleversé tout le royaume; le peuple opprimé par Mayenne, trompé par les Seize, égaré par le besoin, privé de toutes ses ressources, se fût porté à des extrémités qui épouvantent malgré leur éloignement; les magistrats n'eussent point résisté à la ligue; la vertu n'eût point trouvé d'asile; Harlay n'eût point honoré le nom français. Citoyen philosophe, c'est à vous à décider si deux siècles après sa mort Charles n'a pas été le protecteur et l'appui de sa couronne!

Les lois de Charles peignent les mœurs de son siècle. Un préjugé barbare éloignait des tribunaux cette portion vertueuse de l'état qui ne pouvait payer les décisions. Des juges mercenaires pesaient les facultés des parties avant que de discuter leurs droits: les lois, en un mot, ne s'éveillaient qu'au bruit de l'or. Charles doit une protection particulière à ces malheureux, qui, rapprochés par le besoin, n'ont plus d'autre ressource que sa bienfaisance: il devient le garant de ces infortunés. Ce sera désormais à ses bienfaits qu'on reconnaîtra l'indigence: espérance trompeuse! ses ordonnances sont inutiles. Des magistrats, interprètes infidèles de ses volontés, auraient cru s'avilir en devenant justes. Trop stupides pour connaître leur

ignorance, ils dédaignaient le soin de s'instruire, leur âme hautaine et vile ne s'abaissa jamais jusqu'à leurs devoirs. Également odieux et méprisables, ils se montraient indignes de leur état, puisqu'ils avaient l'orgueil et la bassesse d'en rougir. Les exemples du monarque n'avaient aucune puissance sur des hommes qui se croyaient indépendants. Charles craignit de faire naître des abus en accordant des lettres de surséance. Il fut assez éclairé pour comprendre qu'il ajoutait à la stabilité de la monarchie ce qu'il ajoutait à la force de la loi. Eh quoi! s'écria-t-il, je serais destiné à être l'instrument de la mauvaise foi? ô vous, qui êtes assis sur les tribunaux de la justice, procédez à l'exécution de vos jugements : je vous prémunis contre mes surprises, je m'enchaîne pour ne pas attenter à vos droits.

Tous les objets de son administration exigent ses soins. Déjà il veut créer le commerce, parce qu'il veut enrichir ses sujets. Les grands deviennent quelquefois rebelles, lorsqu'ils sont trop puissants : plus le peuple est opulent, plus il est soumis. Charles augmenta son autorité en faisant naître les richesses dans son royaume. La variation des espèces avait mis le comble aux calamités des règnes précédents. Cette faible

ressource ne supplée jamais aux richesses effectives : elle anéantit la foi publique, elle prépare la décadence du commerce, quelquefois celle des empires, comme l'incertitude de ces nuages qu'on voit flotter sur l'atmosphère annonce la tempête ou l'orage. Charles détermine la valeur des espèces. Ces signes arbitraires qui sont les bras du commerce, sont soumis à une loi sage. Je vois l'équité de ce grand roi, sa sagesse : quels sont ses desseins ? Il est temps de les développer, et d'admirer la puissance de son génie.

La France, resserrée dans son enceinte, bornait son commerce aux besoins mutuels des citoyens. Dans le treizième siècle, nos rois avaient dévasté les forêts et dépeuplé les campagnes pour immoler leurs sujets sur les bords africains, ils n'avaient plus de vaisseaux depuis les malheureuses expéditions des croisades. Charles veut agrandir ses états en régnant sur ce vaste élément qui embrasse le globe pour le réunir. Il rend les nations étrangères tributaires de l'industrie de ses sujets; il ordonne : c'est au milieu des arsenaux qu'il fait éclater son génie. Le peuple pusillanime craint, murmure; Charles le rassure : dans un siècle où son exemple seul prouve la possibilité de cette exécution, il crée une marine formidable. Il parle, et la mer est

couverte de ses vaisseaux. Il choisit pour son premier amiral le brave Jean de Vienne. Une discipline sévère règne sur ces villes flottantes : le citoyen qui les habite ne peut échapper à l'œil perçant des lois. La marine, qui peint la grandeur de Charles, augmente la sûreté de ses états. Il pourra désormais opposer une flotte à Édouard; pendant la guerre, il n'avait pu repousser les Anglais de ses bords, ses provinces les plus fertiles étaient ravagées par ces insulaires. Leur sang ne souillera plus nos campagnes. La guerre aura pour théâtre un élément plus digne de sa fureur.... Où m'emporte l'illusion d'un si grand prodige! Charles a des vues plus pures, ce n'est pas pour faire égorger son peuple, qu'il a fait construire des vaisseaux, c'est pour l'enrichir: il offre les secours de la navigation au commerce. Le courtisan accoutumé à cette flatterie d'action qui séduit tant de princes, s'empresse de célébrer les entreprises de son roi; il l'invite à mettre des impôts à l'avidité du gain; des impôts? Ce seraient des bornes qu'il marquerait à l'industrie; l'intérêt qu'on lui propose est faux: le commerce n'est florissant que lorsqu'il est libre. Le joug le plus léger le révolte; pour le faire agir avec succès, il faut le laisser agir avec in-

dépendance. Charles n'hésite pas, il renonce à ses droits. Il appelle, il invite, il presse les étrangers; j'ai creusé des ports, leur dit-il, je les ouvre à votre industrie. Je n'exige de vous aucun tribut, je ne vous impose point d'autres lois que celles de la probité, vous ne serez assujettis qu'à vos conventions. Accourez, Espagnols, Italiens, Anglais : accourez, venez jouir du spectacle d'un peuple heureux, et partagez les richesses d'un sol fertile : mes sujets sont vos amis, je suis votre protecteur. Déjà l'opulence annonce le commerce maritime à la France, l'univers voit avec des transports d'admiration tout ce que peut un grand roi.

Il y a dans les êtres physiques une chaîne immense dont les anneaux montrent au philosophe le principe de l'ordre qui règne dans la nature : il y a de même dans la conduite de Charles un enchaînement de bienfaits qui nous découvre une espèce de nécessité dans ses établissements. La marine est créée ; dans ce seul acte de sa volonté, son génie à renfermé tous ses devoirs. Je me représente ce grand roi dans une carrière immense. Le premier pas qu'il a fait le précipite au terme. Il ne peut plus la parcourir sans assurer le bonheur de sa patrie.

Charles a des vaisseaux : c'est un grand avan-

tage sans doute de voir ses ports habités par les peuples divers; mais si les étrangers ne venaient dans ses états que pour vendre leurs productions, le commerce deviendrait ruineux; il augmenterait les besoins sans multiplier les ressources; il faudrait par conséquent l'anéantir. Charles doit donc offrir un aliment aux échanges; il crée des manufactures, une partie de ses sujets travaille dans les ateliers, l'autre cultive les campagnes. L'agriculture, que nous avons peut-être encore la bassesse de mépriser, l'agriculture est d'autant plus nécessaire que notre premier besoin est son tribut. Charles encourage cet art respectable, le seul qui ne doit pas sa naissance au luxe. Le laboureur s'enrichit des fruits du commerce, et le marchaud s'enrichit des fruits de l'agriculture. L'or qui annonce l'opulence ne la crée pas, les vraies richesses d'un état sont ses productions. Charles connaît l'utilité de cette maxime, c'est-à-dire qu'il l'adopte. Il voit dans ses états des terres incultes, aussitôt il les fait défricher : un terrain qu'il protége doit-il être inutile? Ce n'est pas pour augmenter ses revenus qu'il assujettit ses sujets à ces pénibles travaux. Les terres fertilisées par son ordre ne lui paient aucun tribut; père généreux, il ne demande d'autre récom-

pense que le bonheur de ses enfants, il n'exclut que lui seul du produit d'une loi si sage. La nature multiplie les individus avec les productions ; le laboureur oublie l'indigence, il ne craint plus de se reproduire : en enrichissant ses sujets, Charles vient d'en augmenter le nombre. L'opulence enfante la mollesse : Charles aperçoit dans ses états des usages qui énervent le corps, sans donner du ressort à l'âme. Une loi qui peint son habileté dans le gouvernement, défend ces jeux sybarites qui éloignent l'abondance. Roi courageux, Charles ordonne à son peuple d'être heureux. Je vois le luxe naissant du sein de l'opulence, de la misère même ; des lois somptuaires le replongent aussitôt dans le néant. Pour entretenir la marine, Charles doit veiller sur ses finances, il jette un coup d'œil sur ce dédale : il observe qu'une prudence dangereuse intercepte la circulation des espèces ; le besoin presse, il se décide à faire des changements dans cette branche de son administration. Aussitôt la cupidité s'éveille, des hommes qui osent s'appeler les amis du roi, tandis qu'ils sont intéressés à opprimer le peuple, accourent, se montrent. Charles voit la calamité publique cachée sous les remèdes qu'on lui offre pour l'éloigner. Il ne s'égare pas dans

de vains et funestes systèmes. Son économie est sa politique, il adopte un beau paradoxe. Pour rétablir ses finances il diminue les impôts.

La création de la marine donne une forte impression aux esprits. La navigation facilite les découvertes, mais elle exige des connaissances. Le dieu de la mer, le génie n'attendait qu'un roi pour se montrer, il était prêt à reparaître quand il ne craindrait plus le mépris. Eh quoi! les sciences pouvaient-elles naître dans un siècle où les grands eussent cru s'avilir en pensant, où le savoir annonçait la roture, où on ne connaissait d'autre mérite que la valeur, où les trophées ne s'élevaient que sur le carnage. Charles, connaît ces obstacles, il lève une main courageuse pour abattre, pour renverser l'édifice de l'ignorance et du préjugé. Que les despotes fassent crier les chaînes de l'esclavage aux approches du savoir, qu'ils redoutent les progrès de la raison; un roi digne de l'être ne craint que l'ignorance, parce qu'il ne craint que le crime. Quel est donc ce peuple conjuré contre la vérité? Citoyens, ce sont nos pères! des Français assujettis à un jargon absurde, asservis à des erreurs mercenaires, dévoués à une obscurité honteuse, sont soumis à des superstitions barbares; l'astrologie judiciaire est leur seul guide[11].

Depuis Charlemagne jusqu'à Charles V, je vois un intervalle de huit siècles, et je ne trouve presque aucun vestige de l'esprit humain ; les Français se succèdent, ils se transmettent l'existence ; trente générations sont perdues pour les sciences et pour le bonheur. Charles comprend déjà que les lettres et les arts peuvent influer sur le repos, sur la splendeur, sur la félicité de son royaume : il s'unit à un souverain digne de le seconder (Urbain V), tout est prêt pour une révolution. Une passion vive attache Charles à cet art enchanteur qui exige un cœur sensible, et qui, par une savante combinaison des sons, peint tout à l'oreille : un roi crée tout ce qu'il aime. Le flambeau du génie n'éclaire pas encore nos contrées, je le vois briller sur les rives de l'Arne. Pétrarque écrit souvent à sa lueur. Charles mérite d'être le bienfaiteur de cet écrivain ; il l'encourage par ses éloges et par ses bienfaits. Les services rendus aux lettres sont à ses yeux des services rendus à l'État. Qu'entends-je ? D'où naissent ces murmures sous l'empire d'un tel roi ? ô barbarie des siècles ! voilà donc ton ouvrage ! Le peuple voit avec peine que Charles perd son temps à s'instruire. Il ose se plaindre que son roi dément ses espérances, après avoir travaillé à son bon-

heur. Le courtisan, cruellement sensible aux gémissements du peuple, pour la première fois, devient son organe auprès du trône. Son silence était une perfidie, ses sollicitations sont des blasphèmes. Ces lâches se couvrent du zèle le plus pur; pour être funestes, ils ont le courage de paraître citoyens. Ton peuple sait te servir, disent à Charles ces orgueilleux ignorants, ton peuple sait te servir: il peut sans danger ignorer tout le reste. Est-ce pour récompenser des savants qu'il te paie des tributs? qu'ont-ils fait pour ta gloire? qu'ont-ils fait pour la patrie? Où sont les batailles qu'ils ont gagnées? Laisse-les vivre inutiles au monde et à eux-mêmes. Charles avait prévu (à la honte de son siècle, ou plutôt de sa cour) les reproches qu'il essuie; il écoute ces plaintes, il remporte une grande victoire sur l'ignorance, en flétrissant ses partisans. Il fait à ces faux protecteurs du peuple une réponse sage, consignée dans toutes nos histoires: *Lorsque les sciences fleuriront dans mon royaume*, leur dit-il, *il sera heureux ; il périra si elles disparaissent.* C'est ainsi que ce grand roi brave sa nation pour lui être utile. Dès que Charles protège les savants, les arts naissent en foule, il est digne d'un monarque de compter les connaissances

parmi ses trésors. Il rassemble les productions de l'esprit humain qu'il érige en un tribunal redoutable : c'est là que la raison atteste ses progrès : elle réclame l'usage des moyens qu'elle offre pour rendre les hommes heureux, et dépose contre la mauvaise administration de ceux qui les gouvernent. C'est dans ce tabernacle sacré que la vérité triomphante crie sans cesse aux rois, Rendez-moi utile à la terre. O jour solennel et mémorable dans nos fastes ! des mains triomphantes qui ont subjugué les Anglais élèvent un temple au [12] génie. Odieux conquérants, je vous vois à la tête de vos armées immoler vos sujets pour attaquer et combattre vos voisins ! Charles paraît à la tête de son peuple pour le réconcilier avec la vérité : que l'antiquité ne me vante plus la magnificence de ses temples. Un spectacle plus ravissant me transporte. Charles jette les premiers fondements de ce monument majestueux de son amour pour les lettres, où tous les savants, unis pour nous instruire, nous ouvrent leur âme, et nous communiquent toutes leurs pensées. Sanctuaire auguste, où le génie de tous les siècles, immortalisé par nos souverains, repose en silence ; où l'âme, fière et humiliée, voit avec respect le magnifique tableau de l'entendement humain.

Les soins de ce prince sont efficaces, il a enfin des sujets. Je vois dans son royaume des citoyens qu'il peut associer à ses travaux sans trahir son peuple. Il les assemble auprès de son trône, il leur parle avec cette chaleur qui embrase les âmes. L'histoire observe qu'il était éloquent, je n'en suis pas surpris, puisqu'il était sensible. Charles établit des médiateurs entre son peuple et lui, pour affermir son autorité et le bonheur de ses sujets. Ces anges tutélaires se répandent dans ses états : bientôt ils se montrent dignes de son choix. Dans des temps fâcheux, Charles a surchargé d'impôts une de ses provinces. Laval le représente dans cette contrée, il revient à la cour. Je viens, dit à Charles ce citoyen généreux, je viens vous rendre l'autorité que vous m'avez confiée; je ne connais point d'autre bienséance que mon devoir : votre peuple souffre, soulagez-le, ou éloignez-moi. Quel est cet homme austère. Est-ce là le langage des cours? O vérité, tu passes donc quelquefois aux souverains! Charles n'imite pas ces princes qui ne savent remédier à leurs premières fautes qu'en les soutenant par des fautes plus grandes, il condamne son erreur. Laval, s'écrie-t-il, Laval, tu m'estimes assez pour être sincère, tu le seras

impunément. Je ne punirai pas ton noble courage, ma confiance en sera le prix. Approche, ami, viens que je t'embrasse, ton roi ne craint que les flatteurs.

Je ne tairai pas les fautes de Charles, elles intéressent sa gloire. Il est entouré de ses courtisans, de ces ennemis du mérite, toujours redoutables à quiconque a le malheur d'avoir des succès; de ces imposteurs également humiliés de l'élévation d'un grand homme et de leur propre bassesse, qui ne pouvant s'illustrer par eux-mêmes, se signalent par d'illustres calomnies. Duguesclin ne peut intimider ces scélérats. Depuis long-temps ils tramaient des complots, ils ne lui pardonnaient pas ses triomphes; l'occasion favorisa ces fourbes. Duguesclin n'habitait pas la cour. Charles est surpris, la fidélité de ce général lui est suspecte; il lui écrit, il se plaint comme s'il eût été offensé : Duguesclin n'a pas perdu le droit de s'estimer; aurait-il rendu son roi puissant pour devenir rebelle? animé de la confiance de la vertu, il se montre à Charles : sa sérénité effraie ses ennemis. Il n'a eu d'autres protecteurs que sa réputation, il ne doit point avoir d'autre vengeur que la renommée. Ce héros ne rappelle pas ses victoires à Charles, il ne réclame

pas son sang qu'il a versé, le sang du peuple qu'il a épargné, il ne découvre pas ses blessures.... Il tire l'épée de connétable teinte du sang des ennemis du roi, la baisse avec respect, la met aux pieds du trône, se tait, et regarde les cieux! Charles est ému à cette terrible réponse. La fierté de Duguesclin le confond, la justice s'éveille dans son cœur. La vérité le frappe; aussi grand que son général, il lui rend ses dignités, s'humilie, ou plutôt s'élève, l'embrasse, lui donne pour vengeance sa confiance et ses remords. Le connétable est justifié [13], car il faut convenir qu'à force de preuves la vertu réussit quelquefois. Duguesclin remercie le ciel de ce qu'il a épargné un crime à la terre; il ne jouit pas long-temps de son triomphe, il meurt en servant la patrie : peu s'en fallut qu'il ne mourût flétri! Grands hommes, à quoi tiennent votre repos et votre honneur? Duguesclin doit à son roi l'estime dont il jouit : si Charles l'eût condamné, le nom de ce grand homme annoncerait le parjure. Aveugles humains, nous jugeons souvent sur des calomnies! Nos pères nous ont rendus complices de leurs préjugés, de leurs passions et de leurs injustices.

Charles sent que la vie lui échappe [14]; il

voit approcher d'un côté les horreurs du tombeau, de l'autre les orages d'une minorité. Des frères inquiets et rivaux se préparent aux factions. Charles partage entre eux les soins de la régence et les réunit par ses bienfaits. Une loi sage fixe la majorité de nos rois; Charles laisse ses exemples à son fils, il pourra prolonger la vie de son père en suivant ses maximes. Né pour le bonheur de ses sujets, Charles se vengea de ses ennemis par ses victoires, des rebelles par ses bienfaits : il reposa l'épuisement de ses forces par sa patience, les malheurs de ses pères par ses établissements. La dissimulation nécessaire pour régner ne passa pas en lui les bornes du silence, il ne sortit de sa bouche ni secret ni mensonge. Il semblait destiné à être la spectateur de la décadence de son empire, et la France ne fut jamais plus florissante que sous son règne. Il en est des rois comme des éléments : ceux-ci donnent la vie à toute la nature, ceux-là donnent l'action à tout un royaume. Charles mit ses sujets à niveau de son âme; on distingue son règne dans l'histoire comme on observe les jours sereins dans les climats nébuleux. *Je suis heureux*, disait-il à un courtisan qui lui vantait les douceurs du trône, *oui, je suis heureux parce que je peux*

faire le bonheur des autres ; sans ce privilége en effet les rois seraient les plus malheureux des hommes. Avant que la mort l'immole, Charles demande à être utile ; il fait ouvrir les portes de son appartement, il veut voir encore des sujets dont il est chéri. Les flots successifs d'un peuple innombrable entourent Charles, se disputent le bonheur de le voir. Une douleur de désespoir se peint sur tous les visages ; les gémissements et les sanglots percent tous les cœurs ; le peuple oublie tous ses besoins, il ne demande au ciel que la vie de son roi. Subjugués par leur tendresse, des citoyens veulent parler, la voix expire sur leurs lèvres ; un silence profond succède au tumulte ; Charles semble se ranimer, il se relève, bénit cette famille immense, supprime un impôt, et finit de commander par un bienfait. Le trône s'enfonce..... O notre père, s'écrie le peuple, ô notre roi ! Goûte le repos dont ta mort nous prive : nos larmes sont un tribut digne de toi. Tu vivras toujours dans nos cœurs. Pardonne au roi de Navarre sa perfidie et ses forfaits : nous punirons ce monstre que l'exécration publique et sa criminelle joie n'ont pas assez flétri ; entends la renommée perpétuer son opprobre, vois la postérité qui d'une main déchire le diadème

qui ceignait son front, et de l'autre y imprime le sceau ineffaçable de l'ignominie, nous vengerons ta mort en bénissant ta vie, nous apprendrons à nos enfants que nous fûmes heureux; ils diront que tu fus grand. Quatre siècles après ta mort la philosophie cherchera un modèle dans l'histoire, elle te choisira; nos enfants offriront à ta mémoire le tribut de leurs éloges, à tes successeurs le tableau de tes vertus, à ta cendre les vrais honneurs de l'apothéose.

FIN DU TOME SECOND.

NOTES

POUR

L'ÉLOGE DE CHARLES V.

1. Charles V porta le premier le titre de Dauphin. Depuis lui cette dignité a été affectée aux héritiers présomptifs de la couronne en vertu de la donation faite par le dauphin Humbert. Philippe le Valois combattait Édouard lorsque Charles naquit. Remontons à l'origine des guerres qui ont divisé la France et l'Angleterre jusqu'à Charles VII. Cette époque nous apprendra que les fautes des deux rois ont suffi pour faire égorger des millions d'hommes. En 1116 la guerre s'alluma entre Louis VI, dit le Gros, et Henri Ier. Le roi d'Angleterre voulut dépouiller Robert, son frère aîné, de la Normandie : il fut secondé dans ce dessein par Louis-le-Gros, auquel il promit la forteresse de Gisors; lorsqu'il se fut emparé de cette province, il oublia ses engagements. Louis lui déclara la guerre. Il prit sous sa protection Guillaume Ayton, dit Courte-Cuisse, fils de Robert, pour le rétablir dans le duché de Normandie : il essaya inutilement de réparer la faute qu'il avait faite en laissant prendre pied en France aux Anglais. Voilà le motif de ces guerres qui ont fait répandre des fleuves de sang. Quel en fut le principe? La faiblesse de Louis et le parjure de Henri.

2. Le peuple de Paris se révolta contre la noblesse qui insultait à ses malheurs par l'appareil de l'opulence; on appelle cette faction *la jacquerie.* Les Parisiens ayant à leur tête Étienne Marcel, prévôt des marchands, se révoltèrent également contre Charles, dauphin et régent. Les fidèles amis de ce prince, Clermont et Conflans, furent massacrés dans sa chambre sous ses yeux. Il dut lui-même sa vie à sa modération. Le roi de Navarre avait un puissant parti à Paris, Marcel força Charles d'en sortir. Ce rebelle devait livrer la capitale aux Anglais. Le patriotisme s'éveilla dans le cœur d'un citoyen obscur et courageux. Le brave Maillard, auquel Charles dut peut-être sa couronne, tua Marcel deux heures avant l'exécution de sa trahison. L'histoire nous rappelle souvent les services importants que les rois ont reçus d'un homme ignoré. La reconnaissance se joint par conséquent à l'équité, et réclame la protection que les princes doivent à leurs sujets en quelque rang qu'ils soient nés.

3. Les rois ne devraient jamais faire la guerre. Lorsqu'ils y sont forcés ils ne devraient peut-être jamais se mettre en campagne; il serait aisé de démontrer l'utilité de ce paradoxe. La philosophie se prévaudrait avantageusement des malheurs du roi Jean et de ceux de François Ier.

4. Duguesclin était très jaloux de l'estime de son roi; en rangeant ses troupes dans les plaines de Cocherel il anima ses soldats par ces paroles énergiques que l'histoire a su nous conserver : *Pour Dieu, amis, souvenons-nous que nous avons un nouveau roi de France : soyons ses*

bons sujets; que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous : pour moi, je vous promets de donner au roi le général anglais pour étrenne de sa royauté. Il fit en effet des prodiges de valeur dans cette bataille, et il tint parole.

5. La capitale était un repaire où le plus léger mécontentement pouvait faire naître une sédition; l'impunité y assurait l'empire des forfaits. Charles opposa à l'audace du crime le frein des lois, il créa la police pour protéger les mœurs et la sûreté publique.

6. Le choix des hommes est la science la plus nécessaire aux souverains; c'est à cette habileté que plusieurs rois ont dû leur gloire. Charles se serait trompé dans cet objet important, s'il fallait en croire un de nos historiens modernes. Jusqu'ici personne n'a adopté son sentiment. M. l'abbé de Choisy, dans son histoire de Charles V, accuse Jean de La Grange, cardinal d'Amiens, son ministre, de dureté et de vexation. Je n'ai qu'un mot à lui répondre : où est le mal que La Grange a fait? Son histoire ne me l'apprend pas. Nos anciens historiens le louent toutes les fois qu'ils parlent de lui; on doit être bien fondé lorsqu'on contredit leurs témoignages. Je ne connais contre La Grange que deux griefs dont Charles ne le punit cependant pas. 1° Il n'était pas courtisan; 2° il avait quelquefois des sentiments bizarres; entre autres de la même nature, il se chargeait de la fortune de tous les gens de lettres qu'il connaissait. On ne doit pas oublier dans la liste des grands hommes qui illustrèrent le règne de Charles, Jean de Dormans, évêque de Beauvais, chancelier de France.

7. La suite de cet éloge ne me fournira que trop d'occasions de justifier l'idée que je donne ici de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Il était fils du comte d'Evreux et de Jeanne de France, fille de Louis X, dit le Hutin. En lisant l'histoire de sa vie, ou plutôt de ses forfaits, on croit éprouver, comme M. de Montesquieu l'a dit d'un autre prince, tous les maux de la nature humaine. Ce scélérat eut plus de flatteurs qu'aucun de ses contemporains : je n'en suis pas surpris; les tyrans sont toujours plus flattés que les bons rois, parce qu'ils sont plus redoutables. Qu'on lise en effet, si on en a le courage, les éloges prostitués aux Caligula et aux Tibère. Le temps de la vérité est enfin venu : on peut peindre Charles-le-Mauvais sans ménagement, on peut l'appeler un tyran, sans danger. Le genre humain fut vengé de ses atrocités; il fut lui-même l'instrument de son supplice; je me hâte de placer son châtiment à côté de ses crimes. Il se fit envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie mêlée avec du soufre, pour ranimer sa chaleur affaiblie par ses débauches, ou pour remédier à la lèpre dont il était atteint; heureusement le feu prit aux draps, et Charles-le-Mauvais fut brûlé jusqu'aux os; il survécut trois jours à cet accident, et il mourut dans des tourments inexprimables. L'humanité fut enfin vengée! La France ne plaignit pas son sort; les registres de la chambre des comptes de Paris nous apprennent qu'il ne fit verser des larmes à nos pères que pendant sa vie. *Fato cujus Francia non condoluit, quamvis de stirpe regiâ se videns gloriaretur emanasse.*

8. La postérité de Transtamare (Henri II) a régné en Espagne jusqu'en 1495. Cette couronne passa alors dans

la maison d'Autriche par le mariage de l'archiduc Philippe avec Jeanne-la-Folle', fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et héritière de Castille. La branche autrichienne a régné en Espagne jusqu'en 1700; elle s'est éteinte par la mort de Charles II, auquel Philippe V a succédé.

9. La sagesse de Charles V est généralement reconnue. Il me paraît qu'on a rarement des idées nettes sur cette vertu, qui est la plus nécessaire aux souverains; elle apprend à bien gouverner, parce qu'elle apprend à bien diriger ses actions. Platon dit dans ses dialogues, que ce n'est ni par sa puissance, ni par sa bonté, mais par sa sagesse souveraine que Dieu gouverne le monde; on ne peut pas proposer un plus grand modèle aux rois. Ce même philosophe ne faisait qu'un vœu pour le bonheur des hommes, il voulait voir la sagesse sur le trône.

10. Charles établit la cour des aides; il réforma les procureurs, et abrégea considérablement les formalités de la justice. Il ne voulait pas que la durée des contestations engloutît les biens qui en sont l'objet.

11. Les anciens appelaient astrologie ce que nous appelons aujourd'hui astronomie. La vraie astrologie prédit avec certitude le cours ordinaire de la nature, les éclipses du soleil ou de la lune, les révolutions des saisons, le cours des étoiles et des planètes, leurs conjonctions, leurs aspects, leurs oppositions : cette science n'est pas conjecturale, parce qu'on peut avoir une connaissance infaillible d'un effet nécessaire; c'est un des plus admirables efforts de l'esprit humain. L'astrologie judiciaire, qui était encore accréditée du temps de Catherine de Médicis,

s'avise de prédire les choses qui dépendent de la volonté de Dieu : cette superstition est moins l'ouvrage du démon que celui de l'extravagance et du délire. Nous avons bien des volumes faits pour ou contre l'astrologie judiciaire ; ils me paraissent tous également inutiles : on ne persuadera jamais à un homme de bon sens que l'inspection des astres peut guider les mœurs : s'il existait quelqu'un assez fou pour adopter cette absurdité, il y aurait de la folie à essayer de le détromper. Les astrologues, qui étaient autrefois des demi-prophètes, ne sont plus que des almanachs. On vit d'abord des diseurs d'horoscopes en Chaldée ; ils vinrent ensuite en Égypte, en Grèce, en Italie : nous les avons reçus des Arabes. Ces charlatans résistèrent pendant long-temps à Rome aux édits des empereurs ; je n'en suis pas surpris : il fallait user du grand remède de la philosophie. *Ridiculum acri magnas plerumque secat res.*

12. Il importe à la France de savoir combien elle doit de reconnaissance à Charles. Quand on connaît les mœurs du quatorzième siècle, on est presque charmé d'apprendre que la vérité n'habita point avec tant de barbarie. L'inquisition exerçait paisiblement son despotisme sacré. Charles honora les gens de lettres ; il les crut dignes d'illustrer ses états : il ne se trompait pas ; quand on parle d'une nation, on cite les hommes de génie qu'elle a produits. Ils sont à juste titre une partie essentielle de sa gloire. Sous le règne de Charles on établit des manufactures de papier, on inventa les lunettes. L'horlogerie, négligée depuis Gerbert, reparut avec éclat sous Henri de Vic, habile artiste, que Charles fit venir d'Allemagne. C'est depuis lui que nous avons des poëtes : on composa le

célèbre roman de *la Rose*, on fit même quelques livres d'histoire et de médecine ; les meilleurs ouvrages qui parurent étaient des traductions. C'était un grand pas vers le bon goût que de sentir le mérite des chefs-d'œuvre qui avaient illustré Rome et Athènes. Ce fut par le moyen des traductions que les Romains acquirent le goût des lettres ; cette voie paraît la marche la plus naturelle et la plus facile de l'esprit humain lorsqu'il a des modèles. Avant Charles V, nos rois léguaient leurs livres à des monastères ; les moines respectaient assez de pareils dons pour ne pas y toucher. Charles fit placer la tour de la librairie au Louvre. Personne n'ignore qu'il est le fondateur de la bibliothèque du roi, la plus belle et la mieux composée qu'il y ait dans l'univers ; il y laissa neuf cents volumes, somme prodigieuse dans un temps où l'art de l'imprimerie n'était pas connu. Charles recueillait précieusement les productions de l'esprit qui était encore au berceau. Depuis son règne le temps a multiplié nos connaissances ; des philosophes généreux se sont dévoués à la recherche pénible de la vérité ; leurs découvertes n'existent pas encore pour ces hommes, qui, nés dans un temps de lumière, ne connaissent pas les progrès de la raison qu'ils ne cessent de nous vanter : le génie n'a rien fait pour eux, ses bienfaits leur sont inutiles. Une grande et très grande partie du genre humain n'est pas plus éclairée que si elle vivait dans ces siècles barbares qu'elle méprise. Eh quoi ! la vérité ne mérite-t-elle pas au moins d'être connue ?

13. C'eût été un trait bien remarquable dans l'histoire des persécutions qu'ont essuyées les grands hommes, si

Duguesclin, après avoir défendu son roi, eût été obligé d'aller mourir en Espagne. Charles s'honora après la mort de ce général; il pleura un héros qu'il avait eu le malheur d'humilier. Il le fit enterrer à Saint-Denis à côté du tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. En sentant les approches de la mort, le connétable rendit son épée au maréchal de Sancerre pour qu'il la remît au roi; personne ne voulait accepter cette dignité après la mort de ce grand homme. Notre siècle est plus éclairé; nous saurions bien voir au moins un motif d'intérêt dans l'exemple d'un pareil refus. Duguesclin mourut devant Châteauneuf-Randon, en Auvergne, qu'il assiégeait. Le gouverneur de cette place avait promis de se rendre au connétable s'il ne recevait point de secours : il voulut lui tenir parole, même après sa mort. Il sortit le 12 juillet à la tête des principaux officiers de sa garnison, et vint mettre les clefs de la place sur le cercueil de Duguesclin. Quelle oraison funèbre!

14. On raconte au commencement du songe de Vergier que Charles se faisait lire tous les jours quelque ouvrage sur le gouvernement. Il avait reçu à Paris, quelque temps avant sa mort, l'empereur Charles IV et son fils Venceslas, avec une magnificence extraordinaire. On a dit de cet empereur qu'il ruina sa maison pour acquérir l'Empire, et qu'il ruina ensuite l'Empire pour rétablir sa maison. Charles chassa ignominieusement de sa cour Jean de La Rivière, son chambellan, qui avait tenu des propos trop licencieux en présence du dauphin. Le perfide roi de Navarre connaissait le goût de Charles pour les lettres; il lui envoya un Juif fort savant pour l'empoisonner après

avoir surpris sa confiance. Tous nos historiens assurent que cet homme atroce lui avait donné depuis long-temps un poison lent, que le médecin de l'empereur en arrêta la violence en lui ouvrant le bras par une incision, pour faire écouler le venin : ils ajoutent que ce médecin avertit le roi qu'il mourrait lorsque la cicatrice de son bras se fermerait d'elle-même. Je transcris mot à mot nos histoires. Charles V mourut à Paris le 16 septembre 1380, âgé de quarante-trois ans, dans la dix-septième année de son règne. Il était fils du roi Jean II et de Bonne de Luxembourg : il était né à Vincennes le 21 janvier 1337; son corps est à Saint-Denis, son cœur est à Notre-Dame de Rouen, et ses entrailles sont à l'abbaye de Maubuisson, près Pontoise.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.



